



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

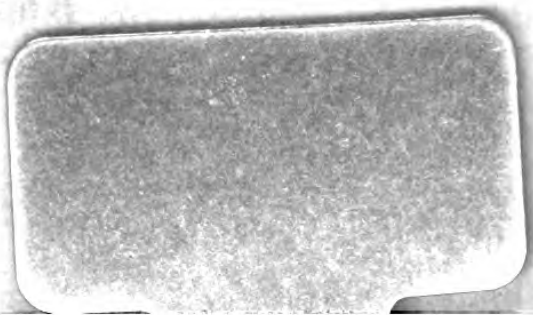
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. III A. 95



Handwritten mark resembling a large 'X' or a signature.



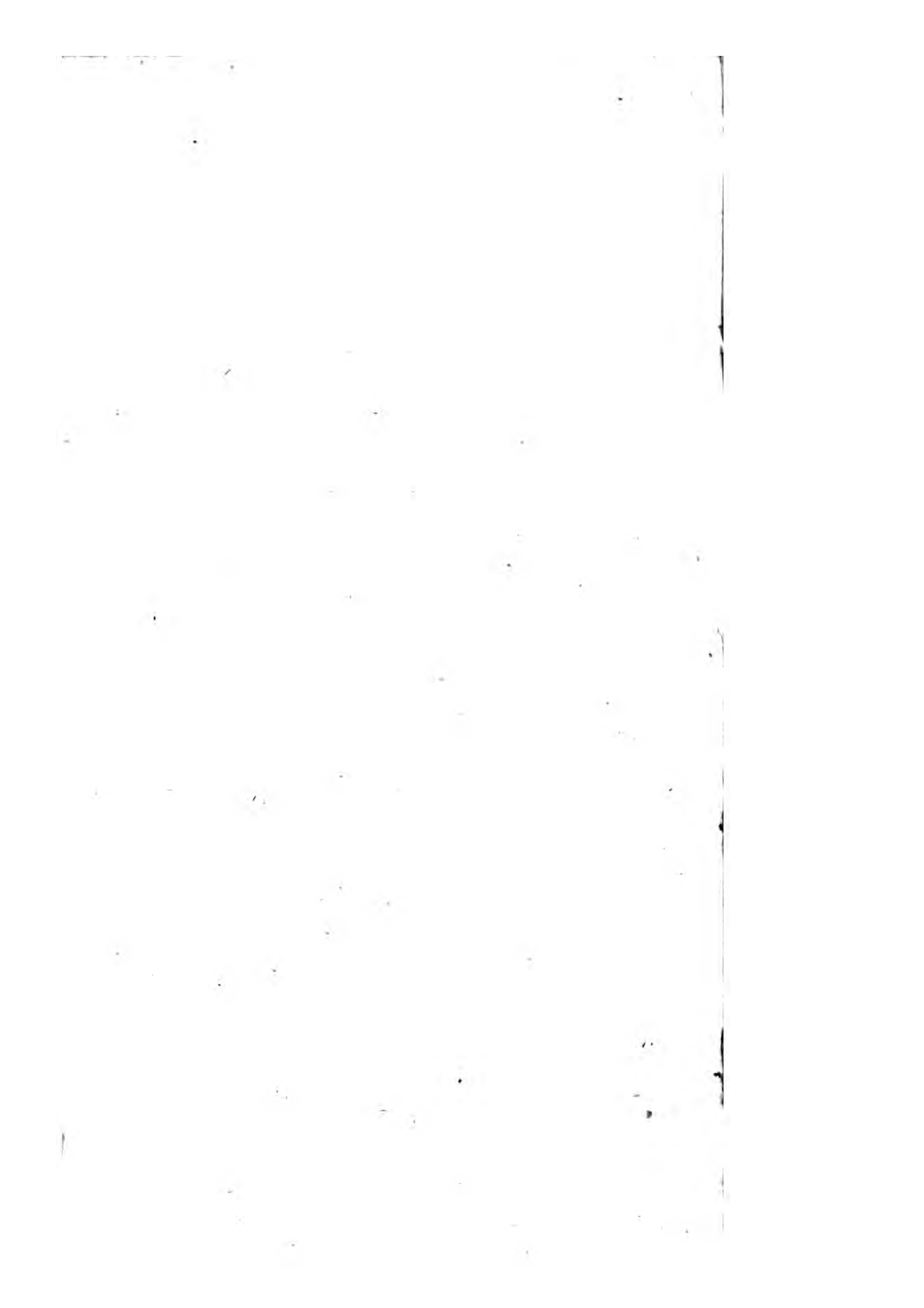
THÉÂTRE FRANÇAIS.

CHAMPFORT

ET

DESFORGES.

XXXIX.



THÉÂTRE FRANÇAIS.

5

RÉPERTOIRE COMPLET.

CHAMPFORT

ET

DESFORGES.

Edition=Touquet.

PARIS.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1822.



THÉÂTRE
DE
CHAMPFORT.

Edition = Jouquet.

PARIS,

Chez l'ÉDITEUR, rue de la Huchette, n^o. 18.
1821.



LA
JEUNE INDIENNE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS,
DE
CHAMPFORT,

Représentée , pour la première fois , en 1764.

PERSONNAGES.

BETTI.

BELTON.

MOVBRAI.

MYLFORD.

UN NOTAIRE.

JOHN, laquais.

*La scène est à Charlestown, colonie anglaise de
l'Amérique septentrionale.*

LA

JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELTON, MYLFORD.

MILFORD.

A CHARLESTOWN enfin vous voilà revenu :
L'ami que je pleurais à mes vœux est rendu.
Je vous vois : vous calmez ma juste impatience...
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?
J'arrive : au moment même, en entrant dans le port,
J'apprends votre retour ; j'accours avec transport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le ciel me renvoie ;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile :
D'un père , avant trois jours , vous comblerez les vœux...

BELTON.

Ah ! j'ai fait son malheur : comment puis-je être heureux ?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.
Je regrette mes jours perdus dans la misère :
Ces jours si prodigués , dont un plus sage emploi
Pouvait me rendre utile à ma famille , à moi.
Dès long-temps , cher Mylford , une fongueuse ivresse ,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse :
J'abandonnai mon père , et le ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt.

Je fus porté mourant vers une île sauvage :
 Un vieillard et sa fille accourent au rivage.
 J'allais périr , hélas ! sans eux , sans leur secours.
 Quels soins, quels tendres soins il prirent de mes jours !
 Leur chasse me nourrit ; leur force , leur adresse ,
 Pourvut à mes besoins et soutint ma faiblesse.
 Voilà donc les mortels parmi nous avilis !
 J'avais passé quatre ans dans ce triste pays ,
 Quand ce vieillard mourut. L'ennui , l'inquiétude ,
 Mon père , mon état , ma longue solitude ,
 Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
 A celle dont les soins m'avaient sauvé le jour ,
 Tout me rendit alors ma retraite importune :
 J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
 Vous savez tout. Après mille périls divers ,
 Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers ,
 Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
 Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuie !
 Il faudra retourner vers un père indigné
 Contre un fils criminel et plus infortuné.
 Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste ?
 Irai-je de sa vie empoisonner le reste ?
 Prodigue de ses biens et même de ses jours ,
 Puis-je encor justement prétendre à ses secours ?

MYLFORD.

L'amour et l'amitié vont, d'une ardeur commune ,
 D'un amant , d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour !...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
 Fut promise à vos vœux ?... Eh ! vous l'aimiez, je crois.

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle :
 Mais quand Mowbrai formait cette union si belle ,
 Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis ,
 De l'amour , je le sens , il n'était pas le prix.
 Votre oncle affermissait une amitié sincère
 Qui joignait ses destins aux destins de mon père ;
 Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui ,

SCÈNE I.

Après cinq ans passés...

MYLFORD.

Quoi ! vous doutez de lui ?

Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse :
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour ;
Je lirai dans son cœur : il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractère
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
La secte dont il est tranche les complimens ;
Les quakres, comme on sait, ne sont pas fort galans.

BELTON.

Eh ! depuis si long-temps vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD.

Répondez-moi de vous ; je réponds presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plus tôt ; un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'est fort cher : je l'aime ; mais son âge
M'impose du respect et m'interdit l'usage
De ces épanchemens à l'amitié si doux ;
Mon cœur en a besoin et les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON, *seul.*

Je revois ce séjour ! je vis parmi des hommes !
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes ?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrâce, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage.
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'univers !
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage ?
Étais-je malheureux ? Ton cœur fut mon partage.
O ciel ! je possédais, dans ma félicité,
Ce cœur tendre et sublime avec simplicité.
Heureux et satisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre !

Le mépris n'y suit point la triste pauvreté ;
 Le mépris ! ce tyran de la société ,
 Cet horrible fléau , ce poids insupportable
 Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable .
 Oui , Betti , je le sens , j'aurais bravé pour toi
 Les maux que ton amour a supportés pour moi .
 Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable . . .
 Ma faiblesse à Betti semblera pardonnable ,
 Quand elle connaîtra nos usages , nos mœurs ,
 Mon déplorable état et nos communs malheurs .

SCÈNE III.

MOWBRAI , BELTON.

MOWBRAI.

LAISSE là tes saluts , mon cher. Couvre ta tête.
 Pour être un peu plus franc sois un peu moins honnête.
 Je te l'ai déjà dit et le dis de nouveau :
 Aime-moi ; tu le dois : mais laisse ton chapeau.
 Mon ami , tes erreurs et ta folle jeunesse ,
 De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
 Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
 Je te retrouve enfin : je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, monsieur...

MOWBRAI.

Heum, monsieur ! c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous ?..

MOWBRAI.

Penses-tu : je ne suis qu'un seul homme ,
 Et non deux. Souviens-t'en et parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien , soit. Je vais vous... tutoyer.
 Mon père est indulgent ; mais ma trop longue absence
 A peut-être depuis lassé sa patience.
 Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner ,
 Le penses-tu ? peut-il encor me pardonner ?

MOWBRAI.

Tu ne sais ce que c'est que l'ame paternelle.

SCENE III.

9

Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,
On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égarait, t'éloignait des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osais prévaloir,
Je te mépriserais sans retour ; mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux ;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misère...

(ici Belton frémit.)

Ta misère !... oui ; voyez un peu la belle affaire !
Regardez comme il est confus , humilié
Pour ce mot de misère... O ciel ! quelle pitié !
De ton père envers moi l'amitié peu commune
Dernièrement encore a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux presque au port sous mes yeux :
On me crut sans ressource. Un créancier fongueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme et que j'aie en justice,
Par un serment coupable autant que solennel,
Deshonorer pour lui le nom de l'Éternel.
A l'Être tout puissant faire une telle injure !
J'allais m'exécuter, la faillite était sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON, prend le billet et lit.

« Monsieur. »

MOWBRAI.

Ah ! sans doute.

BELTON, continue.

- « Je viens d'apprendre le malheur
» Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
» A quelque arrangement. Je vous demande en grace
» D'accepter de ma part cinquante mille écus,
» Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
» Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
» Si la fortune un jour vous redevient propice,
» Je les réclamerai. Conservez ce billet :

« Il est votre quittance et je suis satisfait. »

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton père, de ce trait, me parut seul capable.

C'est en effet à lui que j'en suis redevable...

Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !

Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.

Te voilà maintenant en état de comprendre

Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre.

Mais n'attends pas de moi des protestations,

Des élans d'amitié, des exclamations :

Je suis tout uni, moi ; sois donc de la famille :

Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

BELTON.

Votre... ta fille !...

MOWBRAI.

Eh ! oui. Tu sembles t'étonner ?

A ton aise, s'entend, ne va pas te gêner.

BELTON.

Dès long-temps en faveur d'une amitié fidèle,

Ta bouche à mon amour promettait Arabelle.

J'aspirais à ces nœuds, et cet espoir flatteur,

Précieux à mon père, était cher à mon cœur.

Mais je me rends justice et j'ai trop lieu de craindre

Que mes longues erreurs n'aient dû, peut-être, éteindre

Cet espoir dont jadis mon cœur s'était flatté.

Je sens que cet hymen, entre nous concerté,

Serait le seul moyen de me rendre à mon père,

Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Va ; mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois.

Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.

Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,

Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.

Belton, il faut du sort mettre à profit les coups ;

Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.

Adieu... Bon ! glisse donc le pied, la révérence.

(à part.)

Il me fait enrager avec son élégance.

Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,

Il ne se forme pas, il est toujours poli !

SCÈNE III.

11

(*Haut.*)

La franchise , mon cher ; voilà la politesse.
Les bois t'en auraient dû donner de cette espèce.

(*il veut sortir et revient sur ses pas.*)

A propos , j'oubliais... Quelle est donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant ?
En habit de sauvage , en longue chevelure ,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable créature !

BELTON.

C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours , m'ont conduit sur les eaux.
Elle était avec moi lorsque ton capitaine ,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine ,
Cingla soudain vers nous , et nous prit sur son bord.

MOWBRAI.

Ah ! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnaissance.
Mais je te laisse. Adieu , la voici qui s'avance.

BELTON.

Hélas ! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits ?

SCÈNE IV.

BETTI , BELTON.

BETTI.

AH ! je te trouve enfin. L'on m'assiège sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'empresse ?
On me fait à la fois cinq ou six questions ;
J'écoute ; de mon mieux à toutes je réponds :
On rit avec excès. Que faut-il que j'en croie ,
Belton ? Le rire ici marque toujours la joie ?

BELTON.

Tu leur as fait plaisir.

BETTI.

Oh ! bien , si e'est ainsi ,
Tant mieux ; mais toi , d'où vient ne ris-tu pas aussi ?
On te croirait fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

LA JEUNE INDIENNE.

BETTI.

Quelle raison , dis-moi ? Ne puis-je la connaître ?
Tu parais inquiet.

BELTON.

Je le suis... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc , mon ami ?

BELTON.

Le dirai-je ? Pour toi,
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes , il suffit : que puis-je avoir à craindre ?

BELTON.

Non , il ne suffit pas. Il faut , pour être heureux ,
Quelque chose de plus.

BETTI.

Que faut-il en ces lieux ?

BELTON.

La richesse.

BETTI.

A parler tu m'instruisis sans cesse ;
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'était la richesse.

BELTON.

Et peut-on se passer...

BETTI.

Tu parles de l'amour.

On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour ?

BELTON.

On s'aime ; mais souvent l'amour laisse connaître
Des besoins plus pressans...

BETTI.

Eh ! quels peuvent-ils être ?

BELTON.

L'amour sans d'autres biens...

BETTI.

L'amour sans la gaieté

Ne peut guère suffire à la félicité ;
Mais dans votre pays , ainsi que dans le nôtre ,
Ne peut-on à la fois conserver l'un et l'autre ?

SCENE IV.

13

BELTON.

Il faut, pour bien jouir de l'un de l'autre don,
Etre riche.

BETTI.

Eh! dis-moi : suis-je riche, Belton ?

BELTON.

Toi? Non; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi! ce métal stérile

Que j'ai vu!...

BELTON.

Justement.

BETTI.

Il te fut inutile :

Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connais bien des gens;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire;
Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

BELTON.

Ecoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux sont soumis à des lois.
Le besoin les rapproche et les unit ensemble.
Ces mortels opposés que l'intérêt rassemble
Voudraient ne voir admis dans la société,
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... cela me paraît tout-à-fait raisonnable.

BELTON, à part.

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.

(haut.)

Betti... la pauvreté... m'inspire un juste effroi.

BETTI.

La pauvreté!... Mais c'est manquer de tout, je croi ?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en savai toujours et toi-même et mon père.
Quoi! nous pourrions ici manquer du nécessaire ?

BELTON.

Non; mais il ne faut pas y borner tous nos soins.

Nous sommes assiégés de différens besoins.
Ils naissent chaque jour ; chaque instant les ramène ;
Et lorsque par hasard la Fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI.

Je ne te comprends pas.
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connais point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne, hélas ! connais quelle est la nôtre.

BETTI.

Une autre pauvreté ! vous en avez donc deux ?
On doit en ce pays être bien malheureux !

BELTON.

C'est peu de contenter les besoins de la vie ;
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, une nécessité
Des choses d'agrément et de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage ;
Et d'éternels besoins un funeste assemblage...

BETTI.

Oh ! cette pauvreté... c'est votre faute aussi,
Pourquoi donc inventer encore celle-ci ?
Chez nous, grâce à nos soins, la terre inépuisable
Était de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait, et comment font encor
Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or ?

BELTON.

L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père ;
Du crime trop souvent il devient le salaire ;
Mais la vertu par fois a produit...

BETTI.

Que dis-tu ?
Avec de l'or ici vous payez la vertu !

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infaillible remède...

BETTI.

Eh bien ?

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède ;

SCENE IV.

15

De lui vendre son cœur , de ramper sous ses lois.

BETTI.

O ciel ! j'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi ! quiconque a de l'or , oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos , tout ce qui peut lui plaire ?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens ?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchans !

Mais vous n'y pensez point , et cela n'est pas sage :
N'en pourraient-ils pas faire un dangereux usage ?
Vous devez trembler tous , si l'or peut tout oser.
De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchait ta nourriture ,
Etait , entre mes mains , moins terrible et moins sûre.

BELTON.

Chacun suivant son cœur s'en sert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre ,
L'enfouit en secret et le rend à la terre.

BETTI.

Ah ! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller.
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la terre est fertile ,
Ils en auront de trop : nous le demanderons ;
Et comme elle est à tous , soudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne suffisent qu'à peine aux habitans des villes.

BETTI.

Tant pis ; car j'aurais bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux.

On épargne à ton sexe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes , débiles ;
 J'en ai déjà vu deux tout-à-fait immobiles.
 Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;
 Dans nos champs , dès l'enfance , il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes :
 L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes ?

BELTON.

Sans doute , il le permet.

BETTI, *avec joie.*

Belton , embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc ?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah ! c'est trop prolonger un supplice si rude.
 Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
 Va , Betti , j'ai déjà regretté ton pays :
 Ici par ces travaux nous sommes avilis.
 Vois à quel sort , hélas ! nous devons nous attendre.
 Des besoins renaissans l'horreur va nous surprendre.
 Privés d'appuis , de biens , abandonnés de tous ,
 L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
 Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
 Que l'amour ennoblit , qu'ici l'on croit serviles.
 Il faudra dévorer , mendier les dédains ,
 Rebutés , condamnés à l'affront d'être plaints.
 Tout aigrira nos maux , jusqu'à notre tendresse.
 Nous haïrons l'amour ; nous craignons la vieillesse ;
 En d'autres malheureux reproduits quelque jour ,
 Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel !

SCÈNE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD, à *Belton*.JE quitte *Arabelle*, et je vais vous instruire....BETTI, à *Mylford*.Aimes-tu *Belton* ?

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! il vient de me dire

Qu'il n'a point d'or....

BELTON, à *Mylford*.

O ciel! oseriez-vous penser?....

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.

Vous connaissez mon cœur, mes sentimens, mon zèle ;

Je sais l'heureux devoir d'une amitié fidèle ;

Tout mon bien est à vous.

BELTON, *bas*, à *Betti*.

A quoi me réduis-tu ?

BETTI, à *Belton*.

Mais il t'offre son or ; que ne le reçois-tu ?

(à *Mylford*.)

Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, à *Mylford*.

Souffrez que je l'instruise.

(à *Betti*.)

Il se fait tort pour moi ; son cœur le lui déguise.

Il m'offre tout son bien : je dois le refuser,

Ou de son amitié ce serait abuser.

Cette offre, où quelquefois un ami se résigne,

Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi! l'on rejette ici les dons de l'amitié ?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entends point. Si chez vous la parole

Champfort.

Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivo
 Des cris dans nos forêts parlaient plus clairement,
 Que ce langage vain que votre cœur dément.
 Quoi! tu veux que les dons puissent être une tache?
 Que sur qui les reçoit quelque opprobre s'attache?
 Que la main d'un ami?... Non, tu t'es abusé:
 J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la nature.
 Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.
 (*à Betti.*)

Je voudrais lui parler, Betti; retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc? Ne peux-tu lui parler devant moi?
 Est-il quelque secret que l'on doive me taire?
 (*à Belton, qu'elle regarde tendrement.*)
 Quand je t'en confiais, éloignais-je mon père?
 (*Belton fait un signe de tête.*)

Tu le veux!... Allons donc.

(*Betti, en sortant, soupire, et regarde plusieurs fois
 Belton.*)

SCÈNE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

ENFIN tout est conclu.

Je suis sûr d'Arabelle, et son cœur m'est connu.
 Sa réponse pour vous est des plus favorables.
 « Ces nœuds, a-t-elle dit, me semblent désirables.
 » Mon cœur, depuis six ans, à Belton fut promis :
 » Mes yeux ont vu Belton, et ce cœur s'est soumis.
 » Je déplorais sa mort, le ciel nous le renvoie :
 » Mon père a commandé, j'obéis avec joie. »
 Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
 L'amitié doit savoir...

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.
 Connaissez mon état. La jeune infortunée,

SCÈNE V I.

19

Compagne de mes maux , en ces lieux amenée...
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur :
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non , je ne puis trahir sa tendresse fidèle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.

Il m'est doux de trouver mon ami généreux ;
Mais mon premier désir est de le voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage ;
Observez que déjà vous touchez à cet âge ,
Où pour un état sûr votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous par cet hymen la fortune est fixée ,
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

BELTON.

Je le sens , vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine il les admet ; mais mon cœur les détruit.
Qui , moi ! trahir Betti ! la rendre malheureuse !
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas ! si vous saviez tout ce que je lui dois !
Mais qui peut le savoir ?... C'est elle ; je la vois ,
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCÈNE VII.

BETTI , BELTON , MYLFORD.

BETTI , à *Belton*.

As-tu quelque secret à me cacher encore ?
Hélas ! oui.... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! je veux t'arracher ce secret odieux.
Mais qui vient nous troubler ?

MYLFORD , à *Belton*.

C'est mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant.
Songez à votre état , au prix qui vous attend ,

A cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
Et prenez un parti que je crois nécessaire.

BETTI, à *Belton*, en lui montrant *Mowbrai*.
Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là ?
Moi, j'aime ce vieillard; je reste.

SCÈNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

TE voilà !

Je te cherchais. J'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et l'aveu d'Arabelle.
Le contrat est tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...

Autant qu'il est en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, à *Mowbrai*, avec ingénuité.

Bien obligé.

MOWBRAI.

Betti, tu serviras ma fille;

Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh! pour moi, je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI, à *Belton*.

Combien tu dois l'aimer! Je me sens attendri:
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle;
Et par l'égalité cet hymen assorti
A ma fille.

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De sa fille, et qu'importe?

MOWBRAI, à *Belton*.

Eh! daigne-lui répondre.

BELTON, à part.

Dieux! quel affreux moment! que je me sens confondre!

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement;

SCENE VIII.

21

Et tu dois avec elle en user autrement.
Eh! quand elle saurait qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée ;
Elle prend part assez...

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu?

MOWBRAI, à Belton.

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu ?
(à Betti.)

Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, à part.

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI, à Belton.

Sa femme, votre fille!... Est-il bien vrai, cruel!
Aurais-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi! tu pourrais trahir l'amante la plus tendre!
O malheur! ô forfait que je ne puis comprendre!...
Mais je ne te crains plus: tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux lois,
J'ose les implorer: tu m'y forces, perfide.
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide:
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(à part.)

(à Betti.)

Qu'allais-je faire? O ciel!... Je serai ton appui.
Mais, mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain...

BETTI.

Quoi! par vos lois il peut trahir ma flamme!
Il pourrait oublier... Dieu! quels affreux climats!
Dans quel pays, ô ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure;
Exécrable séjour, asile du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel est ici le gage?...
Quel appui...

LA JEUNE INDIENNE.

MOWBRAI.

Des témoins sûrs garans de l'honneur...

BETTI, *vivement.*

Oh ! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels sont-ils ?

BETTI.

Moi, le ciel et son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste et solennelle...

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit ?...

BETTI.

O ciel ! Qu'ai-je entendu ?

Quoi ! tu peux demander un écrit ? l'oses-tu ?

Un écrit ! Oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,

Mes soins dans un climat, que tu nommas sauvage,

Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;

Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,

Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire.

Partout à chaque pas l'amour sut les écrire,

Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,

Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.

Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,

Qu'un tigre ou que la faim t'aurait cent fois ravie :

Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.

Entre mon père et lui partageant mon amour...

Mon père !... Ah ! je l'entends à son heure dernière,

Au moment où nos mains lui fermaient la paupière,

Nous dire : Mes enfans, aimez-vous à jamais.

Je t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.

(se tournant vers le quakre.)

Tu t'attendris...

BELTON, *à part.*

O ciel ! quel homme itapitoyable

Pourrait...

MOWBRAI.

De la trahir serais-tu bien capable ?

BETTI, à *Belton*.

Que ne me laissais-tu dans le fond des forêts?
 J'y pourrais sans témoins gémir de tes forfaits.
 Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
 Savais-je s'il était des malheureux au monde?
 Ah! combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus!
 Eh bien! puisqu'à jamais nos liens sont rompus...
 Tire-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misère
 Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
 Toi, cruel, vis ici parmi des malheureux;
 Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

BELTON, se tournant tendrement.

Betti!...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,
 Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
 Ce nom qui fait, hélas! mon malheur aujourd'hui.
 Jadis il me fut cher; il me venait de lui.
 A ce nom qu'il aimait, autrefois sa tendresse
 Daignait joindre le sien, les prononçait sans cesse;
 Se faisait un bonheur de les unir tous deux.
 Prononcés par ma bouche, ils rallumaient ses feux:
 Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, à part.

Mon cœur est oppressé!...

(à *Belton*.)

Quoi! tu pourrais, barbare...

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
 A cet amour si tendre et trop peu mérité.

(à *Betti*.)

Ah! crois-en les sermens de mon ame attendrie:
 L'indigence et les maux où j'exposais ta vie,
 Seuls à t'abandonner pouvaient forcer mon cœur;
 Même en te trahissant, je voulais ton bonheur.
 Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
 M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage!
 Je brave ces besoins qui pouvaient m'alarmer;
 Je n'en connais plus qu'un: c'est celui de t'aimer.

Je te perdais ! O ciel , que j'allais être à plaindre !

(*il se jette à ses pieds.*)

Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah ! tu n'as rien à craindre ,

Cruel ! tu le sais trop : ce cœur qui t'est connu

Peut-il...

BELTON.

Chère Betti , quel cœur j'aurais perdu !

(*ils s'embrassent.*)

MOWBRAI.

O spectacle touchant ! Tendresse aimable et pure !

L'amour porte en mon sein le cri de la nature.

Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;

Je les sens , et mon cœur les partage avec vous.

(*à Belton.*)

(*à Betti.*)

Tu fus vil un instant... Et toi , que tu m'es chère !

(*il va vers la coulisse*)

John , John.

SCÈNE IX.

BETTI , MOWBRAI , BELTON , JOHN.

MOWBRAI.

ÉCOUTE.

JOHN.

Quoi ?

MOWBRAI.

Fais venir le notaire.

(*John sort.*)

Belton , rends grace au ciel de t'avoir réservé

Ce cœur si généreux , par toi-même éprouvé ;

Et que ton ame un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Egale , cher Belton , ta tendresse à la mienne.

Existant dans ton cœur , riche de ton amour ,

Le mien peut être heureux , même dans ce séjour.

(*à Mowbrai.*)

Cesse de l'accabler par un cruel reproche :

SCÈNE IX

25

Il m'aime...

MOWBRAI.

Quelqu'un vient : c'est le notaire.

SCÈNE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

APPROCHE.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Assieds-toi. C'est pour ces deux époux.

BETTI, à *Belton*.

Quel est cet homme-là ?

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, à *Mowbrai*.

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle ;
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom ; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti !...

MOWBRAI.

Vite, dépêche.

LE NOTAIRE.

Allons, soit. J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit ; mais avant la signature
Il faudrait mettre au moins la dot de la future.

MOWBRAI.

Allons, mets ses vertus.

LE NOTAIRE, *laisse tomber sa plume*.

Bon ! tu railles, je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

Champfort.

LA JEUNE INDIENNE.

LE NOTAIRE.

Allons donc ; tu te moques de moi.
Qui jamais aurait vu ?...

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets ses vertus , te dis-je.

LE NOTAIRE.

Tout de bon ? par ma foi , ceci tient du prodige.
N'ajoute-t-on plus rien ?

MOWBRAI.

Est-il rien au-dessus ?

Ajoute , si tu veux , cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus , si tu veux. L'accessoire
Vaut bien le principal , autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens ! Ah ! courons dans ses bras...

BETTI.

Ah ! surtout , bon vicillard , ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle ?

BETTI.

Ah ! je sais que chez vous on méprise
Quiconque en recevant des dons....

MOWBRAI.

Autre sottise !

Où prend-elle cela ? Serait-ce toi , Belton ,
Qui peux la prévenir de cette illusion ?
De rougir des bienfaits ton ame a la faiblesse ?
Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse ,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien.
La somme est à ton père , et je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Signez.

*(Belton signe.)*LE NOTAIRE, *à Betti.*

A vous.

BETTI.

Qui , moi ? je ne sais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main , l'amour va la conduire.

SCENE X.

27

BETTI.

Et le cœur et la main , Belton , tout est à toi.

BELTON.

Votre cœur , en aimant , ne le cède qu'à moi.

BETTI.

Eh bien ! c'est donc fini ? Que cela veut-il dire ?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire ;
Vous m'assurez l'objet qui m'avait su charmer.

BETTI.

Quoi ! sans cet homme noir je n'aurais pu t'aimer ?
(*le notaire.*)

Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire.

Cet écrit doit toujours rester chez le notaire.

D'ailleurs que feriez-vous de ?...

BETTI.

Ce que j'en ferais !

S'il cessait de m'aimer , je le lui montrerais.

LE NOTAIRE.

Peste ! le beau secret qu'a trouvé là madame !

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

MOWBRAI.

Par les noëuds les plus saints je viens de vous unir.

Ton père l'aurait fait ; j'ai dû le prévenir.

(*en montrant Betti.*)

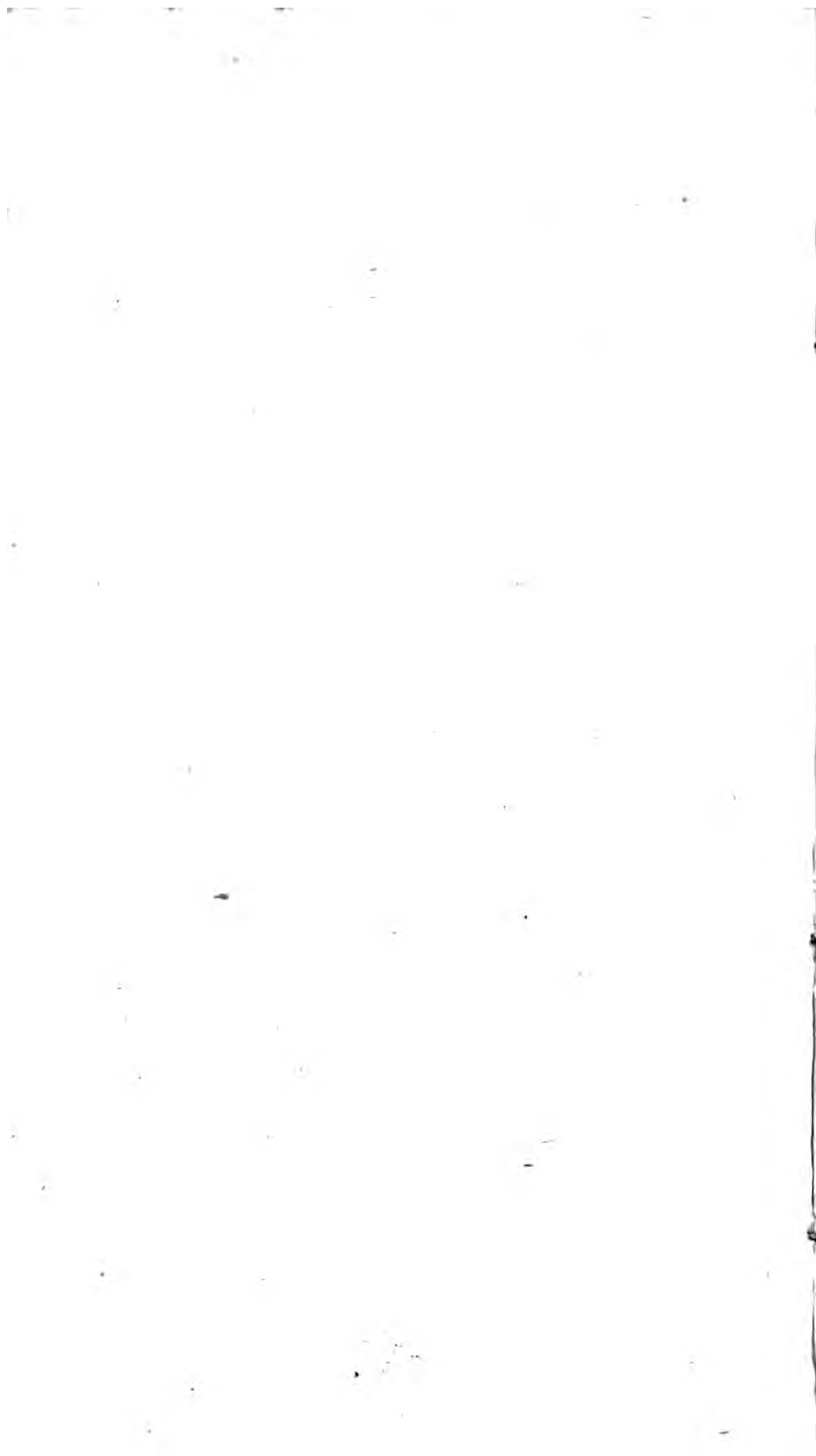
Il approuvera tout : et voilà notre excuse.

Instruisons mon ami que sa douleur abuse.

Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier :

Consoler ses vieux jours , c'est te justifier.

FIN DE LA JEUNE INDIENNE.



LE MARCHAND
DE SMYRNE,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE
CHAMPFORT.

PERSONNAGES.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.

ZAYDE, femme de Hassan.

DORNAL, Marseillais.

AMÉLIE, promise à Dornal.

KALED, marchand d'esclaves.

NÉBI, Turc.

FATMÉ, esclave de Zayde.

ANDRÉ, domestique de Dornal.

UN ESPAGNOL.

UN ITALIEN.

UN VIEILLARD, Turc, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

LE MARCHAND DE SMYRNE, COMÉDIE EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, *seul.*

ON dit que le mal passé n'est que songe : c'est bien mieux ; il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étais esclave chez les chrétiens , à Marseille ; et il y a un an aujourd'hui , jour pour jour , que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne : cela fait une différence. Quoique bon musulman , je n'ai qu'une femme : mes voisins en ont deux , quatre , cinq , six ; et pourquoi faire?... La loi permet... heureusement elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une ; je ne sais pas s'ils l'aiment ; j'aime beaucoup la mienne , moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes ; on m'a dit en France que cela portait malheur.... La voici.

SCÈNE II.

HASSAN , ZAYDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard , ma chère Zayde.

ZAYDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus

32 LE MARCHAND DE SMYRNE.

de tumulte qu'à l'ordinaire : serait-ce que nos corsaires auraient fait quelque prise ?

HASSAN.

Il y a long-temps qu'ils n'en ont fait , et en vérité je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE.

Et pourquoi les haïr ? parce qu'ils ne connaissent pas notre saint prophète ? Ne sont-ils pas assez à plaindre ? d'ailleurs je les aime, moi : il faut que ce soient de bonnes gens , ils n'ont qu'une femme ; je trouve cela très-bien.

HASSAN , *souriant.*

Oui , mais en récompense...

ZAYDE.

Quoi ?

HASSAN.

Rien. (*à part.*) Pourquoi lui dire cela ? c'est détruire une idée agréable. (*haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avaient fait quelques esclaves aujourd'hui , qui est précisément l'anniversaire de mon mariage , je croirais que le ciel bénit ma reconnaissance.

ZAYDE.

Que j'aime votre libérateur sans le connaître ! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame ! si vous aviez vu... On rachetait quelques uns de nos compagnons : j'étais couché à terre , je songeais à vous et je soupirais : un chrétien s'avance , et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché , lui-dis-je , à une maîtresse que j'adore ; j'étais près de l'épouser , et je mourrai loin d'elle , faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots , des pleurs roulèrent dans ses yeux : tu es séparé de ce que tu aimes ? dit-il ; tiens , mon ami , voilà deux cents sequins ; retourne chez toi , sois heureux , et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport , je retombe à ses pieds , je les embrasse , je prononce votre nom avec des sanglots , je lui demande

SCÈNE II.

33

le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorais que tu pusses me le rendre : j'ai cru faire une action honnête ; permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu ; et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais ! Il sera heureux sans doute avec une ame si sensible.

HASSAN.

Il était près d'épouser une jeune personne qu'il devait aller chercher à Malte.

ZAYDE.

Comme elle doit l'aimer !

SCÈNE III.

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

FATMÉ, que viens-tu donc nous annoncer ? tu parais hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu ; j'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez ?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi ? Cela vous inquiète ; vous craignez que l'exemple...

ZAYDE.

Non ; je suis sans alarmes ; j'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme ?

HASSAN.

Sans doute.

ZAYDE.

Pourquoi pas une femme ?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui.... Mais, Zayde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux ; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre, la beauté est toujours dans sa patrie. Allons ; ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse ; il ne faut pas qu'un bon musulman paraisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé : il me prépare une fête ; je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit : c'est sûrement Kaled avec ses esclaves ; je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendrirait trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN
ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED.

JAMAIS on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-temps qu'on n'avait fait d'esclaves. Il fallait qu'on fût en paix ; cela était bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir ! la veille d'un mariage , ma chère Amélie !

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est ? On dit qu'il y a des pays où on ne connaît point l'esclavage... Mauvais pays ! Aurai-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui , je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tirait de ses poches de vieilles médailles de cuivre toutes rouillées , qu'il regardait attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons : avancez. Qu'est-ce qui arrive ? C'est Nébi. Il a l'air furieux. Serait-il mécontent de son emplette ?

SCÈNE VI.

NEBI, KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ,
UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

NÉBI.

KALED, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paraître devant le cadî.

KALED.

Pourquoi donc ? De quel esclave parlez-vous ? est-ce de cet ouvrier, de ce marchand ? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadî.

KALED.

Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

NÉBI.

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon séraïl une jeune Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il a ordonné ?

KALED.

Ma foi ! non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

KALED.

Eh !... l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui ? L'ignorant ! Il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes esclaves le poursuivent, et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

KALED.

Votre argent ? Oh ! le marché est bon ; il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra ? Non, par Mahomet : j'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avais d'un médecin : c'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière quand vous m'avez vendu ce savant ?

KALED.

Quel savant ?

NÉBI.

Oui, oui, ce savant qui ne savait pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien ? est-ce ma faute à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savans ? Est-ce qu'ils y entendent rien ? N'avez-vous pas des labou-

SCENE VI.

37

reurs ? il n'y a qu'à les bien nourrir , et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savans !

NÉBI.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disait toujours de qui est-il fils, de qui est-il fils ? et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul ? Il appelait cela, je crois, être généalogiste. Ne voulait-il pas me faire descendre, moi, du grand-vizir Ibrahim ?

KALED.

Voyez le grand malheur ! Quel tort cela vous fait-il ? autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien ; mais le prix, ..

KALED.

Eh bien ! le prix : je vous l'ai vendu cher ; apparemment qu'il m'avait aussi coûté beaucoup. Il y a longtemps de cela : je n'étais point alors au fait de mon commerce. Pouvais-je deviner que ceux qui coûtent le plus sont les plus inutiles ?

NÉBI.

Belle raison ! cela est-il vraisemblable ? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe ? ... Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon ! Des fortunes ! Vraiment, oui, des fortunes ! Ne croit-il pas que tout est profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain ? Et ce riche Anglais qui voyageait pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue, et m'a emporté mon argent ; cela ne fait-il pas saigner le cœur ? Et ce docteur, comme on l'appelait, croyez-vous qu'on gagne là-dessus ? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai seulement pas

daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand ?

NÉBI.

Maudit infidèle ! tu crois m'en imposer par des clameurs ; mais le cadî me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas : le cadî est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très-bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah çà, une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin ?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien ! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

SCÈNE VII.

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien ! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme ! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui est-ce que j'entends ? Est-ce un chaland ?

SCÈNE VIII.

KALED, UN VIEILLARD TURC, LES ESCLAVES.

KALED.

Bon, ce n'est rien ; c'est un esclave d'ici-près.

LE VIEILLARD.

Bonjour, voisin : est-ce là votre reste ?

KALED.

Ne m'arrête pas ; tu ne m'achèteras rien.

SCENE VIII.

39

LE VIEILLARD.

Je n'acheterai rien ? Oh ! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire ?

DORNAL, à part.

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard à son âge !

LE VIEILLARD.

Eh ! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela ?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Serait-il possible ! Quoi ! ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle ?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins ! c'est bien cher.

KALED.

Oh ! dame ! c'est une Française ; cela se vend bien ; tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh ! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux, elle pleure ; elle me touche.

PROJET DE LOI

Le Président de la République
Le Premier Ministre
Le Ministre de l'Intérieur
Le Ministre de la Justice
Le Ministre des Finances
Le Ministre de l'Éducation Nationale
Le Ministre de la Santé
Le Ministre de l'Industrie
Le Ministre de l'Agriculture
Le Ministre de la Pêche
Le Ministre de l'Énergie
Le Ministre de l'Environnement
Le Ministre de l'Équipement
Le Ministre de la Région
Le Ministre de la Culture
Le Ministre de la Fonction Publique
Le Ministre de la Défense
Le Ministre de la Coopération
Le Ministre de l'Économie
Le Ministre de l'Évaluation
Le Ministre de l'Information
Le Ministre de la Jeunesse
Le Ministre de la Solidarité
Le Ministre de la Sécurité
Le Ministre de la Santé Publique
Le Ministre de la Sécurité Civile
Le Ministre de la Sécurité Sociale
Le Ministre de la Sécurité des Transports
Le Ministre de la Sécurité des Établissements
Le Ministre de la Sécurité des Produits
Le Ministre de la Sécurité des Services
Le Ministre de la Sécurité des Systèmes
Le Ministre de la Sécurité des Données
Le Ministre de la Sécurité des Réseaux
Le Ministre de la Sécurité des Applications
Le Ministre de la Sécurité des Informations
Le Ministre de la Sécurité des Communications
Le Ministre de la Sécurité des Infrastructures
Le Ministre de la Sécurité des Installations
Le Ministre de la Sécurité des Équipements
Le Ministre de la Sécurité des Matériels
Le Ministre de la Sécurité des Produits Financiers
Le Ministre de la Sécurité des Services Financiers
Le Ministre de la Sécurité des Systèmes Financiers
Le Ministre de la Sécurité des Informations Financières
Le Ministre de la Sécurité des Communications Financières
Le Ministre de la Sécurité des Infrastructures Financières
Le Ministre de la Sécurité des Installations Financières
Le Ministre de la Sécurité des Équipements Financiers
Le Ministre de la Sécurité des Matériels Financiers

Le Ministre de la Santé Publique
Le Ministre de la Sécurité Civile
Le Ministre de la Sécurité Sociale
Le Ministre de la Sécurité des Transports
Le Ministre de la Sécurité des Établissements
Le Ministre de la Sécurité des Produits
Le Ministre de la Sécurité des Services
Le Ministre de la Sécurité des Systèmes
Le Ministre de la Sécurité des Données
Le Ministre de la Sécurité des Réseaux
Le Ministre de la Sécurité des Applications
Le Ministre de la Sécurité des Informations
Le Ministre de la Sécurité des Communications
Le Ministre de la Sécurité des Infrastructures
Le Ministre de la Sécurité des Installations
Le Ministre de la Sécurité des Équipements
Le Ministre de la Sécurité des Matériels

Le Ministre de la Santé Publique
Le Ministre de la Sécurité Civile
Le Ministre de la Sécurité Sociale
Le Ministre de la Sécurité des Transports
Le Ministre de la Sécurité des Établissements
Le Ministre de la Sécurité des Produits
Le Ministre de la Sécurité des Services
Le Ministre de la Sécurité des Systèmes
Le Ministre de la Sécurité des Données
Le Ministre de la Sécurité des Réseaux
Le Ministre de la Sécurité des Applications
Le Ministre de la Sécurité des Informations
Le Ministre de la Sécurité des Communications
Le Ministre de la Sécurité des Infrastructures
Le Ministre de la Sécurité des Installations
Le Ministre de la Sécurité des Équipements
Le Ministre de la Sécurité des Matériels

ARTICLE 1

Le Ministre de la Santé Publique
Le Ministre de la Sécurité Civile
Le Ministre de la Sécurité Sociale
Le Ministre de la Sécurité des Transports
Le Ministre de la Sécurité des Établissements
Le Ministre de la Sécurité des Produits
Le Ministre de la Sécurité des Services
Le Ministre de la Sécurité des Systèmes
Le Ministre de la Sécurité des Données
Le Ministre de la Sécurité des Réseaux
Le Ministre de la Sécurité des Applications
Le Ministre de la Sécurité des Informations
Le Ministre de la Sécurité des Communications
Le Ministre de la Sécurité des Infrastructures
Le Ministre de la Sécurité des Installations
Le Ministre de la Sécurité des Équipements
Le Ministre de la Sécurité des Matériels

Le Ministre de la Santé Publique
Le Ministre de la Sécurité Civile
Le Ministre de la Sécurité Sociale
Le Ministre de la Sécurité des Transports
Le Ministre de la Sécurité des Établissements
Le Ministre de la Sécurité des Produits
Le Ministre de la Sécurité des Services
Le Ministre de la Sécurité des Systèmes
Le Ministre de la Sécurité des Données
Le Ministre de la Sécurité des Réseaux
Le Ministre de la Sécurité des Applications
Le Ministre de la Sécurité des Informations
Le Ministre de la Sécurité des Communications
Le Ministre de la Sécurité des Infrastructures
Le Ministre de la Sécurité des Installations
Le Ministre de la Sécurité des Équipements
Le Ministre de la Sécurité des Matériels

SCÈNE X.

43

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnol? Braves gens! un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (à Kaled.) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme, c'est sans doute comme qui dirait baron allemand. C'est ta faute aussi, pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, à l'Italien.

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noir? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue! Je ne connais pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent de faire souvent réussir le plus d'affaires possible, moins de les leur faire durer dix ou quinze ans.

HASSAN.

Bon métier et de-moi...
Et à ceux qui ont été...
fermement?

40 LE MARCHAND DE SMYRNE.

C'est pourtant une chrétienne, cela est singulier. Trois cent cinquante?

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez.

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point; vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paraissez pas tout-à-fait insensible; laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans?

LE VIEILLARD.

Moi, non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas. C'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme! cela est fort différent, mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaîtes.

DORNAL.

Pour toute grace achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrais bien, mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras! je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu l'écoutes?

SCENE VIII.

41

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres !

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort !

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourrait t'arriver de pis : il t'en ferait le gardien.

DORNAL, à Kaled.

Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

KALED.

Différer ! on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

Oh ciel ! se peut-il... Mais que dirais-je pour attendre un pareil homme ? Quel métier ! quelles ames ! trafiquer de ses semblables !

KALED.

Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des Nègres ? eh bien ! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose ? il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi ? Je garde ton argent, emmène ta marchandise si tu le veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal !

DORNAL.

Chère Amélie !

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas !

KALED.

Cela ne me regarde plus.

Champfort.

4

DORNAL.

J'en mourrai !

KALED.

Tout doucement, toi, je t'en prie ; ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais ?

(*repoussant Dornal.*)

DORNAL.

Ah ! dieu ! faut-il que je sois enchaîné !...

ANDRÉ.

Oh ! ma chère maîtresse !

SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL,
L'ITALIEN.

KALED.

M'EN voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurais succombé. Ma foi ! sans son argent comptant il ne l'aurait jamais emmenée, tant je me sentais ému. Diable ! si je m'étais attendri, j'aurais perdu quatre cents sequins. Un, deux... il n'y en a plus que quatre ; oh ! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X.

HASSAN, KALEL, DORNAL, ANDRÉ,
L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

HASSAN, à Kaled.

EH BIEN ! voisin, comment va le commerce ?

KALED.

Fort mal ; le temps est dur. (*à part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous ; j'en suis bien fâché : tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. (*à l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi ? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc...

SCÈNE X.

43

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnol? Braves gens! un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami; tu vas bien t'ennuyer. (à Kaled.) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme, c'est sans doute comme qui dirait baron allemand. C'est ta faute aussi, pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, à l'Italien.

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noir? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue! Je ne connais pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute; la justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN, *riant*.

Le drôle de pays que Padoue ! il se passera bien de toi, je m'imagine. (à André.) Et toi, qui es-tu ?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre ! Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ.

Hélas ! je suis fils d'un paysan ; je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon ! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien : il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit français que tu as là ?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es Français ? Bonnes gens que les Français, ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami ; il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ.

Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère, ni femmes, ni enfans ; j'ai l'habitude du malheur : ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre ; délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître ? Qu'est-ce que j'entends ! quelle générosité ! quoi !... ces Français... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il ton maître ?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc ; il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je ! Est-il possible ? Je ne me trompe pas ; c'est lui, c'est lui-même ; c'est mon libérateur ! (*il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL.

O bonheur ! ô rencontre imprévue !

KALED.

Comme ils s'embrassent. Il l'aime ; bon ! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami ! mon bienfaiteur !

KALED.

Peste ! un ami, un bienfaiteur ! cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais dites-moi donc, comment se fait-il?... par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis ? la tête me tourne. Quoi ! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter ? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien, je venais pour remplir mon vœu ; et c'est vous...

DORNAL.

O mon ami ! connaissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur ! il n'y en a plus pour vous. (*se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener ?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins... Kaled, je ne marchande point, mon ami ; tenez.

DORNAL.

Quelle générosité !

HASSAN, *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête ! Bonne leçon !

HASSAN.

Laissez-nous seulement , je vous prie , que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh ! cela est juste , cela est juste ; il est bien à vous. Allons , vous autres , suivez-moi.

ANDRÉ, à *Dornal*.

Adieu , mon cher maître.

DORNAL.

Que dis-tu ? peux-tu penser ?... (à *Hassan*.) Mon cher ami , ce pauvre malheureux , vous avez vu s'il m'est attaché , s'il est fidèle , s'il a un cœur sensible.

HASSAN.

Sans doute , sans doute ; il faut le racheter.

KALED.

Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitais de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand... Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez , Kaled.

KALED, regardant les sequins.

En vérité , voisin , cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment ! cent sequins ne suffisent pas ? un domestique...

KALED.

Eh ! mais... un domestique... Après tout , c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon ! voilà de la morale à présent.

KALED.

Et puis , un valet fidèle , qui a un cœur sensible , qui travaille , qui laboure la terre , qui n'est pas gentilhomme... En conscience.

HASSAN, donnant quelques sequins.

Allons , laissez-nous. Qu'attendez-vous ? qu'est-ce que vous voulez ?

SCENE X.

47

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme qui est au pain et à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur ; cela s'appelle un baron allemand : vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible !

KALED.

Quand je disais que cet homme-là me resterait ! Oh ! si jamais on m'y rattrape... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans ; allez-vous coucher : il faut que je soupe.

SCÈNE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié ? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte ?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous ?

DORNAL.

Je l'amenais à Marseille pour l'épouser ; elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien ! est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vite.

DORNAL.

Il n'est plus temps ; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui ?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah ! malheureux ! C'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle ?

DORNAL.

Si elle est belle !

SCÈNE XII.

HASSAN, DORNAL, ZAYDE, et peu à près
FATMÉ.

ZAYDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-temps seule. Et votre esclave chrétien ?

HASSAN.

Mon esclave ? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

FATMÉ.

Est-il temps ? ferais-je entrer ?

ZAYDE.

Oui, tu peux...

(*Fatmé sort.*)

HASSAN.

Quel est ce mystère ?

ZAYDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie : je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne. Je venais vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCÈNE XIII.

HASSAN , ZAYDE , DORNAL , FATMÉ , UNE ES-
CLAVE CHRÉTIENNE , *vêtue en musulmane , avec un*
voile sur la tête.

ZAYDE.

LA voici : voyez le spectacle le plus intéressant , la
beauté dans la douleur.

HASSAN , *s'approche et lève le voile.*

Qu'elle est touchante et belle !

DORNAL.

. Amélie ! ciel !...

(il vole dans ses bras .)

. AMÉLIE , *avec joie.*

Que vois-je ? mon cher Dornal !

DORNAL.

Ma chère Amélie , vous êtes libre ! je le suis aussi.
Vous êtes auprès de votre bienfaitrice , de mon libéra-
teur. *(Il saute au cou de Hassan , et veut ensuite em-
brasser Zayde , qui recule avec modestie .)*

HASSAN , *à Dornal.*

Embrassez , embrassez ! il est honnête ce transport-là.
(à Zayde , qui demeure confuse .) Ma chère amie ,
c'est la coutume de France.

AMÉLIE , *à Zayde.*

Madame , je vous dois tout . Que ne puis-je vous donner
ma vie !

ZAYDE.

C'est à moi de vous rendre grâces . Vous ne me devez
que votre liberté , et je dois à votre époux la liberté du
mien.

AMÉLIE.

Quoi ? c'est lui....

HASSAN.

Oh ! cela est incroyable . A propos , vous n'êtes point
mariés ?

DORNAL.

Vraiment non ; nous ne le serons qu'à notre retour.
Champfort.

Une de ses tantes nous accompagnait ; elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vite , vite , un cadî , un cadî... Ah ! mais , à propos , on ne peut pas ; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chère petite musulmane , quand serons-nous en terre chrétienne ? Ah ! mon Dieu ! nos pauvres compagnons d'infortune !

HASSAN.

Si j'étais assez riche... Mais , après tout , l'homme de loi , et cet autre , cela ne doit pas coûter cher , n'est-ce pas ?

DORNAL.

Ah ! mon Dieu ! non ; nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah ! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien ; tout ce qu'il demande , c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

D'ailleurs , moi , je suis riche , et je prétends bien...

HASSAN.

Allons , délivrons-les. (à *Fatmé.*) Va les chercher ; qu'ils partagent notre joie , qu'ils soient heureux , et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman au lieu d'un justaucorps (*Fatmé amène l'Arménien , suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce , et de ceux dont il y est parlé ; ils forment un ballet , et témoignent leur reconnaissance à Zayde , à Hassan et à Dornal.*)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.

MUSTAPHA
ET ZÉANGIR,
TRAGÉDIE
DE
CHAMPFORT,

Représentée , pour la première fois , en 1777.

PERSONNAGES.

SOLIMAN , empereur des Turcs.

ROXELANE , épouse de Soliman.

MUSTAPHA , fils aîné de Soliman , mais d'une autre
femme.

ZÉANGIR , fils de Soliman et de Roxelane.

AZÉMIRE , princesse de Perse.

OSMAN , grand-vizir.

ALI , chef des janissaires.

ACHMET , ancien gouverneur de Mustapha.

FÉLIME , confidente d'Azémire.

NESSIR.

GARDES.

*La scène est dans le sérail de Constantinople ,
autrement Byzance.*

MUSTAPHA
ET ZÉANGIR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

OUI, madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre ;
Les Hongrois sont vaincus, et Témésvar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais tout près d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle ?

ROXELANE.

Et quoi ! vous l'ignorez !... Oui, c'est moi seul, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Vizir, notre ennemi se livre à ma vengeance.
Le prince, dès ce jour, va paraître à Byzance ;
Il revient : ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'Empire et de notre destin.
On saura si toujours, puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les lois du fils de son époux ;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,

Dictant les volontés d'un fils respectueux ,
De l'univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie ,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie !
J'osais vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnait de saisir un fils victorieux
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie ;
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie ,
J'y vois notre ennemi des peuples révééré ,
Chéri de ses soldats , partout idolâtré.
Ma présence effrayait leur tendresse alarmée ,
Et si le moindre indice eût instruit son armée
De l'ordre et du dessein qui conduisait mes pas ,
Je périssais, madame, et ne vous servais pas.

ROXELANE.

Soyez tranquille, Osman, vous m'avez bien servie :
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs ,
De ses cruels aïeux déployé les fureurs ;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône ottoman vit la clémence assise ;
Mais s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux.
J'ignore si d'ailleurs au comble de la gloire ,
Couronné quarante ans des mains de la victoire ,
Sans regret par son fils un père est égalé ;
Mais le fils est perdu si le père a tremblé.

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise ,
Par une main vénale entre vos mains remise ,
Du prince et de Thamas trahissant les secrets ,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts ?
Cette lettre sans doute au sultan parvenue...

ROXELANE.

Cette lettre, vizir, est encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix ,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille à vos vœux par mon choix destinée,
Il daigne à ma prière approuver l'hyménée ,

Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu jusqu'aujourd'hui , sans nuire à nos projets ,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Écoutez : du moment qu'un hymen glorieux
Du sultan pour jamais m'eut asservi les vœux ,
Je redoutai le prince ; idole de son père ,
Il pouvait devenir le vengeur de sa mère :
Il pouvait... Cher Osman , j'en frémissais d'horreur ;
Au faite du pouvoir , au sein de la grandeur ,
Du sérail , de l'État , souveraine paisible ,
Je voyais dans le fond de ce palais terrible
Un enfant s'élever pour m'imposer la loi :
Chaque instant redoublait ma haine et mon effroi.
Les cœurs volaient vers lui : sa fierté , son courage ,
Ses vertus s'annonçaient dans les jeux de son âge ,
Et ma rivale un jour , arbitre de mon sort ,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
Tandis que ces dangers occupaient ma prudence ,
Le ciel de Zéangir m'accorda la naissance ;
Je triomphais , Osman , j'étais mère ; et ce nom
Ouvrait un champ plus vaste à mon ambition.
Je cachai toutefois ma superbe espérance ;
De mon fils près du prince on éleva l'enfance ,
Et même l'amitié , vain fruit des premiers ans ,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocens.
Bientôt mon ennemi , plus âgé que son frère ,
S'enflammant au récit des exploits de son père ,
S'indigna de languir dans le sein du repos ,
Et brûla de marcher sur les pas des héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie ,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie ,
Et , tandis que mes soins l'exilaient prudemment ,
Tout l'Empire me vit avec étonnement
Assurer à ce prince un si noble partage ,
De l'héritier du trône ordinaire apanage ;
Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.
Mon fils , demeuré seul , attira tous les cœurs :
Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire ;
Presque autant qu'à moi-même il fut cher à son père ,

Et , remplaçant bientôt le rival que je crains ,
 Déjà , sans les connaître , il servait mes desseins .
 Je goûtais en silence une joie inquiète ;
 Lorsque , las de payer le prix de sa défaite ,
 Thamas à Soliman refusa les tributs ,
 Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus ;
 Il fallut pour arbitre appeler la victoire .
 Le prince , jeune , ardent , animé par la gloire ,
 Brigua près du sultan l'honneur de commander :
 Aux vœux de tout l'Empire il me fallut céder .
 Eh ! qui savait , Osman , si la guerre inconstante ,
 Punissant d'un soldat la valeur imprudente ,
 N'aurait pu ?... Vain espoir ! les Persans terrassés ,
 Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés ,
 La fille de Thamas , aux chaînes réservée ,
 Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée ,
 Ces rapides exploits l'ont mis , dès son printemps ,
 Au rang de ces héros , honneur des Ottomans...
 J'en rends grâces au ciel... Oui , c'est sa renommée ,
 Cet amour , ces transports du peuple et de l'armée ,
 Qui d'un maître superbe aigrissant les soupçons ,
 A ses regards jaloux ont paru des affronts .
 Il n'a pu se contraindre , et son impatience
 Rappelle sans détour le prince dans Byzance .
 Je m'en applaudissais , quand le sort dans mes mains
 Fit passer cet écrit propice à mes desseins ;
 Je voulais au sultan contre un fils que j'abhorre...
 Il faut que ce billet soit plus funeste encore ;
 Le prince est violent et son malheur l'aigrit ,
 Il est fier , inflexible , il me hait... il suffit .
 Je sais l'art de pousser ce superbe courage
 A des emportemens qui serviront ma rage ;
 Son orgueil finira ce que j'ai commencé .

OSMAN .

Hâtez-vous : qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé ,
 Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
 Sur le cœur de son père ait repris son empire .
 Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
 Dont votre fils , madame , à son frère est lié ?
 Vous-même , pardonnez à ce discours sincère ,

**Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.**

ROXELANE.

**Eh quoi ! fallait-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,
Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paraître ?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai, mais c'est avec grandeur.
J'approuvai, j'admiraï, j'excitai son ardeur :
La politique même appuyait sa prière :
Du trône sous ses pas j'abaissais la barrière.
Je crus que signalant une heureuse valeur,
Il devait à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane.
Eh ! comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourrait le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner ?
Mais non, rassurez-vous ; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance,
Prestige d'un moment, dont les faibles lueurs
Vont soudain disparaître à l'éclat des grandeurs ?
Mon fils...**

OSMAN.

**Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même :
Je déteste le prince autant que je le crains :
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un vizir qui le brave, et bientôt votre gendre ;
D'Ibrahim qu'il aimait il veut venger la cendre,
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.
S'il vit, je dois trembler ; s'il règne, je suis mort :
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire,
Perdez votre ennemi, mais redoutez son frère :
Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.**

ROXELANE.

**Zéangir !... Ciel !... mon fils !... il trahirait mes vœux !
Ah ! s'il était possible... Oui, malgré ma tendresse...
Je suis mère, il le sait, mais mère sans faiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourraient m'alarmer,
Et mon cœur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.**

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire.
Je crains que dans ces lieux cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

ROXELANE.

J'ai mes desseins , Osman ; captive dans Tauris ,
Je la fis demander au vainqueur de son père.
La fille de Thamas peut m'être nécessaire ;
Vous saurez mes projets quand il en sera temps.
Allez , j'attends mon fils ; profitez des instans ,
Assiégez mon époux : Sultane et belle-mère ,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire.
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur ;
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur
Ce fameux Ibrahim , cet ami de son maître ,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint , notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux , il tremble sur le trône.
On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretien ,
Me dévoilant son cœur , va décider le mien.

SCÈNE II.

ROXELANE , ZÉANGIR.

ROXELANE.

MON fils , le temps approche , où , devantant votre âge ,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage ,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Élevez votre cœur jusques à vos destins.
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière ;
De l'Euphrate au Danube , et d'Ormus à Tunis (1) ,

(1) Les flottes de Soliman pénétrèrent jusque dans le golfe Persique.

Cent peuples sous ses lois étonnés d'être unis ,
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres , de grandeurs , cet immense héritage.
Le prince , après huit ans , rappelé dans ces lieux...

ZÉANGIR.

Ah !... je tremble pour lui.

ROXELANE.

(à part.)

Qui, vous, mon fils!... O cieux !

ZÉANGIR.

C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère,
Les enfans des sultans (vous ne l'ignorez pas) ,
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père ;
Mais cet ordre est souvent terrible , sanguinaire.
Sur le seuil du palais si mon frère immolé...

ROXELANE.

Et voilà de quels soins votre cœur est troublé ,
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie ,
Quand vous devez régler le sort de notre vie !

ZÉANGIR.

Moi !

ROXELANE.

(à part.)

Vous... Ciel ! qu'il est loin de concevoir mes vœux !
(haut.)

Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trône est à mon frère , y penser est un crime.

ROXELANE.

Il est vrai qu'en effet , s'il eût persévéré ,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré ,
S'il n'eût trahi l'Etat vous n'y pouviez prétendre.

ZÉANGIR.

Qui , lui ! trahir l'Etat ! ô ciel ! puis-je l'entendre ?
Croyez qu'en cet instant , pour dompter mon courroux ,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venais-je implorer ! quel appui pour mon frère !

ROXELANE.

Eh bien ! préparez-vous à braver votre père :
 Prouvez-lui que ce fils , noirci , calomnié ,
 D'aucun traité secret à Thamas n'est lié ;
 Que depuis son rappel , ses délais qu'on redoute ,
 Sur lui , sur ses desseins ne laissent aucun doute.
 Mais tremblez que son père aujourd'hui , dans ces lieux ,
 N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR.

Quoi !... non , je ne crains rien , rien que la calomnie.
 Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :
 Il est indigne , affreux.

ROXELANE.

Modérez-vous , mon fils.

Eh bien ! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
 Cependant vous deviez , s'il faut ici le dire ,
 Excuser une erreur qui vous donne un Empire.
 Vous le sacrifiez. Quel repentir un jour !...

ZÉANGIR.

Moi ! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeste retour.

Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne salaire !
 Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère ?
 Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur
 D'avance par mes soins fondaient votre bonheur :
 Née, on vous l'a pu dire , au sein de l'Italie ,
 Surprise sur les mers qui baignent ma patrie ,
 Esclave , je parus aux yeux de Soliman :
 Je lui plus : il pensa qu'éprise d'un sultan ,
 M'honorant d'un caprice , heureuse de ma honte ,
 Je briguerais moi-même une défaite prompte.
 Qu'il se vit détrompé ! Ma main , ma propre main ,
 Prévenant mon outrage , allait percer mon sein ;
 Il pâlit à mes pieds , il connut sa maîtresse.
 Ma fierté , son estime accrurent sa tendresse :
 Je sus m'en prévaloir : une orgueilleuse loi
 Défendait que l'hymen assujétit sa foi ;
 Cette loi fut proscrite , et la terre étonnée
 Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée :

Je goûtai, je l'avoue, un instant de bonheur.
 Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,
 Une langueur secrète empoisonna ma vie :
 Je te reçus du Ciel, mon ame fut remplie.
 Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
 Répandit sur mes jours un charme renaissant ;
 J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie ;
 La gloire vint parler à mon ame agrandie ;
 J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition :
 Près de son nom peut-être on placera mon nom.
 Eh bien ! tous ces surcroîts de gloire, de puissance,
 C'est à toi que mon cœur les soumettait d'avance ;
 C'est pour toi que j'aimais et l'Empire et le jour,
 Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah ! vous me déchirez ; mais quoi ! que faut-il faire ?
 Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère,
 Moi qui voudrais pour lui voir le mien répandu ?

ROXELANE.

Quoi ! vous l'aimez ainsi ? Dieux ! quel charme inconnu
 Peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?

ZÉANGIR.

Le charme des vertus, de la reconnaissance,
 Celui de l'amitié... Vous me glacez d'effroi.

ROXELANE.

Adieu.

ZÉANGIR.

Qu'allez-vous faire ?

ROXELANE.

Il est affreux pour moi
 D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
 Ce cœur n'était pas fait pour en connaître d'autres.

ZÉANGIR.

Vous fuyez. Dans quel temps m'accable son courroux !
 Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
 Quand d'autres vœux...

ROXELANE.

Comment ?

ZÉANGIR.

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Parlez.

ZÉANGIR.

Si mon destin m'écarte de l'Empire,
 Il est un bien plus cher, et plus fait pour mon cœur,
 Qui pourrait à mes yeux remplacer la grandeur.
 Sans vous, sans vos bontés, je n'y dois point prétendre :
 Je l'oserais par vous.

ROXELANE.

Je ne puis vous entendre.
 Mais quel que soit ce bien pour vous si précieux,
 Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
 Votre imprudence ici renonce au rang suprême,
 Vous en voyez le fruit, et dans cet instant même :
 Il vous faut implorer mon secours, ma faveur ;
 Régniez, et de vous seul dépend votre bonheur ;
 Et sans avoir besoin qu'une mère y consente,
 Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

SCÈNE III.

ZÉANGIR, *seul*.

QUELS assauts on prépare à ce cœur effrayé !
 Craindrais-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié ?
 O mon frère ! ô cher prince ! après un an d'absence,
 Hélas ! était-ce à moi de craindre sa présence ?
 J'augmente ses dangers... je vole à ton secours.
 Et c'est ma mère, ô ciel ! qui menace tes jours
 Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
 Et que je sois formé d'un sang qui te haisse !

SCÈNE IV.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

AH ! princesse, apprenez, partagez ma douleur.
 Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
 Et de mes feux secrets découvrant le mystère,

Allait à mon bonheur intéresser ma mère ,
Quand j'ai compris soudain , sur un affreux discours ,
Quels périls vont du prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh quoi ! que faut-il craindre ? Et quel nouvel orage...

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon ame se partage ,
Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous le pouvez haïr , je le sais.

AZÉMIRE.

Moi , seigneur !

ZÉANGIR.

Je ne me flatte point : par lui seul prisonnière,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous ,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE.

Par mon seul intérêt mon ame prévenue
A ses vertus , seigneur , n'a point fermé ma vue :
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.
Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;
Il a même permis que mes yeux dans son ame
Vissent... quelle amitié pour son frère l'enflamme !

ZÉANGIR.

Ah ! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur ,
De tous ses sentimens connaître la grandeur !
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit , seigneur , j'admire votre frère ;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il ?

ZÉANGIR.

On prétend , on ose soutenir
Qu'avec Thamas , madame , il est d'intelligence.

AZÉMIRE.

O ciel ! qui peut ainsi flétrir son innocence ?

ZÉANGIR.

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais si j'ose , à mon tour , soigneux de mon bonheur...

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre !
 D'un trop funeste amour que devez-vous attendre ?
 Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis ?
 Thamas et Soliman , éternels ennemis ,
 Dans le cours d'un long règne , illustre par la guerre ,
 De leurs sanglans débats ont occupé la terre ;
 Et , malgré ses succès , votre père , seigneur ,
 Laisse au seul nom du mien éclater sa fureur .
 Je vois que votre amour gémit de ce langage ;
 Mais mon cœur , je le sens , gémirait davantage ,
 Si le vôtre , seigneur , par le temps détrompé ,
 Me reprochait l'espoir dont il s'est occupé .

ZÉANGIR.

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice ,
 Cruelle ; je vous dois cette affreuse justice .
 Mais je veux , malgré vous , par mes soins redoublés ,
 Triompher des raisons qu'ici vous rassemblez ;
 Et si dans vos refus votre ame persévère ,
 Mes larmes couleront dans le sein de mon frère .

SCÈNE V.

AZÉMIRE , FÉLIME.

AZÉMIRE.

DANS le sein de son frère !... Ah ! souvenir fatal !
 Pour essuyer ses pleurs , il attend son rival .
 Quelle épreuve ! et c'est moi , grand Dieu , qui la prépare .

FÉLIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égaré ;
 Mais un mot , pardonnez , pouvait les prévenir .
 L'aveu de votre amour...

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir .

Quand un ordre cruel , m'appelant à Byzance ,
 Du prince , après trois mois , m'ent ravi la présence ,
 Sa tendresse , Félimé , exigea de ma foi
 Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi .
 Il craignait pour tous deux sa cruelle ennemie .

Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
 A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas ?
 O ciel ! que de dangers j'assemble sur ses pas !
 Etrange aveuglement d'un amour téméraire !
 Ces raisons qu'à l'instant j'opposais à son frère ,
 Contre le prince , hélas ! parlaient plus fortement ,
 Je les sentais à peine auprès de mon amant ;
 Et quand plus que jamais ma flamme est combattue ,
 C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue !

FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux ;
 Eh ! qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
 Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère ,
 Et contraints de haïr un rival dans un frère !

AZÉMIRE.

Ah ! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité ,
 Peins-moi plutôt , peins-moi leur générosité ;
 Peins-moi de deux rivaux l'amitié couragense ,
 De ces nobles combats sortant victorieuse ,
 Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
 Mais un trône , l'amour , des intérêts si chers...
 Fuyez , soupçons affreux ; gardez-vous de paraître.
 Quel espoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître,
 Quand ton frère à mes yeux partageant mon effroi ,
 Au lieu de son amour ne parlait que de toi !
 L'amitié dans son ame égalait l'amour même :
 Il te rendait justice , et c'est ainsi qu'on t'aime.
 Tu verras une amante, un rival malheureux ,
 Unir pour te sauver leurs efforts et leurs vœux.
 Le ciel , qui veut confondre et punir ta marâtre ,
 Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE I^{re}.

MUSTAPHA , ACHMET.

MUSTAPHA.

Est ce toi , cher Achmet , que j'embrasse aujourd'hui !
Toi , de mes premiers ans et le guide et l'appui ?
Ah ! puisqu'à mes regards on permet ta présence ,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudens je puis parer leurs coups :
Un si fidèle ami . . .

ACHMET.

Prince , que faites-vous ?
D'un tel excès d'honneur mon ame est accablée.
Je voudrais voir ma vie à la vôtre immolée ;
Mais ce titre . . .

MUSTAPHA.

Tes soins ont su le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible ;
C'est du moins , cher Achmet , celui d'un cœur sensible.
Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi ,
Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance ,
Où jadis . . . quel accueil après huit ans d'absence !
Tu le vois , c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur.
On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur
D'un peuple dont la joie honorait mon entréc.
Une barque en secret , sur la mer préparée ,
Aux portes du sérail me mène obscurément :
Un ordre me prescrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère ;
Il faut que je redoute un regard de mon père ,
Et que l'amour d'un fils , muet à son aspect ,
Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET.

Écartez , croyez-moi , cette sombre pensée.

N'enfoncez point les traits dont votre ame est blessée :
 A vos dangers , au sort conformez votre cœur :
 Du joug , sans murmurer , souffrez la pesanteur :
 De vos exploits , surtout , bannissez la mémoire ,
 Plus que vos ennemis , redoutez votre gloire ,
 Et d'un vizir jaloux confondant les desseins ,
 Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

MUSTAPHA.

Le lâche ! d'Ibrahim il occupe la place !
 Un jour... Dirais-tu bien que sa superbe audace
 Dans mon camp , sous mes yeux , voulait dicter des lois ?

ACHMET.

De vos ressentimens , prince , étouffez la voix.

MUSTAPHA.

Qui , moi ! souffrir l'injure et dévorer l'offense !
 Détester sans courroux et frémir sans vengeance !...
 Je le voudrais en vain , n'attends point cet effort...
 Pardonne , cher Achmet , pardonne à ce transport :
 Je devrais , je le sens , vaincre ma violence ;
 Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance ;
 Que d'horreur , d'amertume on se plut à nourrir ,
 D'un cœur fait pour aimer qu'on force de haïr.
 Et ! qui jamais du sort sentit mieux la colère ?
 Témoin , presque en naissant , des ennuis de ma mère ,
 Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis ,
 Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
 Elle fuit avec moi , je pars pour l'Amasie.
 Dès ce moment , Achmet , l'imposture , l'envie ,
 Quand je verse mon sang , osent flétrir mes jours :
 Une indigne marâtre empoisonne leur cours :
 Vainqueur dans les combats , consolé par la gloire ,
 Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
 Je m'écarte en tremblant du trône paternel ;
 Je languis dans l'exil en craignant mon rappel.
 J'en reçois l'ordre , Achmet ; et quand ? lorsque ma mère
 A besoin de ma main pour fermer sa paupière :
 A cet ordre fatal juge de son effroi ;
 Expirante à mes yeux elle a pâli pour moi ;
 Ses soupirs , ses sanglots , ses muettes caresses ,
 Remplissaient de terreur nos dernières tendresses :

J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits ,
 Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
 Ah ! cette image encor me poursuit et m'accable ;
 Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable ,
 Je recueillais sa cendre et la baignais de pleurs ,
 Ici l'on accusait mes coupables lenteurs :
 On cherchait à douter de mon obéissance :
 Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence ,
 Et doit justifier , en abordant ces lieux ,
 Quelques momens perdus à lui fermer les yeux !

ACHMET.

Ah ! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon ame.
 Si votre cœur se livre au courroux qui l'enflamme ,
 De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect ?
 Feindrez-vous devant elle une ombre de respect ?
 N'allez point à sa haine offrir une victime ,
 Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

MUSTAPHA.

Ah ! voilà de mon sort le coup le plus affreux.
 C'est peu de l'abhorrer , de paraître à ses yeux ,
 D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence ,
 Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance ;
 Mère de Zéangir , ses jours me sont sacrés ,
 Que les miens , s'il le faut , à sa fureur livrés...
 Mais quoi ! puis-je penser qu'un grand homme , qu'un père ,
 Adoptant contre un fils une haine étrangère...

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir.
 Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
 Connaissez , redoutez votre fière ennemie ;
 Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
 Préside aux grands destins de l'Empire ottoman ,
 Et , sans le dégrader , règne sur Soliman.
 Le séjour odieux qui lui donna naissance ,
 Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.
 Son ame aux profondeurs de ses déguisemens
 Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers Musulmans.
 Sous un maître absolu sonveraine maîtresse ,
 Elle osa dédaigner , même dans sa jeunesse ,
 Ce frivole artifice et ces soins séducteurs ,

Par qui son faible sexe, enchaînant de grands cœurs,
 Offre aux yeux indignés la douloureuse image
 D'un héros avili dans un long esclavage.
 De son illustre époux seconder les projets ;
 Utile dans la guerre, utile dans la paix,
 Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire ;
 L'enflammer, le pousser de victoire en victoire :
 Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
 Sans la braver, du moins, laissez-la vous haïr.
 Eh ! par quelle imprudence, augmentant nos alarmes,
 Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes ?

MUSTAPHA.

Comment ?

ACHMET.

Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats,
 Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas ?
 Pourquoi cet appareil qui menace Byzance ?
 Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence ?

MUSTAPHA.

N'accuse que des miens le transport indiscret ;
 Aux ordres du sultan j'obéissais, Achmet ;
 J'annonçais mon rappel ; et le peuple et l'armée,
 Tout frémit : on s'assemble, une troupe alarmée
 M'environne, me presse et s'attache à mes pas.
 On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas :
 Je m'arrache à leur foule ; alors, pleins d'épouvante,
 Furieux, égarés, ils volent à leur tente,
 Saisissent l'étendard, et d'un zèle insensé,
 Croyant me suivre, ami, m'ont déjà devancé.
 Pardonne : à tant d'amour, hélas ! je fus sensible.
 Et quel serait, dis-moi, le mortel inflexible,
 Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
 Aurait fermé son cœur au plaisir d'être aimé ?
 Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paraître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puisse être.
 De sa tendre amitié je me suis tout promis :
 C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

MUSTAPHA.

Hélas ! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,

Et de son âge au mien oubliant la distance ,
 Nos ames se cherchaient alors comme aujourd'hui ;
 Un charme attendrissant régnait autour de lui ,
 Et le cœur encor plein des douleurs de ma mère ,
 L'amitié m'appelait au berceau de mon frère ;
 Tu le sais , tu le vis ; et lorsque les combats
 Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas ,
 La gloire , loin de lui , moins touchante et moins belle ,
 M'apprit qu'il est des biens plus désirables qu'elle.
 Il vint la partager. La victoire deux fois
 Associa nos noms , confondit nos exploits.
 C'était le prix des miens , et mon ame enchantée
 Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
 Mais je te retiens trop. Cours , observe ces lieux ;
 Sur les pièges cachés ouvre pour moi les yeux ;
 Aux regards du sultan je dois bientôt paraître ;
 Reviens... j'entends du bruit. C'est Zéangir , peut-être.
 C'est lui. Va , laisse-moi dans ces heureux momens
 Oublier mes douleurs dans ses embrassemens.

SCÈNE II.

MULTAPHA , ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Où trouver?... c'est lui-même. O mon ami ! mon frère !
 Que , malgré mes frayeurs , ta présence m'est chère !
 Laisse-moi dans tes bras , laisse-moi respirer ,
 De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer !

MUSTAPHA.

Ah ! que mon ame ici répond bien à la tienne !
 Ami , que tendresse égale bien la mienne !
 Que ces épanchemens ont pour moi de douceurs !
 Pour moi , près de mon frère , il n'est plus de malheurs !

ZÉANGIR.

Je connais tes dangers , ils redoublent mon zèle.

MUSTAPHA.

Tu ne les sais pas tous.

ZÉANGIR.

Quelle crainte nouvelle ?...

ACTE II, SCÈNE II.

MUSTAPHA.

Ecoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

MUSTAPHA.

Tu vis de quelle ardeur

Les charmes de la gloire avaient rempli mon cœur ;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme ;
A ces deux sentimens dont s'occupait mon ame ,
Le ciel en joint un autre , et peut-être ce jour...

ZÉANGIR.

Eh bien !...

MUSTAPHA.

A ce transport méconnais-tu l'amour ?

ZÉANGIR.

Qu'entends-tu ! et quel objet ?...

MUSTAPHA.

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR.

Achève.

MUSTAPHA

Il te souvient que la faveur des armes ,
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains...

ZÉANGIR.

Azémire...

MUSTAPHA.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur ! ô destins !

MUSTAPHA.

Je te l'avais bien dit , ta crainte est légitime :
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort :
J'en suis aimé du moins , et sa tendresse extrême...
En croirai-je ma vue ?... O ciel ! c'est elle-même.

SCÈNE III.

MUSTAPHA , ZÉANGIR , AZÉMIRE.

MUSTAPHA.

AZÉMIRE , est-ce vous ? qui vous ouvre ces lieux ?
 Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux ?
 Puis-je enfin devant vous montrer la violence
 D'un amour , loin de vous , accru dans le silence ?
 Comptiez-vous quelquefois , sensible à mes tourmens ,
 Des jours dont ma tendresse a compté les momens ?
 J'ose encor m'en flatter , mais daignez me le dire.
 Vous baissez vos regards , et votre cœur soupire !
 Je vois... Ah ! pardonnez , ne craignez point ses yeux.
 Qu'il soit le confident ; le témoin de nos feux.
 Je vous l'ai dit cent fois , c'est un autre moi-même.
 Ce séjour , cet instant m'offre tout ce que j'aime :
 Mon bonheur est parfait... Vous pleurez... tu pâlis...
 De douleur et d'effroi vos regards sont remplis...

ZÉANGIR.

O tourment !

AZÉMIRE.

Jour affreux !

MUSTAPHA.

Quel transport ! quel langage !

Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage ?

ZÉANGIR.

Non : c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.
 C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.
 Il me perce le cœur par la main la plus chère :
 J'aime , et pour mon rival il a choisi mon frère.

MUSTAPHA.

Cieux !

ZÉANGIR.

Ma mère , en secret , j'ignore à quel dessein ,
 Dans ce piège fatal m'a conduit de sa main.
 Sa cruelle bonté , secondant mon adresse ,
 A permis à mes yeux l'aspect de la princesse ;
 J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret

Pour attendrir , hélas ! un cœur qui t'adorait :
 Je venais à tes yeux , dévoilant ce mystère...
 Cruelle , eh ! quel devoir vous forçant à vous taire ,
 Me laissait enivrer de ce poison fatal ?
 A-t-on craint de me voir haïr un tel rival ?

AZÉMIRE.

Je l'avouerais , seigneur , ce reproche m'étonne ;
 L'ayant peu mérité , mon cœur vous le pardonne ;
 J'en plains même la cause , et je crois qu'en secret
 Déjà vous condamnez un transport indiscret.

(à Mustapha.)

Vous n'avez pas pensé , prince , que votre amante ,
 Négligeant d'étouffer une flamme imprudente ,
 Fièrè d'un autre hommage à ses yeux présenté ,
 Ait d'un frivole encens nourri sa vanité ,
 Et me justifier , c'est vous faire une offense ;
 Mais puisque je vous dois expliquer mon silence ,
 Du repos d'un ami comptable devant vous ,
 Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
 Quels sermens redoublés me forçaient à lui taire
 Un secret...

MUSTAPHA.

Ciel ! madame , un secret pour mon frère !

Eh ! pouvais-je prévoir...

AZÉMIRE.

Je sais que ce palais

Devait à tous les yeux me soustraire à jamais ;
 Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire ,
 De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
 Hélas ! me chargeait-on de ce soin douloureux ,
 Moi qui dans ce séjour , pour vous si dangereux ,
 Craignant mon cœur , mes yeux et mon silence même ,
 Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
 Mais non ; je lui parlais de vous , de vos vertus ;
 Enfin je vous nommais , que fallait-il de plus ?
 Et quand de son amour la prompte violence
 A condamné ma bouche à rompre le silence ,
 J'ai vu son désespoir , tout prêt à s'exhaler ,
 Repousser le secret que j'allais révéler.

Champfort.

MUSTAPHA.

Oui , sans doute , et ce trait manquait à ma misère :
 Je devais voir couler les larmes de mon frère ;
 Voir l'amitié , l'amour , unis , armés tous deux
 Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
 Mon ame à l'espérance était encore ouverte :
 C'en est fait ; je l'abjure , et le ciel veut ma perte.
 Je la veux comme lui , si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte !... Achève , ingrat , de déchirer mon cœur ;
 Il te fallait... Cruel , as-tu la barbarie
 D'offenser un rival qui tremble pour ta vie ?
 Ta perte !... et de quel crime... Il n'en est qu'un pour toi ;
 Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
 Crois-tu que ton ami , dans sa jalouse ivresse ,
 Devienne ton tyran , celui de ta maîtresse ,
 Abjure l'amitié , la vertu , le devoir ,
 Pour contempler partout les pleurs du désespoir ,
 Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime ?
 Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même ?
 Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné ?
 Ne suis-je pas enfin le seul infortuné ?

MUSTAPHA.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage ?
 C'est un frère , un ami qui me fait cet outrage !
 Cruel ! quand ton amour au mien veut s'immoler ,
 Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler !
 Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône ,
 Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne :
 Le ciel , en te privant d'un ami couronné ,
 Te ravirait bien plus qu'il ne t'aurait donné :
 Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme ,
 Sentir tous les combats qui déchirent ton ame ,
 Et ne pouvoir t'offrir , pour prix de tes bienfaits ,
 Que le seul désespoir de t'égalcr jamais :
 Ce supplice est affreux si tu peux me connaître.

ZÉANGIR.

Va , ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
 Mon frère , laisse-moi dans mes vœux confondus ,
 Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus ;

Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre.
 Tu dois vivre et m'aimer; moi, vivre et te défendre :
 Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
 Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur.
 Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
 Par toi, par tes malheurs... par ton amour lui-même.
 (*à Azémire.*)

Joignez-vous à mes vœux; c'est à vous de fléchir
 Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

MUSTAPHA, *avec transport.*

C'en est fait, je me rends; ce cœur me justifie.
 Je vous aime encor plus que je ne hais la vie :
 Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi,
 Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
 Va, ne crains point, ami, que ma fierté gémissé,
 Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,
 Mon cœur de tes bienfaits puisse être humilié.
 Eh ! connaît-on l'orgueil auprès de l'amitié ?

SCÈNE IV.

MUSTAPHA, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

PARDONNEZ si déjà mon zèle en diligence
 A vos épanchemens vient mêler ma présence;
 Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
 Déjà près du sultan le vizir appelé,
 (*à Mustapha.*)

Prodigue contre vous les conseils de la haine.
 La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
 Séduite dès long-temps, s'intéresse pour lui.
 Même on dit qu'en secret un plus puissant appui...
 Pardonnez... Dans vos cœurs mes regards ont dû lire;
 Mais une mère... Hélas ! je crains...

MUSTAPHA.

Qu'oses-tu dire ?

ZÉANGIR, *transporté.*

Achève.

ACHMET.

Eh bien ! l'on dit qu'invisible à regret,

Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
 On redoute un courroux qu'elle force au silence.
 On craint son artifice, on craint sa violence.
 Mais un bruit dont surtout mon cœur est consterné...
 Le sultan veut la voir et l'ordre en est donné.

AZÉMIRE.

Ciel!

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue,
 On parle d'une lettre au sultan inconnue...

MUSTAPHA.

(à Zéangir.)

Dieu! mon sort voudrait-il?... Tu sauras tout...

ACHMET.

Seigneur,

Contre un juste courroux défendez votre cœur.
 Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
 Mena dans votre camp un odieux ministre.
 Le vizir, je voudrais en vain vous le cacher,
 Aux bras de vos soldats devait vous arracher.

MUSTAPHA.

Que dis-tu?

ACHMET.

Le péril arrêta son audace.

Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grace,
 Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
 Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
 Modérez vos transports, et loin d'aigrir un père
 Réveillez dans son cœur sa tendresse première;
 Il aimait votre enfance, il aime vos vertus.
 Vous pourriez... Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
 A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne
 Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

SCÈNE V.

ZÉANGIR, MUSTAPHA, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

QUEL est donc ce péril dont je t'ai vu frémir?
 Cette lettre fatale... Ami, daigne éclaircir...

MUSTAPHA.

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

MUSTAPHA.

Avant que mon père

Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connais, et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissans, quelle fut ma réponse;
Mais lorsque chaque jour, ses vertus, ses attraits...
Je t'arrache le cœur...

ZÉANGIR.

Non, mon cœur est en paix.

Poursuis.

MUSTAPHA.

O ciel!... Eh bien!... Brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvais, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelque espoir,
Et demander pour prix d'une heureuse entremise,
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.
Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement;
J'attendais son retour. J'apprends qu'en Assyrie,
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avait succombé.

ZÉANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine,
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur...

MUSTAPHA.

Que dis-tu? Quoi! tu crains...

ZÉANGIR.

Non, mon ame à ta foi ne fait point cette offense.
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.

Il en est un surtout... J'en frémis... Ecoutez.
 Je jure ici par vous que dans cette journée,
 Si je pouvais surprendre, en mon ame indignée,
 Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir
 Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
 Dans ce cœur avili... Non, il n'est pas possible.
 Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
 Et satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
 De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I^{re}.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

PRENEZ place, madame; il faut que dans ce jour
 Votre ame à mes regards se montre sans détour :
 Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J'entrevois par ce mot vos secrets sentimens ;
 Vous jugerez des miens : daignez quelques momens
 Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
 Mon fils a mérité ma juste défiance ;
 Et son retour d'ailleurs fait pour me désarmer,
 Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
 Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes ;
 Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
 Vos yeux, si du vizir j'explique les discours,
 Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
 Je n'examine point si, pour mjeux me confondre,
 De concert avec lui... vous pourrez me répondre.

Hélas ! il est affreux de soupçonner la foi
 Des cœurs que l'on chérit et qu'on croyait à soi.
 Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
 Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,
 Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir ;
 Je conçois vos raisons , vos craintes , votre espoir ;
 Et malgré mes vieux ans , ma tendresse constante
 A vos destins futurs n'est point indifférente.
 Mais vous n'espérez point que pour votre repos
 Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
 Son juge , en ce moment , se souvient qu'il est père.
 Je ne veux écouter ni soupçon ni colère.
 Ce sérail qui jadis , sous de cruels sultans ,
 Craignait de leurs fureurs les caprices sanglans ,
 A connu , dans le cours d'un règne plus propice ,
 Quelquefois ma clémence et toujours ma justice.
 Juste envers mes sujets , juste envers mes enfans ,
 Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
 Après un tel avèn , parlez , je vous écoute ,
 Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
 Je dois , s'il faut porter un jugement cruel ,
 En répondre à l'État , à l'avenir , au ciel.

ROXELANE.

Seigneur , d'étonnement je demeure frappée.
 De vous , de votre fils en secret occupée,
 J'ai dû sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
 Muette avec l'Empire , attendre son arrêt.
 Mais puisque le premier vous quittez la contrainte
 D'un silence affecté trop semblable à la feinte,
 De mon ame à vos yeux j'ouvrirai les replis.
 Je déteste le prince et j'adore mon fils.
 Ainsi que vous du moins je parle avec franchise ,
 Et loin qu'avec effort ma haine se déguise ,
 J'ose entreprendre ici de la justifier ,
 Vous invitant vous-même à vous en défier.
 Je ne vous cache point (qu'est-il besoin de feindre ?)
 Que prompt en ce péril à tout voir , à tout craindre ,
 J'ai d'un vizir fidèle emprunté les avis ,
 Et moi-même éclairé les pas de votre fils ;
 Tout fondait mes soupçons , un père les partage.

Eh! qui donc en effet pourrait voir sans ombrage
 Un jeune ambitieux qui , d'orgueil enivré ,
 Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré ,
 A vous intimider semble mettre sa gloire ,
 Et croit tenir ce droit des mains de la victoire?
 Qui , mandé par son maître , a jusques à ce jour
 Fait douter de sa foi , douter de son retour ;
 Et du grand Soliman a réduit la puissance
 A craindre , je l'ai vu , sa désobéissance ?
 Qui , j'ose l'attester , et mes garans sont prêts ,
 Achète ici des yeux ouverts sur vos secrets ;
 Parle , agit en sultan ; et , si l'on veut l'entendre ,
 Et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre?
 Oui , seigneur , oui , vous dis-je , et peut-être aujourd'hui
 Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel!

ROXELANE.

D'un fils , d'un sujet est-ce donc la conduite ?
 Et depuis quand , seigneur , n'en craint-on plus la suite?
 Est-ce dans ce séjour ?... vainement sous vos lois ,
 La clémence en ces lieux fit entendre sa voix.
 Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle :
 La voix de ces sultans qu'une main criminelle ,
 Sanglans , a renversés aux genoux de leurs fils ;
 La voix des fils encor qui , près du trône assis ,
 N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
 Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?
 Sans doute mieux qu'un autre il connaît son pouvoir :
 De l'Empire en effet il est l'unique espoir.
 Eh! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse ,
 Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse ,
 Et d'un héros l'honneur des sultans , des guerriers ,
 Devant un fier soldat abaisser les lauriers ?
 Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence?
 Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance ?
 Un peuple de mutins , esclaves factieux ,
 De leur maître indigné tyrans capricieux ?
 Ah , seigneur , est-ce ainsi , je vous cite à vous-même ,
 Que rassurant Sélim dans un péril extrême ,

Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
 Quand ces mêmes soldats, ardens à tout oser,
 Pour vous, malgré vous seul, plein d'un zèle unanime,
 Rebelles, prononçaient votre nom dans leur crime ?
 On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis,
 Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
 Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
 Echapper au malheur de détrôner un père.
 Tel était le devoir d'un fils plus soupçonné,
 Et votre exemple au moins l'a déjà condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire,
 Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père ;
 Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
 Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
 Des revers des sultans vous me tracez l'image :
 Je reconnais vos soins, madame, et je présage
 Que, grace aux miens peut-être, un sort moins rigoureux
 Ecartera mon nom de ces noms malheureux.
 Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
 A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
 Oui ; mais n'ont-il jamais, après ces rudes coups,
 Détesté les transports d'un aveugle courroux ?
 Hélas ! si ce moment doit m'offrir un coupable,
 Peut-être que mon sort est assez déplorable.
 Serais-je donc rangé parmi ces souverains
 Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains,
 Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice ?
 Malheureux qu'on veut plaindre et qu'il faut qu'on hâisse !
 Quelque éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,
 De ces grands châtimens le souvenir affreux,
 Eternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
 Méle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
 Le nom de Soliman, madame, a mérité
 De parvenir sans tache à la postérité.
 Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
 Cherche d'un vil dépit la vulgaire faiblesse ;
 Et voudrait par la haine irriter mes soupçons :
 J'écarte ici la haine et pèse les raisons.
 L'intérêt de mon sang me dit pour le défendre,

Qu'un compable en ces lieux eût tremblé de se rendre,
Qu'adoré des soldats... Je l'étais comme lui.

ROXELANE.

Comme lui des Persans imploriez-vous l'appui ?

SOLIMAN.

Des Persans... Lui ! grands dieux ! je retiens ma colère :
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garans certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant...

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN, *se levant.*

Arrêtez.

Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre,
Que mon fils soit présent... Faites venir mon fils.
(*Roxelane se lève, le vizir parait.*)

Que veut-on ?

SCÈNE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'ATTENDAIS le moment d'être admis,
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
Et malgré son grand âge, a suivi votre fils,
Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre ;
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre.
Le salut de l'Empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendait garant.
J'ai cru que son grand nom, ses exploits...

SOLIMAN.

Qu'il paraisse.

ROXELANE, *à part.*

Que veut-il ?

SOLIMAN, *lui faisant signe de sortir.*

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE.

Je ne reparaitrai que la preuve à la main.

SCÈNE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

QUEL soin pressant t'amène, et quel est ton dessein ?
Veux-tu qu'il se retire ?

ALI.

Il le faudrait peut-être.

Mais je viens contre lui m'adresser à son maître ;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle,
Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
« Ah ! du moins, disaient-ils, dans leur secret murmure,
» Ah ! si la vérité confondait l'imposture !
» Si détrompant un maître et cherchant ses regards,
» Elle osait pénétrer ces terribles remparts !
» Mais la mort punirait un zèle téméraire. »
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan ; d'un vieux guerrier ces restes languissans,
Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans,
Exposés pour ton fils que tout l'Empire adore,
S'ils sauvaient un héros, te serviraient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons :
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons,
Il nous rend tes vertus et tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis ; crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets et surtout un remord.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort ?

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel :
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.

Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
 Leur idole répond d'un caprice insolent.
 Sans dicter mon arrêt , qu'on l'attende en silence.
 Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
 Va , les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN ; MUSTAPHA.

SOLIMAN.

APPROCHEZ : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
 J'ai cru qu'avant ce jour je pouvais vous attendre.

MUSTAPHA.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
 Une mère , seigneur, expirante en mes bras...

SOLIMAN.

Elle n'est plus !... Je dois des regrets à sa cendre.

MUSTAPHA.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre...

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
 Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,
 Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
 Vinsent d'un fils suspect attester l'innocence !

MUSTAPHA.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés
 Qu'en ces lieux ma présence a déjà condamnés.
 Ah ! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
 Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
 Daignez ne l'imputer , hélas ! qu'à mon malheur :
 C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
 Privé de vos bontés , où je pouvais prétendre,
 J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudrait mieux leur en inspirer moins :
 Peut-être qu'un sujet devait borner ses soins
 A savoir obéir , à faire aimer sa gloire ,

A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

MUSTAPHA.

O ciel ! le croyez-vous ?

SOLIMAN.

Non : puisque vous vivez.

SCÈNE V.

SOLIMAN , MUSTAPHA , ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN , vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince , un destin cruel m'a fait votre ennemie ;
Mais cette haine , au moins , en s'attaquant à vous ,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups :
Vous êtes accusé , vous pourrez vous défendre.

MUSTAPHA.

A ce trait généreux j'avais droit de m'attendre.

SOLIMAN , *prenant la lettre.*

Donnez. « A vos désirs on refusa la paix ,
» Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
» Victorieux par moi , peut-être à mes souhaits
» Le sultan voudra condescendre.
» Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets ,
» Je les tairai ; Nadir doit seul vous les apprendre. »
Que vois-je ! avouerez-vous cette lettre , ce seing ?

MUSTAPHA.

Oui , ce billet , seigneur , fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Holà ! gardes.

MUSTAPHA.

Je dois vous paraître coupable ,
Je le sais. Cependant si le sort qui m'accable
Souffrait que votre fils pût se justifier ,
Si mon cœur à vos yeux se montrait tout entier...

ROXELANE.

(*au prince.*) (*au sultan.*) (*au prince.*)

Il le faut. . . . Permettez. . . . Vous n'avez rien à craindre.
Parlez , Nadir n'est plus , et vous pouvez tout feindre.

MUSTAPHA.

Barbare ! à cet opprobre étais-je réservé ?
 Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,
 D'un père, d'un sultan déployez la puissance.
 Par mille affreux tourmens éprouvez ma constance ;
 Je puis chérir des coups que vous aurez portés,
 Mais ne me livrez point à tant d'indignités,
 Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire...

SOLIMAN.

Perfide ! il te sied bien d'intéresser ma gloire,
 Toi ! qui veux la flétrir, toi, l'ami des Persans !
 Toi, qui devant leur maître avilis mes vieux ans !
 Qui sachant contre lui quelle fureur m'anime...

MUSTAPHA.

Ah ! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime ;
 Que sans ce fier courroux j'aurais pu... non, jamais.
 (*montrant Roxelane.*)

J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
 Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusait-elle,
 Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,
 L'ordre de m'arrêter dans mon camp...

SOLIMAN.

Justes cieux !

Tu savais... je vois tout. D'un écrit odieux
 Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère :
 Il demande à Thamas des secours contre un père.

MUSTAPHA.

Quoi ! ce secret fatal, qu'à l'instant dans ces lieux...

SOLIMAN.

Traître ! c'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, MUSTAPHA, ROXEIANE,
 ZÉANGIR.

MUSTAPHA, voyant Zéangir.

Ciel !

ZÉANGIR.

(*à part.*)

Mou père, daignez... O mère trop cruelle !

ACTE III, SCÈNE VI.

87

SOLIMAN.

Quoi ! sans être appelé...

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle !

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde , allez.

ZÉANGIR.

Suspendez un moment...

MUSTAPHA.

Ah ! qu'il suffise au moins à cet embrassement,
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère ;
Elle surpasse tout , sa rage et mes malheurs ,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

QUEL orgueil !

ZÉANGIR.

Ah ! craignez que dans votre vengeance...

SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerais, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvait être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide
Qui peut-être déjà médite un parricide.

(*à Roxelane.*)

J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

QUOI ! déjà votre haine a frappé sa victime !
Un père en un moment la trouve légitime !

MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il serait innocent.

ROXELANE.

Le ciel me l'a donné peut-être en sa colère.

ZÉANGIR.

Le ciel vous l'a donné... pour attendrir sa mère.
 Je veux croire et je crois que prête à l'opprimer,
 Contre un coupable ici vous pensez vous armer ;
 Et l'amour maternel que dans vous je révère,
 (Car je combats des vœux dont la source m'est chère)
 Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
 Vous persuade encor ce que vous souhaitez ;
 Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

ROXELANE.

Dieu, quel aveuglement ! Le crime est manifeste,
 Son père en a tenu le gage de sa main.

ZÉANGIR, *à part.*

Que ne puis-je parler !

ROXELANE.

Vous frémissez en vain.

Abandonnez un traître à son sort déplorable.
 Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable.
 Ou si votre amitié lui donne quelques pleurs,
 Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
 Quel brillant avenir le destin vous présente :
 Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
 L'univers de vos lois docile adorateur,
 Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
 La gloire que vos vœux...

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trône acquis sans crime.

ROXELANE.

Quel crime commets-tu ?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi.

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable, et c'est là votre excuse.

Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse...

ROXELANE.

Tu pleureras un jour quand l'absolu pouvoir...

ZÉANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir ?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse ;

Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,

Il a su, plus prudent, par cette illusion,

T'écarter du sentier de son ambition...

ZÉANGIR.

Quoi ! vous doutez...

ROXELANE.

Et bien ! je veux le croire, il t'aime :

Ainsi que toi, mon fils, il se trompe lui-même.

Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,

Et le cœur des humains et votre propre cœur.

Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,

Du monarque au sujet cet intervalle immense,

Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,

Et sur le trône un jour tu verras...

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maître ! ô ciel ! ah ! quitte un vain prestige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige ?

ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux...

Encor si tu vivais dans ces climats heureux

Champfort.

Qui , grace à d'autres mœurs , à des lois moins sévères ,
 Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères ;
 Où , près du maître assis , brillant de sa splendeur ,
 Quelquefois partageant le poids de sa grandeur ,
 Ils vont à des sujets , placés loin de sa vue ,
 De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue ;
 Et marchant sur sa trace aux conseils , aux combats ,
 Recueillent les honneurs attachés à ses pas !
 Qu'à ce prix , signalant l'amitié fraternelle ,
 On mette son orgueil à s'immoler pour elle ,
 Je conçois cet effort : mais en ces lieux ! mais toi !

ZÉANGIR.

Il est fait pour mon ame , il est digne de moi.
 Est-ce donc un effort que de chérir son frère ?
 Serait-ce une vertu quelque part étrangère ?
 Ai-je dû m'en défendre ? Eh ! quel cœur endurci
 Ne l'eût aimé partout comme je l'aime ici ?
 Partout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles ;
 Un père , hélas plus doux... des destins moins terribles.
 Non , vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
 Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois ,
 C'est lui qui vers l'honneur appelait ma jeunesse ,
 Encourageait mes pas , soutenait ma faiblesse ;
 Sa tendresse inquiète au milieu des combats ,
 Prodigue de ses jours , m'arrachait au trépas.
 La gloire enfin , ce bien qu'avec excès on aime ,
 Dont le cœur est avare envers l'amitié même ,
 Lui semblait le trahir , et manquait à ses vœux ,
 Si son éclat du moins ne nous couvrait tous deux.
 Cent fois...

ROXELANE.

Ah ! c'en est trop , va , quoi qu'il ait pu faire ,
 Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

ZÉANGIR.

O ciel !

ROXELANE.

Oui , par mon sang : lui seul doit expier
 Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
 Sous les yeux de son fils , ma rivale en silence ,
 Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.

ACTE III, SCÈNE VIII.

91

Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs.
Il revient poursuivi de cette affreuse image ;
Et lorsque mon nom seul doit exciter sa rage ,
Il me voit , calme et fière , annonçant mon dessein ,
Lui montrer son forfait attesté par son seing.
Dis-moi si , pour le trône élevé dès l'enfance ,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner : le plus fier des humains
Verrait , sans se venger , la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre...
Je prévoyais qu'ici vous ne pourriez m'entendre ;
Mais , quoi que vous pensiez , je le connais trop bien...

ROXELANE.

Insensé !

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien ;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage ;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage :
Un autre l'a conçu. Je répons de sa foi ,
Et vos jours sont sacrés pour lui comme pour moi ;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrais survivre.

ROXELANE.

J'entends , pour prix des soins où l'amitié vous livre ,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin ;
Et ramper , vile esclave , et rebut de sa haine ,
En des lieux où vingt ans j'ai marché souveraine.
Décidons notre sort et daignez écouter
Ce qu'un amour de mère avait su me dicter.
De mon époux bientôt je vais pleurer la perte ;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte :
Soliman la cherchait ; mais détestant Thamas ,
Malgré moi cette haine en détournait ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abattue ,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue ,
Il fallait s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'Empire ottoman.
L'hymen fait les traités , et la main d'Azémire

Pourrait unir par vous et l'un et l'autre Empire.

ZÉANGIR.

Par moi !

ROXELANE.

J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur ! désormais est-il fait pour mon cœur ?

Si vous saviez...

ROXELANE.

Mon fils, je sais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle ?

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore et je fuis... Ah ! cruelle !

O ciel ! dont la rigueur vend si cher les vertus,

D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCÈNE IX.

ROXELANE, seule.

VOILA donc de ce cœur quel est l'endroit sensible.

Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.

Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé.

Intéressons l'objet dont il est enflammé.

Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre ;

Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.

Espérons. Qui pourrait triompher en un jour

Des charmes d'un Empire et de ceux de l'amour ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I^{re}.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

Non, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
Ne signalât toujours votre amitié fidèle ;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté
Aujourd'hui de vous seul attend sa liberté.
La sultane me quitte ; et dans sa violence...
Quel entretien fatal et quelle confiance !
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous ; et , dans ma tendre estime ,
J'ose encore implorer un rival magnanime :
Je tremble pour le prince , et mes vœux éperdus
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle ,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère , en son erreur , se flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux , fixés pour moi , me parlent contre lui ;
Que le sang de Thamas doit détester mon frère.
Ignorant mon malheur , elle croit , elle espère
Que la séduction d'un amour mutuel
M'intéresse par vous à son projet cruel :
Il sera confondu. Déjà jusqu'à mon père
Une lettre en secret a porté ma prière :
On l'a vu s'attendrir , ses larmes ont coulé ,
C'est par son ordre ici que je suis appelé.
J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince reparaisse ,
Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
Songez , dans vos frayeurs , qu'il lui reste un appui,
Et , tant que je vivrai , ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE.

Je retiens les transports de ma reconnaissance.
Mais par pitié , peut-être , on me rend l'espérance :

Pour mieux me rassurer vous cachez vos terreurs,
 Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
 Que de périls pressans ! le vizir, votre mère,
 Moi-même, cette lettre, et ce fatal mystère ;
 Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
 L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
 Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
 Que sans fruit la sultane a même combattue !
 Ah ! si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
 Ceux du prince à mon cœur inspiraient moins d'effroi,
 Je vous dirais, forcez son généreux silence ;
 Dévoilez son secret, montrez son innocence :
 Heureuse, si j'avais, en voulant le sauver,
 Et des périls plus grands, et la mort à braver,

ZÉANGIR.

Comme elle sait aimer ! je vois toute ma perte.
 Pardonnez : ma blessure un instant s'est ouverte ;
 Laissez-moi : loin de vous je suis plus généreux
 Le sultan va paraître : on vient. Fuyez ces lieux.

SCÈNE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
 Qui rend à mes regards votre auguste présence,
 Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
 D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
 Dans ces premiers momens j'ai bien voulu t'entendre :
 Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat,
 Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat ?
 De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre ?
 Et de ma complaisance, hélas ! que dois-je attendre,
 Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
 Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui ?

ZÉANGIR.

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire ;

Le prince a pour appui les bontés de son père.
 Vous l'aimâtes, seigneur ; je vous ai vu cent fois
 Entendre avec transport et conter ses exploits ;
 Des splendeurs de l'Empire en tirer le présage,
 Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
 Depuis plus de huit ans , éloigné de ces lieux ,
 On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi ! quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
 A fait de ses adieux éclater l'insolence !

ZÉANGIR.

Gardez de le juger sur un emportement ,
 D'une ame au désespoir rapide égarement.
 Vous savez quel affront enflammait son courage.
 On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi ! menacer à mes yeux !
 Dès long temps...

ZÉANGIR.

Pardonnez, il était malheureux ;
 Dans les rigueurs du sort son ame était plus fière :
 Tels sont tous les grands cœurs , tel doit être mon frère.
 Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis ,
 Embrasser vos genoux , vous rendre votre fils ,
 J'en réponds.

SOLIMAN.

Eh ! pourquoi réveiller ma tendresse ,
 Quand je dois à mon cœur reprocher ma faiblesse ,
 Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas ?
 Quand son crime avéré...

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'est pas :
 Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime ;
 De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime.
 Quels que soient les garans qu'on ose vous donner,
 Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner.
 Eh ! qui sait si, fermant la bouche à l'innocence...

SOLIMAN.

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
 Eh ! peut-il démentir ce camp , dont les clameurs

Déposent contre lui pour ses accusateurs ?

ZÉANGIR.

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu ? ciel ! qui ? lui ! qu'il paraisse à mes yeux !
Me voir encor braver par cet audacieux !

ZÉANGIR.

Eh quoi ! votre vertu , seigneur , votre justice
De ses persécuteurs se montrerait complice ?
Vous avez entendu ses mortels ennemis ,
Et pourriez , sans l'entendre , immoler votre fils ,
L'héritier de l'Empire ! Ah ! son père est trop juste.
Où serait , pardonnez , cette clémence auguste
Qui dicta vos décrets , par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans près de vous éclipsés ?

SOLIMAN.

Eh ! qui l'atteste mieux , dis-moi , cette clémence ,
Que les soins paternels qu'avait pris ma prudence ,
D'étouffer mes soupçons , d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain ?
D'ordonner que présent , et prêt à les confondre ,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre ?
Hélas ! je m'en flattais : et lorsque ses soldats
Menacent un sultan des derniers attentats ,
Qu'ils me bravent pour lui , réponds-moi , qui m'arrête ?
Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête ?
Et moi , loin de frapper , je tremble en ce moment
Que leur zèle , poussé jusqu'au soulèvement ,
Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
Eh ! qui sait si tantôt , secondant ta prière ,
Ce reste de bonté qui m'enchaîne le bras ,
N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas ,
Si je n'ai point cherché , dans l'horreur qui m'accable ,
A pleurer avec toi le crime et le coupable ?
Hélas ! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans ,
Fuyant des yeux cruels , suspects , indifférens ,
Contraint de renfermer mon chagrin solitaire ,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère ;
Et qu'en te refusant , ma douleur aujourd'hui

Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah ! si vos yeux trop tard voyaient son innocence ,
Si le sort vous condamne à cet effreux malheur ,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrais, mon fils , sans toi , sans ta tendresse ,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grace , ô ciel ! qui , dans ta cruauté ,
Veux que mon malheur même adore ta bonté ;
Qui , dans l'un de mes fils prenant une victime ,
De l'autre me fais voir la douleur magnanime ,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter ,
Pleurait au pied du trône et tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah ! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentimens qu'en moi vous daignez applaudir ,
Communs à vos deux fils , ont trop su les unir.
Vous formâtes ces noeuds aux jours de mon enfance ;
Le temps les a serrés... e'était votre espérance :
Ah ! ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domptés , son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux ! et bientôt quelle audace ,
Si leur haine apprenait le coup qui le menace !
Quels vœux , s'ils contemplaient le bras levé sur lui !
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui ?
Voyez le Transilvain , le Hongrois , le Moldave ,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.
Rhodes n'est plus. D'où vient que ses fiers défenseurs ,
Sur les rochers de Malte insultent leurs vainqueurs ?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme ,
Quand vous deviez, seigneur , dans les remparts de Rome ,
Détruisant des Chrétiens le culte florissant ,
Aux murs du Capitole arborer le croissant ?
Parlez , armez nos mains , et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous , craint de l'univers , revoyez vos deux fils
Vainqueurs à vos genoux retomber plus soumis ,
Champfort.

Baiser avec respect cette main triomphante ,
 Incliner devant vous leur tête obéissante ,
 Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans ,
 De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.
 Vous vous troublez , je vois vos larmes se répandre.

SOLIMAN.

Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
 Ah ! qu'il soit innocent , et mes vœux sont remplis.
 Gardes , que devant moi l'on amène mon fils.

ZÉANGIR.

(aux Gardes.)

Mon père... demeurez... Ah !... souffrez que mon zèle
 Coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;
 Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

SCÈNE III.

SOLIMAN , *seul.*

O NATURE ! ô plaisirs trop long-temps oubliés !
 O doux épanchemens qu'une contrainte austère
 A long-temps interdits aux tendresses d'un père,
 Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés !
 Egalez vos douceurs à mes ennuis passés.
 Quoi donc ! ai-je oublié dans quels lieux je respire ,
 Et par qui mon aïeul dépouillé de l'Empire
 Vit son fils?... Murs affreux ! séjour des noirs soupçons,
 Ne me retracez plus vos sanglantes leçons ;
 Mon fils est vertueux , ou du moins je l'espère.
 Mais si de ses soldats la fureur téméraire
 Malgré lui-même osait... triste sort des sultans
 Réduits à redouter leurs sujets , leurs enfans !
 Qui ? moi ! je souffrirais qu'arbitre de ma vie...
 Monarques des Chrétiens , que je vous porte envie !
 Moins craints et plus chéris , vous êtes plus heureux.
 Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
 Joindre un plus doux hommage à leur obéissance ;
 Ou , si quelque coupable a besoin d'indulgence ,
 Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner ,
 Et , sans effroi , du moins vous pouvez pardonner.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, MUSTAPHA, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grace.
 Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
 Sans ordre, sans averti, traiter avec Thamas
 Est un crime qui seul méritait le trépas.
 Offrir la paix ! qui, vous ? de quel droit ? à quel titre ?
 De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
 Sachez, si votre main combattit pour l'Etat,
 Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

MUSTAPHA.

Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paraître,
 Et mon sang prodigué...

SOLIMAN.

Vous serviez votre maître.
 Votre orgueil croirait-il faire ici mes destins ?
 Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
 Un autre avec succès a marché sur ma trace,
 Et votre égal un jour...

MUSTAPHA.

Mon frère ! il me surpasse :
 Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
 S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je ! à la grandeur joint-on la perfidie ?

ZÉANGIR.

En se montrant à vous, son cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
 Le prix que pour la paix on demande à Thamas ?
 Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
 Vous a-t-il contre moi promis son assistance ?

MUSTAPHA.

Juste ciel ! ce soupçon me fait frémir d'horreur ;
 Si le crime un moment fût entré dans mon cœur,
 (Vous ne penserez pas que la mort m'intimide)
 Je vous dirais, frappez, punissez un perfide.

Mais je suis innocent , mais l'ombre d'un forfait...

SOLIMAN.

Eh bien ! je veux vous croire , expliquez ce billet.

MUSTAPHA , *après un moment de silence.*

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse ;
 Mon respect s'y résout , sans espérer ma grace ;
 J'ai craint , je l'avouerai , pour des jours précieux.
 J'ai craint , non le courroux d'un sultan généreux ,
 Mais une main... Seigneur, votre nom , votre gloire
 Soixante ans de vertus chers à notre mémoire ,
 Tout me répond des jours commis à votre foi ,
 Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs ?

MUSTAPHA.

Cet écrit , ce message ,
 Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage ,
 C'est celui de l'amour ; ordonnez mon trépas :
 Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le sang de Thamas !

MUSTAPHA.

Oui , j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre , ô ciel ! et qu'oses-tu me dire ?
 Est-ce là le secret que j'avais attendu ?
 Voilà donc le garant que m'offre ta vertu !
 Quoi ! tu pars de ces lieux , chargé de ma vengeance ,
 Et de mon ennemi tu brigues l'alliance !

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort , si votre haine...

SOLIMAN.

Eh bien !

ZÉANGIR.

L'amour est son seul crime , et ce crime est le mien.
 Vous voyez mon rival , mon rival que l'on aime ,
 Ou prononcez sa grace , ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel ! de mes ennemis suis-je donc entouré ?

ACTE IV, SCÈNE IV.

101

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O surprise ! ô douleur !

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous ?

MUSTAPHA.

Mon père ,

Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière,
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin pour demander la mort :
Ne punissez que moi.

ZÉANGIR.

C'est perdre l'un et l'autre.

MUSTAPHA.

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR.

Sa mort serait la vôtre.

MUSTAPHA.

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

MUSTAPHA.

Il m'immolait l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

SOLIMAN.

Mes enfans, suspendez ces généreux débats.

O tendresse héroïque ! admirables combats !

Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse !

Mes yeux connaîtront-ils des larmes d'allégresse ?

Grand Dieu ! me payez-vous de mes longues douleurs ?

De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs ?

Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime,

Parmi tant de vertus, ait laissé place au crime.

Dieu ! vous m'épargnerez le malheur...

SCÈNE V.

SOLIMAN, MUSTAPHA, ZÉANGIR, OSMAN.

OSMAN.

PARAISSEZ :

Le trône est en péril , vos jours sont menacés.
 Transfuges de leur camp , de nombreux janissaires ,
 Des fureurs de l'armée insolens émissaires ,
 Dans les murs de Byzance ont semé leur terreur ,
 Séditieux sans chef , unis par la douleur.
 Ils marchent. Leur maintien , leur silence menace.
 En pâlisant de crainte , ils frémissent d'audace ;
 Leur calme est effrayant , leurs yeux avec horreur
 Des remparts du sérail mesurent la hauteur.
 Déjà , devançant l'heure aux prières marquée ,
 Les flots d'un peuple immense inondent la mosquée ;
 Tandis que dans le camp un deuil séditieux
 D'un désespoir farouche épouvante les yeux ,
 Que des plus forcenés l'emportement funeste
 Des drapeaux déchirés ensevelit le reste ,
 Comme si leur courroux , en les foulant aux pieds ,
 Venait d'anéantir leurs sermens oubliés.
 Montrez-vous , imposez à leur foule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours : va , pour toi seul un père s'épouvante.
 Frémis de mon danger , frémis de leur fureur ;
 Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

MUSTAPHA.

Je fais plus ; sans frémir je deviens leur otage ;
 J'aime à l'être , seigneur ; je dois ce témoignage
 A de braves guerriers qu'on veut rendre suspects ,
 Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
 Ah ! s'il m'était permis ! si ma vertu fidèle
 Pouvait , à vos côtés , désavouant leur zèle ,
 Se montrer , leur apprendre en signalant ma foi ,
 Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi !

SOLIMAN.

(moment de silence.)

Gardes , qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée ,

Des plus audacieux en tout temps révéée.
 Qu'au fidèle Nessir ce dépôt soit commis.
 Va , mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
 Vizir , à ses soldats , aux vainqueurs de l'Asie,
 Opposez vos guerriers, vainqueurs de la Hongrie;
 Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement,
 Veillez sur le sérail.

SCÈNE VI.

ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR.

ARRÊTEZ un moment.

C'est vous qui de mon frère accusant l'innocence ,
 Contre lui du Sultan excitez la vengeance.
 Je lis dans votre cœur , et conçois vos desseins :
 Vous voulez par sa mort assurer mes destins ,
 Et des pièges qu'ici l'amitié me présente
 Garantir , par pitié , ma jeunesse imprudente.
 Vous croyez que vos soins , en m'immolant ses jours ,
 M'affligent un moment pour me servir toujours ;
 Que dans l'art de régner sans doute moins novice ,
 Je sentirai le prix d'un si rare service ,
 Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur ,
 Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi , seigneur , que mon ame à ce point abaissée...

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain , telle est votre pensée.
 Vous attendez de moi le prix de son trépas ,
 Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
 Quoi qu'il en soit , vizir , tâchez de me connaître ;
 D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être :
 Ses dangers sont les miens , son sort fera mon sort ,
 Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
 Vous-même , redoutez les fureurs de ma mère ,
 Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère :
 A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez ;
 Je vous en fais garant et vous m'en répondrez.

OSMAN, *seul.*

Quel avenir, ô ciel ! quel destin dois-je attendre !

SCENE VII.

ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

VIENS, les momens sont chers, marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi !

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux...

ROXELANE.

N'importe. Ciel ! l'ingrat !... Frappons les derniers coups.

Le sultan hors des murs va porter sa présence.

Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet ! ah ! craignez...

ROXELANE.

Quand un sort rigoureux

A voulu qu'un dessein terrible, dangereux,
Devînt en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards ; tout voir, tout prévenir ;
Et, si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE V.

*Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée.
Nessir et les gardes au fond du théâtre, Mustapha
sur le devant et assis au commencement du mono-
logue.*

SCÈNE I^{re}.

MUSTAPHA, *seul.*

L'EXCÈS du désespoir semble calmer mes sens ;
Quel repos ! moi, des fers ! ô douleur ! ô tourmens !
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage ;
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage ;
A ton lâche vizir dicte tous ses forfaits :
Le traître ! avec quel art secondant tes projets ,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveillait la furie !
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé malgré lui percer la vérité !
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes ,
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes ,
Ce deuil marqué du sceau de la religion ,
C'était donc le signal de la rébellion !
Hélas ! prier, gémir, est-ce trop de licence ?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence ?
Et le sultan le craint ! il croit , dans son erreur ,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur !
Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse ;
On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
Suspect dans mon exil , nourri , presque opprimé ,
A révérer son nom je les accoutumai ;
Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage :
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !...
On ne vient point : ô ciel ! on me laisse en ces lieux ,
En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux ,
Où tant de criminels et d'innocens peut-être
Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître !

Que tarde le sultan ? s'est-il enfin montré ?
 A-t-il vu ce tumulte , et s'est-il rassuré ?
 Et Zéangir ! mon frère ! ô vertu ! ô tendresse !
 Mon frère ! je le vois , il s'alarme , il s'empresse ;
 De sa cruelle mère il fléchit les fureurs ;
 Il rassure Azémire , il lui donne des pleurs ,
 Lui prodigue des soins , me sert dans ce que j'aime :
 Une seconde fois il s'immole lui-même.
 Quelle ardeur enflammait sa générosité ,
 En se chargeant du crime à moi seul imputé !
 Quels combats ! quels transports ! il me rendait mon père ;
 C'est un de ses bienfaits , je dois tout à mon frère.
 Non , le ciel , je le vois , n'ordonne point ma mort ;
 Non , j'ai trop accusé mon déplorable sort ;
 J'ai trop cru mes douleurs , tout mon cœur les condamne :
 Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
 Mais quel bruit... ah ! du moins... Que vois-je ? le vizir !
 Lui , dans un tel moment ! lui , dans ces lieux !

SCÈNE II.

MUSTAPHA , OSMAN , NESSIR.

OSMAN.

NESSIR ,

Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

(*il lui remet un papier.*)

MUSTAPHA , *assis.*

Et vous a-t-on permis de le faire connaître ?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

MUSTAPHA.

Et que fait le sultan ?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

MUSTAPHA.

(*à part.*)

(*haut.*)

Les révoltés ! O ciel ! contraignons-nous. J'espère
 Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

ACTE V, SCÈNE II.

107

MUSTAPHA , à part.

Zéangir éloigné ! mon appui ! justes cieux ?

(haut.)

Azémire...

OSMAN.

Azémire à Thamas est rendue ;

Elle quitte Byzance.

MUSTAPHA , à part.

O rigueur imprévue !

(haut.)

Quel présage ! Et Nessir... cet ordre...

OSMAN.

Est rigoureux.

Craignez de vos amis le secours dangereux.

Qui voudrait vous servir vous trahirait peut-être.

Ce séjour est sacré ; puisse-t-il toujours l'être !

Souhaitez-le et tremblez : vos périls sont accrus :

Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus...

MUSTAPHA.

Cessez : je sais le prix qu'il faut que j'en espère ;

Roxelane avec vous les vantait à mon père.

Sortez.

OSMAN.

Vous avez lu, Nessir ; obéissez.

SCÈNE III.

MUSTAPHA , NESSIR.

MUSTAPHA , à part.

O CIEL ! que de malheurs à la fois annoncés !

Zéangir écarté ! le départ d'Azémire !

Tout ce qui me confond , tout ce qui me déchire !

Craignez de vos amis le secours dangereux !...

Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.

(à Nessir.)

Si l'on s'armait pour moi , si l'on forçait l'enceinte...

Tu frémis , je t'entends... d'où peut naître leur crainte ?

Leur crainte ! on l'espérait : cet espoir odieux ,

Le vizir l'annonçait , le portait dans ses yeux.

S'il ne s'en croyait sûr , eût-il osé m'instruire ?

Viendrait-il insulter l'héritier de l'Empire ?

Comme il me regardait , incertain de mon sort ,
 Mendier chaque mot qui me donnait la mort !
 Et j'ai dû le souffrir l'insolent qui me brave !
 Le fils de Soliman bravé par un esclave !
 Cet affront , cette horreur manquaient à mon destin ;
 Après ce coup affreux le trépas... Mais enfin ,
 Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?
 Qu'on attaque l'enceinte ? et sur quelle apparence...
 Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis ?
 Parmi ces cœurs rampans à l'intérêt soumis ,
 Qu'importent mes périls , mon sort , ma renommée ?
 C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
 L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :
 A Roxelane ici tout a vendu sa foi...
 Quel jour vient m'éclairer ? Si c'était la Sultane !...
 Ce crime est en effet digne de Roxelane.
 Oui , tout est éclairci. Le trouble renaissant ,
 Le peuple épouvanté , le soldat frémissant ,
 C'est elle qui l'excite : elle effrayait mon père ,
 Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
 Les meurtriers sont prêts par sa rage apostés ;
 Les coups sont attendus ; les momens sont comptés.
 Grand Dieu ! si le malheur , si la faible innocence
 Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance ,
 Toi , dont le bras prévient ou punit les forfaits ,
 Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits ;
 Je t'en conjure , ô Dieu ! par la voix gémissante
 Qu'élève à tes autels la douleur suppliante ;
 Par mon respect constant pour ce père trompé
 Qui périra du coup dont tu m'auras frappé ;
 Par ces vœux qu'en mourant t'offrait pour moi ma mère ,
 Je t'en conjure... au nom des vertus de mon frère.
 Calmons-nous ; espérons : je respire : mes pleurs
 De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs :
 Le ciel... qu'ai-je entendu ?
 (*Au bruit qu'on entend , les Gardes tirent leurs
 coutelas. Nessir tire son poignard , et écoute s'il en-
 tend un second bruit.*)

Frappe , ta main chancelle ;

Frappe.

(*Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite de Mustapha passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.*)

SCÈNE IV.

MUSTAPHA, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, *s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté.*

VIENS, signalons notre foi, notre zèle ;
 Courons vers le sultan ; désarmons les soldats,
 Qu'il reconnaisse enfin... ô ciel ! que vois-je ?... hélas !
 Mon frère ! mon cher frère ! ô crime ! ô barbarie !

(*aux gardes.*)

Monstres ! quel noir projet, quelle avengle furie ?
 (*Nessir lui montre l'ordre sur lequel Zéangir jette les yeux.*)

Qu'ai-je lu ? qu'ai-je fait ? Malheureux ! quoi ! ma main...
 Ô mon frère ! et c'est moi qui suis ton assassin !
 O sort ! c'est Zéangir que tu fais parricide !
 Quel pouvoir formidable à nos destins préside !
 Ciel !

MUSTAPHA.

De trop d'ennemis j'étais enveloppé,
 Ton frère à leurs fureurs n'aurait point échappé.
 Je plains le désespoir où ton ame est en proie.
 La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
 Je te revois encor : je ne l'espérais pas ;
 Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs ! ah ! c'en est fait.

SCÈNE V.

MUSTAPHA, ZÉANGIR, SOLIMAN,
ROXELANE.

SOLIMAN.

Tout me fuit, tout m'évite :
 Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !

110 MUSI'APHA ET ZÉANGIR.

Que vois-je ! se peut-il ?... mon fils mourant , ô cieux !

ROXELANE.

Il n'est plus.

SOLIMAN.

Quoi ! Nessim , quel bras audacieux ?...

ZÉANGIR , *se relevant de dessus le corps de son frère* ;
Pleurez sur l'attentat , pleurez sur le coupable ,
C'est Zéangir.

SOLIMAN.

O crime ! ô jour épouvantable !

ROXELANE , *à part*.

Jour plus affreux pour moi !

SOLIMAN.

Cruel ! qu'espérais-tu ?

ZÉANGIR.

Prévenir vos dangers , vous montrer sa vertu ;
Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas ! dans leurs respects j'ai vu son innocence.
Détrompé , plein de joie , en les trouvant soumis ,
Tout mon cœur s'écriait , vous me rendez mon fils ;
Et pour des jours si chers , quand je suis sans alarmes ,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes..

ZÉANGIR , *à Roxelane*.

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras ;
Vous dont l'ambition jouit de son trépas :
Qui sur tant de vertus fermant les yeux d'un père ,
L'avez fait un moment injuste , sanguinaire...

(*à Soliman* .)

Pardonnez , je vous plains , je vous chéris... hélas !
Je connais votre cœur , vous n'y survivrez pas.

C'est la dernière fois que le mien vous offense :

(*regardant sa mère* .)

Mon supplice finit , et le vôtre commence.

(*il se tue sur le corps de son frère* .)

SOLIMAN.

O comble des horreurs !

ROXELANE.

O transports inouïs !

SOLIMAN.

O père infortuné !

ACTE V, SCÈNE V.

181

ROXELANE.

Malheureuse ! mon fils ,
Lui pour qui j'ai tout fait ; lui, depuis sa naissance ,
De mon ambition l'objet , la récompense !
Lui, qui punit sa mère en se donnant la mort ,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord.
Pour lui j'ai tout séduit , ton vizir , ton armée .
Je t'effrayais du deuil de Byzance alarmée.
De ton fils en secret j'excitais les soldats .
Par cet ordre surpris tu signalais son trépas ;
Je forçais sa prison , sa perte était certaine .
L'amitié de mon fils a devancé ma haine .
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein .
Le Musulman le pense , et je le crois enfin ,
Qu'une fatalité terrible , irrévocable ,
Nous enchaîne à ses lois , de son joug nous accable :
Qu'un Dieu, près de l'abîme où nous devons périr ,
Même en nous le montrant nous force d'y courir ;
J'y tombe sans effroi ; j'y brave sa colère ,
Le pouvoir d'un despote et les fureurs d'un père .
Ma mort...

(elle fait un pas vers son fils.)

SOLIMAN.

Non , tu vivras pour pleurer tes forfaits ,
Monstre ! de ses transports prévenez les effets .
Qu'on l'enchaîne en ces lieux , qu'on veille sur sa vie .
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie ;
Aux plus vils des humains vil objet de mépris ,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils ,
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;
Que le ciel , prolongeant ton obscure vieillesse ,
T'abandonne au courroux de ces mânes sanglans :
Que mon ombre bientôt redouble tes tourmens ,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs , ma haine , et ta furie .

FIN DE MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

TABLE DES MATIÈRES.

LA JEUNE INDIENNE.	1
LE MARCHAND DE SMYRNE.	29
MUSTAPHA ET ZÉANGIR.	51

FIN DE CHAMPEORT.

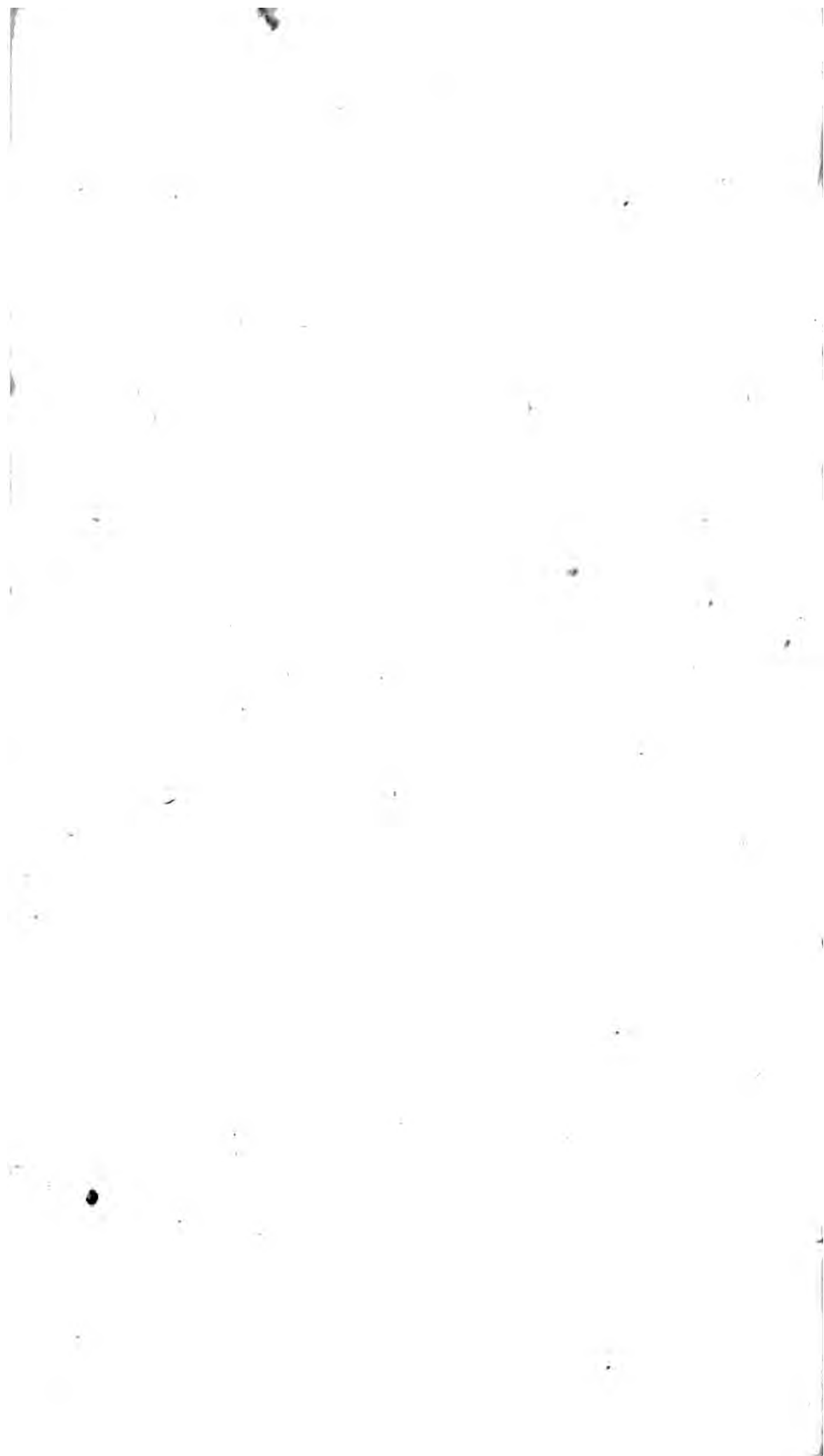
THÉÂTRE
DE
DESFORGES.

Edition = Jouquet.

PARIS,

Chez l'ÉDITEUR, rue de la Huchette, n^o. 18.

1821.



LA
FEMME JALOUSE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,
DE
DESFORGES,

Représentée , pour la première fois , en 1785.

PERSONNAGES.

MADAME DORSAN, Femme Jalouse.

M. DORSAN, son mari.

EUGÉNIE, leur fille.

CLÉMENCE, fille de M. Dorsan, née d'un mariage secret.

M. D'ARANVILLE, ami de M. Dorsan, et tuteur de sa femme.

M. DE FERVAL, neveu de M. d'Aranville, et amant d'Eugénie.

GERVAIS, vieux domestique de M. Dorsan.

JUSTINE, sa fille, gouvernante d'Eugénie.

BLAISOT, valet de M. Dorsan.

UN VOITURIER.

La scène est à Paris, chez M. Dorsan.

LA
FEMME JALOUSE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon, où se trouve, entre autres meubles, un secrétaire, dont la clef est après. Trois portes, une au fond donnant sur la perspective du jardin, deux latérales : l'une, celle de l'appartement de madame Dorsan, à droite de l'acteur ; l'autre à gauche, celle de l'appartement de M. Dorsan. Il n'est pas encore tout-à-fait jour.

SCÈNE I^{re}.

MADAME DORSAN, seule, appuyée contre le secrétaire.

IL est rentré fort tard, assurément pour cause.
Quelque nouvelle intrigue... et pourtant il repose...
Il peut dormir... et moi, victime de l'amour,
Victime de l'hymen, je pleure nuit et jour.

(elle se lève.)

C'est trop long-temps gémir d'une aussi rude épreuve.
Quoi ! toujours des soupçons, et jamais une preuve.

(elle retourne au secrétaire.)

J'en aurai. Qui verrait ce secrétaire ouvert,
Croirait voir de Dorsan le cœur à découvert.

Eh bien ! cet abandon comble ma défiance :

Ce n'est qu'un faux témoin de sa fausse innocence ;

C'est un raffinement, une ruse de plus.

Voyons.

(*elle ouvre le secrétaire et les tiroirs.*)

Si mes efforts, tant de fois superflus,
Allaient enfin... Que dis-je ! O malheureuse épouse !
Si douloureusement, si justement jalouse,
En vain de ton ingrat tu cherches les secrets :
Les maris criminels sont des amans discrets ;
Voilés par le même art qui trame nos disgraces,
Leurs forfaits ténébreux ne laissent point de traces.
Fermons... Si cependant... Quel trouble ! Quels combats !
Ah ! contre mon malheur en vain je me débats ;
Je veux tout voir... O ciel ! qu'est-ce que je découvre !
Sous l'effort de ma main, un double-fond qui s'ouvre !

(*avec réflexion.*) (*elle cherche.*)

Perfide invention ! Quoi ! rien !... cherchons encor.
Ah ! je crois pourtant... Oui... c'est une boîte d'or ;
Et la boîte à coup sûr, cachant quelque mystère,
Aura son double-fond comme le secrétaire.

(*elle tourne et retourne la boîte.*)

Mystère affreux ! bientôt tu seras éclairci.

SCÈNE II.

MADAME DORSAN, JUSTINE, GERVAIS.

JUSTINE.

Ah ! madame, pardon.

MADAME DORSAN.

Que faites-vous ici ?

JUSTINE.

Madame, dans l'instant, j'arrive avec mon père,
Qui vient me voir... Je sors.

MADAME DORSAN, *avec aigreur.*

Non, demeurez. J'espère

Que l'on se lassera d'épier tous mes pas,
Et qu'on n'entrera plus quand je n'appelle pas.
Si l'on me demandait, je n'y suis pour personne.

(*Elle rentre chez elle.*)

ACTE I, SCENE III.

7

SCÈNE III.

GERVAIS, JUSTINE.

JUSTINE.

EH BIEN ! vous le voyez, madame me soupçonne
De l'épier, tandis que du matin au soir
Guettant, observant tout, elle voit tout en noir.
Enfin, de la maison je vais sortir peut-être.

GERVAIS.

Comment donc ?

JUSTINE.

A vous seul je puis faire connaître
L'erreur de ma maîtresse et son injuste effroi.
Sachez que ses soupçons s'étendent jusqu'à moi.
Du couvent où j'étais, près de mademoiselle,
Je suis depuis trois mois revenue avec elle.
Ma présence a déplu beaucoup. A chaque instant,
C'est quelque propos dur, quelque nom insultant :
De moi-même, à la fin, je me serais bannie ;
Mais les bontés du père, et ma chère Eugénie,
Malgré ce que je souffre à me voir maltraiter,
Pour quelque temps encor m'ont contrainte à rester.

GERVAIS.

Ne souffre point d'affront : viens plutôt chez ton père.

SCÈNE IV.

GERVAIS, JUSTINE, BLAISOT.

BLAISOT.

(familièrement à Justine.)

AH ! le voilà trouvé pourtant... Bonjour, ma chère.

JUSTINE.

Trouvé... Qui ?

BLAISOT, *frappant sur l'épaule de Gervais.*
Le papa.

GERVAIS.

Vous venez de chez moi ?

BLAISOT.

Oui.

GERVAIS.

Pourquoi !

BLAISOT.

C'est monsieur qui vous dira pourquoi.

Hier, il est rentré pas mal tard de la ville.

Il m'a dit : Vous irez chez monsieur d'Aranville.

Le sévère tuteur ? ai-je dit. Bon ! j'y vais.

Non ; demain, a-t-il dit ; et de là chez Gervais.

Je leur veux à tous deux parler de très-bonne heure.

Fort bien ; près de l'ami, le cher papa demeure.

J'ai couru chez l'ami, puis j'ai passé chez vous ;

Personne... et je crois bien ; car vous étiez chez nous.

GERVAIS, à Justine.

Tu ne devines pas ce que me veut ton maître ?

JUSTINE.

Non.

BLAISOT.

Bah ! vous badinez : si vous vouliez, peut-être

Vous devineriez bien ; mais moi, qui suis sorcier,

Je devine, entre nous, qu'il veut vous marier.

JUSTINE.

A qui donc ?

BLAISOT.

Pour le coup devinez la première.

JUSTINE, *souriant*.

Mon cher ami Blaisot, je ne suis pas sorcière.

BLAISOT.

Mon cher ami Blaisot : vous avez deviné.

GERVAIS.

Comment donc ?

BLAISOT.

Ecoutez : j'ai bien imaginé

Qu'en voyant un garçon d'une humeur joviale,

Jeune, assez bien tourné, l'âme franche, loyale,

Un bon garçon, enfin, vous diriez à part vous :

Voilà juste celui qu'il me faut pour époux ;

Et j'ai dit, à part moi, ce garçon, c'est moi-même :

Mais vous ne pouviez pas crier tout haut : je l'aime,

ACTE I, SCÈNE IV.

9

Et je veux l'épouser. Eh bien ! moi , qu'ai-je fait ?
J'ai tout dit à monsieur , hein ! D'un air satisfait ,
Dit-il , tu l'aimes donc ? C'est bien ; mais t'aime-t-elle ?
J'ai dit oui. J'ai bien fait , pas vrai , mademoiselle ?
Et Gervais?... Qui ? le père ? Ah ! je suis sûr de lui.
Qu'il vienne ici demain : demain , c'est aujourd'hui.

(à Gervais , en lui serrant la main.)

Et... Chut ! voilà mon maître. Il va parler , j'espère ,
De façon qu'avant peu vous serez mon beau-père.

SCÈNE V.

M. DORSAN , rêveur , une lettre à la main ,
GERVAIS , JUSTINE , BLAISOT.

M. DORSAN , à part , sans les voir.

CETTE lettre m'accabie... O ciel ! est-il permis
(il les voit.)

Qu'au bout de dix-huit ans... Ah ! bonjour , mes amis.
Gervais , je t'attendais.

BLAISOT , à part , à Gervais.

Pour l'objet.

GERVAIS.

Mon cher maître...

Ordonnez.

BLAISOT , à M. Dorsan , montrant Justine.

Vous savez... je vous ai fait connaître...

M. DORSAN.

Bon !

BLAISOT.

Vous pouvez parler , nous sommes tous d'accord.

M. DORSAN.

J'y penserai.

BLAISOT.

Monsieur , vos affaires d'abord ;
C'est trop juste.

M. DORSAN.

Blaisot !

Desforges.

LA FEMME JALOUSE.

BLAISOT.

Monsieur ?

M. DORSAN.

Et d'Aranville ?

BLAISOT.

Ah ! ah ! je n'ai pas fait ma course en imbécile.
Je ne dis jamais rien ; mais je vois tout le jeu.

M. DORSAN.

Achève.

BLAISOT, *confidemment.*

Il va venir avec son cher neveu.

M. DORSAN.

Son neveu ! pourquoi faire ?

BLAISOT, *du même ton.*

Eh mais ! le mariage.

Ah ! que j'ai bien compris le fin mot du message !

M. DORSAN.

Blaisot, souviens-toi bien, pour la dernière fois,
Qu'obéir à la lettre est tout ce que tu dois :
Tu ferais de ton chef quelques étourderies.

BLAISOT, *avec confiance.*

Qui ? moi ? jamais.

M. DORSAN.

C'est bon. Passe aux Messageries.

On attend aujourd'hui le carrosse de Tours.

Dès qu'il arrivera, viens m'avertir.

BLAISOT.

J'y cours.

(il revient.)

A vos bontés, messieurs, Blaisot se recommande.

(à Justine.)

Vous, que cela regarde, appuyez la demande.

(il sort.)

M. DORSAN.

Ce Blaisot est vraiment un garçon singulier.
Il se mêle de tout. Il est très-familier ;
Mais comme il a du zèle et de l'intelligence,
A ses légers défauts je dois quelque indulgence.

(à Justine.)

Ma fille, ce matin, viendra-t-elle me voir,

ACTE I, SCÈNE V.

11

Justine ?

JUSTINE.

Vous savez que son premier devoir

(à part.)

Est son premier plaisir... Je sens que je les gêne :

(haut.)

Laissons-les seuls... Monsieur , à l'instant je l'amène.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. DORSAN , GERVAIS.

M. DORSAN , à basse voix.

AN ÇA , je t'ai mandé , je t'en dois la raison.

Il faut , mon bon ami , me prêter ta maison.

GERVAIS.

N'est-elle pas à vous ?

M. DORSAN.

Non , mon cher , c'est la tienne.

A ta fille , après toi , je veux qu'elle appartienne.

C'est sa dot.

GERVAIS.

Mon bon maître , après tant de bienfaits ,
Vous nous comblez encor !

M. DORSAN.

Eh ! mon pauvre Gervais ,

Je m'acquitte bien mal : je te dois davantage.

Dans ton sein , mon ami , tu portas mon jeune âge.

Songe qu'étant enfant , je t'avais pour appui.

T'e voilà vieux : eh bien ! c'est mon tour aujourd'hui.

Bref , j'attends de province une jeune personne :

Je tremble qu'à Paris *quelqu'un* ne la soupçonne :

Ne pouvant , sans danger , la recevoir chez moi ,

Je ne puis , mon ami , la confier qu'à toi.

(confidence sombre.)

L'intérêt que j'y prends n'a rien de comparable.

Pense que de mon être elle est inséparable ,

Et surtout qu'elle a droit au plus profond respect.

LA FEMME JALOUSE.

GERVAIS.

Ah ! jamais rien de vous peut-il m'être suspect ?
 J'obéis en aveugle : achevez de m'instruire.
 Dois-je l'aller chercher ?

M. DORSAN.

Non , j'irai la conduire.

GERVAIS.

C'est bon : je vous attends.

(il va pour sortir.)

M. DORSAN.

Écoute... Je voudrais

Un meuble simple et propre. Il faudra quelques frais.

(il lui donne une bourse.)

Tiens. Je crois qu'elle arrive aujourd'hui de bonne heure,
 Va vite, et de ton mieux embellis sa demeure.

(Gervais sort.)

SCÈNE VII.

M. DORSAN , un moment seul , ensuite EUGÉNIE
 et JUSTINE.

M. DORSAN.

Le funeste moment serait-il arrivé ?

Quoi ! du plus doux plaisir je me serais privé

Dix-huit ans !... Un jour seul il faut que je m'immole.

(sa fille vient.)

J'y suis accoutumé... Voilà qui me console :

Voilà , contre mes maux , mon unique secours :

Viens, viens, ma chère enfant.

EUGÉNIE.

Je ne viens pas ; j'accours.

Embrassez , cher papa , votre pauvre Eugénie.

Elle a bien des chagrins.

M. DORSAN.

Qui ? toi ! ma bonne amie ?

EUGÉNIE.

Moi-même ; et je ne puis les confier qu'à vous ,

Car vous êtes bien bon , bien indulgent , bien doux.

Au lieu que si j'écoute , ou ma bonne , ou ma mère ,

L'amour n'est qu'une erreur, une affreuse chimère ;
 A votre âge, le cœur doit ignorer sa loi.
 Lequel est plus âgé, de mon cœur ou de moi ?
 Car, enfin, que ce soit ou mon cœur ou moi-même,
 En vérité, papa, je sens très-bien que j'aime.

M. DORSAN.

Qui ?

EUGÉNIE.

Monsieur de Ferval, qui venait si souvent,
 Avec son oncle et vous, me voir dans mon couvent.

M. DORSAN.

C'est lui qui te chagrine ?

EUGÉNIE, *avec naïveté.*

Et ! non pas, c'est ma bonne,
 A qui de tout mon cœur pourtant je le pardonne.
 Depuis un an, au moins, monsieur Ferval m'est cher :
 Eh bien ! le croiriez-vous ? je ne l'ai dit qu'hier.

M. DORSAN.

A lui-même ?

EUGÉNIE.

A qui donc ? si quelqu'un doit connaître
 Ce secret le premier, c'est bien l'amant peut-être.

JUSTINÈ.

Vous avez très-mal fait.

EUGÉNIE.

Tu me l'as déjà dit.

Par amitié pour toi, je n'ai pas contredit :
 Mais tu me forçais d'être et menteuse et cruelle.
 Oui ; toi, si tu savais quelque bonne nouvelle,
 Aurais-tu bien le cœur assez peu généreux
 Pour la taire à celui qu'elle peut rendre heureux ?
 Eh bien ! c'est tout de même : il dit que ma tendresse
 Est, de tous les trésors, le seul qui l'intéresse.
 Heureux ou malheureux, son sort dépend de moi.
 Mon cœur n'est ni méchant, ni de mauvaise foi.
 J'ai dit tout bonnement : Vous m'aimez, je vous aime.
 Eh bien ! ces deux mots seuls l'ont mis hors de lui-même.
 Quand j'ai vu tant de feu, d'amour dans son regard,
 Je me suis reproché d'avoir parlé si tard.

M. DORSAN.

Va , tu fais bien d'aimer l'époux qu'on te destine.

EUGÉNIE.

Là , ne gronde donc plus , ma petite Justine.

J'aime ; c'est un bonheur que j'ai de plus que toi.

Tu l'auras si tu veux : c'est un grand bien , crois-moi.

M. DORSAN.

Quels sentimens naïfs ! Qu'elle est d'un bon augure

Cette ingénuité , garant d'une ame pure !

(à Justine.)

Toi qui la conservas dans toute sa candeur ,

Que ne te dois-je pas ?

EUGÉNIE.

Ah ! de tout votre cœur ,

Embrassez avec moi ma bonne et tendre amie ,

Papa.

M. DORSAN , *affectueusement.*

Bien volontiers.

SCÈNE VIII.

M. DORSAN , MADAME DORSAN , EUGÉNIE ,
JUSTINE.

Mad. DORSAN.

O CIEL ! quelle infamie !

M. DORSAN.

Grands dieux !

JUSTINE.

Je suis perdue.

Mad. DORSAN.

On ne se contraint pas ,

A ce qu'il me paraît ?

JUSTINE.

Madame...

Mad. DORSAN , à Justine.

De ce pas ,

Sortez.

M. DORSAN.

Écoutez-moi...

ACTE I, SCÈNE VIII.

15

Mad. DORSAN.

Non.

EUGÉNIE.

Maman, je vous jure...

Mad. DORSAN.

Taisez vous... J'attendais cette dernière injure...
Ce n'est pas d'aujourd'hui...

M. DORSAN.

Madame, apaisez-vous.

Mad. DORSAN.

Air pru le, ton mielleux, maintien modeste, œil doux ;
Dehors faux, imposteurs, masque d'hypocrisie.

JUSTINE.

Madame, permettez...

M. DORSAN.

Affreuse jalousie !

Mad. DORSAN.

Je le cherchais le piège... il était sous mes pas.

JUSTINE.

Renvoyez-moi, madame, et ne m'insultez pas.

Mad. DORSAN.

Paix ! C'est moi seule ici que votre audace insulte.
Retirez-vous.

SCÈNE IX.

M. DORSAN, MADAME DORSAN, EUGÉNIE,
D'ARANVILLE, JUSTINE.

D'ARANVILLE.

EH BIEN ! d'où vient donc ce tumulte ?

M. DORSAN.

D'où ? Pour nous l'enseigner tu viens fort à propos,
Car nous n'en savons rien.

D'ARANVILLE.

Quoi ! jamais de repos.

Dans cette maison-ci ? Je veux qu'on m'extermine,
Si j'y reviens.

Mad. DORSAN, *aigrement*.

Tant mieux.

LA FEMME JALOUSE.

EUGÉNIE, *naïvement.*

On maltraite Justine,
Parce que j'ai prié papa de l'embrasser.

Mad. DORSAN.

Oh ! que depuis long-temps j'aurais dû la chasser !

JUSTINE.

Épargnez-moi ce mot, qui me rendrait suspecte ;
Sachez vous respecter comme je vous respecte :
Adieu, madame.

M. DORSAN, *retenant Justine.*

Non, vous ne sortirez pas.

Mad. DORSAN.

Si vous craignez, monsieur, de perdre tant d'appas,
C'est à moi de sortir.

D'ARANVILLE.

Ma foi ! ne vous déplaît,
Je dirais, à sa place : Allez, j'en suis bien aise.

Mad. DORSAN.

Vous êtes son ami ! Vous !... il est trop réel,
Monsieur, qu'il n'eut jamais d'ennemi plus cruel.

D'ARANVILLE.

Oui, vous avez raison ; j'en conviens : j'en enrage ;
Car, hélas ! c'est à moi qu'il doit son mariage.
J'étais votre tuteur, je le vis amoureux :
En l'unissant à vous, je le crus rendre heureux ;
D'un couple fortuné je crus devenir père.
Je me suis trompé ; mais il est homme, et j'espère
Qu'enfin, las de souffrir tant de maux à la fois,
Il vous fera sentir son pouvoir et ses droits.

Mad. DORSAN.

Son pouvoir et ses droits ! despotisme effroyable !
A-t-il l'affreux pouvoir, le droit épouvantable,
De nourrir sous mes yeux, au sein de ma maison,
Un scandale ?...

M. DORSAN.

Arrêtez ; vous perdez la raison.

Mad. DORSAN.

Je ne la perdrais pas, si vous aviez la vôtre.

(montrant Justine.)

Bref, il faut que d'ici nous sortions l'une ou l'autre.

Choisissez.

JUSTINE.

Eh ! madame, après un tel affront ,
Croyez que mon départ ne peut être trop prompt.
Je sors, avec un cœur plein de reconnaissance,
Et, malgré vos soupçons, avec mon innocence.

Mad. DORSAN.

Soit; mais qu'à mon retour votre aspect odieux
Ne blesse plus ici ni mon cœur ni mes yeux.
(elle sort , elle revient à Dorsan , et lui dit tout bas :)
Il est un noir secret qui me reste à connaître.
Tremblez... je le saurai dans une heure... Adieu traître !
(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. DORSAN, EUGÉNIE, D'ARANVILLE,
JUSTINE.

D'ARANVILLE.

EH BIEN ! de ton devoir on vient de t'avertir,
Mon courageux ami. Justine va sortir,
Sans doute ?

EUGÉNIE.

Non, jamais on n'aura le courage...

JUSTINE.

Me croyez-vous celui de supporter l'outrage ?
Et quelqu'un, sous vos yeux, fut-il jamais traité
Avec plus d'injustice et d'inhumanité ?

M. DORSAN.

Justine, il est trop vrai que ma femme...

D'ARANVILLE.

Est un diable,

Une tête de fer, un cœur impitoyable.
Pauvre époux ! Laisse là ton ridicule amour ;
Brise-moi tout cela ; sois de fer à ton tour.
Comme un enfant craintif, te laissant battre à terre,
Tu dis : Je veux la paix. Eh ! morbleu, fais la guerre.
La paix, je t'en réponds vienrda dès aujourd'hui ;
Un mari, quand il veut, est le maître chez lui.

JUSTINE.

Adieu, mon bienfaiteur ; adieu, mon Eugénie :
 Pourvu que de vos cœurs je ne sois point bannie...

M. DORSAN, *la retenant avec fermeté.*

Pas plus que de chez moi... Viens, reste en sûreté.
 J'ai pris mon parti.

D'ARANVILLE.

Bon ! un peu de fermeté,
 Et surtout, mon ami, soutiens-la devant elle.

JUSTINE, *à Dorsan.*

Non, je dois vous sauver une guerre éternelle.
 Ma vertu ne tient pas à d'injustes propos :
 Mais c'est à mon départ que tient votre repos.
 Adieu.

EUGÉNIE, *tout en pleurs.*

Quoi ! tu t'en vas ?

JUSTINE, *pleurant aussi.*

Il le faut bien, ma chère.

EUGÉNIE, *vivement.*

Eh bien ! attends ; je vais te mener chez ton père,
 Ma bonne, et tous les jours je veux aller te voir,
 Si papa le permet.

M. DORSAN.

Je t'en fais un devoir.

(Eugénie et Justine sortent.)

SCÈNE XI.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

M. DORSAN.

QUEL adorable enfant ! Quel charmant caractère !

D'ARANVILLE.

Va, son mari sera plus heureux que son père.

M. DORSAN.

Tant mieux !

D'ARANVILLE.

Mais ces fureurs, comment les souffres-tu ?

M. DORSAN.

Ma femme à ses travers joint beaucoup de vertus.

ACTE I, SCÈNE XI.

19

Je l'estime , je l'aime , ah ! plutôt je l'adore ,
Fût-elle plus injuste et plus jalouse encore !
Son mal vient d'aimer trop , et dans la bonne foi
Je ne puis l'en punir , et m'en prendre qu'à moi.

D'ARANVILLE.

L'amour à cet excès te paraît gai peut-être ?

M. DORSAN.

Comment blâmer l'excès de l'amour qu'on fait naître ?
Mais elle a du bon sens : le temps et la raison
De sa jalouse erreur détruiront le poison ;
Et son cœur , détrompé par mon exemple même ,
Sentira le besoin d'estimer ce qu'il aime.

D'ARANVILLE.

Soit ; mais dans cette attente , ô trop faible Dorsan ,
Depuis seize ans entiers , ta femme est ton tyran !
N'es-tu pas las enfin d'un si vil esclavage ?
Toujours seul , enfermé , vivre comme un sauvage !
Avoir pu renoncer à cette autorité
Qui ne convient qu'à l'homme , et peint sa dignité !
Ne crois pas qu'on te plaigne , au moins : tant de faiblesse
Est un travers honteux dont on rit , mais qui blesse...
Tu ne sors qu'avec elle : on vous suit pour la voir
Jusque sur ton regard exercer son pouvoir.
D'une femme en passant que l'œil sur toi s'arrête ,
Soudain le sien s'allume et prédit la tempête
Qui ne manquera pas d'éclater au retour...
Mettons , puisque j'y suis , ta honte en tout son jour.
Sans cesse pour nourrir le vautour qui te ronge ,
Ton cœur droit et loyal se condamne au mensonge ;
L'insensée ! en t'ôtant le repos , le bonheur ,
T'ôte encor le garant , le cachet de l'honneur ,
La franchise : en un mot , ta femme , on la déteste ;
On te fuit... et je suis l'ami seul qui te reste.

M. DORSAN.

Si tu l'es , mon ami , sois donc plus généreux :
Ne me rappelle pas que je suis malheureux ,
Surtout dans ce moment où déjà si troublée ,
Par un coup imprévu mon ame est accablée.

D'ARANVILLE.

Comment donc ?

LA FEMME JALOUSE.

M. DORSAN.

Mon ami, je me jette en tes bras,
Toi seul peux me tirer d'un terrible embarras.

D'ARANVILLE.

Que veux-tu ? je suis prêt.

M. DORSAN.

Vois d'abord cette lettre.

D'ARANVILLE, *lit.**A M. Dorsan, de Tours.*

« Monsieur, une orpheline à laquelle vous vous intéressez depuis sa naissance, vient de perdre la personne à qui vous aviez confié son éducation, et qui, depuis seize ans, lui a tenu lieu de mère. Mon ministère en ce pays est de recueillir les dernières dépositions de ceux qui vont cesser d'être. La mourante m'a montré un écrit, par lequel vous la priez de vous renvoyer Clémence, son élève, quand elle se sentira près de sa fin. D'après cela, j'ai conseillé à la très-intéressante orpheline d'aller trouver son protecteur à Paris. Elle arrivera deux jours après cet avis, si la présente ne souffre point de retard. Soyez tranquille. L'honnête conducteur, auquel je l'ai remise, en aura le plus grand soin pendant le voyage.

» ANDRIEUX. »

Quelle énigme !

M. DORSAN.

Mon cher, tu veux bien me promettre

Un silence...

D'ARANVILLE.

A cela je ne réponds jamais.

M. DORSAN.

Pardonne.

D'ARANVILLE.

Achève.

M. DORSAN.

Eh bien ! tu sauras que j'aimais,
Avant mon mariage, une adorable fille,
Qu'à mes vœux refusa mon avare famille :

ACTE I, SCENE XI.

21

Sa tendresse en secret me rendit son époux.
Une fille naquit de ce lien si doux :
Mais , hélas ! en naissant , elle perdit sa mère...
Eh bien ! ce cher enfant , qu'aux regards de son père
La raison , la prudence ont soustrait dix-huit ans ,
Ma Clémence , ma fille , est celle que j'attends.

D'ARANVILLE.

Eh bien !

M. DORSAN.

Si je ne puis , sans un péril extrême ,
Sans nous risquer tous deux , l'aller chercher moi-même...

D'ARANVILLE.

Eh bien !

M. DORSAN.

Je dois trembler , à plus forte raison ,
Si cette pauvre enfant paraît à la maison.

D'ARANVILLE.

Eh bien !

M. DORSAN , *un peu impatienté.*

Eh bien ! veux-tu me rendre le service ?...

D'ARANVILLE.

De tromper ta jalouse , et de flatter un vice
Que seize ans de douceur ont justement accru ,
Et qu'elle n'aurait pas si tu m'en avais cru.
Veux-tu ravoïr enfin la paix qui t'est ravie ?
Crois-moi : voici l'instant le plus beau de ta vie.
Allons chercher ta fille ; amenons-la chez toi ,
Et dis bien fermement : Celle que , loin de moi ,
J'ai depuis si long-temps , si lâchement bannie ,
Pour jamais à son père est enfin réunie :
C'est ma fille.

M. DORSAN.

Ah ! grands dieux ! comment d'un tel éclat
Veux-tu qu'ici la paix soit l'heureux résultat ?
Ta pupille jamais n'eût été mon épouse ,
Si pour me conformer à son humeur jalouse ,
Je n'avais pas fait vœu de lui cacher toujours
Et l'histoire et le fruit de mes premiers amours.

D'ARANVILLE.

Ainsi , pour ses beaux yeux , elle eût voulu peut-être

Que ton cœur s'enflammât avant de la connaître ?

M. DORSAN.

C'est trop ; mais il fallait pour vaincre sa rigueur,
 Qu'elle crût, la première, avoir touché mon cœur.
 L'amour et la raison m'ordonnaient le silence :
 Et si j'ai pu seize ans me faire violence,
 Dans l'espoir du repos dont je cherche à jouir,
 Irai-je en un clin d'œil le faire évanouir ?
 D'ailleurs, songeons-y bien : de cet infortunée
 Quelle eût été chez moi l'affreuse destinée ?
 Que serait-elle encor ? Nous serions, chaque jour,
 De reproches, d'affronts, accablés tour à tour.
 C'est ce qu'avait prévu sa malheureuse mère.
 « O Dorsan, me, dit-elle à son heure dernière,
 « Jure que si jamais tu formes d'autres nœuds,
 « Ta femme ignorera le gage de nos feux.
 « Une marâtre, hélas ! en ferait sa victime. »
 Je l'ai fait ce serment, puis-je y manquer sans crime,
 A moins qu'un de ces coups que l'on ne peut prévoir,
 Que la nécessité ne m'en fasse un devoir ?
 Eh ! d'ailleurs qu'elle vienne : à l'instant on l'exile,
 La pauvre enfant.

D'ARANVILLE.

C'est clair.

M. DORSAN.

Je lui donne un asile
 Chez Gervais. Que n'est-elle en un lieu plus obscur,
 Le plaisir de la voir n'en serait que plus sûr.

D'ARANVILLE.

Après, qu'en feras-tu ?

M. DORSAN.

Je mettrai tout mon zèle
 A lui trouver bientôt un époux digne d'elle.
 Ce parti, dans le fait, n'est-il pas plus prudent ?

D'ARANVILLE.

Oui ; d'après ta promesse, et surtout l'ascendant
 De ta femme, il faut bien lui dérober ta fille.
 Tu l'appelles ?

M. DORSAN.

Clémence.

ACTE I, SCÈNE XI.

23

D'ARANVILLE.

Et tu la crois gentille ?

M. DORSAN.

Belle ! si de sa mère elle a le moindre trait.

De cette aimable mère ici j'ai le portrait ;

Dans une boîte d'or.

(*il va à son secrétaire ; il trouve le double-fond ouvert , et point de boîte.*)

O ciel ! mon secrétaire....

La boîte a disparu... C'était là le mystère.

D'ARANVILLE.

Eh bien , la boîte ?

M. DORSAN.

Eh bien ! je ne la trouve pas.

Je l'aurai mise ailleurs ; mais il faut de ce pas

Voler à mon secours : tu sens que le temps presse ;

Clémence va d'abord demander mon adresse :

Prends mon nom , s'il le faut ; conduis-la chez Gervais ,

Moi , je t'attends ici.

D'ARANVILLE , *haussant les épaules.*

Pauvre mari !... J'y vais.

M. DORSAN , *seul.*

Elle a , dans mon absence , ouvert mon secrétaire ,

Je suis heureusement le seul dépositaire

Du secret de la boîte , et le portrait fatal ,

Depuis long-temps , hélas , n'a plus d'original.

D'Aranville a raison : si je veux mettre un terme

A de trop longs tourmens , il faut être plus ferme.

Changeons de note enfin ; laissons là cette paix

Que je cherchai toujours , et que je n'eus jamais.

Un peu moins de faiblesse et mon bonheur commence.

Mais pensons , avant tout , à ma pauvre Clémence.

Si dans son triste exil je n'ai pu , sans danger ,

L'aller voir un instant , même comme étranger ,

Cachons à l'œil jaloux cette fille si chère.

Epoux infortuné , sois du moins heureux père !

D'Aranville ou Blaisot vont bientôt m'avertir ;

Il faut , au moindre signe , être prêt à partir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE I^{re}.

EUGÉNIE, FERVAL.

EUGÉNIE.

ET Gervais, par malheur, n'est pas à la maison.
J'aurais voulu le voir, lui dire la raison
Qui fait sortir sa fille.

FERVAL.

Il va l'apprendre d'elle.

EUGÉNIE.

Il aura, ce digne homme, une peine mortelle,
Et c'est ma faute encor; mais, Dieu! peut-on penser
Qu'à ce point, pour un rien, maman va s'offenser?
Cela m'a fait venir une bien triste idée.

FERVAL.

Puis-je la savoir?

EUGÉNIE.

Oui; je me crois décidée

A rester fille.

FERVAL.

O ciel!

EUGÉNIE.

Écoutez, mon ami,

Ma mère a des transports dont mon cœur a frémi.
D'où viennent-ils? Voyons?

FERVAL.

Hélas! de ce qu'elle aime,

De ce qu'elle est jalouse.

EUGÉNIE.

Et si j'étais de même?

Je trouve de papa le sort bien douloureux:

Comme elle , si j'allais vous rendre malheureux ?

FERVAL.

Jamais.

EUGÉNIE.

Songez-y bien ; enfin , je suis sa fille ;
Qui sait ? la jalousie est un mal de famille ,
Peut-être , et ce mal-là doit-vous épouvanter ;
Car je vous aime assez pour vous bien tourmenter.

FERVAL.

Ah ! que vous auriez tort !

EUGÉNIE.

Sans doute ; et de ma mère
Papa mérite-t-il l'éternelle colère ?
Depuis trois mois qu'ici me voilà de retour ,
Je n'ai rien vu chez lui que tendresse , qu'amour ;
Et pourtant...

FERVAL.

Voire mère est aussi malheureuse.

EUGÉNIE.

Raison de plus : c'est donc chose très-dangereuse
Que de se marier quand on est né jaloux ,
Puisqu'on fait tant souffrir soi-même et son époux ?
Faisons mieux , et prenons le parti le plus sage :
Aimons-nous toujours bien ; mais...

FERVAL.

Sans le mariage ,
Sans toutes les douceurs qui suivent ce lien ,
Croyez-vous qu'à nos cœurs il ne manquerait rien ,
Belle Eugénie ?

EUGÉNIE.

Eh ! quoi ?

FERVAL.

Peut-être il est encore
Un bonheur précieux...

EUGÉNIE , *avec un feu naïf.*

Un bonheur que j'ignore ,
Et que vous connaissez ; ah ! c'est bien mal à vous ,
Mon ami.

Desforges.

LA FEMME JALOUSE.

FERVAL, *avec une chaleur graduée.*

Nous l'aurions, si j'étais votre époux.

Cette félicité dont l'espoir seul m'enflamme,
Est de n'avoir tous deux et qu'un cœur et qu'une ame,
De mêler nos plaisirs, ainsi que nos ennuis,
D'être dans tous les cas nos uniques appuis,
De confondre si bien mon être avec le vôtre,
Que nous ne puissions plus séparer l'un de l'autre.

(ici M. Dorsan parait.)

EUGÉNIE, *très-émue.*

Ah, dieu! mais c'est charmant! oh! comme mon cœur bat.
Où ce bonheur est-il?

FERVAL.

Bien loin du célibat,

Et bien près de l'hymen, nœud solennel et tendre,
Qui ferait plus d'heureux si l'on voulait s'entendre.

EUGÉNIE.

Dans ce nœud solennel, si doux, si plein d'appas,
Il est donc très-commun qu'on ne s'entende pas;
Car ici, par exemple...

FERVAL, *embarrassé.*

Ici, belle Eugénie!

(à part.)

Que dire?

EUGÉNIE.

Et bien? ici.

FERVAL.

La paix en est bannie

Depuis peu; mais enfin, ce n'est pas pour toujours.

SCÈNE II.

M. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE.

M. DORSAN, à Ferval.

Vous avez raison.

FERVAL.

Ah! venez à mon secours,

Monsieur; me voilà près de perdre ce que j'aime.

ACTE II, SCÈNE II.

27

M. DORSAN.

Et qui vous le fait perdre ?

FERVAL.

Eugénie elle-même.

M. DORSAN.

Pourquoi ?

EUGÉNIE.

C'est que j'ai peur d'avoir un cœur jaloux ,
Et de le rendre un jour malheureux comme vous.

M. DORSAN.

(à part.)

(haut.)

O danger de l'exemple !... Eh ! qui t'a dit , ma chère ,
Que j'étais malheureux ?

EUGÉNIE.

Mais j'ai des yeux , j'espère ,
Et depuis mon retour je l'ai vu si souvent ,
Que j'en ai regretté l'ennui de mon couvent.
Encore ce matin , Justine...

M. DORSAN.

Est-ce à ton âge

Qu'on doit se supposer un jugement bien sage ?
Tu crois depuis trois mois mon sort très-rigoureux ;
Mais si je fus seize ans parfaitement heureux ,
Si j'ai dû ce bonheur à ton aimable mère ,
Si je lui dois celui d'être ton tendre père ,
J'en appelle à ton cœur , à ta jeune raison :
Puis-je , de bonne foi , mettre en comparaison
Seize ans d'un calme pur avec un jour d'orage ?
Peut-être en ce moment j'ai besoin de courage ,
Contre une erreur qui nuit à sa tranquillité ;
Mais malgré ses soupçons sur ma fidélité ,
C'est elle , et non pas moi , qu'il faut plaindre , ma chère ;
Ainsi , reçois Ferval de la main de ton père.
Ne vas pas éloigner le bonheur de tous deux ,
Par la vaine frayeur d'un avenir douteux.
Si tu vois quelque mal , que ta raison l'évite :
Un exemple fâcheux ne veut pas qu'on l'imité ;
Mais quel que soit un jour le sort de tes liens ,
S'unir à ce qu'on aime est le premier des biens.

FERVAL, *avec le plus grand feu, embrassant M. Dorsan.*

Le meilleur des époux est le meilleur des pères.

(à Eugénie.)

L'hymen ne me promet que des destins prospères ;
Je ne puis qu'être heureux sous votre aimable loi.
Cependant à votre aise , accumulez sur moi
Tous les maux que peut faire une femme jalouse ;
Faites-moi bien souffrir , mais soyez mon épouse.

EUGÉNIE.

Vous le voulez tous deux ? Moi-même , sans mentir ,
Quelque chose , tout bas , me dit de consentir.
Allons donc ; écoutez : si la pauvre Eugénie
De devenir jalouse a jamais la manie ,
Et vous rend odieux ce nom si beau d'époux ,
C'est votre faute au moins , n'en accusez que vous.

FERVAL, *avec la plus grande tendresse.*

Jamais notre union ne sera dangereuse :
Pourrai-je seulement vous rendre assez heureuse ,
Et mériter un cœur si sensible et si pur ?
J'en doute.

M. DORSAN.

Avec le vôtre , on doit en être sûr ,
Plus que je ne le suis , de l'aveu de sa mère.

FERVAL, *avec effroi.*

Comment donc ?

M. DORSAN.

Mon ami , vous savez sa chimère ,
Et je crains bien... Mais , chut !

(*Madame Dorsan arrive occupée de la boîte qu'elle tient. M. Dorsan se retire avec les jeunes gens au fond du théâtre , et se rapproche peu à peu de sa femme , après avoir fait signe à Eugénie et à Ferval de ne se montrer qu'à propos.*)

SCÈNE III.

M. DORSAN , FERVAL , EUGÉNIE , à l'écart ,
MADAME DORSAN .

Mad. DORSAN .

CECI cache un portrait ,
Disent tous les marchands ; nul ne sait le secret.
J'ai voulu tout briser , dans mon impatience ;
Mais le portrait...

M. DORSAN , *de sang-froid* .

Madame , ils n'ont pas ma science .

Mad. DORSAN , *surprise* .

O ciel !

M. DORSAN .

Et je puis seul vous la communiquer .

Mad. DORSAN .

Qui ? vous !

M. DORSAN , *à part* .

Elle n'est plus , je n'ai rien à risquer .

(*haut* .)

D'abord il est très-sûr , je ne dois pas m'en taire ,
Que vous avez eu tort d'ouvrir mon secrétaire ;
Un valet d'un larcin pouvait être accusé .

Mad. DORSAN .

L'on eût été par moi bientôt désabusé .
D'ailleurs , si vous craignez qu'ici l'on ne découvre
Des secrets importants , empêchez qu'on ne l'ouvre .

M. DORSAN .

Mais j'ai dû , ce me semble , avec quelque raison ,
Me croire en sûreté dans ma propre maison .
S'il faut qu'à chaque instant de tout je me défie ,
J'aime mieux mourir .

Mad. DORSAN .

Bien . Cette philosophie ,
Malgré votre sang-froid , malgré tous ses appas ,
Je vous en avertis , ne me séduira pas .

M. DORSAN .

Tant pis .

LA FEMME JALOUSE.

Mad. DORSAN.

Mais revenons. Faites-moi confidence
Du secret.

M. DORSAN.

Donnez.

Mad. DORSAN, *avec un sourire amer.*

Ah ! les lois de la prudence
Permettent-elles bien ce que vous demandez ?

M. DORSAN *va pour sortir.*

Je ne demande rien.

Mad. DORSAN, *l'arrêtant.*

Le secret !

M. DORSAN.

Attendez

L'ordre de la prudence.

Mad. DORSAN, *avec véhémence.**(à part.)*

Écoutez... Quel langage !

Jamais, jusqu'à ce jour, il n'eut tant de courage.

(haut.)

Venez ; voilà la boîte, et voyez à présent
Qui de nous deux, monsieur, est le plus complaisant.

M. DORSAN, *avec une ironie douce.*

Votre bonté toujours a surpassé la mienne ;
Mais pour ouvrir la boîte il faut que je la tienn.

Mad. DORSAN.

Je n'aurai pas, je crois, lieu de m'en repentir :
Ma confiance...

M. DORSAN, *du même ton.*

Eh ! mais... vous devez bien sentir

Que je pourrais garder ce qu'on a pu me prendre.

Mad. DORSAN.

Comment ! votre projet, monsieur !

M. DORSAN, *d'un ton très-ironiquement mielleux.*

Daignez m'entendre.

Songez que du secret unique possesseur,
Je ne l'accorderai qu'à beaucoup de douceur.
Je demande, avant tout, une grâce moi-même.

(il fait signe aux jeunes gens de s'avancer.)

Consentez à l'hymen de deux enfans que j'aime,

ACTE II, SCÈNE III.

37

Et la boîte, à vos yeux, dans l'instant va s'ouvrir.

Mad. DORSAN.

Piège adroit ! Son cœur faux aime à se découvrir
En tout. Va, pour jamais cache-moi ce mystère ;
Je ne veux plus rien voir.

FERVAL.

Eh ! madame !

EUGÉNIE.

O ma mère !

Mad. DORSAN, *avec fureur.*

Laissez-moi. Votre hymen ne sera point le prix
D'un complot aussi lâche, et d'un aveu surpris.

M. DORSAN, *flegmatiquement.*

Voilà la boîte. Adieu ; je ne veux rien surprendre.

Mad. DORSAN.

Sans me rien indiquer, vous osez me la rendre ?

M. DORSAN, *toujours de sang-froid.*

Consultez les marchands.

(*il va pour sortir.*)

Mad. DORSAN, *avec un cri.*

Où va-t-il ?

M. DORSAN, *toujours sérieux.*

Au jardin.

(*Il emmène Ferval, et veut emmener Eugénie, que sa mère retient.*)

SCÈNE IV.

MADAME DORSAN, EUGÉNIE.

Mad. DORSAN.

RESTEZ, mademoiselle. Ah ! quel ton ! quel dédain !
Quel flegme désolant ! Je suis hors de moi-même.

EUGÉNIE.

Mais il ne tient qu'à vous que...

Mad. DORSAN.

Paix ! Ferval vous aime ?

EUGÉNIE.

Oui, maman.

LA FEMME JALOUSE.

Mad. DORSAN.

Vous l'aimez ?

EUGÉNIE.

J'en suis folle.

Mad. DORSAN, *à elle-même.*

A quinze ans,

Se préparer déjà des chagrins si cuisans !

(*haut.*)

Et vous l'épouseriez ?

EUGÉNIE.

J'en aurais grande envie.

Il jure qu'il fera le bonheur de ma vie ;

Et cet hymen rendrait mon papa bien content.

Mad. DORSAN, *à part.*

Ah ! ce coupable père, il m'en jurait autant.

(*haut.*)

Ma fille, écoutez-moi. Vous ignorez, sans doute,
Dans ce triste lien ce qu'il faut qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Hélas ! je ne sais rien qu'aimer de tout mon cœur.

Mad. DORSAN.

Eh bien ! contre Ferval armez-vous de rigueur.

L'amour dans votre sein est un serpent qui couve :

Craignez à votre tour les tourmens qu'on éprouve,

Quand ce cœur qui s'était si tendrement donné,

Par un perfide époux se voit abandonné.

EUGÉNIE.

Oui ; c'est bien malheureux, et l'on est bien à plaindre,

Quand c'est vrai... mais je crois que je n'ai rien à craindre.

Pour moi Ferval doit être, il me l'a bien promis,

Le plus fidèle amant, le meilleur des amis,

Et des maris surtout : en un mot, il espère

Jusqu'au dernier soupir ressembler à mon père ;

Mon père que je vois si complaisant, si doux.

Mad. DORSAN, *avec indignation.*

Si faux, petite fille ; ils se ressemblent tous.

(*à part.*)

Je m'égare. Un moment : il me vient une idée.

(*haut.*)

Approchez, Eugénie. Êtes-vous décidée

A ce nœud qui pour vous peut être moins fatal ?

EUGÉNIE.

Oui, pourvu que ce soit avec monsieur Ferval.

Mad. DORSAN.

Vous ne vous plaindrez plus d'être contrariée ;
Cela dépend de lui.

EUGÉNIE, *avec une joie naïve.*

Me voilà mariée !

Mad. DORSAN.

Il est dans le jardin ; je veux l'entretenir.

EUGÉNIE.

Bon ! j'y cours ; dans l'instant nous allons revenir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

MADAME DORSAN.

IL faut bien , malgré moi , pour démasquer un vice
Que voile tant d'adresse , employer l'artifice ;
Et le coupable objet de mes justes soupçons ,
Me contraint à la fin de suivre ses leçons.

Mais depuis quand joint-il l'ironie à l'outrage ?

De mon tuteur ici je reconnais l'ouvrage.

Mon mari cède enfin à ses conseils affreux.

De l'amour de Ferval il faut m'armer contre eux :

A son âge le cœur aime avec violence ;

Il pourra me servir... Je l'aperçois : silence.

EUGÉNIE, *à Ferval, en l'amenant.*

Oui, bientôt, mon ami, vous serez mon époux :

Car ma chère maman dit qu'il ne tient qu'à vous.

Mad. DORSAN.

Retirez-vous, ma fille.

(*Eugénie rentre au jardin, et en ferme la porte, jusqu'à ce que sa mère, qui la suit des yeux, se soit retournée ; ensuite elle revient doucement, et se cache derrière un rideau pour entendre.*)

SCÈNE VI.

MADAME DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE, *cachée.*

Mad. DORSAN.

AH ! çà, monsieur, j'espère
 Que vous n'en voudrez pas à la sensible mère,
 Qui, connaissant les maux attachés à l'hymen,
 Veut en sauver sa fille. Un sévère examen
 De l'époux qu'aujourd'hui l'on propose pour elle,
 Est bien permis, sans doute, à l'amour maternelle,
 Et veut beaucoup de temps.

FERVAL.

Vous me faites frémir.

Combien loin du bonheur ai-je encore à gémir ?
 Madame, ayez pitié des tourmens que j'endure ;
 Autant que son objet croyez ma flamme pure :
 De cet objet charmant confiez-moi le sort.
 Moi ! faire son malheur ! Je crois sentir la mort,
 D'y penser seulement. O ma chère Eugénie !
 De ton ame à jamais cette crainte est bannie !
 Le vice n'est pas fait pour profaner un cœur
 Qu'habiteront toujours ton image et l'honneur.

Mad. DORSAN.

Je crois à votre amour ; mais il m'en faut la preuve.
 Vous craignez, je le vois, une trop longue épreuve.
 Il ne tiendra qu'à vous, monsieur, de l'abréger :
 Voici donc à quel prix je puis vous protéger.
 J'ai de monsieur Dorsan quelque droit de me plaindre ;
 Un époux tel que lui pour ma fille est à craindre.

FERVAL, *avec feu.*

Un époux tel que lui ! qu'a-t-il de dangereux ?
 Si je lui ressemblais, je serais trop heureux.

Mad. DORSAN.

A ce cruel époux, auteur de mon supplice,
 Vous voulez ressembler ? Vous êtes son complice :
 Vous n'aurez point ma fille.

FERVAL, *au désespoir.*

O ciel ! que dites-vous ?

Mad. DORSAN.

Qu'avez-vous dit vous-même ?

FERVAL.

Imiter votre époux ,
 Dans tout le bien qu'il fait est-ce un vœu condamnable ?
 Partout où je le vois , vertueux , respectable ,
 Monsieur Dorsan ressemble aux hommes les meilleurs ;
 Mais je ne sais pas bien ce qu'il peut être ailleurs.

Mad. DORSAN.

Vous avez de l'esprit.

FERVAL , *avec sensibilité.*

Hélas ! je n'ai qu'une âme ,
 Que l'espoir soutiendrait , qu'un pur amour enflamme.
 Je la mets en vos mains. Ordonnez de mon sort ;
 Je demande à vos pieds Eugénie ou la mort.

Mad. DORSAN.

Levez-vous. En deux mots , il n'est pas impossible
 Qu'épouse soupçonneuse , amante trop sensible ,
 Je suppose à Dorsan bien des torts qu'il n'a pas ;
 Mais ce doute est affreux : tirez-nous d'embarras.
 Vous êtes son ami ?

FERVAL.

Du moins j'ose le croire ;
 J'en ai fait jusqu'ici mon bonheur et ma gloire.

Mad. DORSAN.

Eh bien ! vous pouvez donc , en cette qualité ,
 Vous permettre avec lui plus d'assiduité ;
 Suivre partout ses pas avec un tendre zèle ,
 Et m'en rendre surtout un compte très-fidèle.

FERVAL.

Ciel ! sous le nom d'ami devenir délateur !
 Un tel emploi , madame , est assez peu flatteur ,
 Il faut en convenir.

Mad. DORSAN

Aimez-vous , Eugénie ?

FERVAL.

Oui , je l'adore ; mais je hais l'ignominie ;
 Et dans un tel accord si j'étais de moitié ,
 Je ferais trop rougir l'amour et l'amitié.

Mad. DORSAN.

Ainsi , de mon mari la conduite est suspecte ,

Puisque vous craignez tant, monsieur ?

FERVAL.

Je la respecte,

Je ne l'observe point.

Mad. DORSAN, *les dents serrées.*

Vous avez très-grand tort,

Et vous n'épouserez ma fille qu'à ma mort.

EUGÉNIE, *survenant.*

Et pourquoi faut-il donc, monsieur, que maman meure,
Pour que vous m'épousiez ? Consentez tout-à-l'heure :
Suivre partout mon père, est-ce un pénible emploi ?
Si cela se pouvait, je le suivrais bien, moi ;
Et comme il ne fait rien dont il puisse avoir honte,
Sans scrupule à maman de tout je rendrais compte.

Mad. DORSAN.

Vous nous écoutiez donc ?

EUGÉNIE.

Oui ; j'ai tout entendu.

Mad. DORSAN.

Je croyais cependant vous l'avoir défendu.

EUGÉNIE.

Oh ! je n'écoute pas les affaires des autres ;
(*regardant Ferval.*)

Mais j'écoute souvent quand il s'agit des nôtres,
Et c'est bien naturel. Avouez-le, maman.

Mad. DORSAN, *à part*

La petite indiscrete a brouillé tout mon plan.

SCÈNE VII.

MADAME DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE,
GERVAIS, JUSTINE, puis M. DORSAN.

GERVAIS, *à sa fille.*

Voici madame. Allons : venez, mademoiselle ;
Je veux de tout ceci m'expliquer devant elle.
Madame est trop humaine, elle a trop de raison,
Pour chasser sans sujet quelqu'un de sa maison.

Mad. DORSAN, *à Justine.*

Par quel hasard ici vous vois-je reparaître ?

JUSTINE.

Mon père me ramène.

GERVAIS.

Oui , vous voudrez peut-être
Excuser un vieillard , un père au désespoir ,
Qui craint que son enfant n'ait trahi son devoir ?

Mad. DORSAN.

Connaissez-vous sa faute ?

GERVAIS.

Hélas ! non ; je l'ignore.

J'interroge , on se tait ; mais c'est vous que j'implore.
Instruisez-moi , de grace , et calmez mon effroi.

Mad. DORSAN.

Votre maître , qui vient , le pourra mieux que moi.
Il en sait davantage.

(elle va pour sortir.)

M. DORSAN , en entrant , à part.

Ah ! ah ! que fait ma femme

Avec ce bon Gervais et Justine ?

JUSTINE , se mettant au devant de madame Dorsan.

Madame ,

L'humanité , l'honneur , tout doit vous inviter
A déclarer mon crime avant de nous quitter.

Mad. DORSAN.

Peut-on porter plus loin l'audace et l'impudence ?

De ton père inquiet , par pitié , par prudence ,

Je voulais ménager la sensibilité.

Tu le veux ? Je dirai l'affreuse vérité.

Gervais , c'est ce matin , sous mes yeux , ici même ,

Qu'avec tous les transports d'une tendresse extrême ,

Ta fille , à mon époux , accordait un baiser.

GERVAIS.

Elle !

EUGÉNIE.

Eh ! non pas. Un mot va vous désabuser ;

C'est moi.

M. DORSAN , à Eugénie avec douceur.

Paix !

GERVAIS , à sa fille.

Répondez.

JUSTINE, *avec dignité.*

L'innocent qu'on soupçonne,
Souffre en paix qu'on l'accuse, et n'accuse personne.

GERVAIS.

(à M. Dorsan.)

C'est sa seule réponse. Ah ! monsieur ! par pitié ,
Si vous me conservez un reste d'amitié ,
Otez-moi d'un seul mot le fardeau qui m'accable.
Dites-moi seulement : elle n'est pas coupable ;
Je suis content.

M. DORSAN.

Gervais, s'il existe un cœur pur ,
C'est celui de ta fille.

GERVAIS, *avec une joie excessive.*

A présent j'en suis sûr.

M. DORSAN, *continuant.*

Ce prétendu baiser reçu par l'innocence
Fut donné , mon ami , par la reconnaissance
Que je dois à Justine , à ses soins complaisans.
J'ai cru contre mon cœur presser mes deux enfans.
C'est tout ; madame arrive... on devine le reste.

GERVAIS.

Je comprends. En effet, Justine est si modeste !
En y réfléchissant , je ne concevais point
Qu'elle eût pu près de vous s'oublier à ce point.
Madame, en se trompant , a pourtant été prête
A perdre pour jamais une jeunesse honnête ,
Qui chérit la vertu , qui n'a pas d'autre bien ,
Pour qui, sans celui-là, les autres ne sont rien.
Sur toi, ma chère enfant , me voilà plus tranquille.
Viens, retournons en paix dans notre obscur asile ;
Et vous, madame, vous, pensez avant d'agir,
Et n'exposez personne au chagrin de rougir.

Mad. DORSAN, *à son mari.*

Voilà pourtant à quoi vos procédés m'exposent !
Les affronts inouis, les tourmens qu'ils me causent ,
Pour cette fois, j'espère, ont assez de témoins.
Des valets impudens peuvent, grace à vos soins ,
M'injurier en face ; et de leur insolence
Vous me vengez, monsieur, par un profond silence.

M. DORSAN.

Je vais parler ; ceci devient trop sérieux.
 Autour de vous , madame , osez lever les yeux ;
 Contemplez votre ouvrage , et comptez les victimes
 Que vous vous immolez sans indiquer leurs crimes.
 Les miens , je les connais : je suis votre mari ,
 Suspect et malheureux pour être trop chéri :
 Aussi je souffre en paix. Mais quels droits sont les vôtres ,
 Pour blesser , outrager , persécuter les autres ?
 Voyez ce bon vieillard dans sa fille offensé ,
 D'un service bien long si mal récompensé ;
 Voyez sa fille , objet de votre violence ,
 Garder sur vos fureurs un généreux silence ;
 Voyez notre Eugénie , à qui votre rigueur
 Enlève un double bien nécessaire à son cœur ,
 L'amant qu'elle préfère , et Justine qu'elle aime ;
 Et , puisqu'il faut finir par me citer moi-même ,
 Moi , votre unique ami , votre fidèle époux ,
 Incessamment en butte à vos transports jaloux.
 Laissez-vous donc toucher par ce triste spectacle :
 Au bonheur de vos jours cessez de mettre obstacle.
 Rappelez-moi ces temps si précieux , si doux ,
 Où ma femme , en l'aimant , estimait son époux.
 Viens aux pieds de ta mère , ô ma pauvre Eugénie !
 Ta prière innocente , à ma tendresse unie ,
 Fléchira , changera ce cœur né généreux ,
 Qui n'est fait que pour voir et faire des heureux.

EUGÉNIE , à genoux aux pieds de sa mère.

Maman !

Mad. DORSAN.

Viens dans mes bras : je sens couler mes larmes.

(à M. Dorsan.)

Viens aussi , mon ami , viens , je te rends les armes ,
 Je cède à ta bonté , je cède à ta raison ,
 Et mon cœur attendri leur doit sa guérison.

(à Gervais.)

(à Justine.)

Oublions tout , Gervais. Toi , reste ici , ma chère.

JUSTINE , avec sensibilité.

Non , madame , il est temps que je songe à mon père ;
 Qu'il recoive de moi les soins et les secours

Que sa fille aurait dû lui prodiguer toujours ;
Et je paîrai bien mieux ce tribut légitime ,
Puisqu'en quittant ces lieux j'emporte votre estime.

EUGÉNIE.

Quoi ! tu t'en vas encor ?

(*scène muette entre Eugénie , Gervais et Justine ;
ces derniers sortent.*)

Mad. DORSAN.

Je ne puis la blâmer.

Ah ! le premier des biens est de se faire aimer :
J'en conviens , je le sens ; de ma triste conduite
La haine , l'abandon , devaient être la suite.
Et toi , dont le bonheur était empoisonné
Par mes transports jaloux , tu m'as tout pardonné.
Trop long-temps à ton cœur le mien a fait injure ;
Tu ne te plaindras plus d'une erreur que j'abjure.

(*elle lui donne la boîte d'or.*)

Tiens , reprends cette boîte et son fatal secret ;
Il a fait mon tourment , je l'avoue à regret :
Mais à tous mes soupçons pour jamais je renonce.

M. DORSAN.

Je vais te l'indiquer : c'est ma juste réponse.

(*à part.*)

Je dois ce sacrifice à sa tranquillité.
(*il ouvre le double-fond de la boîte , au moyen d'un
ressort.*)

Mad. DORSAN , voyant un portrait.

Ciel ! un portrait de femme !

M. DORSAN.

Eh bien ! en vérité ,

De tes transports jaloux te voilà revenue :
Je m'en aperçois.

Mad. DORSAN , avec émotion.

Mais une femme inconnue !

EUGÉNIE , regardant par-dessus l'épaule de madame
Dorsan.

Oh ! comme elle est jolie !

M. DORSAN.

En deux mots , finissons ;

ACTE II, SCÈNE VII.

41

Je ne veux point laisser matière à tes soupçons :
Crois-moi , né de l'idée et de la fantaisie ,
Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie ;
Je me voue à jamais au sort le plus fatal ,
Si l'univers entier a son original.

Mad. DORSAN.

C'en est assez : de moi je suis enfin maîtresse.
Je garde ce bijou , présent de ta tendresse ;
A nos jeunes amans je permets d'espérer
Qu'ils s'uniront un jour ; et , pour mieux réparer
L'injure qu'a soufferte une honnête famille ,
Je cours au bon Gervais redemander sa fille.

SCÈNE VIII.

M. DORSAN , MADAME DORSAN , FERVAL ,
EUGÉNIE , GERVAIS , JUSTINE , D'ARAN-
VILLE *entre au moment où madame Dorsan em-
brasse son mari.*

D'ARANVILLE.

AH ! l'on s'embrasse ici ? Parbleu ! c'est du nouveau ,
Pour le coup.

Mad. DORSAN , *dédaigneusement.*

Vous trouvez ?

D'ARANVILLE.

J'aime fort ce tableau :

C'est un original dont la copie est rare.

Mad. DORSAN , *avec l'air de ne guère aimer
d'Aranville.*

Elle le sera moins , monsieur ; et je déclare
Que si de l'amitié les soins officieux
Ne troublent plus la paix qui renaît dans ces lieux ,
On l'y verra long-temps.

(*elle sort.*)

D'ARANVILLE.

Bon ! un trait d'épigramme
Qui ne peut me blesser , décoché par ta femme :
Jusqu'à ce que ton cœur se soit bien raffermi ,
Je n'en serai pas moins ton guide et ton ami.

(*il le prend à part.*)

Ah çà, la pauvre enfant d'hier est arrivée.

M. DORSAN, à basse voix.

Ah ! grands dieux ! mon ami, tu ne l'as point trouvée ?

D'ARANVILLE.

Non vraiment. Le pis est que, comme de raison,
Elle a de prime abord demandé ta maison,
Maison connue. As-tu quelque valet fidèle
Qui veille ici ?

M. DORSAN.

Mes gens ne veillent que pour elle.

Elle passe sa vie à les interroger.

D'ARANVILLE.

Eh bien ! si l'un de nous restait ?

M. DORSAN.

Autre danger,

Autre objet de soupçons.

D'ARANVILLE.

Près des Messageries,

Il est, comme tu sais, quelques hôtelleries.

M. DORSAN.

Fort bien ; c'est le plus sûr.

EUGÉNIE, à Ferval, tout bas.

Qu'ont-ils donc ?

FERVAL, de même, et bien tendrement.

Taisez-vous.

D'ARANVILLE.

Ne perdons pas de temps. Ferval, viens avec nous.

(*bas à M. Dorsan.*)

C'est un garçon prudent qui peut nous être utile.

EUGÉNIE, naïvement.

Vous le ramenez ?

D'ARANVILLE.

Oui, oui, va, sois tranquille ;

Nous répondons de lui.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, *seule.*

MAIS voyez donc un peu
Cette rage qu'il a d'emmener son neveu !
Il aurait pu du moins me tenir compagnie :
Me voilà toute seule ; il faut que je m'ennuie.
C'est bien désagréable. Un jour ils s'uniront ,
Dit ma mère ; et quel jour ? cela sera-t-il prompt ?
Il me tarde bien fort de devenir épouse ,
Seulement pour savoir si je serai jalouse.
Quel silence à présent ! si j'allais chez Gervais ?
Non ; peut-être maman le trouverait mauvais :
Il faut rester. Que faire ? Ah ! j'ai là les paroles
Qu'il m'a faites sur l'air dont nos dames sont folles.
Allons à mon piano. Je ne crains plus l'ennui ,
Et je chanterai bien , la chanson est de lui.
(*Elle entre dans un cabinet où est son piano.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I^{re}.BLAISOT, *seul.*

PARBLEU ! j'étais bien dupe ; il en faut convenir.
Le carrosse aujourd'hui n'a pas voulu venir ;
Et ce n'est ma foi pas une grande merveille :
Pourquoi ? c'est qu'il était arrivé de la veille.
Un quidam me l'a dit ; et , comme de raison ,
Je m'en suis revenu tout droit à la maison.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, BLAISOT.

EUGÉNIE.

AH ! ah ! c'est toi, Blaisot ?

BLAISOT.

C'est moi, mademoiselle,
Qui vous fais compliment.

EUGÉNIE.

De quoi ?

BLAISOT.

D'une nouvelle

(souriant finement.)

Que vous savez déjà ; j'en suis sûr.

EUGÉNIE.

Mon dieu non.

BLAISOT.

Madame de Ferval ! c'est un bien joli nom,
Pas vrai ? Qu'en pensez-vous ?

EUGÉNIE.

Bien plus joli qu'un autre.

BLAISOT.

Eh bien, ce joli nom sera bientôt le vôtre.

EUGÉNIE.

Quoi ! tu sais ?...

BLAISOT, *avec une finesse confiante.*

Chut ! Suffit que je sais le fin mot.

Tout est dit. Et celui de madame Blaisot,
Comment le trouvez-vous ?

EUGÉNIE.

Charmant !

BLAISOT.

C'est à Justine

Que votre serviteur aujourd'hui le destine ;
Je me fais un devoir de vous en prévenir.
Mais je ne la vois pas.

EUGÉNIE.

Elle va revenir,

Pent-être.

BLAISOT

Elle est dehors ?

EUGÉNIE.

Pour une bagatelle.

SCÈNE III.

MADAME DORSAN , EUGÉNIE , BLAISOT.

EUGÉNIE , à sa mère qui entre.

EH bien ! chère maman , Justine revient-elle ?

Mad. DORSAN.

Justine était absente avant la fin du jour.

J'irai la voir encore et presser son retour ,

Auquel je crois pourtant que j'ai tort de prétendre.

Elle est fière , ta bonne !

EUGÉNIE.

Oui ; mais elle est si tendre !

BLAISOT , avec l'air d'en savoir quelque chose.

Oh ! pour ça j'en répons.

EUGÉNIE.

Si vous le permettez ,

Je vais dans un billet lui peindre vos bontés.

Blaisot le portera.

Mad. DORSAN.

Soit. Dis bien à ta bonne

Que je l'attends ici pour qu'elle me pardonne.

A propos , j'oubliais un grand événement :

J'ai trouvé mon mari , son ami , ton amant ,

Qui tous trois , m'ont-ils dit, allaient chez un notaire.

Devines-tu pourquoi ?

EUGÉNIE , souriant ingénument.

Non , mais laissez-les faire.

Ah ! si je dois avoir mon amant pour époux ,

Il me sera plus cher en le tenant de vous.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DORSAN , BLAISOT , à l'écart ; puis
UN VOITURIER.

Mad. DORSAN , à part.

LE mal qu'on sait n'est rien près du mal qu'on redoute.
Pour séduire un valet je sens ce qu'il m'en coûte ;
Mais il faut à mon sort payer ce vil tribut :
Tâchons donc d'amener ce valet à mon but.

(haut.)

Tu t'éloignes , Blaisot ? Tu supposes , je gage ,
Que je vais te gronder ?

BLAISOT , à part.

Mais c'est assez l'usage.

Mad DORSAN.

Approche et ne crains rien. Pourtant , à la rigueur ,
Je pourrais t'accuser des tourmens de mon cœur.

BLAISOT.

Moi ! madame ?

Mad DORSAN.

Oui , Blaisot. C'est toi qui suis ton maître
En tout temps, en tous lieux : toi seul peux donc connaître
Les endroits qu'il fréquente et tout ce qu'il y fait.
Je sens que mon bonheur ne peut être parfait ,
Si d'un époux si cher j'ignore la conduite.
Tu vois, par ton silence, à quoi tu m'as réduite ,
A le persécuter , à vous tourmenter tous :
Va, quand l'amour voit clair, l'amour n'est point jaloux.

BLAISOT.

C'est vrai ; mais par malheur on dit qu'il n'y voit goutte.
Le vôtre , par exemple , est toujours dans le doute ;
A vous ouvrir les yeux on met tout son savoir ,
Et vous, vous les fermez exprès pour ne rien voir ;
Ou bien vous les ouvrez pour voir tout effroyable.
Si j'accusais monsieur , oh ! je serais croyable !
Mais comme je ne puis en dire que du bien ,
Blaisot vous est suspect , et Blaisot ne dit rien.
Oh ! que je ne suis pas comme ces domestiques ,

Bien fourbes , bien fripons , flatteurs , bien politiques ,
 Qui pour vous trahiront votre époux aujourd'hui ,
 Et demain à coup sûr vous trahiront pour lui.
 Je ne sais , d'honneur , pas à quoi pensent les maîtres
 De prodiguer l'argent pour s'entourer de traîtres !
 Moi , j'ai pris mon parti : tout entendre , tout voir ,
 Ne pas souffler le mot , c'est là tout mon devoir.

Mad. DORSAN.

Ce procédé , Blaisot , te paraît-il honnête ,
 Quand un mot peut calmer et mon cœur et ma tête ?
 Si tu n'as de ton maître à dire que du bien ,
 Te taire , c'est risquer son repos et le mien.
 Malgré l'intimité du nœud qui nous rassemble ,
 L'usage nous défend d'être toujours ensemble ;
 Mais qu'il me serait doux d'apprendre à son retour
 Que même en mon absence il songe à notre amour ,
 Que je suis en tous lieux présente à sa pensée !
 En quoi ta probité serait-elle offensée ?
 En quoi trouverais-tu blâmable ou dangereux
 Un zèle qui rendrait deux époux plus heureux ?

BLAISOT.

Vraiment je parlerais , ce n'est pas là l'histoire ;
 Mais qui me répondra que vous voudrez me croire ?
 Car passer pour menteur lorsque l'on dit le vrai ,
 C'est fort désobligeant.

Mad. DORSAN.

Eh bien ! fais-en l'essai.

Sur ta sincérité me voilà rassurée.
 Tes soins entretiendront la douce paix jurée
 Entre ton maître et moi.

BLAISOT.

Depuis quand ?

Mad. DORSAN.

De tantôt.

BLAISOT.

Pour combien ?

Mad. DORSAN.

Pour toujours ; il ne tient qu'à Blaisot.

BLAISOT.

Il faudrait donc vous rendre un compte ?

Mad. DORSAN.

Oui, bien fidèle.

BLAISOT.

Oh ! si je vous promets , fiez-vous à mon zèle ;
Et puis d'ailleurs faisons un accord entre nous :
Justine va rentrer ; me voilà son époux :
Tandis que j'épierai le mari de madame ,
Il faudra que madame épie aussi ma femme ;
Et puisque de nos cœurs le repos dépend d'eux ,
Nous aurons intérêt à dire vrai tous deux.

Mad. DORSAN , *se détournant.*

Juste ciel ! à ce point j'ai pu me compromettre !
Allez voir si ma fille achève enfin sa lettre.

(*Blaisot sort.*)

Ferval m'a refusée au nom de l'amitié :
Blaisot veut avec lui me mettre de moitié.
Voilà le prix honteux d'un honteux stratagème.
C'en est trop ; il est temps de rentrer en moi-même ;
Cessons de tourmenter , d'outrager mon époux :
Sur sa fidélité puisqu'ils s'accordent tous ,
Croyons , pour mon repos , qu'il est ce qu'il doit être.

UN VOITURIER , *à un valet dans la coulisse.*

De ce logis enfin montrez-moi donc le maître ?

Mad. DORSAN.

Vous voyez la maîtresse.

LE VOITURIER.

Ah ! madame , excusez.

Voilà mon *memento* ; tenez , voyez , lisez.

(*il présente son livre à madame Dorsan , qui lit ce qui suit.*)

« Aller chez M. Dorsan , de la part d'une jeune per-
» sonne qui lui est adressée de Tours , et lui annoncer
» son arrivée. »

(*quand elle a lu , le voiturier reprend son registre.*)

Eh ! quelle est , mon ami , cette jeune personne ?

LE VOITURIER.

Ah ! je n'en sais rien ; mais , à ce que je soupçonne ,
Elle est très-comme il faut. J'aurais bien dû venir
Hier au soir , mais on est trop pressé pour tenir
Tout ce que l'on promet.

Mad. DORSAN.

Qu'est-elle devenue ?

LE VOITURIER.

Je la crois dans l'auberge où je l'ai descendue.

Dans une auberge, là, tout près de nos bureaux.

Mad. DORSAN, *à part*.

O ciel ! faut-il m'attendre à des tourmens nouveaux ?

(*haut.*)

Conduisez-moi, je veux l'aller chercher moi-même.

LE VOITURIER, *avec confiance*.

Vous allez bien l'aimer, car tout le monde l'aime.

(*Elle sort avec le voiturier.*)

SCÈNE V.

BLAISOT, *ensuite* CLÉMENCE.

BLAISOT.

MADAME, ah ! ah ! madame, et la voilà qui part.

Bon voyage. Pourtant je suis un fin renard.

Là ; c'est la vérité, son œil me cherchait l'ame ;

Mais monsieur ne fait rien qui mérite le blâme,

Et quand cela serait, bien loin de l'avertir,

Quitte à mourir de faim, j'aimerais mieux sortir.

C'est un cruel tourment que cette jalousie !

Après tout, laissons la faire à sa fantaisie,

Et, liés une fois par le nœud conjugal,

Allons, Justine et moi, chez monsieur de Ferval,

Il faut absolument changer de domicile,

Parce que, dans le vrai, j'aime à vivre tranquille.

Souvent, sur le bonheur, j'entends de beaux propos :

Le bonheur, mes amis, n'est rien que le repos.

Eh ! bon Dieu ! que de temps pour un chiffon de lettre !

Finira-t-elle ? Ah ! ah !

(*il voit Clémence, conduite par un valet, qui se retire après l'avoir amenée dans le salon.*)

CLÉMENCE, *arrivant à pas lents*.

Quel accueil me promettre,

Hélas !

Desforges.

LA FEMME JALOUSE.

BLAISOT, *s'approchant.*

Mademoiselle, un minois si joli
Vous en promet un bon.

CLÉMENCE.

Vous êtes trop poli,

Monsieur.

BLAISOT.

Moi? point du tout : votre figure annonce...

CLÉMENCE, *à part.*

L'avis n'est point reçu, puisqu'il est sans réponse.

BLAISOT, *familièrement.*

Qui vous amène ici?

CLÉMENCE.

C'est à monsieur Dorsan

Que je voudrais parler, monsieur.

BLAISOT.

Il est absent.

CLÉMENCE.

Eh bien! je reviendrai.

BLAISOT, *l'arrêtant par le bras.*

Vous êtes bien pressée.

Contez-moi.

CLÉMENCE.

C'est à lui que je suis adressée.

BLAISOT, *à part.*

Ah! pourquoi pas à moi?

CLÉMENCE.

C'est lui qui doit savoir

L'objet qui me conduit.

BLAISOT.

En ce cas, au revoir.

Si vous voulez demain faire votre visite,
Vous trouverez monsieur.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE , CLÉMENCE , BLAISOT.

EUGÉNIE , *donnant sa lettre à Blaisot.*

Tiens , mon ami , va vite.

(*à part.*)

Ah ! l'aimable personne !

(*elles se saluent ; Blaisot les regarde avec étonnement.*)

EUGÉNIE , *avec un petit dépit.*

Allons , Blaisot , va-t'en.

BLAISOT .

(*bas , à l'oreille de Clémence.*)

Je pars... Mademoiselle est de monsieur Dorsan

La fille , (*filie unique*) et se nomme Eugénie.

(*Il sort très-vite après cette confidence.*)

SCÈNE VII.

EUGÉNIE , CLÉMENCE.

EUGÉNIE , *regarde quelque temps Clémence avec beaucoup d'attention , mêlée d'intérêt , et dit naïvement.*

JE sens en vous voyant une joie infinie ,
Mademoiselle... vrai.

CLÉMENCE.

C'est un grand bien pour moi.

EUGÉNIE.

(*à part.*)

Ah ! tant mieux . Mon cœur bat , je ne sais pas pourquoi .

Eh ! quelle est-elle donc cette jeune étrangère ,

(*haut.*)

Qui depuis un instant ?... Rassurez-vous , ma chère ,

(*à part.*)

Pourquoi donc à la voir ai-je tant de plaisir ,

Que de la voir toujours j'ai déjà le désir ?

(*haut , après un temps.*)

Tenez , embrassons-nous , car je m'en meurs d'envie .

CLÉMENCE.

Ah ! d'un si doux accueil que mon ame est ravie !
Je sens couler mes pleurs.

EUGÉNIE.

Je vais pleurer aussi.
C'est singulier ! Qui peut nous attendrir ainsi ?

CLÉMENCE.

Vous, c'est la pitié : moi, c'est la reconnaissance.

EUGÉNIE.

Vous ne m'en devez pas. Je cède à la puissance
D'un sentiment bien doux, qui n'est point la pitié ;
Et je croirais plutôt que c'est de l'amitié.

CLÉMENCE.

Je suis plus digne, hélas ! de l'une que de l'autre,
Et je viens l'implorer.

EUGÉNIE.

Quel sort est donc le vôtre ?
Dites, ma bonne amie ? Oh dites-moi bien tout.
Si de vous obliger je puis venir à bout,
Savez-vous qui des deux sera la plus heureuse ?
Eh bien ! ce sera moi.

CLÉMENCE.

Quelle ame généreuse !

EUGÉNIE.

Eh ! mon Dieu ! calmez-vous. Vous voilà tout en pleurs ;
Vous avez sûrement eu de bien grands malheurs.

CLÉMENCE.

Un seul les a faits tous ; c'est ma triste naissance.
Le sort de mes parens m'ôta la connaissance.
Dès l'enfance élevée aux environs de Tours,
J'ai dû tout mon bien-être aux généreux secours
Que daignait m'accorder monsieur Dorsan.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Mon père ?

CLÉMENCE.

Lui-même ; il me donna, pour me servir de mère,
Une femme prudente et pleine de raison :
J'habitai dix-huit ans sa paisible maison.
Avec tant de vertus pourquoi faut-il qu'on meure !

EUGÉNIE.

Elle est morte ?

CLÉMENCE.

Hélas ! oui ; jour et nuit je la pleure ;
Mais à monsieur Dorsan je devais cet appui ,
Et je viens en chercher un autre auprès de lui.

EUGÉNIE.

Ah ! comptez sur mon père , il le sera lui-même.
L'avez-vous déjà vu ?

CLÉMENCE.

Non , jamais ; et je l'aime ,
Je l'aime cent fois plus qu'un simple bienfaiteur ,
Et comme de ses jours on aimerait l'auteur.
Par vos soins généreux je le verrai , j'espère :
Sans peine , en le voyant , je croirai voir mon père.

EUGÉNIE.

Et moi , je me promets mille et mille douceurs ;
Si vous restez ici , nous serons les deux sœurs.

CLÉMENCE.

Ah ! par quel doux penchant je me sens entraînée !

EUGÉNIE.

Vous avez dix-huit ans ?

CLÉMENCE.

Oui.

EUGÉNIE.

Vous serez l'aînée :

Moi , je n'en ai que quinze.

CLÉMENCE.

A ce titre si doux ,
Mon destin me défend d'aspirer près de vous ;
Mais si , compagne heureuse...

EUGÉNIE.

Et vraiment je l'espère.

Attendez , restez-là , je vais chercher ma mère :
Je la crois au jardin ; dès qu'elle vous verra
Ici , je vous réponds qu'elle vous gardera.

(Eugénie sort en courant.)

CLÉMENCE , seule.

Si la mère a pour moi les bontés de la fille ,
Un doux rayon d'espoir à mes yeux enfin brille.

SCÈNE VIII.

CLÉMENCE, DORSAN, *ensuite* D'ARANVILLE,
puis FERVAL.

CLÉMENCE.

J'ENTENDS.

M. DORSAN.

Qu'on m'avertisse et qu'on n'y manque pas.
Quelle femme! grands dieux! elle accourt sur mes pas.

CLÉMENCE.

Monsieur...

M. DORSAN.

Que vois-je! O ciel! ma surprise est extrême.

CLÉMENCE.

Est-ce monsieur Dorsan?

M. DORSAN, *avec le plus grand trouble.*

Oui, mon enfant, lui-même!

(*à part.*)

Dieu! quel portrait frappant!

CLÉMENCE.

Je tombe à vos genoux.

Vous voilà donc enfin! et je puis...

M. DORSAN, *avec effroi.*

Levez-vous.

Clémence est votre nom?

CLÉMENCE.

Oui.

M. DORSAN, *à part.*

Je crois voir sa mère.

CLÉMENCE.

Mon aspect vous afflige?

M. DORSAN, *avec trouble.*

Eh! que dis-tu, ma chère?

(*à part.*)

Ah! viens, viens dans mes bras. On me suit. Quel effroi!

CLÉMENCE, *avec la plus grande sensibilité.*

Mon bienfaiteur! mon père!

D'ARANVILLE, *survenant brusquement.*

Est-ce elle ?

M. DORSAN, *toujours troublé.*

Oui.

D'ARANVILLE, *s'emparant de Clémence.*

Suivez-moi.

(à M. Dorsan.)

Un seul instant plus tard elle était découverte.

On accourt. Du jardin la porte est-elle ouverte ?

M. DORSAN.

Voilà la clef.

D'ARANVILLE.

C'est bon.

CLÉMENCE, *effrayée.*

Qu'est-ce donc ?

D'ARANVILLE, *à Clémence.*

Calmez-vous.

(à M. Dorsan, très-vite.)

C'est ici, mon ami, qu'il faut braver les coups ;

Garde sur ton secret un silence intrépide :

Songe que de ton sort cette crise décide.

Pour plus de sûreté c'est chez moi que je vais ;

Quand il en sera temps nous irons chez Gervais.

FERVAL, *accourant.*

Voici madame.

M. DORSAN.

Ah ! Dieux !

D'ARANVILLE.

(à M. Dorsan.)

Allons vite. Toi, reste.

Ferme et froid, c'est ton rôle.

(Il sort avec Clémence et Ferval par la porte qui conduit au jardin.)

SCÈNE IX.

M. DORSAN, MADAME DORSAN.

M. DORSAN.

ACHARNEMENT funeste !
 Sans égard , aux bureaux accourir en fureur !
 Compromettre mon nom , le sien.

Mad. DORSAN , *nielleusement ironique*
 C'est une horreur ,

N'est-il pas vrai , monsieur ?

M. DORSAN , *froidement et toujours de même.*

Ah ! vous voilà , madame ?

Mad. DORSAN.

Oui , très-fidèle époux , c'est votre chère femme ,
 Qui vient de demander , sans ruse , sans détours ,
 Quel objet précieux vous attendiez de Tours.

M. DORSAN.

Eh bien ! vous l'a-t-on dit ?

Mad. DORSAN.

(paisiblement.) (en fureur.)

Oui , monsieur , oui parjure !

Quoi ! c'est dans le moment où ta bouche me jure
 D'épargner désormais à mon cœur malheureux
 Des soupçons dévorans et des tourmens affreux ;
 C'est dans le doux moment où ce cœur plus tranquille
 Pour jamais dans le tien croit trouver un asile ;
 Qu'abusant lâchement de ma crédulité ,
 Tu fais les noirs apprêts d'une infidélité !
 Cette fille , voyons , réponds-moi : quelle est-elle ?
 Ceux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'elle était belle.
 Qui l'amène à Paris ? et pour quelle raison
 A-t-elle en arrivant demandé ta maison ?

M. DORSAN.

Il est tout naturel qu'un ami me l'envoie ,
 Et je la recevrais avec bien de la joie.

Mad. DORSAN.

Il est fort bien trouvé cet ami prétendu ;

ACTE III, SCENE IX.

57

Mais sur un mot d'avis on doit être attendu.
En avez-vous un ?

M. DORSAN, *sèchement.*

Non.

Mad. DORSAN.

Pourquoi donc, je vous prie,
A-t-on vu ce matin à la Messagerie
Un de vos gens, Blaisot, s'informer dans les cours ?
Justement le voici qui vient à mon secours.

M. DORSAN, *impatienté.*

Je n'entends pas du tout ce que vous voulez dire.

SCÈNE X.

M. DORSAN, MADAME DORSAN, BLAISOT,
arrivant.

BLAISOT.

CHEZ son père à jamais Justine se retire,
Madame.

Mad. DORSAN.

En ce moment tu viens fort à propos.
N'est-il pas vrai ?...

M. DORSAN.

De grace épargnez mon repos,
Madame, il en est temps. Vous voudrez bien permettre
Que je trouve mauvais de me voir compromettre
Avec tous vos valets. Je fus jusqu'à présent
La dupe de mon cœur, trop bon, trop complaisant :
C'est assez ; cette vie à la fin m'importune.
De deux choses, madame, il faut adopter l'une,
Et sortir à la fin d'un si pénible état.
Je suis un mari tendre, ou je suis un ingrat,
Si de déloyauté j'ai donné quelque signe,
Épargnez-vous des pleurs dont je ne suis pas digne.
Le plus prompt abandon, le plus parfait mépris,
Des crimes d'un époux doivent être le prix :
Mais si toujours amant d'une épouse adorée,
J'ai scrupuleusement gardé la foi jurée ;
Si mes dieux ont été mon amour et l'honneur,

Desforges.

6

Mon épouse est injuste , ou me doit le bonheur.

Mad. DORSAN.

Fais donc le mien , cruel ! et si je te suis chère ,
Apprends-moi sur-le-champ quelle est cette étrangère ;
D'où tu peux la connaître. Eh bien ! que réponds-tu ?
Songe que ton silence expose ta vertu
A de fâcheux soupçons, et que ta protégée
Pourrait être à son tour sévèrement jugée :
Elle est dans l'infortune , on vante ses appas.
Riche et compatissant , tu peux...

M. DORSAN.

N'achevez pas.

J'allais le dévoiler cet innocent mystère :
Vous m'avez éclairé ; je dois , je veux me taire.

Mad. DORSAN , *avec fureur.*

Et moi , que tes noirceurs enfin poussent à bout,
Je deviens furieuse et capable de tout.
Errant depuis seize ans dans une nuit obscure,
Qu'épaississait pour moi ton adroite imposture ,
J'ai paru jusqu'ici t'accuser sans sujet...
A la fin , mes soupçons ont trouvé leur objet.
Tu n'appelleras plus ma juste jalousie
Acharnement cruel , aveugle frénésie :
Mais ne te flatte pas , homme artificieux ,
De dérober long-temps ma rivale à mes yeux.
Dusses-tu la cacher au centre de la terre ,
Je la découvrirai.

BLAISOT.

Mais c'est comme une guerre ,

Cette paix-là.

Mad. DORSAN.

Que dis-je ! où vais-je m'égarer ?

Le parti le plus sage est de nous séparer ,
Monsieur ; nous ne pouvons désormais vivre ensemble ;
Nous maudissons tous deux le nœud qui nous rassemble :
En brisant nos liens nous serons plus heureux.

M. DORSAN.

Oui , vous avez raison ; ces liens douloureux
Ont assez tourmenté ma déplorable vie.
Séparons-nous.

ACTE III, SCENE X.

59

Mad. DORSAN.

Cœur vil ! c'est ta plus chère envie !

Tu veux ta liberté , mais tu ne l'auras pas.

Je vais dès ce moment m'attacher à tes pas :

Je te suivrai partout, je veux être ton ombre.

M. DORSAN , *avec force.*

Finissons. Je suis las des outrages sans nombre

Que j'ai, sans murmurer, souffert jusqu'à ce jour.

La haine est préférable à votre affreux amour.

Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;

Pour la première fois je vais parler en maître :

Vous me l'avez appris. A dater d'aujourd'hui,

Votre époux, désormais, veut commander chez lui.

Jusqu'ici j'ai voulu vous laisser la maîtresse

D'ouvrir tous les papiers venus à mon adresse :

Que cela ne soit plus. Stylés à me trahir,

Que mes gens à moi seul commencent d'obéir ;

Sans cela, point de grace, ils sont tous à la porte.

Le soir ou le matin, que j'entre ou que je sorte,

J'entends autour de moi n'avoir plus d'espions,

Et sauvez-moi surtout l'ennui des questions :

Je fus assez long-temps outragé par vos doutes.

Que ceci soit, chez moi, dit une fois pour toutes ;

Que ce plan, à la lettre, y soit exécuté :

Car si par vous encor je suis persécuté,

C'est moi, moi qui de vous à jamais me sépare.

Vous connaîtrez un jour l'erreur qui vous égare ;

Vous maudirez vos torts, vos soupçons insultans ;

Vous voudrez revenir ; il ne sera plus temps.

Adieu, madame.

(il rentre chez lui, et ferme brusquement sa porte.)

Mad. DORSAN, *prête à s'évanouir.*

O ciel ! c'est ainsi qu'il me laisse ;

Je succombe.

BLAISOT, *courant à elle.*

Madame !... Elle tombe en faiblesse.

(Madame Dorsan se laissant aller sur Blaisot.)

BLAISOT, *la traînant à un fauteuil.*

Monsieur ! holà monsieur ! venez la secourir.

Il est sourd.

LA FEMME JALOUSE.

Mad. DORSAN, *se levant brusquement.*

Le cruel me laisserait mourir !

BLAISOT, *stupéfait et à part.*

Tiens, moi qui la croyais tout près de l'autre monde,
Se trouver mal et bien en moins d'une seconde !
Ma foi, c'est fort adroit.

SCÈNE XI.

M. DORSAN, MADAME DORSAN, FERVAL,
EUGÉNIE, BLAISOT.

Mad. DORSAN, *à part.*

O BARBARE Dorsan !

EUGÉNIE, *à Ferval en entrant.*

Je veux parler, vous dis-je, à ma chère maman.
Vraiment, si j'en croyais votre éternelle envie,
A jaser avec vous je passerais ma vie.

Mad. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire ?

EUGÉNIE.

En deux mots le voici.

(*à ces mots M. Dorsan sort de son appartement, et se tient à l'écart.*)

Une jeune personne est arrivée ici
Depuis une heure, au plus, et demandait mon père.

Mad. DORSAN, *avec feu.*

(*à part.*)

Achève, mon enfant. Je saurai le mystère.

EUGÉNIE.

Elle est jolie, elle a surtout de grands malheurs,
Qu'elle contait si bien que je fondais en larmes.

(*à Ferval qui la tire par sa robe pour l'empêcher de continuer.*)

Laissez-moi donc parler.

Mad. DORSAN, *à Ferval, avec sévérité.*

(*à sa fille.*)

Monsieur ! Poursuis, ma fille.

EUGÉNIE.

La pauvre infortunée ignore sa famille ;

Mon cher papa , dit-elle , est son unique appui.
J'ai couru vous chercher ; car vous , c'est comme lui.

Mad. DORSAN.

Où donc est-elle , enfin ?

EUGÉNIE.

Chez monsieur d'Aranville

(ici Dorsan sort précipitamment.)

C'est lui probablement qui lui donne un asile ;
Moi , j'aurais désiré que vous pussiez la voir ,
Parce qu'à la maison j'aurais voulu l'avoir
Avec Justine.

BLAISOT.

Ah ! oui ; Justine est chez son père ,
Et n'en veut pas sortir.

EUGÉNIE.

Quoi ! toujours en colère ?

J'irais bien si maman voulait.

Mad. DORSAN.

Soit , je le veux.

(à part.)

Blaisot va t'y conduire : ils me gênaient tous deux.

(Eugénie et Blaisot sortent : Ferval voudrait les suivre ,
madame Dorsan l'arrête.)

SCÈNE XII.

MADAME DORSAN , FERVAL.

Mad. DORSAN.

ABRÉGEONS les discours , abrégeons mon supplice.
Je vous l'avais bien dit : vous êtes leur complice.

FERVAL , avec effroi.

De qui ?

Mad. DORSAN.

Vous m'entendez. Un enfant par un mot
Vient de déconcerter cet odieux complot ;
Et vous favorisez ces manœuvres indignes ,
Vous !

FERVAL.

Madame , en honneur...

Mad. DORSAN.

N'ai-je pas vu vos signes ?

Et n'indiquaient-ils pas, avec trop de clarté,
Le plan de trahison entre vous concerté ?

FERVAL, avec la plus grande chaleur.

Réfléchissez, madame ; est-il bien vraisemblable
Qu'à ce point envers vous je veuille être coupable ?
Supposons que je puisse oublier mon bonheur ;
Vous tromper, n'est-ce pas renoncer au bonheur
Que vous avez daigné promettre à ma tendresse ?
Du destin de mes jours n'êtes-vous pas maîtresse ?
Et puis-je vous trahir sans me sacrifier ?

Mad. DORSAN.

Il faut plus que des mots pour vous justifier.
Chez votre oncle par vous je veux être conduite,
Avant qu'on ait le temps de ménager sa fuite ;
Je prétends la chercher dans toute la maison,
Et savoir une fois si j'ai tort ou raison.

FERVAL.

(à part.)

(haut.)

Nous voilà tous perdus ! Madame sait peut-être
Que dans cette maison je ne suis pas le maître ?

Mad. DORSAN.

Défaite.

FERVAL.

Examinez.

Mad. DORSAN.

Je n'examine rien.

Partons, ou plus d'hymen. Voyez, pensez-y bien.

FERVAL, à part.

Ou les exposer tous, ou perdre ce que j'aime !

Mad. DORSAN.

Vous hésitez, monsieur ? eh bien, j'irai moi-même.

FERVAL.

Arrêtez ; je vous suis.

Mad. DORSAN.

Votre main.

FERVAL.

La voilà.

(à part en sortant.)

Dieux ! un prodige seul peut nous tirer de là.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le maison de Gervais.

SCÈNE Ire.

GERVAIS, JUSTINE.

GERVAIS, *rangeant quelques meubles par-ci, par-là.*

Bon ! tout est à peu près comme le veut mon maître.

Un meuble simple et propre. Hein ? tu dois t'y connaître, Toi ; qu'en dis-tu ?

JUSTINE, *soupirant.*

Très-bien, mais pourquoi ces apprêts ?

Pourquoi les fallait-il si prompts et si secrets ?

Quelle est donc, en un mot, cette jeune personne,

Qui doit vivre chez vous, et sans qu'on l'y soupçonne ?

GERVAIS.

Pourquoi ces questions ?

JUSTINE.

Je ne sais ; mais je crains

De grands troubles pour eux, pour vous de grands chagrins.

GERVAIS.

Écoute, mon enfant. Mon maître avait un père,

Duquel, heureusement, le fils en tout diffère.

L'un était, dans ses goûts, ardent, impétueux ;

L'autre est modéré, sage, et vraiment vertueux.
 L'un voulait m'enrichir pour caresser ses vices ;
 L'autre me chasserait pour de pareils services.
 Un homme tel que lui ne fait rien sans raison.
 Penses-tu que j'aurais accepté sa maison,
 Si son intention m'avait été suspecte ?
 On respecte toujours celui qui se respecte.
 Et de ce lieu pour nous, s'il veut se dépouiller,
 Son projet, à coup sûr, n'est pas de le souiller.

JUSTINE.

Douter de sa vertu ! que le ciel m'en préserve,
 Mon père ! et le moyen quand elle se conserve
 Au milieu des assauts que, par excès d'amour,
 Sa jalouse moitié lui livre nuit et jour ;
 Mais voilà justement le motif de ma crainte.
 A fuir un lieu chéri son erreur m'a contrainte :
 Vous savez à présent si c'était une erreur.

GERVAIS.

N'en parlons plus.

JUSTINE.

Eh bien ! cette même terreur
 Que je lui causais, moi, qui n'en étais pas digne ;
 Pensez à son effet, pour peu qu'un léger signe
 Lui fasse apercevoir que vous avez chez vous
 Quelqu'un qu'entre vos mains a remis son époux.

GERVAIS.

Mais ce signe fatal il faut qu'on le lui donne.

JUSTINE.

L'œil jaloux n'a besoin du secours de personne.
 Elle devinera.

GERVAIS.

Soit ; mais le pis-aller ?

Voyons. Que sa fureur vienne ici s'exhaler ;
 Je ne dirai qu'un mot : chez moi je suis le maître,
 Madame. Si chez lui monsieur ne veut pas l'être,
 Tant pis. J'obéissais quand c'était mon devoir ;
 Sur Gervais maintenant vous n'avez nul pouvoir.
 Qu'aurait-elle à répondre ? Ah ! pour braver l'orage,
 Que mon maître n'a-t-il un peu de mon courage !

Mais , puisqu'il n'ose rien , je me dois aujourd'hui
Au soin de le servir et d'oser tout pour lui.

JUSTINE.

Puisse un tel dévouement, digne au fond qu'on l'approuve,
Ne pas accroître encor les tourmens qu'il éprouve !
Et puissiez-vous surtout n'en être pas puni !

GERVAIS.

Va , va , je ne crains rien.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, GERVAIS, JUSTINE, BLAISOT.

EUGÉNIE, à *Justine*.

EH BIEN ! c'est donc fini ?

Tu ne veux pas venir, ma bonne ?

JUSTINE.

Quoi ! vous-même,

Vous daignez...

EUGÉNIE.

Tais-toi donc. Tu sais bien que je t'aime.

Tu peux ne plus vouloir demeurer avec moi ;

Mais , moi je ne peux pas rester long-temps sans toi.

JUSTINE, à *Eugénie*.

Vous ajoutez sans cesse à ma reconnaissance.

(à *Gervais*.)

Mon père, vous saurez que , pendant votre absence ,

J'ai reçu d'Eugénie un message bien doux ,

Et j'allais à l'instant en causer avec vous.

(à *Eugénie*.)

Voyez quelle bonté ! Vous voulez bien permettre

Que je montre à mon père une aussi chère lettre ?

EUGÉNIE, à *Justine*.

(à *Gervais*.)

Oui. Mais je te préviens que c'est fort mal écrit ,

D'abord : j'ai bien un cœur ; mais je n'ai pas d'esprit.

GERVAIS.

Aimable enfant !

EUGÉNIE, à *Justine*.

Veux-tu pardonner à ma mère ?

JUSTINE.

Moi, j'ai tout oublié. Détruisez sa chimère ;
Je jure qu'à l'instant je marche sur vos pas.

BLAISOT, *avec importance.*

Moi, je vous avertis que je n'y consens pas.

EUGÉNIE.

Eh ! pourquoi donc, Blaisot ?

BLAISOT.

Madame est trop jalouse.

(à Justine.)

Si vous y retournez, cherchez qui vous épouse ;
Parce que, voyez-vous...

JUSTINE.

Quand vous aurez fini,

Vous nous avertirez.

BLAISOT.

Moi, je suis tout uni,

D'abord.

EUGÉNIE.

Mais tais-toi donc.

JUSTINE.

Mon aimable maîtresse,
Je reviendrais ; mon cœur, vos bontés, tout m'en presse ;
Mais quiconque est jaloux est près d'être inhumain.
Outragée aujourd'hui, je le serais demain ;
Et bientôt, sous vos yeux, avec ignominie,
Pour la seconde fois, je me verrais bannie.
Faisons mienx : avant peu vous aurez un époux ;
L'hymen fait, à l'instant je vole auprès de vous,
Si ce plan toutefois a l'aveu de mon père.

EUGÉNIE.

Eh bien ! voilà parler. Embrasse-moi, ma chère.
Et toi, Gervais, consens ; va, tu ne risques rien :
Je réponds qu'avec moi ta fille sera bien.

GERVAIS.

J'y consens de bon cœur. Loin que son sort m'alarme,
Je l'envie.

BLAISOT, à Justine.

A présent cela va comme un charme.
Touchez là, mon enfant, je vous épouserai.

ACTE IV, SCÈNE II.

67

JUSTINE, *à part.*

Et moi, monsieur Blaisot, je vous corrigerai.

SCÈNE III.

M. DORSAN, EUGÉNIE, CLÉMENCE, D'ARANVILLE, GERVAIS, JUSTINE, BLAISOT.

GERVAIS.

QUEL bruit!

M. DORSAN.

C'est moi.

EUGÉNIE, *à Justine.*

C'est elle.

CLÉMENCE.

Ah! Dieu!

M. DORSAN.

Calmez vos craintes.

En ce lieu, mon enfant, vous êtes hors d'atteintes.

(à part, voyant Eugénie.)

Ciel! ma fille!... Il est dit qu'on ne peut l'éviter.

(haut.)

Que fais-tu donc ici?

EUGÉNIE.

Je venais inviter

Justine à revenir, de la part de ma mère.

M. DORSAN.

Justine désormais doit rester chez son père.

D'ARANVILLE, *bas.*

Nous sommes en repos, pour un instant du moins;

Profitons-en: je veux te parler sans témoins.

M. DORSAN.

(bas.) *(haut.)*

Moi de même. Gervais, tu vois la demoiselle

Qui doit loger chez toi.

JUSTINE.

Grands dieux! comme elle est belle!

BLAISOT, *à Justine et à Gervais.*

Ne vous l'ai-je pas dit? belle comme le jour!

LA FEMME JALOUSE.

M. DORSAN, à *Clémence*.

Des vertus, mon enfant, c'est ici le séjour.
 Sans doute il aura droit de vous plaire à ce titre;
 Mais je veux qu'en ce point votre goût soit l'arbitre.
 Il faut aimer le lieu que l'on doit habiter;
 Avec le bon Gervais allez le visiter.

(bas à Gervais.)

Amuse-les.

GERVAIS, à qui son maître a fait des signes, et qui
 les a bien compris, dit à Eugénie, à Justine et à
 Blaisot.

Venez tous voir mon hermitage.
 J'ai fait des changemens qui vous plairont, je gage.
(Ils sortent avec Clémence.)

SCÈNE IV.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

ENFIN, nous voilà seuls ! Ah ça, mon doux ami,
 Tu ne laisseras pas ton ouvrage à demi,
 J'espère ?

M. DORSAN.

Oh ! j'en réponds.

D'ARANVILLE.

Bien. Malgré ton courage,
 Tu viens pourtant ici pour éviter l'orage
 Qu'Eugénie excitait ; mais par quelque hasard
 Crois que le grand secret percera tôt ou tard.
(avec fermeté.)

Alors que feras-tu ? Voyons, parlons en hommes.

M. DORSAN, avec embarras.

Que ferais-tu toi-même ? Au point où nous en sommes,
 Il faudrait bien, après avoir tant combattu,
 De la nécessité se faire une vertu.

D'ARANVILLE.

Tout dire ? Et ton serment ?

M. DORSAN.

Mais tu voulais toi-même...

D'ARANVILLE.

Oui , quand il était temps. Dans mon premier système ,
 Ta fille , en arrivant , te rendait le pouvoir
 Qu'au sein de sa famille un mari doit avoir.
 Tu subjuguais ta femme ; à présent , au contraire ,
 Qu'elle sait qu'à ses yeux tu voulais la soustraire ,
 Tu verserais ton sang pour prouver le lien
 Qui t'unit à Clémence , elle n'en croira rien.
 Entre ta fille et toi sa fureur sera juge.
 Mensonge , criera-t-elle , infâme subterfuge !
 Et bien loin de tarir la source de tes maux ,
 Cet aveu déplacé t'en promet de nouveaux.

M. DORSAN.

Cela n'est que trop vrai : du moins viens à mon aide.
 Tu m'indiques le mal : montre-moi le remède.

D'ARANVILLE.

Faible jusqu'à présent , veux-tu l'être toujours ?
 Souffre : tu n'as pas droit d'attendre mon secours.
 Frémis-tu ? Rougis-tu de cette dépendance ,
 Fruit amer et honteux d'une condescendance
 Que je nomme tout haut pusillanimité ?
 Écoute mes conseils avec docilité.
 Suis-les , et dès ce jour je te rends ton empire.

M. DORSAN.

Ah ! parle , il est bien temps que mon ame respire.

D'ARANVILLE.

Bon ! sous un joug honteux las de te voir fléchir ,
 A tel prix que ce soit je veux t'en affranchir.
 Commence seulement ; je me charge du reste.

M. DORSAN.

Soit.

D'ARANVILLE.

D'abord ce secret , que tu crois si funeste ,
 Ta femme le saura , même sans le chercher ;
 Rien ne s'apprend sitôt que ce qu'on veut cacher.
 Alors ferme l'oreille aux cris de sa démence ;
 Respecte avec ta foi la mère de Clémence :
 Car , en osant trahir un serment solennel ,
 Sans devenir heureux , tu deviens criminel.
 Ton silence d'abord pourra sembler étrange ;

Mais enfin c'est par lui qu'il faut que ton sort change.
 Ce n'est qu'en écoutant l'honneur et l'amitié,
 En cachant ton secret à ta fière moitié,
 Que tu pourras briser le joug qu'elle t'impose ;
 Clémence est le prétexte , et ton bonheur la cause.

M. DORSAN.

Je frémis des horreurs qu'elle va soupçonner.

D'ARANVILLE.

L'innocence a toujours le temps de pardonner.

M. DORSAN.

Qu'en résultera-t-il ?

D'ARANVILLE.

Que ta femme , étourdie
 De voir ce ton si doux qui l'avait enhardie,
 Par un ton fier et mâle à la fin remplacé ,
 Sentira tout d'un coup que son règne est passé.

M. DORSAN.

Je prévois des fureurs , des vapeurs.

D'ARANVILLE.

Que t'importe ?

Tant que de ta faiblesse elle se croira forte ,
 Les fureurs , les vapeurs en iront-elles moins ?
 A-t-elle jamais eu des vapeurs sans témoins ?

M. DORSAN.

Non.

D'ARANVILLE.

Jeu pur !

DORSAN.

De divorce elle fait des menaces ,

Pourtant.

D'ARANVILLE.

C'est t'indiquer ce qu'il faut que tu fasses.

M. DORSAN.

Celui qui nous unit voudrait vous séparer !

D'ARANVILLE.

Celui qui fit le mal voudrait le réparer.
 Ce divorce effrayant que tu prends au tragique ,
 De tes maux , à coup sûr , est le remède unique.

M. DORSAN.

M'en séparer ! grands dieux !

ACTE IV, SCÈNE IV.

71

D'ARANVILLE.

Te voilà tout tremblant!

Ne t'en sépare pas ; mais fais-en le semblant.

M. DORSAN.

Ne pourrions-nous trouver un moyen moins sévère ,
Qui, sans changer son cœur, changeât son caractère,
Et me rendît mes droits sans m'ôter son amour ?
J'y tiens ; ma dureté l'éteindra sans retour ,
Peut-être.

D'ARANVILLE.

C'est assez , homme sans énergie !

Rien ne peut réveiller ton ame en léthargie.
Seize ans t'avaient appris l'effet des moyens doux ;
Un parti différent nous satisfaisait tous :
Il ramenait la paix au sein de ta famille ,
Il corrigeait ta femme , et j'épousais ta fille.

M. DORSAN.

Clémence ?

D'ARANVILLE.

Oui , j'eusse osé lui présenter ma foi ,
Après t'avoir rendu maître absolu chez toi.
Lasse d'être haïe autant que malheureuse ,
Ta femme eût abjuré son erreur douloureuse ;
Bref , un orage court nous menait tous au port ;
Tu ne l'as pas voulu : tu mérites ton sort.

(*il va pour sortir.*)

M. DORSAN.

Arrête.

D'ARANVILLE.

Laisse-moi.

M. DORSAN.

Reviens ; je me résigne.

Des soins de l'amitié je veux être enfin digne :
Quoi qu'il puisse en coûter à ma femme , à mon cœur ,
Je sens trop qu'il est temps d'employer la rigueur ;
Je le dois au repos de toute ma famille ,
A l'ami qui veut bien se charger de ma fille :
Puisse l'occasion s'en offrir dès ce jour !

D'ARANVILLE.

Et puisse la raison dompter enfin l'amour !

M. DORSAN.

J'en fais serment.

D'ARANVILLE,

Tant mieux : agis en conséquence.

Alors, si je lui plais, j'épouse ta Clémence.

Trop heureux d'avoir fait son bonheur et le tien,

Je n'exige du reste et n'examine rien.

SCÈNE V.

M. DORSAN, D'ARANVILLE, FERVAL,
accourant essoufflé.

FERVAL.

Ici je me doutais que vous seriez ensemble.

Tant mieux.

D'ARANVILLE.

Comme il est pâle !

FERVAL.

Eh ! mais, c'est que je tremble.

D'honneur ! je tremble encore !

D'ARANVILLE.

Eh bien ! achève donc !

FERVAL.

Dans l'instant. Avant tout je voudrais mon pardon.

D'ARANVILLE.

(vivement.)

De quoi ? Parleras-tu ? Voyons.

FERVAL.

De la licence

Que j'ai prise d'aller chez vous en votre absence.

Madame l'exigeait d'un ton très-absolu ;

Il a fallu vouloir tout ce qu'elle a voulu.

D'ARANVILLE.

Bon ! n'est-ce que cela ? Va, va, je te pardonne.

(en riant.)

Et qu'a-t-elle trouvé chez moi ?

FERVAL.

Mon Dieu ! personne,

Par un heureux hasard que je ne comprends pas.

ACTE IV , SCENE V.

73

Mais dans votre logis, du haut jusques en bas,
Elle a tout renversé.

M. DORSAN.

Quelle horrible conduite!

FERVAL.

Lasse enfin de chercher, ils auront pris la fuite,
A-t-elle dit : veuillez m'accompagner chez moi,
Monsieur, je rends justice à votre bonne foi,
Et vous aurez le prix promis à votre zèle.
Bref, je viens à l'instant de la laisser chez elle.

M. DORSAN.

Son mal a tout-à-fait égaré sa raison.
Mais ramenons, crois-moi, Clémence en ta maison.
Pour aujourd'hui du moins il n'est pas vraisemblable
Que ma femme y revienne.

D'ARANVILLE.

Elle? elle en est capable;

Mais n'importe. Allons-y : qu'elle vienne me voir :
Et morbleu je m'appête à la bien recevoir!

FERVAL, à M. Dorsan.

Ah! pour votre repos cachez-lui bien Clémence.
Le portrait dirait tout.

M. DORSAN.

Je meurs d'impatience

Que nous soyons chez toi.

D'ARANVILLE.

J'y voudrais être aussi.

Viennent-ils à la fin?

FERVAL.

Mon oncle, les voici.

SCÈNE VI.

M. DORSAN, EUGÉNIE, CLÉMENCE, D'ARANVILLE,
FERVAL, JUSTINE, GERVAIS,
BLAISOT; ensuite MADAME DORSAN.

M. DORSAN.

Mon cher ami Gervais, bien pardon de ta peine.
Je t'enlève Clémence : avec moi je l'emmène.

Desforges.

JUSTINE, *à part.*

Je respire.

GERVAIS.

Monsieur, Gervais est tout à vous.

M. DORSAN.

(*à Clémence.*)

(*à Eugénie.*)

Venez, ma chère enfant. Toi, ma fille, suis-nous.

(*Tous les acteurs en scène prennent le chemin de la porte : les uns pour s'en aller, les autres pour reconduire ceux qui se retirent. Madame Dorsan paraît ; tout le monde reste pétrifié.*)

FERVAL, *à part.*

Grands dieux ! tout est perdu.

M. DORSAN, *à part.*

Ma femme ! je frissonne.

Mad. DORSAN.

Où conduisez-vous donc cette aimable personne, Monsieur ? c'est sûrement cet objet plein d'appas Que vous aviez juré que je ne verrais pas.

(*elle va à Clémence, et la prend par la main.*)

Soyez donc sans effroi. Venez, mademoiselle.

On ne m'a point trompée : elle est vraiment fort belle.

EUGÉNIE.

N'est-il pas vrai, maman ?

Mad. DORSAN.

Ce choix est plein de goût.

Les plus beaux yeux du monde ; enfin, parfaite en tout.

(*elle continue de l'examiner.*)

Mais que vois-je ! Quels traits ! Serait-il bien possible !

Approchez. Ah ! grands dieux ! le coup serait terrible.

M. DORSAN, *à part, tandis que sa femme confronte Clémence avec le portrait.*

Que n'ai-je pu prévoir ce qu'il va m'en coûter !

Mad. DORSAN, *l'examen fait.*

Allons, pour mon malheur, je n'en puis plus douter.

D'ARANVILLE, *bas à M. Dorsan.*

Ferme.

Mad. DORSAN, *à son mari.*

« Né de l'idée et de la fantaisie,

« Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie.

« Je me voue à jamais au sort le plus fatal,
 « Si l'univers entier a son original. »
 Tenez, voyez, monsieur, et jugez-vous vous-même.
 Voilà le digne objet qu'appelaient tes soupirs,
 Et pour qui tu formais de coupables désirs.
 Enfin, voilà le crime, et voilà les complices.

D'ARANVILLE.

Bien obligé.

Mad. DORSAN.

Dis-moi, connais-tu des supplices
 Qui puissent te punir, et dont la cruauté
 Egale ta noirceur et ta déloyauté?
 Et vous, tendres amis, protecteurs de ses vices,
 Connaissez-vous un prix digne de vos services?
 Parlez.

D'ARANVILLE.

Moi, que les cris n'ont pas droit d'effrayer,
 Je réponds et je dis que rien ne peut payer
 Le service important que je voudrais lui rendre.
 Je ne m'explique pas, et l'on peut me comprendre;
 Mais ne me mêlez point dans vos débats d'époux.

Mad. DORSAN.

Ne pas vous y mêler! vous qui les causez tous!
 Vous qui...

D'ARANVILLE.

C'en est assez. Vous voudrez bien, j'espère,
 Ne pas trop oublier qu'un tuteur est un père,
 Et que je suis le vôtre.

Mad. DORSAN.

Oui; vous avez raison.
 De trouble, à votre gré, remplissez ma maison;
 Auprès d'un faible époux calomniez sa femme;
 D'insidieux conseils empoisonnez son âme;
 Soyez toujours son guide et mon persécuteur:
 Je vous respecterai; vous fûtes mon tuteur.

(à Ferval.)

Mais vous, Ferval, comment avez-vous le courage
 D'aider mes ennemis à combler mon outrage?
 Qui m'eût dit qu'avec eux vous seriez de moitié?
 Pourriez-vous de ma fille avoir quelque pitié,

Quand loin d'en accorder aux malheurs de sa mère,
 Vous servez les auteurs de sa douleur amère ?
 Vous me croyiez chez moi, vous ne soupçonniez pas
 Que je serais si prompte à marcher sur vos pas ?
 Mais d'un trouble mortel mon ame était frappée,
 Et mes pressentimens ne m'ont jamais trompée.
 Eh bien ! vous vous taisez ; vous voilà confondu.

FERVAL, *avec dignité.*

Non, madame ; on se tait quand on a répondu.
 Vous pouvez m'arracher le seul bien que j'envie ;
 Vous pouvez à jamais empoisonner ma vie ;
 Mais au moment heureux d'obtenir tant d'appas,
 Que j'ose vous trahir ! on ne le croira pas.

Mad. DORSAN.

Soit. Mais ne comptez plus sur la main d'Eugénie.

EUGÉNIE, *à Ferval.*

Là, vous faites le mal, et moi j'en suis punie.
 (*Ferval, M. Dorsan et d'Aranville la rassurent.*)

Mad. DORSAN, *à Gervais.*

Et toi, vieillard coupable ! Ah, quelle trahison !
 Devais-tu consentir à prêter ta maison ?

GERVAIS.

Vous m'accusez aussi, madame ?

Mad. DORSAN.

Oui, plus qu'un autre.

Ah ! je vois maintenant quel manège est le vôtre !
 Le maître et le valet s'entendent à ravir,
 Et tu ne le sers plus que pour le mieux servir.

GERVAIS, *avec une noble fermeté.*

Croyez-vous avoir droit, au nom de la distance
 Qui sépare de vous ma chétive existence,
 De répandre sur moi l'opprobre et le mépris ?

(*à M. Dorsan.*)

Ah ! monsieur, vos bienfaits sont trop chers à ce prix !
 Deux fois, le même jour, sans motifs légitimes,
 Madame en sa fureur nous a pris pour victimes,
 C'est assez. Viens, ma fille, en quelque asile obscur :
 On est riche partout, quand on a le cœur pur.

Mad. DORSAN.

Vieillard sententieux et pétri d'impudence,

ACTE IV , SCENE VI.

77

Crois-tu par tes grands mots démentir l'évidence ?
Faudra-t-il qu'à mes yeux je n'ajoute plus foi ?
Et cette fille, enfin, n'est-elle pas chez toi ?

GERVAIS.

Ne peut-elle, madame, être chez moi sans crime ?

CLÉMENCE.

N'ajoutez pas, madame au malheur qui m'opprime.
Pour venir implorer de généreux secours,
J'ai quitté la province où je passais mes jours.
D'après ce que je vois, j'y voudrais être encore.

Mad. DORSAN.

Eh! qui donc êtes-vous ?

CLÉMENCE.

Madame, je l'ignore.

Tout ce que je connais de mon sort douloureux,
C'est que, grace à monsieur, il fut moins rigoureux.

Mad. DORSAN.

Votre âge ?

CLÉMENCE.

Dix-huit ans.

Mad. DORSAN.

Et votre nom ?

CLÉMENCE.

Clémence.

J'espérais le bonheur; mon malheur recommence,
Puisqu'à peine arrivée auprès de mon appui,
J'apporte la discorde entre sa femme et lui.

Mad. DORSAN, à son mari.

Vous avez, dix-huit ans, pris soin de cette fille,
Monsieur ?

M. DORSAN, sèchement.

Oui.

Mad. DORSAN.

Vous devez connaître sa famille ?

M. DORSAN.

Oui.

Mad. DORSAN.

Ne puis-je savoir ?...

M. DORSAN.

Non.

LA FEMME JALOUSE.

Mad. DORSAN.

Mais un tel secret . . .

M. DORSAN.

N'est pas le mien.

Mad. DORSAN.

Ah ! ah ! vous êtes bien discret.

M. DORSAN.

Je dois l'être.

Mad. DORSAN.

A qui donc tient un si grand mystère ?

M. DORSAN.

A Clémence elle-même.

CLÉMENCE.

Eh bien ! pourquoi le taire,
Monsieur ? si cela peut calmer . . .

M. DORSAN, *avec douceur.*

Paix, mon enfant.

Mad. DORSAN.

Clémence le permet.

M. DORSAN.

La raison le défend.

Mad. DORSAN.

Quel sort destinez-vous à cette demoiselle ?

M. DORSAN.

Le sort le plus heureux est le seul digne d'elle.

Mad. DORSAN.

Eh bien, pourquoi ne pas la prendre à la maison ?
Est-ce encore un parti proscrit par la raison ?

M. DORSAN.

La chose est impossible.

Mad. DORSAN.

Est impossible ? Ah ! traître !

J'ai donc su t'amener à me faire connaître
Le projet odieux de ton cœur corrompu.
L'exécuter chez moi, tu ne l'aurais pas pu :
Vous auriez craint tous deux, pour votre intelligence,
Ou mon œil pénétrant, ou ma juste vengeance.
Il était en effet plus commode et plus sûr
De chercher dans Paris quelque réduit obscur
Qui, pour long-temps du moins, me dérobat ta proie.

Il est bien malheureux que le hasard m'envoie
A temps pour déranger ce respectable plan,
Et pour rompre le fil d'un aussi beau roman.

(à Clémence.)

Mais sans vous recevoir au sein de ma famille,
Je n'en aurai pas moins grand soin de vous, ma fille.

M. DORSAN.

Que dites-vous ? ô ciel !

Mad. DORSAN.

Je te dis qu'avant peu

Je t'arrache l'objet de ton coupable feu ;
Que pour lui procurer une retraite austère ,
J'implore dès ce jour l'appui du ministère.
De ses yeux vigilans ne crois pas la sauver :
Par ses soins, avant peu, je saurai la trouver.
Tu dois en être sûr ; et quand ton héroïne
Aura subi le sort que mon cœur lui destine,
Je réclame aussitôt le secours de la loi,
Pour briser tous les nœuds qui m'attachaient à toi.

CLÉMENCE.

O ciel ! à quels affronts m'as-tu donc destinée !

M. DORSAN.

Vous menacez de nuire à cette infortunée !
Madame, ce projet est d'un cœur plein de fiel :
Qui pour l'exécuter serait assez cruel ?

(à Clémence)

Mais viens, et de mes bras ne crains pas qu'on t'arrache.
A ton nom, lorsqu'enfin je voudrai qu'on le sache,
Tes plus grands ennemis fléchiront devant toi.

(à madame Dorsan.)

Pour nos nœuds, à quoi sert d'importuner la loi ?
Mon cœur vole au-devant de cet heureux divorce,
Madame, et j'y souscris sans que la loi m'y force ;
Mais si l'un de nous deux a droit à son secours,
Pour briser des liens, longs fléaux de mes jours,
C'est moi seul, et non pas la jalouse furie
Qui paya ma douceur par tant de barbarie.
Quel spectacle effrayant s'offre à moi dans ces lieux !
Tourmens dans tous les cœurs, larmes dans tous les yeux.
Les parens, les amis, les valets et le maître,

Autour de vous, cruelle, il n'est pas un seul être
 Qui de votre fureur n'ait éprouvé les coups.
 Un ami vous restait, et c'était votre époux ;
 Mais qui dans l'univers n'eut pitié de personne,
 Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
 Plus d'espoir de retour, il vous est interdit,
 Et vous vous souviendrez que je vous l'ai prèdit.

EUGÉNIE, *tout en pleurs.*

Maman.

M. DORSAN.

Venez, ma fille, et suivez votre père.

D'ARANVILLE.

Bon ! Partons, si tu veux que cette crise opère.

(*M. Dorsan, en s'en allant avec Clémence et les autres, se retourne avec sensibilité vers sa femme. D'Aranville l'entraîne. Madame Dorsan n'a plus autour d'elle que Gervais, Justine et Blaisot, qui restent pétrifiés. Elle-même, absorbée, et gardant un profond silence, reste quelques instans les bras croisés et la tête penchée sur la poitrine ; ensuite elle la soulève, tourne languissamment les yeux vers le ciel, repose son front sur ses deux mains jointes, et sort à pas lents, sans dire un mot, dans le plus morne désespoir. Gervais, Justine et Blaisot sortent avec elle.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scène est chez M. d'Aranville.

Le théâtre représente un salon-cabinet, avec différentes portes latérales donnant à l'extérieur comme dans l'intérieur de la maison. A la gauche du spectateur, une grande table en forme de secrétaire, sur laquelle sont deux bougies et tout ce qu'il faut pour écrire. D'Aranville, assis dans un fauteuil près de cette table, a la plume à la main. M. Dorsan, assis dans un autre fauteuil, de l'autre côté de la scène, et dans une attitude douloureuse ; une main sur son front, l'autre entre les deux mains de Ferval, debout près de lui ; Eugénie groupée non loin de là, et du même côté, avec Clémence qu'elle console. Tel est le tableau que doit offrir la scène à la levée du rideau.

SCÈNE I^{re}.

D'ARANVILLE, M. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, *dans les attitudes ci-dessus.*

D'ARANVILLE.

EH bien, veux-tu garder un éternel silence ?
Ecrirai-je ?

M. DORSAN.

Ah ! mon cœur s'est trop fait violence.
Non ; tu n'écriras point, je n'y puis consentir.

D'ARANVILLE.

Si j'avais cru te voir sitôt te démentir,
Si j'avais pu penser qu'un éclair de courage
Fût suivi du refus d'achever ton ouvrage,
Et que le plus ardent, le meilleur des amis
Dût finir par se voir lâchement compromis,
Tu peux être bien sûr que cet ami fidèle
N'aurait pas maintenant à rougir de son zèle,
Et que loin de te plaindre et de te secourir,
Sans pitié, sans regret, il t'eût laissé souffrir.

Desforges.

M. DORSAN.

Ami tendre et cruel ! tu me déchires l'ame.
 Tu n'as donc pas bien lu dans le cœur de ma femme ?
 Tu ne conçois donc pas que, seule, sans secours,
 Elle est capable, hélas ! d'attenter à ses jours ?

FERVAL, *très-ému.*

J'irai, si vous voulez.

D'ARANVILLE, *sèchement.*

Il n'est pas nécessaire.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Non, non, c'est moi.

D'ARANVILLE.

Restez, autre bel émissaire :

Vous êtes des enfans ; pleurez ; éloignez-vous.
 Tu crains qu'elle n'attende à ses jours ? Entre nous,
 Pour un instant, peut-être, elle en aura l'envie ;
 Elle est épouse et mère, elle tient à la vie.
 En un mot, je prétends que ceci tourne à bien.
 Qu'as-tu fait jusqu'ici ? du bruit : le bruit n'est rien.
 Mais si déjà son ame en est intimidée,
 Sens donc qu'une démarche encor plus décidée,
 Ajoutant à sa crainte et venant à propos,
 Va te rendre à jamais tes droits et ton repos.

M. DORSAN.

Ce qui porte à mon cœur une atteinte cruelle,
 C'est qu'enfin l'apparence était vraiment pour elle.

D'ARANVILLE, *ironiquement.*

Sans doute, et l'univers croira que c'est à Tours
 Qu'est le dépôt secret de tes tendres amours.
 Rien n'est plus vraisemblable.

M. DORSAN.

Ah ! nous devons l'instruire.

D'ARANVILLE.

Il en est encor temps ; tu peux encor détruire
 Le peu qu'a fait pour toi mon aveugle amitié.
 Va, cours de ton tyran implorer la pitié ;
 Va lui dire, à genoux : Je suis un imbécile
 Qui rapporte à son joug une tête servile.
 Vous me l'avez appris : je suis né pour ramper ;
 De mes fers un instant j'ai voulu m'échapper.

Vous me connaissez trop pour me croire coupable :
 D'un aussi noble effort je ne suis pas capable.
 J'écoutais un ami, dont les soins dangereux,
 Malgré vous, malgré moi, voulaient nous rendre heureux ;
 Aussi je l'abandonne à toute votre haine.
 Punissez d'Aranville, et rendez-moi ma chaîne.
 Va, tu feras ainsi ta paix à mes dépens.

M. DORSAN, *tout en larmes.*

C'en est trop.

D'ARANVILLE.

A quoi bon les pleurs que tu répands ?
 Aux femmes, aux enfans laisse ces faibles armes.
 Sois homme.

M. DORSAN.

Ah ! je n'ai point à rougir de mes larmes ;
 Elles partent d'un cœur que ta sévérité
 A su conduire enfin jusqu'à la vérité.
 Écris !

D'ARANVILLE.

Bon !

M. DORSAN, *avec inquiétude.*

Mon ami ?

D'ARANVILLE.

Quoi ?

M. DORSAN, *hésitant.*

Tâche que la lettre...

Soit douce.

D'ARANVILLE, *s'échauffant.*

Ah ! ça, mon cher, veux-tu bien me permettre
 De disposer au moins de mon style ?

M. DORSAN.

Pardon.

(*d'Aranville écrit.*)

M. DORSAN, *après un temps et en hésitant.*

Tu ne menaces pas d'un entier abandon,
 N'est-il pas vrai ?

D'ARANVILLE, *impatienté.*

Morbleu ! veux-tu dicter toi-même ?

M. DORSAN.

Non. Fais-la seulement souvenir que je l'aime.

Qu'elle entende raison, et que...

D'ARANVILLE, *en colère.*

Finiras-tu ?

M. DORSAN.

Tout est dit.

D'ARANVILLE, *se remettant à écrire.*

(*un temps, il continue et dit tout haut :*)

C'est heureux. Justice à la vertu.

Tout est fait.

M. DORSAN.

Bon ! Voyons.

D'ARANVILLE.

Quoi ?

M. DORSAN.

Ne vas-tu pas lire ?

D'ARANVILLE, *pliant la lettre et la cachetant.*

Point du tout. Est-ce à toi que j'ai l'honneur d'écrire ?

M. DORSAN.

Non ; mais...

D'ARANVILLE.

C'est à ta femme ; et tu ne dois rien voir

De ce que la première elle a le droit de savoir.

Ferval ! sonne un des gens pour porter cette lettre.

Ah ! bon ! voici Gervais ; il pourra la remettre.

SCÈNE II.

D'ARANVILLE, M. DORSAN, FERVAL, EU-
GÉNIE, CLÉMENCE, GERVAIS.

GERVAIS.

Avec plaisir ; Gervais ne demande pas mieux,

Et c'est pour vous servir qu'il accourt en ces lieux.

M. DORSAN.

Eh quoi ! vous avez pu laisser votre maîtresse

Seule, et dans un état !...

GERVAIS.

De bien grande détresse,

Monsieur ; mais seule, non : ma Justine et Blaisot,

Comme si leurs deux cœurs s'étaient donné le mot,

ACTE V , SCÈNE II.

85

Ont voulu sur-le-champ retourner auprès d'elle.
Ils y sont tous les deux : fiez-vous à leur zèle.

M. DORSAN , avec un profond soupir.

Ah ! je suis plus tranquille ! avant de s'en aller ,
Qu'a-t-elle dit ? Sa rage a bien dû s'exhaler.

GERVAIS.

Pas un mot , point de rage , aucune violence :
Entier affaissement ; le plus morne silence.
Son œil mouillé de pleurs s'est enfin soulevé ,
Et...

D'ARANVILLE.

Ton récit bientôt sera-t-il achevé ?
Regarde cette lettre ; elle est pour ta maîtresse ,
Et je puis t'assurer que le message presse.

GERVAIS , prenant la lettre.

Ah ! je cours.

D'ARANVILLE.

Un instant ; mon ami , souviens-toi
De lui dire qu'ici tu n'as trouvé que moi ,
Et que tu ne sais pas où son mari peut être.
Sans quoi tout est perdu pour elle et pour ton maître.

GERVAIS.

J'obéirai.

D'ARANVILLE.

Va vite , et presse ton retour.

(Gervais sort.)

SCÈNE III.

D'ARANVILLE , M. DORSAN , FERVAL , EU-
GÉNIE , CLÉMENCE.

D'ARANVILLE.

L'AFFAIRE , mes amis , prend le plus heureux tour.
Chacun de son côté tremble , gémit et pleure.
Le trouble , grace à moi , finira dans une heure ;
Mais silence , et que rien ne dérange mon plan.

EUGÉNIE.

Oh ! moi , d'abord , pourvu qu'on me rende maman ,
Je me tairai , bien sûr.

CLÉMENCE.

Et moi ! moi ! malheureuse
 Qui fus en peu d'instans pour vous si dangereuse ,
 O mon cher protecteur ! obtiendrai-je de vous
 Un bienfait ? le dernier ? je l'implore à genoux.

M. DORSAN.

Levez-vous, mon enfant, et parlez-moi sans crainte.

CLÉMENCE.

A venir en ces lieux quand le sort m'a contrainte ,
 Pour prix de vos bontés, ah ! je ne croyais pas
 Vous porter le malheur qui s'attache à mes pas.
 A peine je parais, et l'on vous persécute ;
 Aux plus sanglans affronts je suis moi-même en butte.
 L'injustice suppose un accord entre nous :
 Je me croyais bien loin de faire des jaloux !
 J'ai pu souffrir l'affront : mon ame est innocente ;
 Mais je dois l'avouer, le danger m'épouvante ;
 Et ces affreux cachots, prêts à s'ouvrir pour moi ,
 Ont soulevé mon cœur en le glaçant d'effroi.

M. DORSAN, *avec attendrissement.*

Eh ! pouvez-vous penser que je vous abandonne ?

CLÉMENCE.

Non, je ne le crains pas ; mais n'affligez personne.
 Sauvez-moi par pitié de l'horreur des prisons.
 Qu'on m'ouvre seulement l'une de ces maisons
 Que doivent habiter la paix et l'innocence.
 Vous avez bien des droits à ma reconnaissance ;
 Mais si j'obtiens encor cette grace de vous ,
 Monsieur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
 Mon digne protecteur, achevez votre ouvrage ;
 Contentez votre épouse, épargnez-nous l'outrage ;
 Et, pour faire cesser des soupçons trop cruels,
 Venez de votre main m'enchaîner aux autels.

M. DORSAN, *très-ému.*

Moi ? jamais !

CLÉMENCE.

Le couvent est mon unique asile,
 Puisque du monde entier ma naissance m'exile.

M. DORSAN, *avec douleur.*

Ta naissance ?... Ah !...

CLÉMENCE.

Pardon ; je n'en parlerai plus.
 J'ai fait jusqu'à présent des efforts superflus
 Pour connaître le sang qui m'a donné la vie :
 Tout le monde se tait ; j'en dois perdre l'envie.
 Ensevelissez-moi dans quelque humble séjour ;
 Que j'y pleure à jamais l'heure où je vis le jour.
 Mais si vous connaissez les auteurs de mon être ,
 Conduisez à leurs pieds l'enfant qu'ils ont fait naître.
 Du malheur d'exister quand je vais me punir ,
 Que mon père du moins consente à me bénir.

M. DORSAN, à d'Aranville.

Dieu ! vers elle je sens que tout mon cœur s'élançe.
 Je vais parler.

D'ARANVILLE.

Pourquoi te faire violence ?
 Est-il un intérêt plus cher, plus triomphant ?
 Obéis à ton cœur, et nomme ton enfant.

M. DORSAN.

Oui, j'ai trop différé cet aveu plein de charmes.
 O ma fille !

CLÉMENCE.

Qu'entends-je ?

M. DORSAN.

Objet de tant d'alarmes !
 Tu demandais ton père : eh bien ! il t'est rendu.
 Reçois enfin de lui le doux nom qui t'est dû.

CLÉMENCE.

Je serais votre fille !

M. DORSAN.

Oui, ma pauvre Clémence,
 Oui, ton père t'embrasse, et son bonheur commence.

CLÉMENCE.

Mon père ! ah ! pour jamais le mien est assuré.

(avec le plus grand abandon.)

Mon dieu ! pardonnez-moi ; j'avais trop murmuré.

M. DORSAN.

Hélas ! ma chère enfant, tu le devais peut-être ;
 Tu connus l'infortune avant de te connaître :
 De la nécessité l'impitoyable loi

Me força dix-huit ans à t'éloigner de moi.
 Confiée en naissant aux soins d'une étrangère,
 Tu n'as jamais joui des caresses d'un père.
 O ma fille ! ton sort fut long-temps douloureux,
 J'en conviens ; mais , crois-moi , je fus plus malheureux :
 Lorsque j'étais pour toi dans une nuit profonde ;
 Lorsque tu m'ignorais , je te savais au monde.
 Ta mère , digne objet de mon premier amour ,
 Avait perdu la vie en te donnant le jour.
 J'avais pris par penchant une seconde épouse ,
 Et , pour m'accommoder à son humeur jalouse ,
 D'un voile impénétrable il fallut te couvrir.
 Peins-toi , si tu le peux , ce que j'ai dû souffrir ;
 Mais avec ton exil mon aveuglement cesse :
 Chère enfant , ma douceur , ou plutôt ma faiblesse ,
 Ont payé trop long-temps le tribut à l'amour.
 Il est juste qu'enfin la nature ait son tour.

CLÉMENGE.

Ah ! je vois maintenant , et tout mon cœur m'assure
 Qu'il existe , en effet , ce cri de la nature ,
 Cet instinct qui , sans nous , prompt à nous enflammer ,
 Nous indique l'objet que nous devons aimer.
 Riche de vos bienfaits , au sein de ma retraite ,
 J'ignorais leurs motifs ; mais une voix secrète ,
 Que j'éloignais en vain , que j'entendais toujours ,
 Me disait : Tu les dois à l'auteur de tes jours.

EUGÉNIE , à Clémence.

Eh bien ! c'est singulier , dès que je vous ai vue ,
 (Pour le coup c'était bien une chose imprévue)
 La même voix m'a dit , là , tout auprès du cœur :
 Va vite l'embrasser , va vite , c'est ta sœur.

CLÉMENGE.

Les nœuds les plus sacrés nous unissent ensemble.
 Après de longs tourmens le destin nous rassemble :
 Je retrouve un bon père , une bien tendre sœur ;
 Mais de vivre auprès d'eux aurai-je la douceur ?
 L'accueil que j'ai reçu d'une épouse alarmée
 Me fait craindre... Ah ! plutôt que de la voir armée
 Contre l'homme sensible à qui je dois le jour ,
 A ses regards jaloux cachez-moi sans retour :

ACTE V , SCENE III.

89

Le monde , excepté vous , n'a rien que je regrette.

M. DORSAN.

N'afflige plus ton père en parlant de retraite.

Va , tu souffris assez pour prétendre au bonheur :

Le tien est dans tes mains : un homme plein d'honneur.....

D'ARANVILLE.

J'en répons.

M. DORSAN.

Vertueux.

D'ARANVILLE.

Tout le monde doit l'être.

Passons.

M. DORSAN.

D'un très-grand bien digne et généreux maître.

D'ARANVILLE.

Pour ses propres besoins quand on a trop de bien ,

Le superflu , de droit , est à ceux qui n'ont rien.

Passons encore.

M. DORSAN.

Il est dans la vigueur de l'âge ,

Comme de la santé.

D'ARANVILLE.

Parce qu'il fut fort sage.

M. DORSAN.

Le ton sévère et sec.

D'ARANVILLE.

Souvent même assez dur.

M. DORSAN.

C'est vrai ; mais l'esprit droit , le cœur sensible et pur.

Enfin...

CLÉMENCE.

Eh bien ! mon père ?

M. DORSAN.

(*bas à d'Aranville.*)

Eh bien !... parle toi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien ! cet homme-là vous a vue et vous aime :

Votre père à vos yeux a flatté son portrait ;

Moi , je vais sans pitié le peindre trait pour trait.

L'homme dont il s'agit est franc , c'est sa devise ;
 Mais jusqu'à la rudesse il porte la franchise.
 C'est mal , si d'obliger il a l'ardent désir :
 Nul mérite à cela ; c'est un trop grand plaisir.
 Pour sa femme il aura mille défauts énormes ,
 Car toujours du grand monde il dédaigna les formes ,
 Sans trop aimer le fond : grave , jamais plaisant ,
 Aimant de bonne foi , mais très-peu complaisant.
 Le premier de ses goûts est d'être solitaire
 Et libre ; aussi fut-il long-temps célibataire :
 Cet état que l'on blâme est vraiment un trésor ,
 Que peut-être sans vous il chérirait encor.
 Mais comme il ne peut pas cesser d'être lui-même ,
 Il vous épousera , sans changer de système ;
 Et je vous promets bien que , s'il s'unit à vous ,
 Ce mari-là du moins ne sera point jaloux.

CLÉMENCE.

Vous faites estimer celui qu'on me propose.
 Monsieur , en sa faveur ce portrait me dispose ;
 Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi ,
 De mon père , je crois , c'est le meilleur ami.

M. DORSAN.

Tu ne te trompes pas , c'est mon cher d'Aranville.

CLÉMENCE.

Il est , dans certains cas , aisé d'être docile.
 Mon cœur , dès le berceau , peu fait à se trahir ,
 Pourra trouver encor qu'il est doux d'obéir.

M. DORSAN , avec joie.

Mon ami , tu l'entends ?

D'ARANVILLE , à M. Dorsan.

Et ne sais que répondre.

(à Clémence.)

Votre bonté sans doute a droit de me confondre ,

(vivement.)

Et je... je n'entends rien au jargon doucereux ;
 Mais je crois qu'avec vous l'hymen peut être heureux.

CLÉMENCE , recevant sa main.

J'en accepte l'augure.

EUGÉNIE

Oh ! que je suis contente !

ACTE V , SCÈNE III.

91

Tu seras à la fois ma sœur et puis ma tante.
Tiens , voilà ton neveu qui sera mon mari.

D'ARANVILLE.

Ferval ! tu sais combien je t'ai toujours chéri ;
Repose-toi sur moi du soin de ta fortune.

FERVAL.

Déjà votre amitié , mon oncle , en était une.
Le bonheur vous attend dans le plus saint des nœuds :
Au lieu d'une fortune , à présent j'en ai deux.

EUGÉNIE.

Comme vous pensez bien , mon ami ! Quel dommage
Que je ne puisse pas vous aimer davantage !

SCÈNE IV.

M. DORSAN, D'ARANVILLE, FERVAL, EU-
GÉNIE, CLEMENCE, GERVAIS.

GERVAIS, *accourant.*

A MA maîtresse , hélas ! qu'avez-vous donc écrit ,
Monsieur ?

D'ARANVILLE.

Ce qu'il fallait.

GERVAIS.

Pour lui troubler l'esprit ,
Pour accabler son cœur déjà plein d'amertume ;
Si vous saviez , monsieur , quel chagrin la consume !
Dans quel état !

M. DORSAN.

Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ?

GERVAIS.

Que répondre , monsieur , quand on est confondu ?
« Ecrasé sous le poids d'une douleur profonde ,
» On me fuit pour jamais ; je n'ai plus rien au monde , »
A-t-elle dit. Les pleurs ont inondé ses yeux ,
Et le fatal billet.

D'ARANVILLE.

Elle a pleuré ! tant mieux.

M. DORSAN.

Tu l'as laissée enfin ?

LA FEMME JALOUSE

GERVAIS.

Presque sans connaissance.

M. DORSAN.

Grand Dieu !

GERVAIS.

Venez , monsieur , votre cruelle absence ,
Si vous la prolongez , lui causera la mort.

M. DORSAN *veut sortir.*

Ah ! courons.

D'ARANVILLE.

Reste là. Sans te hâter si fort ,
Ici même à l'instant tu vas la voir paraître.

GERVAIS, *avec M. Dorsan.*

Mourante !

D'ARANVILLE.

Oui , pauvres gens , mourante.

SCÈNE V.

M. DORSAN , D'ARANVILLE , FERVAL , EU-
GÉNIE , CLEMENCE , GERVAIS , BLAISOT ,
accourant.

BLAISOT.

AH ! mon cher maître !
Voulez-vous voir madame , ou ne voulez-vous pas ?

M. DORSAN.

Qu'entends-je ! elle se meurt.

BLAISOT.

Non , elle est sur mes pas ,
Et je vous en répons , très-décidée à vivre.
Justine l'accompagne ; or , au lieu de les suivre ,
Moi , j'ai pris les devants , en les voyant partir ,
Et tout courant , monsieur , je viens vous avertir.

D'ARANVILLE.

Ne perdons point de temps ; voici l'heure pénible
Qui doit fléchir un cœur bien long-temps inflexible.
Il faut plus d'un instant pour cette guérison :
Venez tous en ce lieu. Dorsan , que ta raison
Respecte l'entretien qu'ici tu vas entendre :

Ne songe qu'à l'effet que tu dois en attendre :
Si tu dis un seul mot , tu détruis ton bonheur.

M. DORSAN.

A ne point te troubler j'engage mon honneur.

(ils se donnent la main.)

Je suis content. Silence!

(tous entrent dans le babinet.)

SCÈNE V I.

D'ARANVILLE , un moment seul , ensuite MADAME
DORSAN , JUSTINE ; tous les autres personna-
ges restent cachés dans le cabinet.

D'ARANVILLE , se mettant à son secrétaire.

ALLONS , prenons courage ,

Sagement à sa fin conduisons mon ouvrage.

A la raison sévère unissons la pitié ;

Et ménageons l'amour en servant l'amitié.

Mad. DORSAN , arrive ayant une lettre à la main , et
très-émue.

Ah ! monsieur ! votre cœur a-t-il pu vous permettre

De tracer l'ordre affreux que contient cette lettre ?

(elle lit.)

« Il vous prie d'envoyer chez moi tout ce qui lui ap-
» partient dans une maison que vous le forcez d'aban-
» donner pour jamais. »

Et mon époux dicta cet arrêt foudroyant !

D'ARANVILLE.

Cet arrêt est tout simple et n'a rien d'effrayant ,

Madame ; c'est son bien que votre époux demande ,

Et l'on doit obéir quand l'équité commande.

Mad. DORSAN.

Il voudrait , sans retour , se séparer de moi ?

D'ARANVILLE.

Il veut vous épargner les longueurs de la loi ;

Pour rompre vos liens , encore à l'instant même ,

Vous l'avez menacé de son pouvoir suprême ;

Sans quoi , jamais à vous Dorsan n'eût renoncé :

Vous qui parlez d'arrêt , vous l'avez prononcé.

Mad. DORSAN.

Le délire où j'étais est de ceux qu'on pardonne.
Je ne m'en prends qu'à vous si Dorsan m'abandonne.
Monsieur, à son épouse osez-vous le cacher ?

D'ARANVILLE.

Eh! madame, en ces lieux, vous pouvez le chercher.
Vous en avez, dit-on, fait la visite exacte.

Mad. DORSAN, *amèrement.*

Avais-je tort, monsieur ?

D'ARANVILLE.

Oh! bien tort. C'est un acte

Qui, joint à vos soupçons déjà très-outrageans,
En blessant mon honneur, blessait le droit des gens.
Mais passons : à présent vous supposez peut-être
Que, s'il n'est pas chez moi, du moins je dois connaître
Le lieu de sa retraite ?

Mad. DORSAN, *avec autorité et toujours plus émue.*

Eh mais! si ce n'est vous,

Qui donc le connaîtra ? Rendez-moi mon époux.

D'ARANVILLE.

C'est me dire en deux mots : rendez-moi ma victime.

Non, madame, il a pris un parti légitime.
Après de longs tourmens injustement soufferts,
Un esclave a raison quand il brise ses fers.
Le vôtre est libre enfin. Souvenez-vous, au reste,
Qu'il a vécu seize ans dans cet état funeste;
Que, respectant des nœuds tissés par son ami,
Seize ans votre victime en silence a gémi;
Mettez avec ses maux vos torts dans la balance,
Et justement punie, imitez son silence.

Mad. DORSAN, *au comble de l'émotion.*

Imiter son silence! Ah! je suis hors de moi.
Quand mon époux me fuit pour suivre une autre loi;
Quand je vois mes liens brisés avec scandale,
Je laisserais en paix triompher ma rivale ?
Non. S'il vous plaît, monsieur, de la favoriser,
Tout s'unit pour me plaindre et pour m'autoriser
A prévenir l'affront que j'essuierais par elle :
Mille appuis généreux soutiendront ma querelle ;
Les épouses en foule, au tribunal des lois,

Pour l'épouse opprimée élèveront leurs voix.
 Il y va du repos, de l'honneur des familles :
 J'aurai dans mon parti les mères et les filles.
 Vous serez confondus, et...

JUSTINE.

Grands Dieux ! calmez-vous,
 Madame, vous veniez dans un dessein plus doux.

D'ARANVILLE.

Qui valait mieux cent fois. Cette fureur extrême
 M'ôte à jamais l'espoir de vous rendre à vous-même.
 Renoncez à Dorsan ; vous ne le verrez plus.

Mad. DORSAN, *avec un cri.*

Grands Dieux ! épargnez-moi des tourmens superflus.
 Justine vous dit vrai. Je ne cherchais sa trace,
 Que pour tout avouer, que pour demander grace.
 Oui, j'avais fait serment d'abjurer mon erreur.
 Je ne sais quel démon m'a rendu ma fureur ;
 Mais au lieu d'une femme égarée et jalouse,
 Conduisez à ses pieds sa gémissante épouse.
 Qu'elle puisse implorer un pardon généreux ;
 Si vous la lui cachez, sera-t-il plus heureux ?
 A fléchir son courroux comment puis-je prétendre,
 S'il ne doit plus, hélas ! ni me voir ni m'entendre ?

D'ARANVILLE.

Votre cœur est vraiment une énigme pour vous,
 Madame ; et c'est le sort de tous les cœurs jaloux,
 Qui passent tour à tour de l'estime à l'outrage,
 De l'amour à la haine, et du calme à l'orage.
 Dorsan qui vous connaît croira-t-il qu'un moment
 Ait pu produire en vous un pareil changement ?

Mad. DORSAN.

Il ne le croira pas sans en avoir la preuve,
 Sans doute ; mais, monsieur, qu'il me mette à l'épreuve
 Tout le temps qu'il voudra ; mes soupçons indiscrets
 N'empoisonneront plus ses jours ni ses secrets.
 Sur Clémence elle-même à son gré qu'il se taise ;
 Je n'en murmure point, mais du moins qu'il s'apaise.
 Malgré tous mes sermens, malgré mon repentir,
 Si mon cœur, un instant, vient à se démentir ;

Si ma fouguese erreur en moi cherche à renaître,
Qu'il m'abandonne alors, il est toujours le maître.

D'ARANVILLE.

Ah ! vous avez raison d'avoir bien des remords ;
Mais vous ne savez pas le plus grand de vos torts.

Mad. DORSAN, *avec effroi.*

Parlez !

D'ARANVILLE.

Cette étrangère, aussi sage que belle,
Ontragée à nos yeux d'une façon cruelle,
Dont pendant dix-huit ans en province il eut soin,
Qui de ses yeux jamais ne dût être si loin,
Qui se crut jusqu'ici sans parens, sans famille,
Savez-vous bien qui c'est ?

Mad. DORSAN.

Je frémis !

D'ARANVILLE.

C'est sa fille.

Mad. DORSAN.

Sa fille !

D'ARANVILLE.

Oui, c'est le fruit de son premier lien.

Mad. DORSAN.

Il était veuf et père, et je n'en savais rien !

D'ARANVILLE.

Avant de vous connaître, il fut l'époux d'une autre ;
S'il vous l'eût dit, madame, eût-il été le vôtre ?
Calculez maintenant ce qu'il souffrit pour vous :
Il fut malheureux père et malheureux époux.
Victime dévouée à votre tyrannie,
Sa fille de chez lui dix-huit ans fut bannie.
Le hasard la ramène : il craint avec raison
De la voir tout à coup paraître en sa maison.
Pour vous deux sa tendresse également discrète
Lui cherche, loin de vous, une honnête retraite ;
Votre instinct soupçonneux vous la fait découvrir,
Et pour elle à l'instant les prisons vont s'ouvrir.
Mais courez au ministre : allez, femme jalouse,
Sa prison est ici ; Clémence est mon épouse.

Mad. DORSAN , *dans l'abattement de la stupéfaction.*
 Clémence ! elle est sa fille ? et votre épouse ? Ah ! Dieux !
 Je dois être un objet exécration à leurs yeux ;
 L'espérance à mon cœur est à jamais ravie.
 Pour réparer mes torts il faut plus que ma vie.
 J'ai trop bien mérité son entier abandon ,
 Pour avoir même droit d'implorer mon pardon.
 Je le perds , je perds tout ; que mon sort s'accomplisse.

(elle va pour sortir.)

M. DORSAN , *en dedans , avec un cri d'attendrissement.*
 C'est assez , c'est assez , terminons son supplice
 Et le nôtre.

Mad. DORSAN , *qui s'en allait tristement , revenant sur ses pas avec impétuosité.*

Grands Dieux ! c'est lui ; j'entends sa voix.

Que je le voie au moins pour la dernière fois,
 Et que je meure auprès.

(d'Aranville ouvre le cabinet , M. Dorsan sort , sa femme se précipite à ses pieds , en disant :)

Ah ! Dorsan , je succombe.

M. DORSAN , *la relevant.*

C'est dans mon sein qu'il faut que mon épouse tombe.
 Lève-toi.

Mad. DORSAN.

(elle le quitte pour serrer Clémence dans ses bras.)

Mon ami , me pardonneras-tu ?

J'allais persécuter ta fille et la vertu ;
 J'allais à tous ses maux joindre encor l'infamie.

M. DORSAN.

Commande à tes regrets ; calme-toi , mon amie.

Mad. DORSAN.

Non , jamais tant d'excès ne seront trop punis.

M. DORSAN.

Va , pour les oublier , tous nos cœurs sont unis ,
 Et moi , je suis vengé , si tu veux être heureuse.

Mad. DORSAN.

Cher époux ! la voilà cette ame généreuse
 Que tourmenta seize ans mon aveugle fureur.
 Seize ans autour de moi je semai la terreur ;
 Je vous désolai tous ; et , pour toute vengeance ,
Desforges.

Je n'éprouve de vous qu'amitié, qu'indulgence :
 Ah ! si cette leçon ne change pas mon cœur,
 (à *M. Dorsan.*)

Il mérite du tien l'éternelle rigueur.
 Qu'à jamais sans pitié mon époux m'abandonne.

M. DORSAN.

Tu me rends mon bonheur ; que rien ne l'empoisonne.
 Et toi, le plus prudent, le meilleur des amis,
 Que ne te dois-je pas !

D'ARANVILLE.

Je te l'avais promis.

Ta femme sur ton cœur remporte une victoire
 Un peu prompte, mais sûre ; et nous pouvons y croire.

Mad. DORSAN.

Croyez-y : loin de moi j'ai risqué dans ce jour
 De voir fuir à jamais la nature et l'amour.

(à *Clémence.*)

C'est vous en dire assez. Venez, venez, ma chère ;
 Daignez être ma fille.

CLÉMENCE.

O madame ! ô mon père !

Je pardonne au destin tous les maux qu'il m'a faits.
 Ils sont trop compensés par de si grands bienfaits.

Mad. DORSAN, *tend la main à son mari, et dit à d'Ar-*
ranville, en lui donnant la main de Clémence.

Vous voyez votre ouvrage, et votre récompense.

(*elle prend ensuite la main d'Eugénie qu'elle donne*
à Ferval, en lui disant :)

Monsieur, voici la vôtre.

FERVAL.

Ah ! Dieux !

Mad. DORSAN.

Où, quand on pense

Comme vous, on n'est pas vertueux à demi.

Lorsque je vous pressais de trahir votre ami,
 Vous avez mieux aimé perdre votre Eugénie ;

Par le plus saint des nœuds qu'elle vous soit unie.

(à *Eugénie.*)

Toi, ma fille, en l'aimant estime ton époux,

ACTE V, SCÈNE VI.

99

Souviens-toi de ta mère et du sort des jaloux.

EUGÉNIE.

Chère maman , combien je vous suis obligée !
Puisque de ce défaut vous voilà corrigée ;
Ce n'est pas , comme on dit , un mal désespéré ;
(à Ferval.)

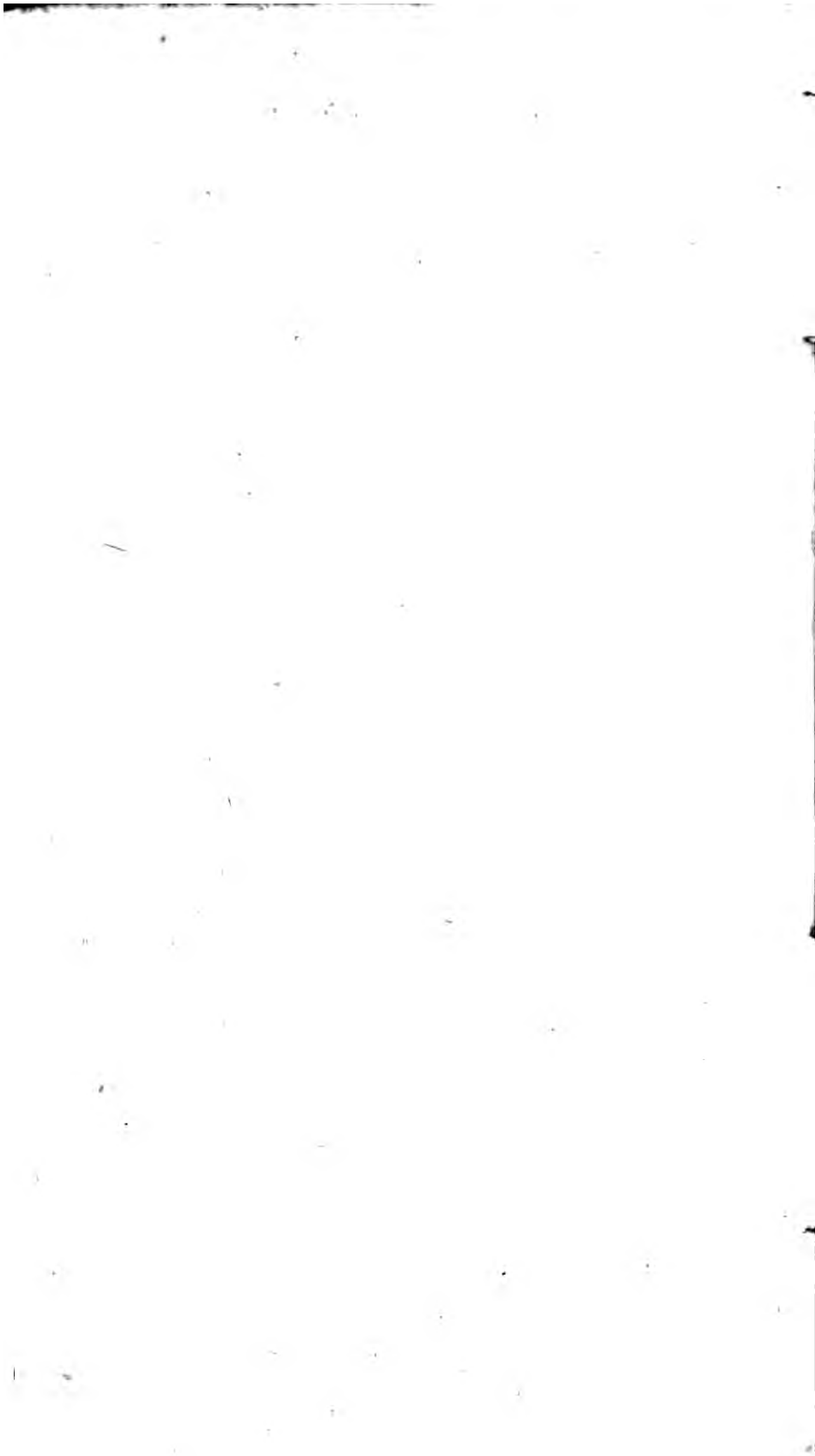
Et si je l'ai jamais... eh bien ! j'en guérirai.

M. DORSAN.

Il suffit ; près de moi je veux avoir mes filles.
L'amour et l'amitié ne font pas deux familles :
C'est chez moi qu'à jamais je fixe leur séjour.
(à sa femme.)

Et toi , toi , dont le cœur est changé sans retour,
Chère ame , tu l'apprends par ton expérience,
Le bonheur des époux est dans la confiance.

FIN DE LA FEMME JALOUSE.



TOME JONES
A LONDRES,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

DE

DESFORGES,

Représentée , pour la première fois , en 1782.

PERSONNAGES.

MILORD FELLAMAR.

M. ALWORTHY.

M, WESTERN.

TOM JONES.

BLIFIL.

LE DOCTEUR SQUARE.

PARTRIDGE.

LADI BELLASTON.

MADAME WESTERN.

MISS SOPHIE.

MADAME MILLER.

BETTI, suivante anglaise.

GEORGES, }
FRANK, } personnages muets ; costume de leur état.

UN OFFICIER ; uniforme de marine.

UN GEOLIER ; costume connu.

La scène est à Londres, tantôt chez madame Miller, tantôt chez ladi Bellaston, tantôt dans la prison de Newgate.

TOM JONES
A LONDRES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente le salon commun de la maison de
madame Miller.*

SCÈNE Ire.

MADAME MILLER, PARTRIDGE.

Mad. MILLER.

EN vérité, monsieur, votre récit m'étonne !
Quoi ! monsieur Alworthy père de monsieur Jone !

PARTRIDGE.

Oui, madame Miller, et le fait est très-sûr

Mad. MILLER, à part.

Après ce que j'ai vu, je le crois très-obscur.

(haut.)

Quoi qu'il en soit, monsieur, leurs âmes se ressemblent ;
On voit bien rarement les vertus qu'ils rassemblent.
Tous deux ils ont été mes dignes bienfaiteurs,
Mes amis généreux, mes zélés protecteurs.
Mon époux en mourant me laissa pauvre et mère ;
Monsieur Alworthy vint, soulagea ma misère,
Menbla cette maison, m'en laissa le produit,
A charge seulement d'y trouver un récluit,
Quand des cas imprévus l'amèneraient en ville.

A tous égards , enfin , pour me rendre tranquille,
 Il prit auprès de lui mon frère le docteur ,
 Et du jeune Blifil en fit le précepteur.
 L'autre à peine arrivé me conserve ma fille,
 Et devient le sauveur de toute ma famille.
 Respectables mortels , bons et sensibles cœurs ,
 Le ciel à vos vertus doit toutes ses faveurs.

PARTRIDGE.

Oui , madame Miller , mon cœur se joint au vôtre :
 Que le ciel de ses biens les comble l'un et l'autre !
Per Jovem ! cependant tous les deux m'ont perdu.

Mad. MILLER.

Eh ! comment donc , monsieur ?

PARTRIDGE.

Par un mal entendu.

Mad. MILLER.

Sans indiscretion , peut-on savoir ?

PARTRIDGE.

Madame ,

On ne court aucun risque à vous ouvrir son âme :
Infandum , regina , jubes renovare dolorem.
 Que ce vers est sublime , et comme il vient *ad rem !*

Mad. MILLER.

Achevez.

PARTRIDGE.

Voici bien vingt-quatre ans que le diable ,
 Toujours traître , et pour moi toujours impitoyable ,
 S'avisa de porter un poupon fort genti ,
 Au beau milieu du lit de monsieur Alworthy.
 Comme on n'a jamais pu découvrir le mystère ,
 Monsieur Alworthy même , ou le diable est son père ;
 Mais Jone était si beau , que de très-bonne foi
 L'on crut qu'il n'avait pas d'autre père que moi.
 Grand bruit dans le canton ; chacun crie au scandale :
 Des prudes contre moi la sainte humeur s'exhale ;
 On dit que j'ai commis le plus grand des forfaits ,
 Et monsieur Alworthy me reprend ses bienfaits.
 Le bien vient lentement , hélas ! et le mal vole !

Mad. MILLER.

Eh bien ?

PARTRIDGE.

Dans ce temps-là j'étais maître d'école.
 Je vis mes écoliers désertier tour à tour ;
 J'en perdais quelquefois trois ou quatre en un jour :
 Je me trouvai bientôt presque seul dans ma classe ,
 Et c'était à mes bancs que j'expliquais Horace :
 Enfin , tout disparut , et je fus , Dieu merci ,
 Dans la nécessité de disparaître aussi.
 Depuis lors , le rasoir aidé de la lancette ,
 M'apportant chaque jour une maigre recette ,
 Perforant quelque bras , raclant quelque menton ,
 J'ai végété vingt ans dans la ville d'Upton.
 Mon étoile y conduit notre aimable jeune homme ,
 Qui , lestement chargé d'une légère somme ,
 Et chassé du château de monsieur Alworthy ,
 Dans la flotte royale allait prendre parti.

Mad. MILLER.

Je ne vois pas encore une preuve légère
 Que monsieur Alworthy de Jone soit le père.

PARTRIDGE.

Comment donc ! sur un autre avec dextérité,
 Détourner le soupçon de la paternité !

Mad. MILLER.

Lui , dont l'âme est intègre et sensible à l'extrême ,
 Punir un innocent de sa faute à lui-même !
 C'est un affreux soupçon que sa vertu détruit :
 Et sur ce point , monsieur , je vous crois mal instruit.
 D'ailleurs , chasser son fils , même à l'excès coupable ,
 Un tel père jamais n'en eût été capable.

PARTRIDGE.

Vous ne savez donc pas qu'un malheureux amour...
 (*à part.*)

Chut, paix.

Mad. MILLER.

Vous vous taisez. Ah ! parlez sans détour ;
 Je n'abuse jamais de ce qu'on me confie.

PARTRIDGE.

Je puis donc , en ce cas , vous parler de Sophie ,
 Fille de sir Western , vieux et riche seigneur ,
 Grand ennemi des lords , grand buveur , grand chasseur ,

Desforges.

Qui , préférant ses chiens à toute sa famille ,
 N'avait rien après eux de plus cher que sa fille.
 Tom , grand chasseur lui-même , et convive aguerrî ,
 Fut bientôt du papa le compagnon chéri.
 Bientôt Sophie et Tom parvinrent à s'entendre :
 Si l'un aimait beaucoup , l'autre était assez tendre ;
 Enfin , tout allait bien... quand notre vieux chasseur
 Un beau matin chez lui vit arriver sa sœur ,
 Qui venait tous les ans dans ce château gothique ,
 Enterrer à regret son esprit politique.
 Bientôt elle crut voir , d'un coup d'œil très-subtil ,
 Que sa nièce en secret aimait monsieur Blifil ;
 Et la chose à tel point lui paraît décidée ,
 Qu'elle en parle à son frère ; il approuve l'idée ,
 Trouve , à tous les égards , cet hymen assorti ,
 Et s'en va tout courant chez monsieur Alworthy ;
 Il propose , conclut , revient dans sa famille ,
 Surprend mon pauvre maître aux genoux de sa fille ;
 Le chasse ; et , retournant chez l'oncle de Blifil ,
 Le force à condamner monsieur Jone à l'exil.
 Le jeune infortuné pleure , et part sans répondre.
 Pour fuir un triste hymen , Sophie accourt à Londres.
 Je rencontre en chemin notre amant tout en pleurs ;
 Je m'attache à son sort ; il m'apprend ses malheurs.
 Nous arrivons chez vous , nous cherchons notre belle ;
 Et , depuis quinze jours , pas la moindre nouvelle.
 Mais , motus ; car je viens de trahir mon devoir ;
 Si mon maître jamais venait à le savoir ,
 Je crains tout.

Mad. MILLER.

Je ne dis rien que ce qu'il faut dire.

Mais voici monsieur Jone. Adieu , je me retire.

PARTRIDGE.

Je vous suis. Me trompé-je ? il a l'air égaré.

(Tom Jones , en entrant , aperçoit Partridge , et lui fait signe de se retirer.)

SCÈNE II.

TOM JONES, *seul.*

DE cette scène encor tout mon cœur est serré...
 Je la retrouve enfin ma divine Sophie :
 Cet adorable objet qui m'attache à la vie,
 Le ciel me l'a rendu; mais, hélas! en quels lieux!
 Chez celle qui voulait la soustraire à mes yeux,
 Chez ladi Bellaston, qui, riche et libérale,
 S'annonce mon amie! et n'est que sa rivale...
 Ta rivale, Sophie! Ah! tu n'en peux avoir.
 T'aimer est mon destin, ma gloire et mon devoir.
 D'être faible un instant je ne fus point le maître;
 Mais inconstant, ingrat, ton amant ne peut l'être...
 Lâches distinctions, prétextes odieux,
 Jamais vous ne pourrez m'excuser à mes yeux...
 Cœur vil! tu sais tromper l'innocence qui t'aime;
 Mais ne te flatte pas de te tromper toi-même.

SCÈNE III.

TOM JONES, MADAME MILLER.

Mad. MILLER.

UN inconnu, monsieur, m'a remis à l'instant
 Ce billet qui, pour vous, dit-il, est important.

TOM JONES.

Quoi! madame Miller, vous avez pris la peine...

Mad. MILLER.

Près de vous, c'est toujours le zèle qui m'amène.

(*Madame Miller se retire au fond du théâtre.*)

TOM JONES, *après avoir lu.*

Dieu!

Mad. MILLER, *à part.*(*Haut.*)

Comme il est ému! Peut-être cet écrit...
 Monsieur, cause le trouble où je vois votre esprit.

TOM JONES.

Cet écrit ? non madame.

Mad. MILLER.

Excusez, monsieur Jone,
 Mon indiscretion sans doute vous étonne ;
 Mais mon cœur prend à vous un intérêt si vif,
 Que vous me ferez grâce en faveur du motif.
 A mon zèle, à mon âge, à mon expérience,
 Vous pouvez accorder un peu de confiance ;
 Je la demande au nom du sensible Alvorthy...
 Au nom de miss Western.

TOM JONES, *à part.*

Je suis anéanti.

(*Haut*)

Alvorthy... miss Western... quels sont ces noms, madame ?

Mad. MILLER.

Des noms bien précieux et bien chers à votre âme.

TOM JONES.

Le malheureux Partridge a trahi mon secret ;
 Il en sera puni.

Mad. MILLER.

J'en mourrais de regret.

Pour le trahir, hélas ! il aime trop son maître.
 C'est moi qui l'ai séduit, brûlant de mieux connaître
 L'estimable jeune homme et l'ami généreux
 Qui, dans si peu de jours, fit ici tant d'heureux.

TOM JONES.

Puisqu'il vous est connu, mon destin déplorable,
 O madame Miller ! plaignez un misérable :
 Consolez-le ce cœur par la douleur meurtri,
 Brisé par le remords, par la honte flétri :
 Aussi bien, j'ai besoin d'un ami sage et tendre,
 Au sein duquel, hélas ! je puisse le répandre.

Mad. MILLER.

Oui, je serai l'appui de ce cœur abattu ;
 Il est faible, imprudent, mais né pour la vertu.
 A l'espoir du bonheur je rouvrirai votre âme.

TOM JONES.

Du bonheur !... Ecoutez, et jugez-moi, madame,
 Banni du Sommerset, j'arrive en ce séjour,

Et je cherche en tout lieu l'objet de mon amour.
 Un soir, j'étais au bal. Au milieu du tumulte,
 J'observe chaque femme; avec soin je consulte
 La taille, la démarche, enfin tous les appas
 Que le masque jaloux ne me dérobaît pas,
 Et je dis assez haut : « Ce n'est point là Sophie. »
 Une dame m'entend, m'aborde et me confie
 Qu'elle peut m'épargner bien des soins superflus.
 Je m'attache à ses pas, je ne la quitte plus;
 Et de nous retirer mes efforts hâtant l'heure,
 Je l'accompagne enfin jusque dans sa demeure,
 Où je vois que je suis chez ladi Bellaston :
 Je parle de Sophie, à peine écoute-t-on;
 J'insiste; et j'aperçois, non sans un trouble extrême,
 Que miladi prétend m'occuper d'elle-même :
 Et par mille bienfaits (que j'ose recevoir)
 De la reconnaissance on me fait un devoir.
 Je cédaï à mon sort, lorsque aujourd'hui, madame,
 J'ai revu Sophie... où? chez cette même femme!
 C'est là qu'elle a trouvé son amant criminel.
 Cependant je commande à mon trouble mortel,
 Et trop peu généreux pour m'avouer coupable,
 Je la trompe à l'instant où sa bouche adorable
 De tous mes torts passés me promettait l'oubli.
 Voilà jusqu'à quel point je me suis avili!
 Mensonge, lâcheté, perfidie, inconstance,
 Ce sont là mes vertus, mes droits à l'indulgence :
 Je suis un homme faux, sans ame, sans honneur;
 Et vous voulez encor que je croie au bonheur!
 Non... je sens le remords qui ronge sa victime.
 Je me débats en vain dans le fond de l'abîme...
 J'ai blessé la vertu, j'ai profané l'amour :
 Qui les trahit tous deux est indigne du jour.

Mad. MILLER.

Je vous trouve en ceci (je l'avouerai sans feindre)
 Un peu blâmable au fond, mais cent fois plus à plaindre.
 Pour finir votre peine, il faut un coup d'éclat :
 Rompez avec ladi.

TOM JONES.

Juste ciel! être ingrat

Après tant de bienfaits !... La chose est impossible.

Mad. MILLER.

Et si je vous indique un moyen infaillible,
Très-innocent surtout, qui l'oblige, en ce jour,
A rompre la première avec vous sans retour ?

TOM JONES, *lui donnant la lettre.*

Tenez, lisez, madame.

Mad. MILLER, *lisant la lettre.*

« Comme il ne faut pas être bien habile, monsieur,
» pour deviner l'énigme de votre rencontre avec ma pa-
» rente, je devrais, par délicatesse et par bienséance,
» ne plus vous revoir. Mais, aveugle que je suis, je
» cherche encore à me persuader que vous pouvez être
» innocent ; je vous attends demain matin à neuf heures
» précises : je n'y serai que pour vous. »

TOM JONES.

Eh bien ! quelle apparence

De rompre un nœud fatal ?

Mad. MILLER.

En voici l'assurance.

TOM JONES.

Ce billet ?

Mad. MILLER.

Oui, monsieur, il vous prescrit le ton
Dont vous devez répondre à ladi Bellaston.
Puisqu'à la bienséance elle a l'air de prétendre,
Il faut lui proposer... Quel bruit viens-je d'entendre ?

SCÈNE IV.

TOM JONES, MADAME MILLER, PARTRIDGE.

PARTRIDGE.

Vite et vite, madame, on attend après vous.

(elle sort.)

Monsieur, grande nouvelle ! Ah ! quel bonheur pour nous !
Gaudia post luctus.

TOM JONES.

Pédant insupportable !

Veux-tu laisser enfin ton latin détestable,
Et m'apprendre...

ACTE I, SCENE IV.

111

PARTRIDGE.

Oui, monsieur, je l'ai vu de mes yeux...

TOM JONES.

Qui?

PARTRIDGE.

Monsieur Alworthy qui descend dans ces lieux,
Avec monsieur Western, sa sœur la politique,
Chevaux et postillons. C'est un fait authentique :
On vous donne Sophie ; il n'est rien de plus clair.

TOM JONES.

Grand Dieu ! quel coup de foudre ! ô madame Miller !
Croirai-je ?

Mad. MILLER, *qui rentre.*

Il est trop vrai. Pour comble d'infortune,
Ils vont entrer ici ; c'est la salle commune,
Et dans cet endroit seul, je puis les recevoir.

TOM JONES, *aux abois.*

Madame, sauvez-moi.

Mad. MILLER.

Mais il faut le pouvoir.

Ne perdons pas la tête. Attendez... J'imagine...
Tenez, vous trouverez, dans la chambre voisine,
Un petit escalier qui rend au grand degré,
Derrière un des lambris.

TOM JONES.

Ah ! je suis pénétré.

Mad. MILLER.

Attendez-moi chez vous. Les voici ; partez vite.

SCÈNE V.

ALWORTHY, WESTERN, MADAME WESTERN,
BLIFIL, SQUARE, MADAME MILLER.

WESTERN.

Ah ! parbleu, pour le coup, nous la tenons au gîte.
Elle ne mettra plus notre meute en défaut,
Et la maligne bête est prise, ou peu s'en faut.

ALWORTHY.

J'amène ici, madame, un peu de compagnie.

TOM JONES A LONDRES.

Mad. MILLER.

De vous revoir, monsieur, ma joie est infinie.

ALWORTHY.

Je n'ai pas eu le temps de vous faire avertir,
Car dans le moment même, il a fallu partir :
Le nombre en cet instant peut-être vous étonne ;
Pouvez-vous nous loger sans déranger personne ?

Mad. MILLER.

Oui, monsieur, la maison peut tous vous recevoir ;
Et les appartemens, souhaitez-vous les voir ?

ALWORTHY.

Volontiers.

SCÈNE VI.

WESTERN, MADAME WESTERN.

WESTERN.

Vous, ma sœur, vous nous restez, j'espère ?

Mad. WESTERN.

Vous savez bien que non : je vous l'ai dit, mon frère :
Quand des cas importans m'amènent à la cour,
C'est chez ladi Rutland que je fais mon séjour.

WESTERN.

Que diable ! il fallait donc vous y faire descendre.

Mad. WESTERN.

Avant tout, en ce lieu, j'ai cru devoir me rendre.

WESTERN.

Pour quoi faire ?

Mad. WESTERN.

Ah ! pourquoi ? pour bien vous rappeler
Les conseils importans qui devaient vous régler.
Songez qu'il faut ici de la délicatesse.

WESTERN.

Bien sensible, ma sœur, à votre politesse :
Vos conseils sont fort beaux ; mais il ne fallait pas,
Pour me les répéter, vous déranger d'un pas.
Vous verrez. Dès ce soir j'irai chercher la belle ;
Mais il est un peu tard. Demain, je réponds d'elle.

Mad. WESTERN.

Quoi ! demain ?

WESTERN.

Oui, demain.

Mad. WESTERN.

Comment l'entendez-vous ?

WESTERN.

Demain, dès le matin, je frappe les grands coups.

Mad. WESTERN.

La voilà donc, monsieur, la belle politique
Que votre rare esprit compte mettre en pratique.
Mais a-t-on jamais vu négociation
S'entamer brusquement par une irruption ?

WESTERN.

Je voudrais bien savoir ce que, dans notre affaire,
Négociation et tout cela vient faire.
Faut-il donc comme vous, pendant plus de trente ans,
A lire la gazette avoir perdu son temps,
Pour deviner comment un père de famille
Dans l'endroit indiqué doit reprendre sa fille ?
Quand mon impertinente a quitté le canton,
N'a-t-elle pas été chez ladi Bellaston ?
L'obligeante ladi m'assure dans sa lettre,
Qu'elle est, quand je voudrai, prête à me la remettre :
Or, je veux que ce soit pas plus tard que demain.
Oh ! je ne lâche pas ce que j'ai dans la main.

Mad. WESTERN.

Si monsieur voulait bien, quand on daigne l'instruire,
Être assez complaisant pour se laisser conduire,
Je lui dirais : Monsieur, demain, vers le midi,
Envoyez présenter vos respects à ladi,
Demander, pour la voir, l'heure la plus commode :
C'est le ton de la cour, l'étiquette, la mode,
Le decorum admis chez les gens comme il faut,
Chez qui, mon cher monsieur, l'on n'entre point d'assaut.

WESTERN.

C'est fort bien dit ; mais moi qui suis, à vous entendre,
Des gens qu'il ne faut pas, je ne veux point attendre :
En dépit de la mode et du ton de la cour,
J'irai chercher ma fille à la pointe du jour.
Je m'embarrasse peu qu'on blâme ou qu'on approuve ;
Moi, je reprends mon bien par-tout où je le trouve.

Mad. WESTERN.

(*Les acteurs précédens rentrent.*)

C'est votre dernier mot, monsieur ?

WESTERN.

Absolument.

Mad. WESTERN.

En ce cas, je suis neutre imperturbablement.

Adieu, messieurs. Adieu, très-sage et très-cher frère.

WESTERN.

De tout mon cœur ; adieu, sœur très-digne et très-chère.
(*elle sort.*)

SCÈNE VII.

ALWORTHY, WESTERN, BLIFIL, SQUARE,
MADAME MILLER.

WESTERN, à *Blifil*.

Ne crains rien, mon garçon, tu l'auras dès demain.

Je ne m'arrête pas en aussi beau chemin :

Avec son decorum nous perdrions la piste :

Et si la belle encor tient tête, et nous résiste,

Sans pitié je l'enferme entre quatre bons murs :

C'est de quoi, mes amis, vous pouvez être sûrs.

Ah ça, madame, au fait ; vous nous donnez sans doute

De bon vin, vins français, Bordeaux, coûte qui coûte ?

Mad. MILLER.

Oui, monsieur.

WESTERN.

(à *Blifil*.)

C'est parler. Viens-tu ?

BLIFIL.

L'espoir flatteur

D'un hymen précieux...

WESTERN.

(à *Blifil*.)

(à *Square*.)

Grand benêt ! Toi, docteur,

Tu viendras ; car l'amour, à ce que je puis croire,

Te laisse, ainsi que moi, bien manger et bien boire :

Pour le grave Alworthy, je ne le presse pas ;

ACTE I, SCÈNE VII.

115

C'est un grand philosophe ; il ne fait qu'un repas ;
Il ne soupe jamais , et ce serait un crime
Que de lui proposer d'altérer son régime.

ALWORTHY, *souriant.*

Je vous suis.

WESTERN.

Tout de bon , vous vous laissez fléchir.

(à *Square.*)

Tant mieux. Allons.

Mad. MILLER.

Mon frère , allez vous rafraîchir.

SCÈNE VIII.

ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

Eh bien ! pour miss Sophie, avais-je lieu de craindre ?
Vous voyez que déjà l'on songe à la contraindre :
Qu'en pensez-vous , Blifil ?

BLIFIL.

Me préserve le ciel

De vouloir être heureux par ce moyen cruel !
Je croirais miss Western déjà trop offensée ,
Si j'en avais conçu seulement la pensée.
D'ailleurs , je sens qu'il faut renoncer à son cœur :
Ce Jones , de sa fuite audacieux auteur ,
Ce méprisable Jone à tel point l'a séduite !

ALWORTHY.

Pourquoi chercher en lui la cause de sa fuite ?
Elle craignait , monsieur , de vous voir son époux ,
Et sans songer à Jone , elle n'a fui que vous.

BLIFIL.

Quoi qu'il en soit , ladi ne paraît pas tranquille
Depuis qu'un certain drôle a trouvé son asile.
C'est Tom Jone , à coup sûr ; et , capable de tout ,
D'enlever miss Sophie il peut venir à bout.
Ah ! pour votre repos , il valait mieux peut-être
L'exiler à jamais des lieux qui l'ont vu naître.

ALWORTHY.

Non , trop loin avec lui j'ai poussé la rigueur.

L'indulgence encourage et ramène le cœur.
 Trop de sévérité le flétrit et l'accable.
 Les lois le puniront s'il se rend plus coupable.
 Toujours sur les méchans l'œil du ciel est ouvert,
 Blifil, et tôt ou tard le crime est découvert.
 On nous attend. Rentrons.

(*il sort.*)

BLIFIL, *seul.*

Ennemi que j'abhorre!
 Mon oncle, je le vois, te plaint et t'aime encore.
 Quelque part que tu sois, quel que soit le danger,
 Je veux te découvrir, te perdre, et me venger.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le cabinet de lady Bellaston.

SCÈNE I^{re}.

LADY BELLASTON, à son bureau, assise, examinant et lisant des papiers.

(*elle sonne ; Betti paratt.*)

NE perdons pas de temps. Ah !... Betti, j'imagine
 Qu'il doit être à présent grand jour chez ma cousine.
 Si sans se déranger elle pouvait venir,
 Dites-lui qu'un instant je veux l'entretenir.
 Envoyez George et Franck... J'aime ma lettre à Jone.

(*George et Franck paraissent.*)

George, au lord Fellamar... à lui-même en personne;
 Et promptement... Toi, Franck, au même endroit d'hier,
 Hôtel de Sommerset, chez madame Miller...
 C'est donc lui qui gaîment, dans cette rare épître,
 De madame Tom Jone ose m'offrir le titre.

Le trait est impudent... mais très-ingénieux...
 Son adorable, hier, réparait à ses yeux :
 Plus épris que jamais de la provinciale,
 Il veut honnêtement réformer sa rivale,
 Et pour ne mettre pas le tort de son côté,
 Il propose un hymen qui sera rejeté.
 Très-subtil monsieur Jone, ho ! je vous congédie,
 Bien sûr... mais, à vos frais, j'aurai la comédie :
 Vous n'avez pas connu, pauvre petit esprit,
 La force du billet que vous m'avez écrit,
 Ce qu'en peut faire... On vient... c'est sa provinciale :
 Ah ! ma haine pour elle est aussi cordiale
 Que mon mépris pour lui.

SCÈNE II.

LADI BELLASTON, MISS SOPHIE.

LADI BELLASTON.

QUEL teint frais et vermeil
 Vous avez cette nuit joui d'un doux sommeil ;
 Car, si cela se peut, vous êtes plus jolie.

MISS SOPHIE.

Madame...

LADI BELLASTON.

Et moi, d'honneur, je crois que la folie
 Avait sur mon esprit jeté son dévolu.
 J'ai pensé, j'ai rêvé tout ce qu'elle a voulu.
 Enfin, n'ai-je pas cru, voyez où va la tête,
 N'ai-je pas soupçonné que ce jeune homme honnête
 Qui vint hier au soir remettre entre vos mains
 Ce portefeuille heureux, trouvé par les chemins,
 Était précisément le très-cher monsieur Jone.

MISS SOPHIE.

Monsieur Jone !

LADI BELLASTON.

Lui-même...

MISS SOPHIE, *souriant avec contrainte.*

Ah ! l'idée est fort bonne.

LADI BELLASTON.

Je rêvais... mais au reste, il m'a paru fort bien ;
De l'esprit naturel... de beaux traits... du maintien...
L'air commun cependant...

MISS SOPHIE, *avec une vivacité involontaire.*

Monsieur Jone? madame.

LADI BELLASTON.

Point du tout... le jeune homme... Ah! la paix de votre âme
N'eût pas été, je crois, dans un bien grand danger,
Si Tom n'eût ressemblé qu'à ce jeune étranger.
Mais au fait... J'ai besoin d'un bon conseil, ma chère,
Et notre amitié veut que vous soyez sincère.
Il s'agit d'un mari; calmez-vous : c'est pour moi.
Un jeune homme à mes pieds mit son cœur et sa foi ;
Vous ne l'auriez pas cru... ni moi... mais c'est qu'on m'aime
A la fureur. Tenez, jugez-en par vous-même.
Voici la lettre.

MISS SOPHIE, *reconnaissant l'écriture.*

O ciel!... Ah, madame!

LADI BELLASTON.

Lisez ;

Voyez tous mes soupçons enfin réalisés.

MISS SOPHIE, *voulant rendre la lettre.*

Malheureuse !

LADI BELLASTON, *la lui laissant.*

En vos mains je dois laisser ces armes :
J'ai frémi du remède, et j'ai prévu vos larmes.
Mais j'ai pensé qu'au prix d'un instant de douleur
Je devais vous sauver d'un éternel malheur.

MISS SOPHIE, *avec fermeté.*

Cet instant de douleur est expiré, madame :
Je sens la fermeté renaître dans mon âme,
D'un voile dangereux mes yeux long-temps couverts,
Au jour de la raison par vos soins sont rouverts.
Mes pleurs coulent encor. J'en rongis ; mais je jure
Que ce sont les derniers que m'arrache un parjure,
Qu'il a tout mon mépris, et qu'à cet homme vil
Mon cœur préférerait, ou la mort, ou Blifil.

SCÈNE III.

LADI BELLASTON, MISS SOPHIE, TOM JONES.

TOM JONES.

Miss Sophie ! Ah , grands dieux !

MISS SOPHIE.

Juste ciel , c'est lui-même !

LADI BELLASTON , à Jones.

Approchez donc , monsieur. Quel embarras extrême !

MISS SOPHIE , à ladi Bellaston.

Souffrez que je m'éloigne...

LADI BELLASTON , l'arrêtant.

Ah ! vous devez sentir

Que ce n'est ni l'instant , ni le cas de sortir.

TOM JONES.

Je me vois attiré dans un piège funeste ,
Où je sens bien , hélas ! qu'il faudra que je reste !

LADI BELLASTON.

Que dites-vous , monsieur ? Si la malignité
Dans un piège a conduit votre ingénuité ,
Vous avez d'en sortir l'espoir et la puissance ,
Car... on voit tôt ou tard triompher l'innocence :
Mais , si vous n'êtes pas tout-à-fait innocent ,
Monsieur , le nom de piège est assez peu décent.
Jugez-vous et parlez...TOM JONES , hors de lui , se jette aux genoux de miss
Sophie.

Sophie !

MISS SOPHIE , le repoussant.

Il faut répondre...

TOM JONES , se relevant fièrement.

Eh bien ! je répondrai. L'on cherche à me confondre...
Et si je ne viens pas moi-même à mon secours ,
Je suis perdu , sans doute , et perdu pour toujours...
Oui , je répondrai...

LADI BELLASTON , avec hauteur.

Quoi ?

TOM JONES.

La vérité , madame.

TOM JONES A LONDRES.

LADI BELLASTON, *ironiquement.*

La vérité, monsieur, s'est peinte en traits de flamme
 Dans l'écrit que je viens de recevoir de vous.
 Sophie aimerait fort à vous voir mon époux.

TOM JONES, *consterné.*

Elle sait?...

LADI BELLASTON.

Tout, monsieur ; abrégeons une scène,
 Qui tous trois, à coup sûr, également nous gêne.
 J'ai dressé, je l'avoue, un piège sous vos pas ;
 Vous deviez y tomber, et je n'en doutais pas.
 Si vous eussiez été digne de ma cousine,
 Malgré les préjugés, malgré votre origine,
 Je voulais par mes soins vous rendre son époux :
 Sinon, la détromper et l'éloigner de vous...
 C'était là mon projet.

TOM JONES, *avec un sourire amer.*

Sincèrement, madame.

LADI BELLASTON, *avec hauteur.*

En doutez-vous ?

TOM JONES.

Pardon, j'ai mal lu dans votre âme.

LADI BELLASTON.

Tenez, mon cher monsieur, soyons de bonne foi ;
 Je pense qu'à vos yeux, mon bien vaut mieux que moi ;
 Qu'en dépit de Sophie et de mon peu de charmes,
 C'est mon bien qui vous force à me rendre les armes.
 N'est-ce pas?... Maintenant dites la vérité,
 Que vous avez promise avec tant de fierté.

TOM JONES, *après un petit silence.*

Je la tais. L'honneur veut que je me sacrifie :
 Je sens ce que j'y perds aux yeux de miss Sophie ;
 Mais aux vôtres du moins je suis sûr d'y gagner.
 Vous m'accablez. Et moi, je veux vous épargner...
 Adieu, Sophie...

(*Il sort, en regardant tour à tour ladi Bellaston et
 Sophie.*)

SCÈNE IV.

LADI BELLASTON, MISS SOPHIE.

LADI BELLASTON.

OH, oh ! silence énigmatique...
 Certain air de fierté... mêlé de pathétique...
 Mais c'est que tout cela paraît compliqué,
 Si l'écrit, par bonheur, ne s'était expliqué.

MISS SOPHIE, *dans le plus grand trouble.*

Allons à tous les yeux cacher ma honte extrême ;
 Et que ne puis-je, hélas ! me cacher à moi-même !

LADI BELLASTON, *l'arrêtant.*

Jusqu'à l'enfance aussi c'est porter la douleur :
 Ceci n'est dans le fond qu'un très petit malheur.
 Le remède, cousine, est en votre puissance ;
 Vous avez tout pour vous, fortune, attraits, naissance :
 Les Jones, les Blifil sont indignes de vous ;
 Et c'est parmi nos lords qu'il faut prendre un époux.
 Fellamar... Eh ! grand Dieu, quel bonheur nous l'amène ?

SCÈNE V.

LADI BELLASTON, MISS SOPHIE, MILORD
 FELLAMAR.

LADI BELLASTON.

EST-CE bien vous, milord ! mais c'est un phénomène.

FELLAMAR.

(*Ladi fait un signe.*)

Je me rends à votre ordre, à mon plus cher devoir.

LADI BELLASTON.

Mais c'est qu'on a passé deux grands jours sans vous voir.

FELLAMAR.

N'allez pas me gronder... je suis assez à plaindre.
 Que vois-je ? ma présence a l'air de vous contraindre,
 Adorable Sophie... et cet accueil glacé...

MISS SOPHIE.

S'il est poli, milord, il n'est pas déplacé.

Desforges.

LADI BELLASTON , *bas* , à *Fellamar* , qui s'alarme.
(*Haut.*)

Rassurez-vous... Milord , la très-chère cousine
A , comme vous voyez , l'humeur un peu chagrine ;
(à *Sophie.*)

Je vous dirai... Souffrez que j'apprenne à milord...

MISS SOPHIE.

Je voulais m'éloigner , madame , avais-je tort ?

LADI BELLASTON , *avec hauteur.*

Brisons là , s'il vous plaît : c'est moi qui me retire...
Votre bonheur , Sophie , est le but où j'aspire ;
Et celui de milord est de vous voir un jour ,
En partageant son rang partager son amour ;
Il vous offre sa main ; quand c'est ainsi qu'on aime ,
On mérite le droit de s'expliquer soi-même.
(*ironie amère.*)

Milord n'a point causé les malheurs d'aujourd'hui ;
Leur effet ne doit pas s'étendre jusqu'à lui.

SCÈNE VI.

MISS SOPHIE , MILORD FELLAMAR.

FELLAMAR.

CALMEZ-VOUS.

MISS SOPHIE.

Ah ! milord , votre ame est généreuse :
Quand vous verrez combien Sophie est malheureuse ,
Vous plaindrez sa douleur , au lieu de l'irriter.

FELLAMAR.

Flatteuse opinion !... je veux te mériter.

MISS SOPHIE.

Vous allez voir , milord , que je vous en crois digne.
Ladi vient d'entamer une histoire maligne ,
Où l'art peut à vos yeux masquer la vérité ;
Et j'aime mieux , milord , que ma sincérité ,
Avec votre pitié , m'obtienne votre estime.
Vous voyez de l'amour une triste victime...
Je me croyais aimée... Une scène d'horreur ,
A l'instant , pour jamais , a détruit mon erreur.

Je suis trop agitée et trop émue encore,
 Pour bien suivre le fil d'un complot que j'ignore.
 Mais... c'en est un sans doute, et c'est de longue main
 Qu'on trame contre moi ce complot inhumain...
 O ladi...

FELLAMAR.

Vous daignez me rendre la justice
 De croire que ladi ne m'a point pour complice.

MISS SOPHIE.

Milord... Je crois au moins que vous étiez mandé.

FELLAMAR.

J'en conviens.

MISS SOPHIE.

Envers nous jugez son procédé.
 D'être à vous par dépit elle me croit capable;
 Et vous offre à vous-même un don si méprisable.
 Pourriez-vous l'accepter ?

FELLAMAR.

Je m'en ferais honneur.
 Sans ce don précieux, pour moi point de bonheur.

MISS SOPHIE.

Vous voudriez d'un cœur dont un autre était maître,
 Qui ne fût point à vous, qui n'y peut jamais être!...
 Je vous estime trop pour oser le penser :
 Ce cœur infortuné!... qu'on se plut à blesser,
 Avec ses noirs chagrins ne fera plus divorce;
 Chaque jour ils prendront une nouvelle force :
 Et je fuis pour jamais un lien dangereux,
 Où mon époux, par moi, ne serait point heureux.

FELLAMAR.

Femme admirable!... au moins laissez-moi l'espérance,
 J'attendrai tout du temps, de ma persévérance...

WESTERN, *dans la coulisse.*

Eh bien ! où diable est-elle ?... auras-tu bientôt fait ?

MISS SOPHIE, *à part.*

Mon père... en cet instant, ô ciel ! c'est un bienfait.

WESTERN, *dans la coulisse.*

Ce maraud-là s'entend avec la mijaurée.

SCÈNE VII.

MILORD FELLAMAR, MISS SOPHIE, WESTERN,
VALETS, *ensuite* LADI BELLASTON.

WESTERN.

AH! la voilà pourtant, la brebis égarée.
Charmé de vous revoir, la belle, en vérité.
Dans le voyage au moins avez-vous profité?
Les voyages, dit-on, forment bien la jennesse.
Allons, allons, marchons, fugitive princesse.

LADI BELLASTON.

Quel bruit viens-je d'entendre? Ah! cousin, vous ici?

WESTERN.

Ah! miladi cousine, oui, c'est moi, Dieu merci.
Comment vous portez-vous? fort bien, j'en suis bien aise.
Je tiens donc (grâce à vous, soit dit par parenthèse)
La belle qui quêtait et par monts et par vaux,
Un drôle à peine fait pour panser mes chevaux.
C'est pour ce vaurien-là qu'elle fuyait son père,
Et le plus grand parti de toute l'Angleterre.

LADI BELLASTON.

Comment donc! le plus beau qu'elle puisse trouver,
Elle a trop de bon sens pour ne pas l'approuver.

WESTERN.

Eh bien! vous l'entendez. Et toute la famille
S'accorde. Allons, Sophie, allons, sois bonne fille,
Obéis à ton père.

LADI BELLASTON.

Approchez donc, milord.

FELLAMAR.

Si je plais à monsieur, je rends grâce à mon sort.
L'honneur d'être son gendre est le seul où j'aspire ;
Mais il faut, quelque temps, que sa fille respire.

WESTERN, *avec une surprise brutale.*

Que dites-vous? monsieur, et qui diable êtes-vous ?

FELLAMAR.

Je suis lord Fellamar, heureux d'être l'époux
Que choisirait un jour votre adorable fille.

WESTERN.

Vous! vous seriez mon gendre! Un lord dans ma famille!
Eh! mais, mon cher monsieur, vous rêvez, sur ma foi.
Les lords ne sont pas faits pour s'allier à moi.

FELLAMAR, *avec noblesse.*

Je puis souffrir beaucoup du père de Sophie;
Mais ce ton me déplaît, je vous le signifie.

LADI BELLASTON, *à Western.*

Comment! vous offensez un généreux seigneur
Qui veut s'unir à vous!

WESTERN.

Il me fait trop d'honneur.

LADI BELLASTON.

Qui présente à la cour votre fille qu'il aime...
J'ai répondu pour vous.

WESTERN.

On répond pour soi-même.

Je ne veux point d'affaire avec messieurs vos lords.
Ma fille épousera (j'en répons corps pour corps)
Un brave campagnard, un noble de province;
Voilà ce qu'il lui faut... Cela vaut mieux qu'un prince;
Et depuis fort long-temps j'ai conclu le marché.
Adieu, ladi cousine... Au reste, bien fâché
De tout ce tracas-là... Moi, pour votre service,
J'en aurais fait autant. Allons, qu'on obéisse;
Et ne nous quittons plus si vous le trouvez doux.

FELLAMAR.

Je suis content de vous, monsieur.

WESTERN.

Tant mieux pour vous.

FELLAMAR.

J'ai pour vos procédés une estime incroyable:
De tout mon cœur, adieu.

WESTERN.

De tout mon cœur, au diable.

SCÈNE VIII.

LADI BELLASTON, LORD FELLAMAR.

LADI BELLASTON.

Eh bien, milord!

FELLAMAR.

Eh bien! Je suis muet... confus...

Quoi! c'est moi?...

LADI BELLASTON.

Deviez-vous craindre un pareil refus?

FELLAMAR.

Quels propos! quel affront!... Celle que j'idolâtre;
Miss Western doit le jour à ce vil gentillâtre;
Se peut-il?

LADI BELLASTON.

Sans compter sa haine pour les lords,
Un déjeuner très-ample avait part à ses torts.

FELLAMAR.

Bon, j'entends... plus rassis, il les verra lui-même.

LADI BELLASTON.

Eh! ces torts-là, pour vous, sont un bonheur extrême.

FELLAMAR.

Comment donc?

LADI BELLASTON.

Oui vraiment. Par le père offensé,
Demandez-lui sa fille...

FELLAMAR.

Eh! rien n'est mieux pensé.

Je satisfais ainsi l'honneur et ma tendresse.

LADI BELLASTON.

A propos, et Sophie?

FELLAMAR.

Ah, qu'elle m'intéresse!

Sa candeur m'a tout dit...

LADI BELLASTON, *ironiquement.*

Jusqu'au nom du rival?

FELLAMAR.

Il est indigne d'elle...

ACTE II, SCÈNE VIII.

127

LADI BELLASTON.

Il vous sera fatal ;

Débarressez-vous-en.

FELLAMAR.

Par quels moyens , madame ?

LADI BELLASTON.

Par les plus innocens... Calmez votre belle âme.
Connaissez-vous, milord, ce rival dangereux ?

FELLAMAR.

Non, madame.

LADI BELLASTON.

Apprenez que c'est un malheureux,
Que, dans le monde entier, nul parent ne réclame ;
Alworthy l'éleva par pure bonté d'âme ;
Et, pour cause sans doute, il vient de le chasser.

FELLAMAR.

Un tel homme, ô Sophie ! a pu t'intéresser !

LADI BELLASTON.

Mais il est assez bien .. Dans leurs goûts romanesques
Ces campagnardes-là d'ailleurs sont si burlesques !
Au fait, en Amérique il peut servir l'Etat.

FELLAMAR.

Dieu ! sur la liberté commettre un attentat !

LADI BELLASTON.

Celle des scélérats, faut-il qu'on la respecte ?

FELLAMAR.

En est-ce un ?

LADI BELLASTON.

Mais... je crois sa vertu très-suspecte.

FELLAMAR.

Suspecte est un mot vague, et je crois très-obscur.
Quand on punit, madame, il faut être bien sûr.

LADI BELLASTON.

Eh bien ! vous le serez... avant peu, je l'espère,
Tom Jone enlèvera miss Sophie à son père :
(Car la belle, entre nous, ne demande pas mieux.)
Il l'enlèvera, dis-je ; et cela sous vos yeux :
Sur toute une famille il versera la honte :
Les lois, de ses forfaits, lui demanderont compte.
Serez-vous sûr alors?... Ecoutez, j'aime à voir

Qu'un grand craigne beaucoup l'abus de son pouvoir,
 Mais je veux qu'il en fasse un raisonnable usage;
 On peut être à la fois et généreux et sage.
 Voici le cas, milord.

BETTI.

Un monsieur.

LADI BELLASTON.

Quel est-il?

BETTI.

C'est un monsieur qui dit qu'il se nomme Blifil.

LADI BELLASTON, à *Betti*.

(à *Fellamar*.)

Ah! qu'il entre. Eh! restez : c'est l'homme de province
 Arrêté pour Sophie, et qui vaut mieux qu'un prince.

SCÈNE IX.

LADI BELLASTON, LORD FELLAMAR,
 BLIFIL.

BLIFIL.

PARDONNEZ, miladi; j'ai mal choisi mon temps.

LADI BELLASTON.

Il est toujours bien pris dans les cas importants,
 Monsieur.

BLIFIL.

S'il est ainsi, le sujet qui m'amène

Me fournit mon excuse.

LADI BELLASTON.

Eh quoi! milord vous gêne.

Oh! vous pouvez parler : milord n'est point suspect.

BLIFIL.

Milord daignera-t-il agréer mon respect?

FELLAMAR, *froidement*.

Très-obligé, monsieur.

BLIFIL.

Puisqu'on veut bien permettre,

Je m'explique. Madame, un mot de votre lettre

Sur certain misérable indique vos soupçons :

Vous ne le nommez pas, mais nous le connaissons;

Et monsieur Alworthy, mon oncle respectable,
N'ignorant pas combien cet homme est redoutable,
Par ma voix, en ce jour, implore votre appui,
Pour prévenir les maux que nous craignons de lui.

LADI BELLASTON.

Eh! que puis-je, messieurs, pour vous rendre tranquilles?

BLIFIL.

Mais... ne pourrait-on pas l'envoyer dans nos îles?

LADI BELLASTON.

Eh bien, milord ?

FELLAMAR.

Eh bien ! c'est une cruauté.

LADI BELLASTON.

Appellez-vous cruel un acte d'équité ?
Deux familles, milord, vous en rendent l'arbitre ;
Leur repos en dépend...

FELLAMAR.

J'y souscris à ce titre.

(à *Blifil.*)

Conduisez-moi, monsieur, vers votre oncle Alworthy ;
Un seul mot de sa bouche, et votre homme est parti.

BLIFIL, *embarrassé.*

Mon oncle, dans sa terre, enchaîné par son âge,
M'a confié, milord, l'affaire et le voyage.

FELLAMAR, *après avoir toisé Blifil.*

Permettez, miladi, que j'écrive deux mots.

LADI BELLASTON, *à part, à Blifil.*

Il consent...

BLIFIL.

Sa bonté préviendra de grands maux.

LADI BELLASTON, *à Blifil.*

Quel homme est donc ce Jone?... Un malheureux?

BLIFIL.

Madame,

Je le dis à regret, mais c'est un monstre infâme.

FELLAMAR, *donnant un papier à Blifil.*

Lisez tout haut, monsieur...

BLIFIL.

« Je soussigné reconnais être envoyé par M. Alworthy, mon oncle, actuellement dans ses terres, pour
Desforges.

» solliciter de sa part le passage du nommé Tom Jones
» sur les vaisseaux destinés aux colonies. »

FELLAMAR.

Signez-vous cet écrit ?

BLIFIL.

Puis-je savoir, milord, si l'usage prescrit
Cette formalité ?

FELLAMAR.

Monsieur, je suis sincère ;
Vous vous en passeriez... Elle m'est nécessaire.
Il s'agit de punir... j'en ai bien le pouvoir ;
Mais c'est le droit surtout que je veux en avoir.
Cette attestation, c'est le cas qui l'exige :
Je n'en demande pas, monsieur, lorsque j'oblige.

BLIFIL.

Mon oncle peut blâmer...

LADI BELLASTON.

Qu'on serve son projet,
En le débarrassant de ce mauvais sujet.

BLIFIL.

C'est qu'une signature...

FELLAMAR.

Elle est indispensable.

LADI BELLASTON.

(*bas.*)

Signez, monsieur; de tout je me rends responsable.

BLIFIL, *bas.*

(*haut.*)

Ah, bon ! milord promet...

FELLAMAR.

Qu'avant la fin du jour,
Jones sera de Londre exilé sans retour.

BLIFIL, *lui rendant l'écrit.*

J'ai signé.

FELLAMAR, *le prenant.*

Bon.

BLIFIL.

Milord, agréez mon hommage.

(*il sort, ladi le reconduit.*)

ACTE II , SCÈNE IX.

131

FELLAMAR , à part.

Ce monsieur Blifil joue un triste personnage.

SCÈNE X.

LADI BELLASTON , LORD FELLAMAR.

LADI BELLASTON.

EH BIEN ! très-gracieux , très-obligéant milord ,
N'aurais-je pas raison de vous gronder bien fort ?
Un étranger obtient ce qu'à moi l'on refuse.

FELLAMAR.

Vous connaissez mon cœur , et voilà mon excuse.
C'est un tourment pour moi que de faire du mal ;
Pour comble de regret , il s'agit d'un rival ;
De mon amour jaloux on le croira victime :
Car le monde est toujours pour celui qu'on opprime.
Et le monde a raison.

LADI BELLASTON.

Ce soupçon est prévu
Par l'écrit de Blifil dont vous êtes pourvu.

FELLAMAR.

Sans cela , rien de fait... J'ai promis... Le temps presse :
Il faut chercher notre homme...

LADI BELLASTON.

Attendez... Son adresse...
Miss Western la dirait... Moi , je la sais en l'air :
C'est , je crois , dans Bond-Street , chez madame Miller.

FELLAMAR.

Bon...

BETTI , survenant.

Madame Western...

LADI BELLASTON , à Betti.

Ouvrez la grande salle.

(à Fellamar.)

(Betti sort.)

Pour le coup , vous avez votre provinciale ;
Et l'auguste Western , folle des gens de cour ,
Va de tout son crédit appuyer votre amour.
Allez donc ; et surtout que votre conscience
N'aille pas en chemin perdre sa confiance :

Le courage inquiet d'un cœur si timoré,
D'un souffle, en un clin d'œil, peut être évaporé.

FELLAMAR, *avec dignité.*

Quand le cri du remords s'élève dans mon ame,
On ne l'apaise point avec une épigramme.

Je pars... Veuille le ciel tous deux nous garantir
Et d'un regret tardif, et d'un vain repentir !

(*Fellamar présente la main à lady Bellaston, et ils sortent ensemble.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le salon de la maison de madame Miller.

SCÈNE I^{re}.

MADAME MILLER, SQUARE.

Mad. MILLER.

AH, mon frère, quel homme ! il est impitoyable :
Il fait dans cet hôtel un vacarme effroyable.
Il ramène sa fille, et, sans autre raison,
L'enferme... Ah ! cet hôtel n'est point une prison,
Je le lui dirai bien.

SQUARE.

Non, gardez le silence ;
La contradiction accroît sa pétulance :
Sophie en souffrirait.

Mad. MILLER.

Puisqu'il est si méchant,
Laissons-le... Occupons-nous d'un objet plus touchant.
Monsieur Alworthy change.

SQUARE.

Oui, rien n'est plus visible.

Mad. MILLER.

La perte de sa sœur...

SQUARE.

Pour lui fut bien sensible.

Mad. MILLER.

Dans nos bras ici même elle a fini son sort :
Voici déjà trois mois passés depuis sa mort.

SQUARE.

Du danger de sa sœur quand il sut la nouvelle ,
Près d'expirer lui-même , il m'envoya vers elle ;
Je fus ici témoin de ses derniers instans.
De retour au château , j'aurais mal pris mon temps
D'aller me présenter devant ce tendre frère.
Je remis à Blifil la lettre de sa mère :
Je partis , et depuis que je suis revenu ,
De notre bienfaiteur le chagrin m'est connu.

Mad. MILLER.

Que est-il ?

SQUARE.

Vous savez qu'il aimait comme un père
Celui dont en mourant sa sœur s'avoua mère ,
Tom Jone.

Mad. MILLER.

(à part.)

Achievez. Ciel !

SQUARE.

Quand d'après cet aveu
Il doit et va nommer Tom Jones son neveu ,
Des crimes odieux que rien ne justifie...

Mad. MILLER.

Des crimes ?...

SQUARE.

En est-ce un que d'enlever Sophie ?...
Et mille autres excès qu'on ne peut trop punir,
Ont enfin décidé son oncle à le bannir.

Mad. MILLER.

Sait-il qu'il est son oncle ?

SQUARE.

Eh ! mais... après la lettre
Qu'à mon départ pour Bath , Blifil dut lui remettre...

Mad. MILLER.

Il l'a dû, l'a-t-il fait ?

SQUARE.

Sans doute.

Mad. MILLER.

En discourant ,

L'oncle vous a-t-il dit que Tom fût son parent ?

SQUARE.

Ne croyez pas, ma sœur, que jamais je hasarde
Un seul mot là-dessus.

Mad. MILLER.

Pourquoi ?

SQUARE.

Le ciel m'en garde.

Blifil, tendre et prudent, m'a lui-même averti
D'éloigner à jamais de monsieur Alworthy
Des souvenirs cruels qui déchiraient son âme.
Il souffre bien assez d'être oncle de l'infâme !

Mad. MILLER, à part.

Pauvre Jone, à présent je vois d'où le coup part.

(haut.)

Ce silence est prudent ; mais, mon frère, il est tard,
Et le dîner...

SQUARE.

Fort bien. Je vais savoir, ma chère,
Si nos gens sont rentrés.

Mad. MILLER.

Allez. Pardon, mon frère.

SCÈNE II.

MADAME MILLER.

MONSIEUR Blifil est donc l'ennemi dangereux ;
Qui poursuit dans Tom Jone un frère malheureux.
L'oncle n'est point instruit, tout me le certifie :
Car alors où serait le mal d'aimer Sophie ?
Dans des lacs différens tous deux enveloppés,
Le digne oncle et mon frère à la fois sont trompés.
Mais c'est peu d'avoir vu le masque qui te cache,

Hypocrite Blifil, il faut que je l'arrache :
 Il faut, mon jeune ami, quand tu fis tout pour moi,
 Par quelque effort du moins m'acquitter envers toi.

SCÈNE III.

ALWORTHY, WESTERN, BLIFIL, SQUARE,
 MADAME MILLER.

WESTERN.

ALLONS vite, madame, un verre de Bourgogne...
(madame Miller sort.)

Voilà sur le tapis de la belle besogne,
 Voisin.

ALWORTHY.

Et qu'est-ce donc ?

WESTERN.

J'ai dîné chez ladi,
 Qui m'avait fait prier de passer vers midi.
 Qu'aperçois-je en entrant ? Un bataillon femelle,
 Ladi Will, ladi Oüels, ladi, je ne sais quelle ;
 C'était, sur mon honneur, tout le peuple ladi ;
 Je suis de leur caquet encor tout étourdi.
 Enfin je me suis vu trois quarts d'heure de suite,
 Harcelé, tirailé par la mente maudite ;
 Fuyais-je d'un côté, de l'autre on me coupait :
 Si j'échappais à l'une, une autre me happait ;
 C'est un parti brillant, disait une cousine ;
 Le plus beau de la cour, s'écriait la voisine.
(il les contrefait tour à tour.)

La prude Bellaston, avec sa dignité,
 Disait que ce serait plus qu'imbécillité
 De refuser l'honneur d'une telle alliance.
 Et puis pour achever d'user ma patience,
 Ma sœur me détachait maint et maint sobriquet,
 Qu'en impromptu pour moi sa bonté fabriquait.
 Enfin elles m'ont mis d'une humeur effroyable ;
 Les cousines, les lords, j'ai donné tout au diable ;
 Et, prenant sans tarder mes jambes à mon cou,
 J'arrive tout en nage et plus d'à moitié fou.

ALWORTHY.

Ce parti vous déplaît?

WESTERN.

Un lord! moi qui déteste
Jusqu'au nom seulement; et vous savez de reste
Que depuis très-long-temps ma parole est à vous.

ALWORTHY.

Je vous en affranchis.

WESTERN.

Plait-il? entendons-nous;
La parole, il n'est rien de plus sacré.

ALWORTHY.

Sans doute;

Mais daignez m'écouter.

WESTERN.

Parlez, je vous écoute.

ALWORTHY.

Je vous l'ai dit cent fois, mon plaisir le plus doux
Est et sera toujours de m'allier à vous.
Les rares qualités de votre aimable fille,
Les attraits enchanteurs dont sa personne brille,
De son cœur bienfaisant la sensibilité,
Son esprit plein de sens et de solidité,
Sa modestie, enfin cette douceur des anges,
Et mille autres vertus au-dessus des louanges,
Tout me peint dans Sophie un céleste trésor.

WESTERN, *pleurant de joie.*

Elle!... Ah!... C'est une enfant qui vaut son pesant d'or.
(à Blifil.)

Elle est à toi, mon fils, c'est une affaire faite;
A toi, fût-elle encor mille fois plus parfaite!

ALWORTHY.

La voir unie à lui ferait tout mon bonheur :
Mais il serait affreux de contraindre son cœur.
Les lois ont eu grand tort de garder le silence
Sur les consentemens nés de la violence.
Ont-elles pu jeter des yeux indifférens
Sur l'inhumanité de ces pères tyrans,
Qui traitent sans pitié leurs enfans en esclaves,
Les font vivre et mourir dans d'horribles entraves?

Si l'hymen ne suit pas un penchant mutuel ;
 Pour l'épouse surtout son joug est trop cruel :
 Il faut, pour le porter, fidèle et généreuse ,
 Qu'elle ait la force d'être à jamais malheureuse :
 Ou si son cœur trop faible ose le secouer,
 Au mépris , à l'opprobre , il faut se dévouer.
 Ainsi pour mon neveu si miss est inflexible ,
 Je sauverai son cœur d'une épreuve terrible ;
 Et malgré les regrets et la douleur du mien ,
 Je renonce à l'espoir d'un aussi doux lien.

WESTERN.

Avez-vous tout dit ?

ALWORTHY.

Tout.

WESTERN.

Je crois qu'en conscience

Je viens de faire ici preuve de patience ,
 Et ce n'est pas sans peine... Enfin, c'est à mon tour,
 Et je réponds à tout, mais clair comme le jour!...
 Ah ça, d'abord, Sophie est ma fille, j'espère.
 L'est-elle? Hein? répondez... Oui. Donc je suis son père.
 Or donc, si je le suis, je soutiens, je prétends
 Que je dois la guider dans les cas importants.
 Ai-je tort? Après tout, qu'est-ce que je veux d'elle?
 Qu'elle daigne être heureuse... et j'ai l'âme cruelle!
 Et l'on me dit à moi que je veux son malheur!
 Moi qui, pour lui sauver un soupçon de douleur,
 Donnerais mes chevaux, mes chiens, hélas! ma vie;
 Oui, je la donnerais pour ma chère Sophie.

SCÈNE IV.

ALWORTHY, WESTERN, BLIFIL, SQUARE,
 MADAME MILLER, MADAME WESTERN.

Mad. WESTERN.

JUSTE ciel! qu'ai-je appris? et quelle déraison?
 Quoi, monsieur, vous mettez votre fille en prison?

WESTERN.

Bah! à l'autre à présent.

Mad. WESTERN.

Ma nièce prisonnière !

WESTERN.

Je fais tout pour le mieux ; on me jette la pierre.

Mad. WESTERN.

Tout pour le mieux, monsieur... Chef-d'œuvre, en vérité !

Politique sublime ! Ai-je assez répété

Qu'il n'est point de mari, de père, ni de frère

Qui puisse avoir sur nous un pouvoir arbitraire ?

Nous avons, comme vous, droit à la liberté :

Et dût se soulever votre injuste fierté,

Nous la méritons mieux... Délivrez votre fille,

Ou je ne veux plus voir, vous, ni votre famille.

WESTERN.

Mais que diable, ma sœur, venez-vous me chanter ?

C'est bien prendre plaisir à m'impatienter.

Voilà la clef, partez ; allez ouvrir sa porte,

Et que toutes les deux le dia...

Mad. WESTERN.

Je vous exhorte

A déployer ici votre rusticité.

Pour cette clef, je tiens à la formalité :

En ratifiant tout, il faut me la remettre.

WESTERN.

(à part.)

Tenez, je vous la donne. Il faut bien se soumettre.

Mad. WESTERN.

Il suffit. Laissez moi négocier cela.

Ah ! messieurs, croyez-moi, la tête que voilà

Vaut, sans vous offenser, plus de mille des vôtres.

SCÈNE V.

ALWORTHY, WESTERN, BLIFIL, SQUARE,
MADAME MILLER.

WESTERN.

OUI, pour la dureté... Qu'en pensez-vous, vous autres ?

(à Blifil.)

C'est cependant pour toi que je souffre en douceur

Les airs et les propos de mon illustre sœur.
 Oui, son bien est pour toi, puisqu'il est pour Sophie :
 Comme il pourrait lui prendre une méchante envie,
 J'avale de sa part cent pilules de fiel,
 Et cela sans mot dire.

BLIFIL.

Ah! j'atteste le ciel,
 Monsieur, que c'est Sophie, et non son bien que j'aime;
 Que de Sophie, hélas! je ne veux qu'elle-même.

SCÈNE VI.

ALWORTHY, WESTERN, BLIFIL, SQUARE,
 MADAME MILLER, MADAME WESTERN, MISS
 SOPHIE.

Mad. WESTERN.

JE vous la rends... Douceur et sensibilité,
 Mon frère, et je répons de sa docilité.
 Adieu. Je vais chercher à percer le mystère
 D'un projet qu'avec soin cache le ministère,
 Et qui, si j'en dois croire un certain pronostic,
 Ne s'accorde pas trop avec le bien public.

WESTERN.

Ainsi donc, à tantôt.

Mad. WESTERN.

N'y comptez pas, mon frère.
 (*elle sort.*)

ALWORTHY.

Miss, je viens de m'ouvrir à monsieur votre père.
 Si de votre plein gré, de votre libre aveu,
 Vous vous déterminez à choisir mon neveu,
 Comptez sur tout l'excès de ma reconnaissance :
 S'il s'agit de contrainte et d'abus de puissance,
 Comptez non-seulement que je n'y suis pour rien,
 Mais que sans votre aveu l'on n'aura pas le mien.

SCÈNE VII.

WESTERN, MISS SOPHIE.

WESTERN.

Tu me boudes, Sophie. Allons, ma bien-aimée,
Viens, et pardonne-moi de t'avoir enfermée;
D'honneur, j'ai cru bien faire. A présent, calme-toi.
Tu seras, je le jure, aussi libre que moi.
Que veux-tu, mon enfant? Dis, que veux-tu, ma chère?
Carrosse, diamans, tout mon bien?

MISS SOPHIE.

Ah! mon père!

WESTERN.

Quand je te fais du mal, va, j'en suis bien puni.
Vois-tu ce porte-feuille, il est assez garni;
Eh bien! je te le donne. Oui, sois-en la maîtresse.

MISS SOPHIE.

Oh! mon père! arrêtez... mon cœur... votre tendresse...
Je ne puis soutenir...

WESTERN.

Ah! mon enfant, crois-moi,

Tu ne la connais pas ma tendresse pour toi;
Tu ne soupçonnes pas à quel excès je t'aime:
Car si tu l'avais su, j'en appelle à toi-même,
Aurais-tu fui ton père, un vieil et bon ami,
Qui, séparé de toi, ne vit plus qu'à demi;
Qui, depuis ta naissance, en toi vit son idole;
Qui n'a dans l'univers que toi qui le console...
Ma fille, chère enfant! rends-moi ton amitié:
De mes vieux jours enfin consens d'avoir pitié.

MISS SOPHIE, *fondant en larmes.*

C'en est trop.

(elle se jette dans les bras de son père.)

WESTERN.

Ah! je sais combien ton âme est tendre:

Tes pleurs...

MISS SOPHIE.

Dans votre sein laissez-moi les répandre.

WESTERN.

Ah ! viens , embrasse-moi ; pardonnons-nous tous deux ;
 Je voudrais ton bonheur , fais le mien si tu peux .
 Je vais me reposer : je te laisse , Sophie ;
 Tu peux aller , venir , sans que je m'en méfie ;
 Sois libre comme l'air : et quand j'aurai dormi ,
 Nous nous verrons . Adieu ; pense à ton vieil ami .
 (*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE VIII.

MISS SOPHIE, un moment seule, ensuite TOM JONES.

Je suis anéantie , ô digne et tendre père ;
 Se peut-il qu'à ce point je te sois encor chère !
 « Prends pitié des vieux jours d'un père et d'un ami ,
 « Qui , séparé de toi , ne vit plus qu'à demi , »
 Disait-il , en pleurant , à sa fille rebelle .
 Ah ! je mériterai ta bonté paternelle ,
 Je ferai ton bonheur en faisant mon devoir .
 Qui pourrait dans mon cœur combattre ton pouvoir ?
 J'ose le demander , quand je sens à ma honte
 Qu'un terrible ascendant l'emporte et me surmonte .
 (*Tom Jones paratt.*)

Par un coupable amour ce cœur empoisonné
 Est vil comme l'objet auquel il s'est donné .
 J'immole ma vertu , mon devoir et mon père .
 A qui , grand Dieu ! . . . Voilà ce qui me désespère .
 O toi ! pour qui jamais je ne dus soupirer ,
 Jone , ennemi cruel , laisse-moi respirer .

TOM JONES, aux genoux de miss Sophie.

Cet ennemi cruel , mais plus à plaindre encore ,
 Tombe en tremblant aux pieds de celle qu'il adore .

MISS SOPHIE.

Ciel ! vous ici , monsieur ! Par quelle trahison ?
 Sortez , ou de mes cris je remplis la maison .

TOM JONES, toujours à genoux.

Sophie , écoutez-moi . Vous dont l'âme si tendre . . .

(*Blifil se montre en ouvrant la porte du fond.*)

MISS SOPHIE.

Non... levez-vous... Sortez... je ne veux rien entendre.

TOM JONES, *se relevant.*

Eh bien ! contentez-vous. Contre un amant soumis

(*Blifil sort.*)

Appelez votre père et tous mes ennemis.

Qu'ils me donnent la mort aux pieds de ma Sophie ;

Mon dernier jour sera le plus beau de ma vie.

La mort est le seul bien qui flatte un malheureux ;

Mais croire à l'apparence est souvent dangereux.

Vous m'entendez , Sophie.

MISS SOPHIE.

Homme vil que j'abhorre ,

As-tu conçu l'espoir de me tromper encore ?

Quand moi-même , témoin de ton indignité...

Mais dieux !... Eloignez-vous par générosité.

J'ai déjà de mon père éprouvé la vengeance :

S'il vient , il va nous croire encor d'intelligence...

Fuyez , Jones , fuyez , l'abîme est sous nos pas...

Tu m'as désespérée , ingrat , ne me perds pas.

TOM JONES.

J'obéis. O Sophie ! un jour désabusée ,

Peut-être plaindrez-vous...

WESTERN, *dans la coulisse.*

La femelle rusée

Est avec le renard... T'ayaut , tayaut. A nous...

MISS SOPHIE.

Mon père !... Je me meurs.

TOM JONES, *fuyant au cabinet.*

Silence ! et calmez-vous.

SCÈNE IX.

MISS SOPHIE , WESTERN , BLIFIL.

WESTERN.

EH BIEN ! où donc est-il ? Viens ici , quête , quête ;

Tiens , dans ce cabinet...

(*ils entrent dans le cabinet.*)

ACTE III , SCÈNE IX.

143

MISS SOPHIE.

Quel orage s'apprête !

Il va le découvrir , hélas ! C'est fait de moi.

WESTERN , *sortant du cabinet.*

Eh ! que diable es-tu donc venu me conter , toi ?

Comment , tu m'interromps au milieu de mon somme ?

Pourquoi ? Pour rien ?

BLIFIL.

J'ai vu...

WESTERN.

Beau chasseur ! habile homme !

BLIFIL.

Il a trouvé moyen de s'échapper.

WESTERN.

Par où ?

Butor.

MISS SOPHIE.

Mais qu'est-ce donc ?

WESTERN.

C'est Blifil ; il est fou.

L'amour , en plein midi , lui fait voir des étoiles.

Il m'éveille en sursaut : « La bête est dans les toiles ,

« Venez , venez , » dit-il... J'acconrs , et je vois bien

Que Blifil est un sot , et que je ne vois rien.

Passé pour cette fois : mais quand je dors tranquille ,

Ne viens pas m'éveiller par un rêve imbécile.

Adieu. Je vais tâcher de rattraper le mien.

SCÈNE X.

MISS SOPHIE , WESTERN , BLIFIL , MADAME
MILLER , UN OFFICIER.

Mad. MILLER.

MONSIEUR , on vous demande un moment d'entretien.

(*elle sort.*)

WESTERN.

Un officier !... Que diable ! est-ce un billet de route ?

L'OFFICIER.

Ma visite , monsieur , vous surprend peu sans doute.

WESTERN.

Beaucoup.

L'OFFICIER.

Lord Fellamar, plein du plus tendre feu,
 Pour oublier vos torts n'en attend que l'aven;
 Et, brûlant d'obtenir votre fille adorable,
 Il espère à ses vœux vous trouver favorable.

WESTERN.

Ah, j'entends. Il s'agit de ce lord d'aujourd'hui,
 Qui, par trente ladis, m'a fait parler pour lui.
 Dites-lui bien, monsieur, qu'il n'aura pas ma fille,
 Et que je ne veux point de lords dans ma famille.
 Je les déteste tous, le ciel m'en est témoin;
 Point d'affaire avec eux, ni de près, ni de loin.

L'OFFICIER.

S'il est ainsi, demain au parc il faut vous rendre,
 Monsieur, milord aura l'honneur de vous attendre.

WESTERN.

Ah! oui, j'ai bien le temps de m'aller promener...
 Eh! mais à la baguette il croit donc me mener?

L'OFFICIER, *enfonçant son chapeau, et posant la main
 sur sa canne.*

Vous l'allez voir, monsieur, vous voudrez bien permettre
 Que ma commission soit remplie à la lettre.

MISS SOPHIE, *arrêtant l'officier.*

Juste ciel!... au secours!

BLIFIL.

Je m'en vais en chercher.
(il s'enfuit.)

WESTERN.

Non, laisse, mon enfant, laisse-le s'approcher.

MISS SOPHIE, *retenant toujours l'officier.*

Au secours!...

L'OFFICIER.

Eh! non, miss, souffrez que j'exécute...



SCÈNE XI.

MISS SOPHIE, WESTERN, TOM JONES, MADAME
MILLER, UN OFFICIER.

TOM JONES.

QUELS cris ai-je entendus ?

Mad. MILLER.

Chez moi l'on se dispute ?

TOM JONES, *allant relever Sophie.*

Sophie !... En quel état !... Que je suis alarmé !

MISS SOPHIE.

On maltraite mon père...

TOM JONES, *avec fureur.*

Un vieillard désarmé.

Il faut être bien bas, bien lâche et bien infâme.

L'OFFICIER.

Que dites-vous, monsieur ?

TOM JONES, *avec fureur.*

Que vous n'avez point d'âme.

L'OFFICIER.

Quel est donc l'insolent qui m'ose ainsi parler ?

TOM JONES, *allant à lui.*

C'est un secret qu'ici je ne puis révéler.

Suivez-moi.

MISS SOPHIE.

Monsieur Jone !... Ah ! qu'on ferme la porte.

L'OFFICIER.

Monsieur Jones, qui, vous ?

TOM JONES.

Oui, moi. Que vous importe ?

L'OFFICIER.

Je vous suis.

Mad. MILLER, *en sortant avec Tom Jones et l'officier.*

Non.

SCÈNE XII.

WESTERN, MISS SOPHIE.

WESTERN.

PARBLEU ! je ne l'ai pas rêvé :

C'était Jone.

MISS SOPHIE.

A votre aide à propos arrivé ,

Mon père.

WESTERN.

Oui. J'en conviens , il faut être sincère ,
Sans lui , j'étais fort mal. Et Blifil ?

MISS SOPHIE.

Lui ! mon père :

Quand à votre secours Tom Jone est accouru ,
Pour en aller chercher , Blifil a disparu.

WESTERN.

Je le reconnais là. Garçon prudent , mon gendre ,
Tandis qu'il va chercher quelqu'un pour me défendre ,
Il me laisse le temps d'être écrasé vingt fois.

SCÈNE XIII.

WESTERN, MISS SOPHIE, ALWORTHY,
MADAME MILLER.

Mad. MILLER, à Sophie.

Ils sont sortis.

MISS SOPHIE, à demi voix.

Ah ! Dieu, quels malheurs je prévois !

ALWORTHY.

Que m'a-t-on dit, voisin ? ce lord ?

WESTERN.

Une misère.

Ce lord , qui veut toujours que je sois son beau-père ,
Pour me déterminer , prenant des moyens doux ,
M'envoie un spadassin pour me rouer de coups.

ALWORTHY.

Ciel ! seriez-vous blessé ?

WESTERN.

Moi ? non pas que je sache.
 Mais comment trouvez-vous mon Blifil, qui se cache,
 Qui très-subtilement esquive l'embarras,
 Et me laisse tout seul avec le fier-à-bras ?
 Sans vanité, j'étais étrillé d'importance,
 Sans un certain monsieur de votre connaissance.

ALWORTHY.

Qui ?

WESTERN.

Jones.

ALWORTHY.

Se peut-il ?

Mad. MILLER.

En voici la raison :

Depuis peu ce jeune homme habite ma maison.
 Il aura, de sa chambre, entendu la querelle ;
 Et, suivant d'un bon cœur la pente naturelle,
 Soudain il est venu vous donner du secours.

WESTERN.

Oui, voilà comme il est. Sans leurs sottises amours,
 Comme tout allait bien !

SCÈNE XIV.

WESTERN, MISS SOPHIE, ALWORTHY,
 MADAME MILLER, BLIFIL.

BLIFIL.

O CRIME détestable !

Jones vient de commettre un meurtre épouvantable !
 On le traîne en prison.

MISS SOPHIE, *prête à s'évanouir.*

Ah ! sortons... Je me meurs.

ALWORTHY, *sèchement.*

A quoi tendent, monsieur, ces étranges clameurs ?

WESTERN.

Ma fille ! Eh ! qu'as-tu donc ? Nouvelliste damnable !
 (*Il conduit Sophie dans le cabinet, avec l'aide de
 madame Miller, qui rentre tout de suite.*)

SCÈNE XV.

ALWORTHY , BLIFIL , *ensuite* MADAME MILLER.

ALWORTHY.

Vous avez pris , monsieur , un ton pen convenable.
 Vous en voyez l'effet ; et le père irrité...

BLIFIL.

Mon oncle , à cet excès de sensibilité ,
 Pour un vil scélérat , je ne pouvais m'attendre ;
 Et c'est avoir aussi le cœur un peu trop tendre.

Mad. MILLER , *qui a entendu ces derniers vers.*

Jones ne fut jamais ni scélérat , ni vil ;
 J'en atteste l'honneur devant monsieur Blifil.
 Je jure devant vous , que j'aime , que j'honore ,
 Qu'on vous trompa , monsieur , et qu'on vous trompe
 encore.

Quand Jone était chez vous , comblé de vos bienfaits ,
 Quels éloges touchans votre cœur m'en a faits !
 Vous l'aimiez tendrement : donc il en était digne.
 Sans l'envie inquiète et la haine maligne ,
 Vous l'aimeriez encor , cet enfant malheureux.
 Il a des ennemis , et de bien dangereux.

BLIFIL.

De ce digne monsieur je vois le stratagème.
 Il m'accuse.

Mad. MILLER.

Souvent on s'accuse soi-même.

Prenez garde. Jamais il n'a parlé de vous.

BLIFIL.

Je lui pardonne , au reste , et n'ai point de courroux.

Mad. MILLER.

Veuille pour vous , le ciel , avoir cette clémence !
 On en a quelquefois besoin plus qu'on ne pense.

ALWORTHY.

Cette étrange façon de traiter mon neveu ,
 Ne me plaît point du tout , je vous en fais l'aveu.
 De l'insensé pour qui votre zèle l'offense ,
 Personne plus que lui n'embrassa la défense.

Mad. MILLER.

Et c'est ce tendre ami , c'est ce digne avocat ,
Qui lui donne à vos yeux le nom de scélérat.
On vous trompe , monsieur. Oui. Dût votre colère
M'enlever vos bienfaits , me rendre à ma misère ;
Dussé-je , enfin , toucher au terme de mes jours ;
Je dis que l'on vous trompe , et le dirai toujours.

ALWORTHY.

Quel intérêt Blifil peut-il avoir , madame ?

Mad. MILLER.

Quel intérêt , grand Dieu ! Vous lirez dans mon âme ,
Et seuls . . .

BLIFIL , *vivement.*

Non. J'y serai si mon oncle y consent ;
Je ne souffrirai pas que l'on m'accuse absent :
Dans l'exacte justice , il faut que je réponde.

Mad. MILLER , *allant à lui.*

Voulez-vous , sur-le-champ , qu'un seul mot vous con-
fonde ,
Vous ou moi ?

BLIFIL , *interdit.*

Comment donc , madame ?

SCÈNE XVI.

ALWORTHY , BLIFIL , MADAME MILLER ,
WESTERN.

WESTERN , *à sa fille.*

OUI , dans l'instant.

(*à madame Miller.*)

Madame , vite ; allez , ma fille vous attend.

Mad. MILLER , *avec dignité.*

(*à Blifil.*)

J'y cours. Songez , monsieur , à votre digne mère.
Ce mot doit tout vous dire.

(*elle sort.*)

WESTERN.

Oh , oh ! quel ton sévère !

Qu'a-t-elle ?

ALWORTHY.

Je ne sais. Mais contre mon neveu
Elle défend Tom Jone avec le plus grand feu.

WESTERN.

Elle fait bien. Tom Jone est un garçon très-brave,
Qui m'a très-bien tiré d'une affaire très-grave ;
Et je trouve très-bon qu'on s'intéresse à lui.
Quant à Monsieur Blifil, il m'a fait aujourd'hui
Trois sottises de suite : interrompre mon somme
Pour une vision ; s'enfuir quand on m'assomme ;
Et puis criant au meurtre , en ces lieux accourir ,
Et nous donner à tous des frayeurs à mourir :
Pour quinze jours au moins ma fille en a la fièvre.
En voyant une taupe , il a peur comme un lièvre ;
Et comme un tigre enfin , le monsieur est jaloux.
Franchement , tout cela promet un sot époux.

BLIFIL.

Je jure...

ALWORTHY.

Allez voir Tom ; pour que rien ne lui manque,
Portez-lui de ma part ces deux billets de banque :
Dites-lui qu'il m'est cher. qu'il me le fut toujours ;
Enfin , que de ce pas je vole à son secours.

WESTERN.

Et ce sera bien fait.

BLIFIL.

(à part.)

J'y vais , mon oncle. O rage !
Allons tout employer pour consommer l'ouvrage.

(il sort.)

ALWORTHY.

S'il est possible , hélas ! sauvons ce malheureux.

WESTERN.

Voilà ce qui s'appelle un acte généreux.
Je serai de moitié , je vous le signifie.
Ce fou s'est avisé d'en conter à Sophie ,
Et même à son amour la belle a répondu ;
Mais pour ce crime-là , que diable ! est-on pendu ?

ALWORTHY.

Vous lui pardonneriez !

ACTE III , SCENE XVI.

151

WESTERN.

Parbleu ! j'en suis capable.
Je le vois malheureux : donc il n'est plus coupable.

ALWORTHY.

Digne ami !

WESTERN.

Je suis vit , mais je n'ai pas de fiel.
Sauvons-le seulement , voilà l'essentiel.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison.

SCÈNE I^{re}.

TOM JONES, UN GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

TUBIEU ! dans un clin d'œil , un mort et cinq blessés.
Pour aujourd'hui , voisin , je crois que c'est assez :
Votre affaire n'est point de celles qui sont louches ;
Dam ! on n'écrase pas les gens comme des mouches.

TOM JONES.

Lâchement attaqué , je me suis défendu.

LE GEÔLIER.

Non , ce n'est pas ainsi que le fait est rendu :
On vous dit l'agresseur.

TOM JONES.

Exécrable imposture !
Seul en attaquer douze !

LE GEÔLIER.

Ah ! quant à l'aventure ,
Pour moi je n'ai rien vu , c'est le bruit général.
Des amis , des amis ; sans quoi tout ira mal.

TOM JONES.

Moi, des amis, grand Dieu !

LE GEÔLIER.

Point d'amis, point de grâce.

La session prochaine il faudra qu'on y passe.

SCÈNE II.

TOM JONES, *seul*.

VOILA donc le séjour où finira mon sort.
 Je dois attendre ici mon arrêt et la mort.
 Ah ! j'éprouve un malheur plus grand que la mort même.
 Je vais mourir coupable aux yeux de ce que j'aime.
 Cruelle Bellaston ! traître et lâche Blifil !
 Comme l'œil de la haine est perçant et subtil !
 Comme ils ont su connaître et déchirer mon âme !
 L'un me perd dans le cœur de l'objet de ma flamme ,
 Et l'autre dans celui de monsieur Alworthy.
 L'enfer même pour eux semble avoir pris parti :
 L'apparence trompeuse , et pourtant foudroyante ,
 Du vrai , pour m'accabler , prend la forme effrayante.
 Il est donc des mortels qui sont nés pour souffrir !
 O ciel ! si tu le veux , je suis prêt à mourir ;
 Mais de l'opprobre au moins sauve ma dernière heure ,
 Et que mon innocence...

SCÈNE III.

TOM JONES, LE GEÔLIER, PARTRIDGE.

LE GEÔLIER.

UN homme est là qui pleure,
 Qui me parle un jargon où je ne comprends rien ,
 Et qui fait à la porte un tintamarre. Eh bien !
 Tenez, l'entendez-vous ?

TOM JONES, *à part*.

C'est mon pauvre Partridge.

PARTRIDGE, *en dehors*.

Eh ! par grâce , monsieur ! ouvrez , ouvrez , vous dis-je.

TOM JONES.

Ah ! c'est mon seul ami. Qu'il entre. Allez.

LE GEÔLIER, *allant ouvrir.*

Oui-dà !

Si vos amis sont tous faits comme celui-là,
Votre affaire est gentille.

PARTRIDGE, *accourant.*

Ah ! Dieu... Ah ! mon cher maître.

Vous, ici dans les fers !

LE GEÔLIER.

C'est son valet peut-être.

PARTRIDGE.

En quel séjour affreux !

TOM JONES.

Partridge, embrasse-moi.

Pourquoi venir ici, mon ami ?

PARTRIDGE.

Dieux ! pourquoi ?

TOM JONES.

Ne viens point te lier à mon malheur extrême :

Partridge, ô mon ami ! je te rends à toi-même.

PARTRIDGE.

Moi, je veux être à vous. Je m'enchaîne à vos pas ;

Je serais libre, ô ciel, quand vous ne l'êtes pas !

(*au geôlier.*)

Monsieur, près de mon maître, un tant soit peu de paille.

LE GEÔLIER.

On vous en donnera.

TOM JONES.

Non, je veux qu'il s'en aille,

Et qu'il me laisse seul dans cet affreux tombeau.

PARTRIDGE.

Jamais.

TOM JONES.

Eh ! mon ami, te voilà tout en eau.

(*au geôlier.*)

Quelques provisions, monsieur, pour ce digne homme.

Tenez.

LE GEÔLIER, *à part*

Une guinée ! Oh, oh ! c'est une somme.

Desforges.

(haut.)

Quand on a de l'argent , ici l'on a de tout.

(à Partridge.)

Je vais vous envoyer quelques mets de mon goût.

SCÈNE IV.

TOM JONES, PARTRIDGE.

TOM JONES.

Nous voici seuls... Eh bien ! d'où sais-tu mon histoire ?

PARTRIDGE.

Au prochain cabaret j'étais gaîment à boire :
 Entrent six grands coquins ; l'un criait comme un sourd :
 « Eh bien ! notre homme , enfans , il a pris le plus court :
 « Nous comptons le mener jusqu'à la Virginie ,
 « Il n'ira qu'à Tyburn , et sa course est finie. »
 Ils ont conté l'histoire en buvant de grands coups.
 A peine ai-je entendu qu'il s'agissait de vous ,
 Que renversant soudain chaises , bouteilles , table ,
 J'accours , et vois hélas ! qu'elle est trop véritable.

SCÈNE V.

TOM JONES, PARTRIDGE, LE GEÔLIER,
MADAME MILLER.

LE GEÔLIER.

SUIVEZ-MOI ; prenez garde : on n'y voit pas trop clair.

Mad. MILLER.

Monsieur Jone... Ah ! grand Dieu !

TOM JONES.

Ciel ! madame Miller !

Est-ce vous que je vois ? Ah ! je reprends courage.

Mad. MILLER.

Quoi ! d'en être étonné me feriez-vous l'outrage ?

TOM JONES.

Non ; rien de généreux ne me surprend de vous.
 Partridge...

(Il fait signe d'éloigner le geôlier.)

PARTRIDGE , *au géolier.*

Ils vont jaser : nous , jasons entre nous.

(*il l'emmène au fond.*)

Mad. MILLER.

Je n'ai qu'un seul instant , profitons-en de grace :
Il faut me détailler votre affreuse disgrâce.
Quelqu'un qui sûrement ne vous veut pas de mal ,
Veut apprendre de vous l'événement fatal.

TOM JONES.

Ah ! je crois deviner , et vais vous satisfaire.
Vous savez que chez vous a commencé l'affaire.
J'ai suivi l'officier , qui , je ne sais pourquoi ,
S'obstinait à marcher quelques pas devant moi.
Soudain douze bandits sur moi sont venus fondre :
Je tire mon épée , et cherche à leur répondre.
J'en mets en un instant plusieurs hors de combat.
Quelque temps spectateur de ce sanglant débat ,
Le lâche qui m'avait attiré dans le piège ,
Vient à la fin grossir la foule qui m'assiège ;
Il m'attaque en fureur ; mais lui-même percé ,
A mes pieds dans son sang il tombe renversé.
Mes lâches assassins alors sonnent l'alarme ;
La populace accourt , me saisit , me désarme ,
Et me traîne en tumulte à ce séjour affreux
Qui n'a pas effrayé votre cœur généreux.

Mad. MILLER.

Il suffit , je vous laisse.

TOM JONES.

Et quoi ! déjà partie ?

Mad. MILLER.

Votre intérêt le veut et presse ma sortie ;
Mais dans quelques instans je reviendrai vous voir.
Sans adieu... Du courage , et point de désespoir.

TOM JONES.

Moi , madame ? Apprenez à ceux que j'intéresse ,
Que mon ame du sort sera toujours maîtresse ;
Et que des deux excès constamment éloigné ,
Je ne suis bas ni fier , mais homme et résigné.

TOM JONES A LONDRES.

Mad. MILLER, *l'embrassant.**(au geôlier.)*

Mon digne ami !... Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

SCÈNE VI.

TOM JONES, PARTRIDGE.

PARTRIDGE.

AH ça ! j'ai réfléchi, monsieur : il faut écrire
 A monsieur Alworthy. Je me trompe bien fort,
 Ou ce digne seigneur changera votre sort.

TOM JONES.

Je l'ai trop offensé pour oser me promettre...

PARTRIDGE.

Ecrivez-lui toujours ; je porterai la lettre.

TOM JONES.

Ah ! malgré tous les maux dont j'éprouve l'horreur,
 Avoir pu lui déplaire est mon plus grand malheur.

PARTRIDGE.

Rappelez-vous, monsieur, qu'il vous aimait en père ;
 La pitié, de son cœur, a banni la colère,
 J'en suis sûr ; écrivez ; et... bah ! l'homme aux verroux ;
 Monsieur, quand nous aurons à jaser entre nous,
 Parlons latin.

SCÈNE VII,

PARTRIDGE, TOM JONES, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

L'AMI, passez à la cuisine.

PARTRIDGE.

(bas, à Jones.)

Je n'ai pas d'appétit. Qu'il a mauvaise mine !
 Monsieur, il me fait peur.

LE GEÔLIER.

Bon, il vient en mangeant.

Grands mets, bon vin surtout ; j'en ai mis pour l'argent.

(bas, à Jones.)

Il faut que je vous parle.

ACTE IV, SCÈNE VII.

157

PARTRIDGE.

Eh bien, allons ensemble...

(*bas, à Jones.*)

Je ne vous laisse pas seul avec lui; je tremble.

LE GEÔLIER, *bas, à Jones.*

(*haut, à Partridge.*)

Mais renvoyez-le donc... Le dîner refroidit.

PARTRIDGE.

Eh! ne pouvez-vous pas l'apporter?

LE GEÔLIER.

C'est bien dit :

(*bas, à Jones.*)

Je suis votre valet, n'est-ce pas? Le temps presse.

TOM JONES.

Allons, va, mon ami; ta santé m'intéresse;
De te refaire un peu tu dois avoir besoin.

PARTRIDGE, *bas, à Jones.*

Ne le laissez toujours approcher que de loin.

(*haut.*)

Par où faut-il passer?

LE GEÔLIER.

Et parbleu, par la porte.

SCÈNE VIII.

TOM JONES, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

AH! le voilà parti. Que le diable l'emporte!

Ah ça, mon cher monsieur, parlons un peu raison;
Et surtout parlons bas: c'est la règle en prison.

Vous n'avez point d'amis, disiez-vous tout à l'heure;
Vous en avez, corbleu! votre affaire est meilleure,
Depuis que je la sais de certaine façon.

Qui n'entend qu'une cloche, enfin, n'entend qu'un son.
Au milieu de la rue on vous cherche querelle,
Et vous vous défendez: la chose est naturelle.

Que diable! a-t-on pour rien une épée et du cœur?
Et de douze ennemis tout seul être vainqueur!

Ma foi, c'est beau, monsieur.

TOM JONES.

Où tend ce préambule ?

LE GEÔLIER.

A vous dire , monsieur , que , sans aucun scrupule ,
Je vous délivrerai.

TOM JONES.

Vous ?

LE GEÔLIER.

Moi. Tel que je suis ,
Je veux vous délivrer. Je le veux , et le puis.
Je m'expose moi-même , il est vrai ; mais n'importe.
Je suis de vos amis , j'ai les clefs de la porte :
A minuit je vous l'ouvre. Est-ce clair , à présent ?

TOM JONES.

Oui , très-clair ; mais je reste.

LE GEÔLIER.

Ah ! le trait est plaisant.

TOM JONES.

Comptez , quoi qu'il en soit , sur ma reconnaissance.

LE GEÔLIER.

Qui vous force à rester ?

TOM JONES.

L'honneur , mon innocence.

L'un , qui ne permet pas que j'expose vos jours ;
Et l'autre , qu'en fuyant , je ternis pour toujours.

LE GEÔLIER.

Diable ! expliquez-vous mieux. L'honneur et l'innocence !
Ma foi , ces choses-là passent ma connaissance.

TOM JONES.

Dites-vous qu'au danger vous allez vous offrir ?

LE GEÔLIER.

Sans doute.

TOM JONES.

Avec honneur , moi , puis-je le souffrir ?

LE GEÔLIER.

Pourquoi pas ? Je sais bien à quoi ceci m'expose :
Si je veux m'y risquer , en êtes-vous la cause ?
Non , palsambleu ; pour vous c'est un coup de bonheur.
Et vous me laissez pendre en tout bien , tout honneur.
Finissons. En deux mots , j'ai parlé sans mystère ;

ACTE IV , SCENE VIII.

159

Voyons , acceptez-vous mon petit ministère ?

TOM JONES.

Laissez-moi réfléchir.

LE GEÔLIER , à part.

Il est timbré , ma foi.

S'il ne sort pas pourtant , l'argent est bien à moi.

Je puis garder l'argent , sans crainte qu'on me blâme.

Rendre l'argent , morbleu ! mieux vaudrait rendre l'âme.

(haut.)

Allons : réfléchissez.

SCÈNE IX.

TOM JONES.

CE geôlier obligeant

Ne voit plus de danger quand il voit de l'argent :

Sans doute il est gagné. Mais , s'il faut que je fuie ,

Je vais perdre l'honneur , pour conserver la vie ;

Si j'attends dans les fers un jugement douteux ,

Le sang crie , et je puis les perdre tous les deux.

De quoi , me servira ma stérile innocence ,

Si moi seul , en mourant , j'en ai la connaissance ?

Et d'ailleurs de ses soins ravirais-je le prix

A l'être bienfaisant qui daigne...

SCÈNE X.

TOM JONES , MADAME MILLER.

Mad. MILLER.

AH ! qu'ai-je appris ?

Un refus orgueilleux sera donc le salaire

Des efforts...

TOM JONES.

Digne amie ! Ah ! ce mot seul m'éclaire.

Mad. MILLER.

Je voudrais m'immoler , pour vous rendre au bonheur ,

Croyez-moi ; mais une autre en veut avoir l'honneur .

Je lui cède.

TOM JONES.

Nommez-le à ma reconnaissance.

Mad. MILLER.

Pais-je compter alors sur votre obéissance ?
Prendrez-vous soin des jours que l'on veut conserver ?

TOM JONES.

Par d'honnêtes moyens si l'on peut les sauver.

Mad. MILLER.

Le moyen qu'on vous offre, un mot le justifie.

TOM JONES.

Quel mot, madame ?

Mad. MILLER.

Ingrat ! c'est le nom de Sophie ,
C'est elle qu'au récit de votre triste sort ,
Je viens de voir tomber dans les bras de la mort .
C'est elle , homme cruel , qui vous hait , vous méprise ,
Mais qui porte vos fers , et qui veut qu'on les brise .

TOM JONES.

Sa bonté me pénètre et ne me surprend point :
Mais je reste , et mon cœur est ferme sur ce point .
Réfléchissez , madame , à ce qu'on me propose :
C'est un exil affreux qu'à jamais on m'impose .
Errant et fugitif , sans appui , sans secours ,
A la proscription abandonner mes jours :
Dans le moindre passant craindre sans cesse un juge ,
N'avoir au monde entier ni repos , ni refuge :
Si je consens à fuir , voilà quel est mon sort .
Quoiqu'il soit à mes yeux plus affreux que la mort ,
J'aurais pu le braver , si , tombant dans l'abîme ,
De ma Sophie , au moins , j'eusse emporté l'estime :
Mais entre son mépris et la mort qui m'attend ,
Je n'ai pas dû , madame , hésiter un instant .

LE GEÔLIER.

Monsieur, on vous demande.

TOM JONES.

Ah, Dieu ! Bliffl !

Mad. MILLER.

Lui-même.

En voyant qui vous hait , songez à qui vous aime.
Adieu.

(Elle met vite sa coiffe , et sort avec le geôlier.)

SCÈNE XI.

TOM JONES , BLIFIL.

BLIFIL.

Vous n'êtes pas sans consolation ,
A ce qu'il me paraît.

TOM JONES.

Monsieur, l'affliction
En a très-grand besoin , et dans mon infortune ,
Pour moi votre visite en sera sans doute une.

BLIFIL.

Ma visite est le fruit d'un reste de pitié.

TOM JONES.

Elle a donc triomphé de votre inimitié ;
Et l'accablante horreur de tout ce qui m'arrive ,
Me la mérite enfin , cette pitié tardive.

BLIFIL.

Eh ! qui vous dit , monsieur , que vous la méritez ?
Je l'accorde , en dépit de vos indignités.

TOM JONES.

Puisqu'à venir ici la pitié vous engage ,
Au moins , monsieur Blifil , parlez-moi son langage.

BLIFIL.

Tout souillé de forfaits , misérable , oses-tu
De ce ton arrogant répondre à la vertu ?
Je venais te sauver , et j'en ai la puissance :
Mais plus abject encor que ta basse naissance ,
Tu ne sais qu'opposer l'insulte à la pitié ,
La noire ingratitude aux soins de l'amitié ;
C'en est trop , la raison fait taire l'indulgence ,
Je t'abandonne aux lois , va subir leur vengeance.

TOM JONES.

(à part.) *(haut.)*

Grand Dieu ! Je savais bien , homme faux et cruel ,
Que tu venais ici pour épancher ton fiel.

Tu jouirais bien moins du malheur qui m'opprime ,
 Sans l'atroce plaisir d'insulter ta victime.
 Mais elle est dans les fers : du mal que tu m'as fait
 Tu devrais cependant être bien satisfait ;
 Et c'était bien assez que ta haine traîtresse ,
 Du sensible Alworthy m'enlevât la tendresse ;
 Tu crus , qu'ainsi que toi , j'en voulais à son or ;
 Tu m'arrachas son cœur , et c'était mon trésor.

SCÈNE XII.

TOM JONES , BLIFIL , ALWORTHY , MADAME
 MILLER , LE GEÔLIER , PARTRIDGE , *au fond
 du théâtre.*

BLIFIL.

O VERTU ! soutiens-moi.

TOM JONES.

Je l'atteste moi-même,
 Cette auguste vertu que ta bouche blasphème ;
 Que sans tes noirs complots , sans tes lâches détours ,
 Près de son bienfaiteur, Jones vivrait toujours.
 Tu frémis ; de son poids la vérité t'accable.
 Tu venais me sauver, toi ! dont l'âme implacable...
 Va, le ciel mieux que toi saura me secourir.
 Je te pardonne , sors , et laisse-moi mourir.

BLIFIL.

Eh bien , meurs. A ton sort sans regret je te livre.
 Un monstre tel que toi n'est pas digne de vivre
 Pour la dernière fois , adieu... Tiens , malheureux.
(il lui jette les billets de banque de M. Alworthy.)

ALWORTHY, à Blifil.

Voilà donc comme agit votre cœur généreux !

TOM JONES.

Ciel ! monsieur Alworthy... ma force m'abandonne...
(il tombe à ses pieds.)

ALWORTHY, à Jones.

(à Blifil.)

Lève-toi , mon enfant... Comment ! je vous ordonne
 De venir en mon nom lui prêter votre appui ;

Sans respect pour mon ordre et sans pitié pour lui,
Lâchement au malheur vous ajoutez l'injure.

BLIFIL.

Outragé le premier, mon oncle, je vous jure...

ALWORTHY.

J'étais présent; sortez. Que je trouve en rentrant
La lettre que ma sœur m'écrivit en mourant.

BLIFIL.

La lettre que...

ALWORTHY.

Monsieur, je crois que je m'explique;
La lettre de ma sœur: allez; point de réplique.

(Blifil sort.)

Vous, madame, suivez-le, et qu'il n'échappe pas.

Mad. MILLER.

Je vais à son insu faire observer ses pas.

(elle sort avec le géôlier.)

SCÈNE XIII.

ALWORTHY, TOM JONES, PARTRIDGE.

ALWORTHY.

Et toi, cher Tom, et toi, malheureuse victime
D'un injuste courroux que j'ai cru légitime,
A ton ami trompé pardonne une rigueur,
Qui plus que le tien même, a fait saigner son cœur.

TOM JONES.

Quoi! c'est mon bienfaiteur qui dans ses bras me presse?

PARTRIDGE.

C'est un père, monsieur, qui vous rend sa tendresse.

ALWORTHY.

Ah! oui, deviens mon fils, cher Tom; que ce doux nom
De mes torts envers toi m'obtienne le pardon.

TOM JONES, *avec transport.*

Ah! mes maux sont finis.

SCÈNE XIV.

ALWORTHY, TOM JONES, PARTRIDGE,
FELLAMAR, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER, *accourant.*

UN milord! place! place!

TOM JONES, à *Fellamar, qui l'examine.*

Puis-je savoir, milord, ce qui, dans ma disgrâce,
De vous voir en ces lieux peut m'attirer l'honneur?

FELLAMAR.

Le zèle d'un ami qui veut votre bonheur.
Je ne me trompe pas? C'est Jones qu'on vous nomme?

TOM JONES.

Ce Jone infortuné, vous le voyez.

FELLAMAR.

Jeune homme,

Le bruit de vos malheurs est venu jusqu'à moi;

Mais je veux tout devoir à votre bonne foi.

On m'a parlé de sang...

TOM JONES.

Le soin de me défendre,

Un combat inégal, m'ont forcé d'en répandre.

FELLAMAR.

Sous vos coups, dans l'affaire, on dit qu'un homme est
mort.

TOM JONES.

Je le crains.

FELLAMAR.

En ce cas vous savez votre sort.

Vous connaissez des lois la rigueur implacable.

TOM JONES.

J'aime mieux l'éprouver innocent que coupable.

FELLAMAR.

On n'a pas dû punir un excès de valeur.

Les fers sont pour le crime et non pour le malheur.

TOM JONES.

Ah! cela devrait être, et mon cœur me l'assure :

Mais je saurai du moins les porter sans murmure.

FELLAMAR.

Je venais vous offrir tous les soins d'un ami :
 Dans ce dessein, monsieur, vous m'avez affermi.
 Le malheur de votre ame épure la noblesse,
 Courageux sans orgueil, sensible sans faiblesse,
 Réclamant la justice et non pas la pitié,
 Vous inspirez l'estime en gagnant l'amitié :
 Je veux dès aujourd'hui vous prouver l'une et l'autre ;
 Devenez mon ami, je suis déjà le vôtre.

TOM JONES.

Ah ! nommez à mon cœur le mortel généreux...

FELLAMAR.

Je vous dirai mon nom quand vous serez heureux.

(à part.)

Et comment sans rougir le lui pourrai-je apprendre ?

(il fait un pas pour sortir.)

TOM JONES.

O monsieur Alworthy !

FELLAMAR, se retournant.

Quel nom viens-je d'entendre ?

TOM JONES.

Celui de mon appui, de mon consolateur.

FELLAMAR.

C'est celui d'un barbare et d'un persécuteur.

TOM JONES et PARTRIDGE.

Ciel ! monsieur Alworthy !

ALWORTHY.

Moi ! milord.

FELLAMAR.

Quoi ! vous êtes ?...

ALWORTHY.

Je suis Alworthy même, à qui ces épithètes,
 J'ose vous l'assurer, n'ont jamais convenu.

FELLAMAR.

Jusqu'à ce jour, monsieur, vous m'étiez inconnu :
 J'étais même bien loin de vous croire dans Londres.
 Au reste, j'ai parlé ; c'est à vous de répondre.

ALWORTHY.

A quoi donc ?

FELLAMAR, *lui donnant un papier.*

A ceci.

ALWORTHY.

Ciel! que vois-je? ô douleur!

FELLAMAR.

Ce nom vous est connu?

ALWORTHY.

Que trop pour mon malheur.

FELLAMAR.

Ce n'est pas tout encor, monsieur, et la personne
Qui signa cet écrit, contre ce même Jone,
Partout en votre nom cherche des faux témoins.

ALWORTHY.

Qu'entends-je!... Ah, malheureux! laisse-le vivre au
moins.

Milord, on vous trompa, partagez mes alarmes;
Sur cet infortuné voyez couler mes larmes:
Le temps presse, milord; volons le secourir.
O mon enfant! je veux te sauver ou mourir.

FELLAMAR.

Involontairement je vous ai fait injure:
Pardonnez-moi, monsieur, une erreur que j'abjure.

(à Jones.)

(Tom Jones la lui donne
respectueusement.)

Vous, donnez-moi la main. J'engage ici ma foi

(à part.)

Que vous serez vengé du destin... et de moi.

(il sort avec M. Alworthy; le géôlier et Partridge les
reconduisent.)

SCÈNE XV.

TOM JONES, *un moment seul*, PARTRIDGE,
LE GÉOLIER.

TOM JONES.

EST-CE une illusion qui vient charmer mes peines?
Eh quoi! tant de bonheur m'attendait dans les chaînes!
Alworthy, ma Sophie, et vous lord généreux,
Jones vous intéresse: il n'est plus malheureux!

ACTE IV , SCÈNE XV.

167

Pour moi cette journée est incompréhensible :
C'est un songe à la fois consolant et pénible.
Comment doit-il finir cet étrange sommeil ?
Ciel ! dois-je souhaiter ou craindre le réveil ?

LE GEÔLIER , à part , à Jones.

A minuit , vous savez , à la faveur de l'ombre...
(haut.)

Ah ça , venez chez nous , il n'y fait pas si sombre.
Nous avons un jardin par là , dans un vieux coin :
Venez-y prendre l'air , vous en avez besoin.

TOM JONES.

Volontiers.

LE GEÔLIER , à Partridge.

(seul.)

Conduisez. Tubieu ! quelle journée !
Pour trois schellings d'achat , d'abord une guinée :
Deux cents livres sterlings pour lui donner l'essor,
Et puis ces deux messieurs chacun vingt pièces d'or !
Tout geôlier que je suis , ma soif est satisfaite :
Deux prisonniers pareils , et ma fortune est faite.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le même salon des premier et troisième actes.

SCÈNE I^{re}.

BLIFIL , seul.

SQUARE est enfin parti. Ce dangereux témoin ,
De moi , dans cet instant , ne peut être trop loin.
Rien de mes ennemis à présent ne m'alarme.
La lettre de ma mère était pour eux une arme :
Ils ne l'ont plus. Pour Jones , il ne peut échapper

Au coup dont en secret je viens de le frapper.
 On perce tôt ou tard le plus sombre mystère...
 Eh bien ! soit , mais alors je n'aurai plus de frère.
 Ciel ! que vois-je ? Ah fuyons son aspect odieux.

SCÈNE II.

MADAME MILLER , ALWORTHY , SQUARE.

Mad. MILLER , *le voyant aller.*

VA , traître , je te tiens prisonnier en ces lieux.
 Mais ce papier... O ciel ! pour sauver l'innocence ,
 Que tu sais à propos déployer ta puissance !
 Me trompé-je ? Mon frère et monsieur Alworthy.

ALWORTHY.

Quoi ! Blifil ?

SQUARE.

Oui , monsieur , sans vous j'étais parti ,
 Me croyant au château dépêché par vous-même.

Mad. MILLER , *à part.*

Du scélérat profond autre noir stratagème.

SQUARE.

Si je ne vous avais rencontré par hasard ,
 Je serais déjà loin.

ALWORTHY , *avec douleur.*

Mes yeux s'ouvrent bien tard.

A quoi donc m'ont servi l'âge et l'expérience ?
 Mais , madame , accordez à mon impatience
 Le reste des détails.

Mad. MILLER.

Monsieur , je vous les dois.

Ce Jones , dont votre âme a deviné les droits ,
 Dont la malignité tourmenta l'innocence ,
 Dont on a jusqu'ici méconnu la naissance :
 Cet estimable Jone... il est votre neveu.

ALWORTHY.

Ciel !

Mad. MILLER.

Fils de votre sœur. Elle en a fait l'aveu
 En mourant dans mes bras et dans ceux de mon frère.

ACTE V, SCENE II.

169

ALWORTHY.

Tom Jone est mon neveu ! Ma sœur était sa mère !

SQUARE.

Comment ! vous l'ignoriez ?

ALWORTHY.

Dieu ! si je l'avais su !

SQUARE.

Se peut-il ? Quoi ! monsieur, vous n'avez pas reçu
L'écrit dont me chargea votre sœur expirante ?

ALWORTHY.

Non.

SQUARE.

Et les derniers mots de sa bouche mourante ?

ALWORTHY.

Ah ! parlez. A mon trouble à peine je suffis.

SQUARE.

« Summer fut mon époux, et Tom Jone est mon fils.
« Apprenez-le à mon frère... Hélas ! qu'il me pardonne,
« Et que le ciel... » Alors sa force l'abandonne ;
Elle expire, et je pars chargé de deux dépôts ;
La lettre détaillée avec ces derniers mots.
Vous étiez en ce temps prêt à mourir vous-même :
Vous instruire eût été d'une imprudence extrême,
Et j'en chargeai Blifil à mon départ pour Bath.

ALWORTHY, *les dents serrées.*

Si vous me dites vrai, c'est un grand scélérat.

SQUARE et Mad. MILLER.

Ah ! monsieur.

ALWORTHY.

Je vous crois, mais il faut le convaincre ;
Un ennemi si fourbe est difficile à vaincre :
Et puisque le perfide en était possesseur,
Il ne faut plus compter sur l'écrit de ma sœur.

Mad. MILLER.

N'importe. Seulement permettez qu'il paraisse.
J'ose espérer encor.

ALWORTHY.

Vous êtes la maîtresse.

SCÈNE III.

ALWORTHY , SQUARE, WESTERN ,
MISS SOPHIE.

WESTERN.

ALLONS, la belle, allons, sans attendre à demain,
Du village gaîment reprenons le chemin.

ALWORTHY.

Comment donc ! Quel motif vous fait quitter la ville ?

WESTERN.

Quel motif ? Devinez ; je vous le donne en mille .

ALWORTHY.

Serait-ce du nouveau ?

WESTERN.

Plus que nouveau, parbleu !
Incroyable. Ecoutez : d'abord votre neveu,
La belle le refuse, et n'en veut pas démordre.

ALWORTHY.

Si ce n'est que cela, l'on n'aime point par ordre,
Je vous l'ai déjà dit : d'ailleurs, sans ce lien
Serions-nous moins amis ?

WESTERN.

Bah ! Vous ne savez rien ;
Non, de ce gibier-là vous ignorez les ruses ;
Les chasseurs les plus fins avec lui sont des buses.
Croiriez-vous qu'à présent, pour me faire enrager,
Avec ce damné lord elle veut s'engager ?
Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Est-ce de l'incroyable ?

ALWORTHY.

N'est-ce point une erreur ?

WESTERN.

Erreur, est impayable.

Ils s'écrivent, mon cher.

ALWORTHY.

En êtes-vous bien sûr ?

WESTERN.

Eh ! parbleu, je l'ai vu. C'est du roman tout pur
Que l'amour de ce lord. Cœur, âme, grand service,

ACTE V, SCÈNE III.

171

Reconnaissance, espoir, généreux sacrifice.
Le billet qu'à la belle à l'instant j'ai surpris,
Est plein de ces grands mots où je n'ai rien compris.
Sa tante la soutient, les lords sont sa chimère.
J'aimerais cent fois mieux son Tom Jone.

MISS SOPHIE.

Ah ! mon père,
Croyez que je suis loin de vouloir un époux ;
Mais si j'en dois prendre un, je le tiendrai de vous.

WESTERN.

Eh bien, morbleu ! prends donc celui que je te donne.

ALWORTHY.

Avec miss, un instant, souffrez que je raisonne.

SCÈNE IV.

ALWORTHY, SQUARE, WESTERN, MISS
SOPHIE, MADAME MILLER, BLIFIL.

Mad. MILLER.

Voici monsieur Blifil : vous qu'il croit déjà loin,
Mon frère, entrez ici pour paraître au besoin.
(*Square entre dans le cabinet.*)

WESTERN.

Qu'est-ce ?

ALWORTHY.

(*à Blifil.*)

Chut. De ma sœur vous m'apportez la lettre,
Monsieur ?

BLIFIL.

Cher oncle, en vain je cherche à me remettre...

ALWORTHY.

Monsieur, épargnez-vous un dangereux éclat :
Square vous a remis, à son départ pour Bath,
Une lettre pour moi. Je la veux, tout à l'heure.

BLIFIL.

Si j'entends cette énigme, à vos yeux que je meure.

SQUARE, *paraissant.*

Mourez donc. L'un de nous est un homme sans foi.
La règle inaltérable exige, si c'est moi,

Que je sois châtié comme un vil misérable ;
 Mais si c'est vous , monsieur , cette loi respectable
 Est égale : elle veut que vous soyez puni.

BLIFIL.

Contre moi tout le monde est ici réuni.

(à part.) (haut.)

Payons d'audace. Enfin , quelle est donc cette lettre ?

Mad. MILLER , avec force.

C'est celle-ci , monsieur. Le ciel ne peut permettre
 Que tant de fausseté triomphe impunément.

Lisez , monsieur.

(elle donne un papier à M. Alworthy.)

ALWORTHY.

Que vois-je ? Eh , mais ! assurément :

Voilà son écriture.

« Je meurs , mon frère ; il faut parler. Eprise du jeune
 » Summer , fils de votre meilleur ami , je me défiai de
 » votre indulgence , et j'osai l'épouser secrètement : Tom
 » Jones est le fruit de cette union. Je suis sûre que vous
 » rendrez à cet infortuné jeune homme les droits qu'il
 » tient de sa naissance , et je descendrais plus tranquille
 » au tombeau , sans l'antipathie de Blifil , mon second
 » fils , pour son frère aîné. Jones a une âme noble et
 » sensible : que n'en puis-je dire autant de l'autre !
 » Adieu. »

Eh bien ! monsieur ?

BLIFIL.

A peine

Je conçois jusqu'où vont les effets de la haine.

Supposer des écrits ! Me noircir à ce point !

Ah ! madame Miller !

ALWORTHY.

Il ne se dément point ,

Le monstre : de sa mère il n'ira l'écriture.

Viens , perfide , et du moins connais ta signature.

(il tire l'écrit que lui a laissé Fellamar.)

BLIFIL , interdit.

Que vois-je !

WESTERN , qui a lu par dessus l'épaule de Blifil.

Ah , scélérat !

BLIFIL.

Je tombe à vos genoux.

WESTERN.

Si vous lui pardonnez , je me brouille avec vous.

ALWORTHY.

Qui , moi ! lui pardonner d'avoir , contre son frère ,
Par un manège infâme , allumé ma colère ;
D'oser , à mon insu , me mettre de moitié
Dans les projets affreux de son cœur sans pitié ;
Enfin , d'avoir voulu , me rendant son complice ,
Traîner Jone, en mon nom, de l'exil au supplice !

(à Blifil.)

Les hommes n'en ont point pour toi d'assez cruel ;
Monstre , je te dévoue aux vengeances du ciel ,
Va , fuis. Et pour jamais sauve-moi ta présence.

SCÈNE V.

ALWORTHY, SQUARE, WESTERN, MISS
SOPHIE, MADAME MILLER.

ALWORTHY, *continue.*

MAIS d'où vient cette lettre ? Ayez la complaisance...

Mad. MILLER.

Je sentais , comme vous , que l'écrit n'étant plus ,
Mes vœux pour l'innocent devenaient superflus ,
Et que tous mes efforts tourneraient à ma honte.
Je ne sais quel instinct veut soudain que je monte
A la chambre , où souvent , par un dernier effort ,
Votre sœur essayait d'écrire avant sa mort :
J'ouvre tout , et parmi bien d'autres écritures ,
J'ai trouvé ce papier tout rempli de ratures.

ALWORTHY, *levant les yeux au ciel.*

Grand Dieu !

WESTERN.

L'adoptez-vous ?

ALWORTHY, *avec feu.*

Jones ? sans doute..

WESTERN.

Eh bien !

Tant mieux : à nos projets cela ne change rien.
 Voilà ce qui s'appelle un gendre présentable ,
 Et non pas un Blifil , un chasseur détestable ,
 Mauvais cœur , mauvais frère , enfin mauvais en tout :
 Au lieu que l'ami Tom fut toujours de mon goût ;
 Il ne lui manquait rien qu'un père , une famille ,
 Il les a trouvés : donc je lui donne ma fille.
 Sophie ! Hein ? Tu consens.

MISS SOPHIE , *respectueusement.*

Non , mon père.

WESTERN.

Oh ! ma foi ,

C'est un parti bien pris de se moquer de moi.
 Elle pleura , gémit , quand je lui fus contraire ,
 Et même à mon pouvoir elle osa se soustraire.
 La voilà qui dit non , quand je consens à tout.
 Tiens , prends garde à la fin de me pousser à bout.
 Je veux.

ALWORTHY.

J'ai cru que Jone avait touché votre âme.

MISS SOPHIE.

Oui , j'ai brûlé pour lui de la plus tendre flamme ;
 Tant qu'il fut vertueux je m'en fis un honneur.
 (*à part.*)

S'il eût voulu , l'ingrat , il eût fait mon bonheur !
 (*haut.*)

Parjure à ses sermens , soumis aux lois d'une autre ,
 Puisse-t-il faire au moins le sien même et le vôtre !
 En renonçant à lui , c'est là mon dernier vœu.

ALWORTHY.

Puis-je savoir du moins les torts de mon neveu ?
 Si vous ne daignez pas m'instruire de son crime ,
 Coupable à vos yeux seuls , aux miens il est victime.

MISS SOPHIE.

Ah , Dieu ! sachez , monsieur , qu'il offrait en ce jour ,
 A ladi Bellaston sa main et son amour.

ALWORTHY.

A ladi Bellaston ?

MISS SOPHIE.

J'en ai la preuve écrite.

ACTE V, SCÈNE V.

175

WESTERN.

Et sans doute, elle accepte; il a tant de mérite.

(à madame Miller.)

Vous riez ? c'est plaisant.

ALWORTHY.

Quoi ! madame Miller ?

Mad. MILLER.

Je ris d'un de mes tours.

WESTERN.

Ce tour-là n'est pas clair.

Mad. MILLER.

Il va le devenir ; ce n'est qu'un stratagème ,

Et miss va dans l'instant l'avouer elle-même.

De plaire à miladi monsieur Jone eut l'honneur :

Il fut plus effrayé que fier de son bonheur.

Voulant s'y dérober , mais sans rien compromettre ,

Il m'a tout avoué. J'ai dicté cette lettre ,

Et miss voit maintenant par quels motifs humains

L'adroite Bellaston l'a laissée en ses mains.

WESTERN.

Eh bien ?

MISS SOPHIE.

Eh bien ! mon cœur lui répond de Sophie :

Mais qui de vous , hélas ! me répond de sa vie ?

Tandis que dans les fers...

WESTERN.

Elle a parbleu raison.

SCÈNE VI.

ALWORTHY , SQUARE , WESTERN , MISS
SOPHIE , MADAME MILLER , PARTRIDGE ,
accourant.

PARTRIDGE , à M. Alworthy.

AH ! monsieur , par pitié , courez à la prison ,

De sa propre douleur sauvez mon pauvre maître.

TOUS , *ensemble.*

Comment donc ?

PARTRIDGE.

Tout à l'heure il vient de comparaître,

Ensuite , il est rentré plus pâle que la mort :
 Il s'est tu quelque temps ; puis dans un noir transport :
 « C'en est fait , a-t-il dit , ce dernier coup m'accable ,
 » Au tribunal des lois traîné comme un coupable ;
 » Je n'y survivrai pas. »

ALWORTHY.

Courons tous , mes amis.

MISS SOPHIE , à part.

Malheureuse ! O milord , que m'aviez-vous promis ?

WESTERN , impétueusement sensible.

Oui , courons , courons tous ; viens aussi , ma Sophie.

C'est ton époux , c'est lui : viens lui rendre la vie :

Et ton père et l'honneur te donnent leur aveu.

Tous , apercevant Jones.

Le voici.

MISS SOPHIE.

Dieux !

SCÈNE VII.

ALWORTHY , SQUARE , WESTERN , MISS SOPHIE , MADAME MILLER , PARTRIDGE , TOM JONES , FELLAMAR.

TOM JONES.

SOPHIE !

ALWORTHY.

Est-ce toi , cher neveu ?

TOM JONES.

Votre neveu ! Nature , amour , reconnaissance ,
 Vous suffire à tous trois n'est pas en ma puissance ,
 Eh ! comment. . .

WESTERN , rapidement.

En deux mots , ton père est un Summer ;

Monsieur Blifil , ton frère , un noir tison d'enfer ;

Ta mère une Alworthy ; moi , ton vieux camarade ;

Et ma fille ta femme. Allons , une embrassade.

TOM JONES , l'embrassant.

Monsieur !

WESTERN.

Mon brave Tom. Que diable , encor ce lord !

FELLAMAR, *souriant.*

Vous m'en voulez toujours !

WESTERN.

Ventrebleu ! j'ai grand tort ;

M'envoyer assommer !

FELLAMAR.

Mon coupable émissaire

S'est permis lâchement plus qu'il ne devait faire.

Jone a su le punir , en le privant du jour ,

Et Jone va , monsieur , me punir à mon tour.

J'aime assez miss Western , pour immoler sans peine

Ces titres , ces grandeurs , objets de votre haine ;

Mais Dieu ! je l'aime trop pour disputer son cœur

A celui que l'amour en a fait le vainqueur ;

Tom Jone est l'homme heureux qui mérite sa flamme ;

Avant d'avoir un nom , Tom Jone avait une ame ,

Et l'éclat que sur lui ce nom a répandu ,

Ajoute à son bonheur , mais rien à sa vertu.

A Jones fortuné maintenant je me nomme.

Je suis lord Fellamar.

WESTERN.

Vous êtes un digne homme ;

C'est mieux que d'être lord.

ALWORTHY.

Cœur noble et généreux !

FELLAMAR.

Ce nom me convient mal , car je ne suis qu'heureux.

TOM JONES.

Milord , qui plus que vous ? . . .

FELLAMAR.

Qui , monsieur ? c'est Sophie.

TOM JONES.

Ah ! je sais tous les soins qu'elle a pris de ma vie ;

Pour m'ouvrir les prisons , elle a prodigué l'or.

FELLAMAR.

C'est beaucoup ; mais sachez qu'elle a fait plus encor.

Oui , miss pour m'engager à vous rendre service ,

D'elle , de son bonheur a fait le sacrifice ,

Et m'a permis l'espoir d'être un jour son époux :

Voilà , monsieur , voilà ce qu'elle a fait pour vous.

Desforges.

Pour moi, qu'instruit si bien cet exemple sublime,
 Je ne veux dérober ni sa main, ni l'estime.
 Jugez-moi. Secourir un rival préféré
 Et le rendre à l'objet par soi-même adoré,
 De courage à vos yeux c'est un effort suprême ;
 Mais lorsque dans l'abîme on l'a plongé soi-même...
 Vous frémissez. Eh bien, c'est par moi qu'aujourd'hui
 Les plus affreux malheurs s'accumulaient sur lui.
 Oui, monsieur, l'on m'arma contre votre innocence ;
 Par un coupable abus on souilla ma puissance :
 J'ai réparé le mal qu'il valait mieux prévoir !
 On n'a point de mérite à faire son devoir.

(à miss Sophie.)

Forcé d'aimer toujours en renonçant à plaire,
 Miss, qu'un peu d'amitié soit au moins mon salaire.

(à M. Western.)

Vous, monsieur, en faveur d'un bien pénible effort,
 Daignez à votre ami pardonner d'être lord.

WESTERN.

Vous êtes sur mon ame un lord de bonne race.
 Embrassons-nous. Chez moi vous viendrez à la chasse.

FELLAMAR.

Avec plaisir. Messieurs, croyez-moi tout à vous.

SCÈNE VIII.

ALWORTHY, SQUARE, WESTERN, MISS SOPHIE.
 MADAME MILLER, PARTRIDGE, TOM JONES.

WESTERN.

JE les aurais aimés, s'ils lui ressembraient tous.
 Ça, la main.

MISS SOPHIE, à Tom Jones.

On vous sauve une épreuve.

TOM JONES, avec transport.

Inutile.

(se retournant vers M. Alworthy.)

Mais, mon frère...

ALWORTHY.

Peux-tu me croire assez facile ?...

ACTE V , SCÈNE VIII.

179

TOM JONES.

Il oublia son frère , hélas ! je le sens bien ;
Mais dois-je l'imiter , en oubliant le mien ?

MISS SOPHIE.

Ce procédé , monsieur , peint votre caractère ;
Il me rassure.

TOM JONES.

Hélas ! la grace de mon frère.

ALWORTHY.

Tu l'obtiens. Si ce trait pouvait changer son cœur !

WESTERN.

J'en doute. Mais il faut faire avertir ma sœur :
Ne nous avisons pas de choquer l'étiquette :
Ce mariage-là n'est pas dans sa gazette ,
Voilà ce qui m'en plaît. Je vais donc vous unir ,
Mes enfans ; de vingt ans je me sens rajeunir.

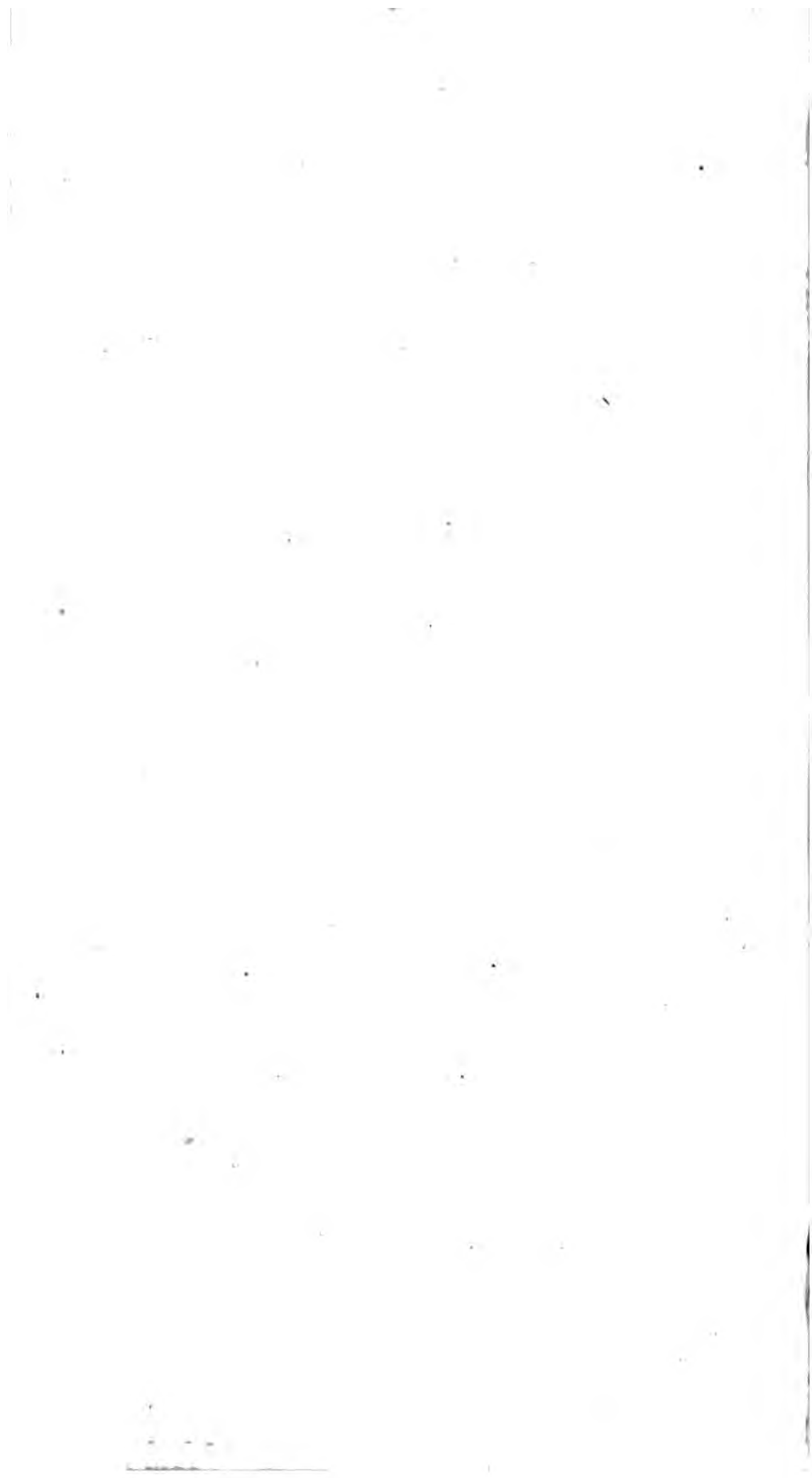
(à Tom Jones.)

Toi , que j'admets sans peine au sein de ma famille ,
Mon ami , promets-moi le bonheur de ma fille ;
Tu dois être bien sûr qu'elle fera le tien.

TOM JONES.

Je ne vous promets pas de l'égalier au mien.
Ah ! je respire enfin. Je sens , ô ma Sophie ,
Que c'est de cet instant que commence ma vie.
Tout vous répond de moi , mes malheurs , vos bienfaits ;
Le bonheur qui m'attend , tout , jusqu'à mes excès :
Ah ! même à ses dépens , heureux qui devient sage !
Par vous , de ma raison j'ai retrouvé l'usage.
Et Jones , par l'erreur si long-temps combattu ,
Désormais à Sophie , est tout à la vertu.

FIN DE TOM JONES A LONDRES.



TOM JONES
ET FELLAMAR,
SUITE
DE TOM JONES A LONDRES,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,
DE
DESFORGES,

Représentée , pour la première fois , en 1787.

PERSONNAGES.

FELLAMAR, lord de l'amirauté.

SIR ALWORTHY, oncle de Tom Jones Summer.

SIR WESTERN, père de Sophie Western.

TOM JONES SUMMER, commodore et mari de Sophie Western.

LADI SOPHIE WESTERN.

MISS SOPHIE SUMMER, fille de Tom Jones.

LADI BELLASTON, parente des Western.

MADAME MILLER, gouvernante de la jeune Sophie.

PARTRIDGE, valet de Tom Jones et mari de madame Miller.

UN OFFICIER de l'amirauté.

DEUX GARDES de l'amirauté.

La scène est dans un faubourg très-voisin de Londres.

TOM JONES

ET FELLAMAR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin à l'anglaise. Sur le devant, on voit une rotonde à l'antique, avec une inscription dans le tympan du fronton; au milieu, sous le dôme, une table de marbre en forme de tombe, et quelques sièges mobiles autour. Il est très-matin.

SCÈNE I^{re}.

SOPHIE, dans la rotonde, un livre à la main.

QUE j'aime ce Français, auteur de la Pupille !
Toujours en le lisant je me sens plus tranquille.
Je conçois avec lui que, dans un âge mûr,
Un vrai sage inspiré par un sentiment pur,
A des attraits naissans peut rendre encor les armes ;
Mais je conçois bien mieux qu'il peut avoir des charmes
Pour celle qui, pensant dès sa jeune saison,
Se promet d'allier l'amour à la raison.

(elle lit un moment.)

Cesse, ô livre charmant, de nourrir ma folie !
Ariste et Fellamar, je ne suis point Julie.
Je la serais peut-être aux yeux de mon vainqueur,
Si pour lui ressembler il ne fallait qu'un cœur.
Mais qu'attends-tu, Sophie, à peine à ton aurore ?
Peux-tu croire ?... Ah ! cachons le feu qui me dévore ;
Que ses regards surtout n'en soient jamais témoins ;

Que je souffre en secret, et je souffrirai moins.
J'entends... C'est lui... Fuyons. D'où vient que je
chancelle ?

SCÈNE II.

SOPHIE, FELLAMAR.

FELLAMAR.

QUE vois-je ! ah, dieux ! pardon, pardon, mademoiselle,
Ne fuyez point. Je pars.

SOPHIE.

Non, demeurez, milord.

Je ne fuyais personne, et vous n'avez nul tort.

Il est jour. Je courais au lever de ma mère.

*(elle le salue froidement, mais respectueusement,
et sort.)*

FELLAMAR, *la regardant aller.*

Vous me fuyez, Sophie ! ah, dieux ! quelle chimère,

En condamnant mon cœur à de folles amours,

A troublé le repos du reste de mes jours !

Huit lustres accomplis ne m'ont pas rendu sage.

J'ose aimer une enfant au printemps de son âge,

A qui la raison seule a dit éloquemment

Que j'ai celui d'un père et non pas d'un amant :

N'importe, de l'aimer je ne puis me défendre ;

Je suis venu trop tard pour oser y prétendre,

Mais assez tôt du moins pour l'aimer sans espoir.

Temple de l'amitié, que j'aime à te revoir !

(il va vers la rotonde.)

Entrons. Dans ce réduit, touchante solitude,

Le sentiment m'appelle autant que l'habitude ;

C'est ici qu'en secret, dès la pointe du jour,

Je viens entretenir un inutile amour.

(il tire des papiers.)

A l'objet adoré ce que je n'ose dire,

Sur ce papier muet je puis au moins l'écrire :

C'est mon unique ami, c'est mon seul confident.

Il ne me guérit pas, mais il sera prudent...

(il écrit.)

Objet de tous mes vœux ! ô toi qu'en vain j'adore !

SCÈNE III.

FELLAMAR, MADAME MILLER, PARTRIDGE.

Mad. MILLER.

MON ami, c'est très-mal, je te le dis encore.

PARTRIDGE, *avec emphase.*

Ma femme, c'est très-bien, croyez-en votre époux.

FELLAMAR, *à part dans la rotonde.*

O ciel! qui vient troubler mes plaisirs les plus doux?

(il sort.)

Ah! c'est vous! mes enfans. Querelle de ménage!

Je vous laisse.

(il s'éloigne en souriant.)

PARTRIDGE.

Entends-tu son leste badinage

Sur l'hymen? Ce mot seul te prouve...

Mad. MILLER.

Que dis-tu?

De ce généreux lord on connaît la vertu.

On la vit triompher des plus rudes épreuves :

Et puisqu'il faut ici t'en rappeler les preuves,

Je vais t'interroger. Sans discours superflus,

Réponds aux questions, oui, non, et rien de plus.

PARTRIDGE.

Cela suffit, mon cœur; je serai laconique.

Mad. MILLER.

Souviens-toi bien d'abord de l'aventure unique

Qui de nos jeunes gens fit deux heureux époux.

Milord ne fut-il pas l'auteur d'un nœud si doux?

PARTRIDGE.

Oui.

Mad. MILLER.

Ton maître, brûlant d'un courage intrépide,

Pour voler à la gloire avait besoin d'un guide.

Fellamar le fut.

PARTRIDGE.

Oui.

Mad. MILLER.

Lord de l'amirauté,

Quand ce digne seigneur entend de tout côté
De mille prétendans la clameur importune,
C'est Jones qu'il choisit, qu'il mène à la fortune,
Par le plus beau chemin, par celui de l'honneur.
En conviendras-tu ?

PARTRIDGE.

Non : si c'est un suborneur,
Qui n'a fait pour l'époux voir tant de grandeur d'âme
Qu'afin de l'éloigner noblement de sa femme.

Mad. MILLER.

Qui t'a dit cette horreur ?

PARTRIDGE.

Qui ? ladi Bellaston.

Pauvre femme, crois-moi, tous ces gens du grand ton
Se connaissent entre eux ; en manœuvres coupables,
Ils savent bien de quoi leurs parcs sont capables.
Ladi jugea milord, et le jugea très-bien.

Quand elle me parla, d'abord je ne crus rien ;
J'hésitai comme toi ; je lui dis : « Mais, madame,
» Si milord de mon maître aimait toujours la femme,
» Pendant treize ans entiers brûlant du même feu,
» Pourquoi dans la province a-t-il paru si peu ?
» Tom Jone était absent, et devenu docile,
» Western offrait au lord l'accès le plus facile.
» A peine l'a-t-on vu dix fois dans ces treize ans. —
» Soit, dit-elle, mon cher, mais mille maux cuisans
» Dont vers notre déclin nature nous afflige,
» Le besoin des secours que la vieillesse exige,
» Ont contraint sir Western à quitter à la fois
» Son château, sa province, et sa chasse et ses bois :
» Enfin depuis deux ans le voilà près de Londre.
» Maintenant, mon ami, c'est à toi de répondre ;
» Peux-tu, dans ces deux ans, me citer un seul jour
» Où milord n'ait paru ? — J'en conviens ; mais l'amour
» Est-il bien le motif ? — Ah ! veux-tu t'en instruire ?
» Écoute mes conseils, et laisse-toi conduire.
» De son appartement l'on t'a donné le soin. —
» Oui, madame. — Tu peux, invisible témoin,
» L'épier, l'observer, et même avec adresse
» Surprendre en ses écrits l'aveu de sa tendresse.

» Jone est ton maître enfin, tu chéris son honneur,
 » Et tu ne voudrais pas qu'on troublât son bonheur. »
 J'ai senti ses raisons. Je viens à l'instant même
 De remettre à ladi de sûrs garans qu'il aime ;
 Mais je dis là vraiment d'un amour dangereux.

Mad. MILLER.

Le trait, mon cher ami, n'est pas bien généreux ;
 Tu devais recourir à mon expérience.
 Quoi ! milord t'a donné toute sa confiance,
 Et si légèrement tu viens de la trahir ?

PARTRIDGE.

Est-il plus généreux, quand il veut envahir
 Le bien le plus sacré, le trésor de mon maître,
 Et de mon maître absent ? Quand on démasque un traître,
 Sois-en sûre, ma femme, on ne peut avoir tort ;
 Et, j'en ferais serment, c'en est un que milord.

Mad. MILLER.

(*ladi Bellaston paratt.*)

Je crois ta Bellaston mille fois plus traîtresse ;
 De Jones ses bienfaits la rendirent maîtresse :
 Bienfaits intéressés, trop payés de retour.
 Elle vit échouer son ridicule amour.
 Du noir Blifil et d'elle on sait l'intelligence :
 Crois qu'elle agit encor par esprit de vengeance ;
 Crois que pour son cœur faux rien ne sera plus doux
 Que de voir malheureux nos innocens époux.

SCÈNE IV.

MADAME MILLER, PARTRIDGE, LADI BELLASTON.

LADI BELLASTON, *paraissant.*

INDULGENTE Miller, je vous suis obligée.

Mad. MILLER.

Vous écoutiez, madame ?

LADI BELLASTON.

Oui.

Mad. MILLER.

J'en suis affligé

Pour vous ; car, en honneur , j'ai dit la vérité.

LADI BELLASTON.

Vous pourriez adoucir votre sincérité ;
Ce terme de cœur faux . . .

Mad. MILLER.

Je n'en connais point d'autre

Pour peindre clairement . . .

LADI BELLASTON.

Quelle audace est la vôtre !

Mad. MILLER.

Oh! madame , d'abord laissons-là , s'il vous plaît ,
Ces discours outrageans que souffre un bas valet ;
Je cède à la bonté , jamais à la menace :
Ce que vous écoutiez , vous l'entendrez en face.
Je ne puis trouver bien que , sans nulle raison ,
Vous cherchiez à troubler cette honnête maison ;
Je ne puis trouver bien que , sachant la faiblesse
Du bon Partridge (en rien que ceci ne te blesse ,
Ami , de t'offenser je n'ai pas le dessein),
Vous l'avez pu conduire à commettre un larcin
Très-coupable , et cent fois plus dangereux encore :
Cet amour prétendu , tout le monde l'ignore ;
Et si vous divulguez ce funeste secret,
Quel nom méritera votre zèle indiscret ?

LADI BELLASTON.

Mais vous parlez bien haut.

Mad. MILLER.

Il est des circonstances

Qui peuvent rapprocher ou franchir les distances :
Je connais votre rang , madame , et j'en fais cas ;
Mais j'en fais plus encor des cœurs droits , délicats ,
Qu'instruit le sentiment , qu'éclaire la prudence ,
Et dont les procédés sont tous en évidence.
Quand je parle bien haut , c'est que j'ai bien raison.
Si le lord Fellamar , par une trahison
Dont j'ai beaucoup de peine à le croire capable ,
Envers nos deux époux veut se rendre coupable ,
Avant de le juger , il faut le voir agir.

(à Partridge.)

Jusque-là , ne fais rien qui t'expose à rougir.

ACTE I, SCÈNE IV.

189

LADI BELLASTON, *ironiquement.*

Ce discours est sublime et vaut qu'on le recueille.
Mais calmez ce grand feu. Voilà le porte-feuille
Que séduit, égaré par mon zèle indiscret,
Au très-honnête lord votre époux a soustrait.
J'avais cru, cependant, qu'étant de la famille,
Devant m'intéresser à Western, à sa fille,
Et, remarquant près d'eux un adroit séducteur
Caché sous le beau nom de noble bienfaiteur,
Confondre ses projets, lui ravir sa victime,
Le démasquer enfin, n'était pas un grand crime :
Vous m'avez détrompée, et je sens tout mon tort.

Mad. MILLER.

C'en était un, madame. Oui, j'admets que milord
Ait repris pour Sophie un sentiment trop tendre,
Qu'il ose l'avouer : à quoi doit-il s'attendre ?
A rougir devant elle, à se voir abattu
Sous le poids du regard de l'auguste vertu :
S'il aime et s'il se tait, alors on peut le plaindre ;
Mais en ce cas milord n'est nullement à craindre.
Ainsi donc . . .

LADI BELLASTON.

J'aime en vous des sentimens si beaux,
Et vous pardonne tout, oui, tout, jusqu'au cœur faux.
De mon juste courroux je fais le sacrifice :
J'ai rendu les papiers, vous, rendez-moi justice.

(elle sort.)

PARTRIDGE, *stupéfait.*

Mais je n'en reviens pas ; j'en suis tout étourdi.

Mad. MILLER.

De quoi donc ?

PARTRIDGE.

Du ton ferme, imposant et hardi
Dont tu viens de parler à la fière noblesse.

Mad. MILLER.

Et toi, tu n'as rien dit ?

PARTRIDGE.

Par respect.

Mad. MILLER.

Par faiblesse.

Mais tant mieux : va , je suis , je t'en donne ma foi ,
 Très-contente d'avoir un mari tel que toi.
 Quant au ton que j'ai pris , mon ami , peu m'importe
 Son effet sur lady. Crois que j'étais bien forte
 Contre le nom , le rang , leur vague autorité :
 J'avais pour moi l'honneur , le droit , la vérité.
 Partridge , avec les grands , point de folle arrogance ;
 Mais un noble courage , une mâle assurance ;
 Le bonheur d'être issu d'une illustre maison
 Ne donne pas le droit d'avoir toujours raison...
 Le porte-feuille , au reste , est en notre puissance ;
 Que milord du larcin n'ait jamais connaissance :
 Remets-le où tu l'as pris.

(elle le lui donne.)

SCÈNE V.

MADAME MILLER , PARTRIDGE , WESTERN ,
 conduit par ALWORTHY.

WESTERN , à *Alworthy*.

VRAI , vous êtes trop bon
 D'avoir autant de soin d'un infirme barbon.

(il voit *Partridge*.)

Comment ! te voilà , toi , paresseuse pécore ;
 Pour chercher les papiers tu ne pars pas encore ?
 Tous les jours cependant , tu dois bien le savoir ,
 C'est à l'heure du thé que je veux les avoir ;
 Surtout dans ce moment où terminant la guerre ,
 Mon gendre , mon cher Tom , l'honneur de l'Angleterre ,
 Par un trait inouï , par un grand coup d'éclat ,
 Vient d'assurer sa gloire et celle de l'Etat.
 Va donc.

PARTRIDGE.

Je pars , monsieur.

(il sort.)

WESTERN.

Mais pars donc sans répondre.
 Voyez le beau trajet de ma maison à Londres ;
 Pour un demi-quart d'heure à peu près de chemin.

Mad. MILLER.

Il est parti, monsieur.

WESTERN.

Pour revenir demain,
Peut-être. Il est si lent.

Mad. MILLER.

Vous connaissez son zèle.

WESTERN.

Oui, c'est un bon garçon, attaché, très-fidèle ;
Mais je préférerais un messenger actif,
Qui, quand j'ai dit : je veux, fût plus expéditif.

ALWORTHY.

Ah ! du temps, comme nous, Partridge sent l'outrage ;
Son ardeur est la même ainsi que son courage :
Mais la force....

WESTERN.

Oui, voisin, oui, vous avez raison,
Partridge est, comme nous dans l'arrière-saison ;
Et je sais, quant à moi, ce que l'âge me coûte :
Mais dans ce portrait-là vous oubliez la goutte
Dont je souffre si fort, je vous en fais l'aveu,
Qu'avec elle souvent je me mettrais au feu.

(à Mad. Miller.)

Partridge ne l'a pas, ni vous non plus... Ma chère,
J'oubliais... Allez dire à ma famille entière
Que c'est au monument de la fidélité
Qu'à compter d'aujourd'hui je veux prendre le thé.

(elle sort.)

(à Alworthy.)

Qu'ils viennent tous ; allez. Au fait, dans ma province,
Vous savez, cher voisin, que je vivais en prince :
J'étais juge de paix ; tout pliait sous ma loi.
Cet horrible fléau m'a chassé de chez moi ;
Je ne les verrai plus mes forêts, mes montagnes,
Je ne chasserai plus dans mes chères campagnes,
D'insupportables maux, des tourmens assassins,
M'ont livré sans retour en proie aux médecins.

ALWORTHY.

Dont les soins quelquefois vous rendent plus tranquille.

WESTERN.

Eh ! que diable , il faut bien que leur art soit utile
 Contre un supplice affreux qui serait trop cruel
 Si j'avais le malheur qu'il fût continuel.
 Mais il n'est pas moins vrai que comblant ma disgrâce ,
 Ces messieurs pour jamais m'ont interdit la chasse ;
 Et , ma foi , c'est bien dur.

ALWORTHY.

Je crois fort douloureux
 D'être privé d'un bien qui nous rendait heureux :
 Mais trop voir ce qu'on perd est un calcul funeste.
 Comptez , mon digne ami , comptez ce qui vous reste :
 Une fille adorable et son aimable enfant ;
 Un gendre vertueux , courageux , triomphant ,
 Qui , couvert de lauriers , à vos yeux va paraître :
 Des secours précieux , et des amis peut-être ,
 Qui , si vous avez su bien lire dans leur cœur ,
 Voudraient de tous vos maux vous sauver la rigueur !
 Lord Fellamar surtout qui de la cour s'exile ;
 Et de votre maison fait son plus doux asile.

WESTERN.

Oui , c'est un bon ami dont je fais très-grand cas ;
 Il a pour moi des soins nobles et délicats ,
 Des soins qui vont au cœur. C'est à sa complaisance
 Que je dois ce château qu'embellit sa présence ,
 Et qui lui convenait autant par sa beauté
 Que par son voisinage avec l'amirauté :
 Le site en est charmant et le séjour tranquille ;
 On est à la campagne à deux pas de la ville ;
 Et quand des maux affreux sont venus m'obséder ,
 Ce lieu qu'il aimait tant , il me l'a pu céder :
 C'est un bien grand service , et je conviens en somme
 Qu'on peut être à la fois lord et très-galant homme.

ALWORTHY.

Ce qu'il a fait pour Jone.

WESTERN.

Est superbe.

ALWORTHY.

Il l'a mis

Dans le cas de tenir tout ce qu'avait promis

Dès ses plus jeunes ans son généreux courage.

WESTERN.

Ah! ne m'en parlez pas ; car , voyez-vous , j'enrage
De ma maudite... Enfin , je le dis aujourd'hui
A vous seul , je voulais m'embarquer avec lui.

ALWORTHY.

Vous?

WRSTERN.

Moi. Mais j'étais vieux ; et puis laisser ma fille
Sans père , sans époux , mes amis , ma famille ;
Tout bien considéré , j'ai dit : « Je suis au port ,
« Ce n'est pas un vieillard qui doit tenter le sort. »
Je suis resté.

ALWORTHY.

Tant mieux pour nous et pour vous-même.

Tom Jone est mon neveu , vous savez si je l'aime :
De son embarquement quand il vint m'avertir ,
Avec lui , comme vous , j'aurais voulu partir ;
Mais je me dis soudain : « Jones vole à la gloire ,
» Il va servir l'État et chercher la victoire ;
» Jones seul combattra sans trouble , sans effroi ;
» Mais si je l'accompagne il tremblera pour moi.
» Que sans aucun obstacle il suive sa carrière ,
» Il doit à son pays son existence entière ;
» S'il rencontre la mort dans le champ de l'honneur ,
» Pleurons ensemble alors sa gloire et son bonheur. »

WESTERN.

Laissez donc , laissez donc , nous pleurerons ensemble.
Nous pleurerons , de quoi ? car enfin il me semble
Que les papiers d'hier (et les papiers font foi) ,
Or les papiers d'hier que j'ai , je crois , sur moi ,
(*il se fouille.*)

Disent que notre jeune et brave commodore...
Que diable de papiers ! où sont-ils donc encore ?
On me les prend toujours.

ALWORTHY.

Non , voisin , permettez ;
Je vois , chaque matin , que vous les remettez
A Sophie.

Desforges.

WESTERN.

Ah ! c'est vrai.

ALWORTHY.

Mais voici vos deux filles ,
Et le généreux lord , ami des deux familles.

SCÈNE VI.

WESTERN , ALWORTHY , MADAME SUMMER ,
SOPHIE , FELLAMAR , LADY BELLASTON.

FELLAMAR.

Et pour toujours, monsieur ; c'est mon serment sacré.

WESTERN.

Vous n'en ferez jamais qui soit plus à mon gré ;
Je le reçois auprès du tombeau qui recèle
Un de mes vieux amis , bien brave , bien fidèle ,
Dont je n'ai point rougi de pleurer le trépas.
Et , milord , j'en répons , vous ne me blâmez pas.

FELLAMAR.

J'en suis bien loin , monsieur.

Mad. SUMMER.

Personne ne vous blâme ,
Mon père.

WESTERN.

Eh bien ! tant mieux ; vous avez tous une âme.
C'était un si bon !... Mais... enfin n'en parlons plus ,
Et , pour trancher d'un mot des regrets superflus ,
Faites-moi l'amitié de me relire encore
L'histoire des hauts faits de notre commodore :
Tous les papiers publics le disent triomphant.

(à la jeune Sophie .)

Tu les as ?

SOPHIE.

Oui , mon père.

WESTERN.

Eh bien , lis , mon enfant.

SOPHIE , *lit.*

« De la Havane. Le commodore Tom Jones Summer,
» unissant la plus grande adresse au plus mâle courage ,

» vient de remporter une victoire éclatante qui termine
 » la guerre que nous avons sur ces côtes. On l'attend de
 » jour en jour à Londres , où l'Amirauté le rappelle. »

WESTERN.

C'est un superbe trait : plus je l'entends relire ,
 J'en conviens franchement , et plus j'entre en délire.

FELLAMAR , à part.

Ne les alarmons point.

LADI BELLASTON.

Moi , je le dis sans fard ,
 Je crois qu'à ce succès milord a quelque part.

WESTERN.

Mais sans doute , madame ; eh ! qui vous le dispute ?
 Lord Fellamar commande , et milord exécute :
 Quand le succès couronne un projet hasardeux ,
 C'est le bien de l'État et l'honneur de tous deux.

FELLAMAR.

Quand l'État nous confie une place importante ,
 Rien n'est à négliger pour remplir son attente ,
 Et je crois fermement que , dans tous les projets ,
 Le succès , quel qu'il soit , tient au choix des sujets.
 Le courage de Tom était en évidence ;
 Il vient en cet instant de montrer sa prudence ,
 Au point que de l'État , noble et solide appui ,
 S'il est couvert de gloire , il ne la doit qu'à lui.
 La mienne est , si j'en ai , d'avoir su le connaître ,
 De l'avoir , par degrés , fait ce qu'il devait être ;
 Mais mon œil , avant tout , l'avait étudié :
 J'ai tout fait par devoir , et rien par amitié.

WESTERN , à ladi Bellaston.

Eh bien ! voilà parler ! pourquoi donc la rancune
 Que vous lui conservez ?

LADI BELLASTON.

Je n'en conserve aucune.
 Pour aspirer à moi s'il fut assez hardi ,
 J'ai pardonné ; Tom Jone était un étourdi :
 Dans l'oubli de ses torts je suis très-affermie ,

(ce vers à l'oreille.)

Et je vous prouverai si je suis son amie.

WESTERN.

Quoi donc ?

LADI BELLASTON , *toujours bas.*

Il n'est pas temps.

WESTERN.

Soit ; quand il vous plaira.

Mad. MILLER , *survenant.*

Un homme à trente noms , surnoms , *et cætera* ,
Ingénieur , enfin , dans le parc vous demande ,
Monsieur.

WESTERN , *avec enthousiasme.*

Ah ! c'est mon homme ; un moment , qu'il attende.

C'est un homme étonnant pour les projets nouveaux :
Venez tous avec moi , vous verrez des travaux ,
Des ponts , des arcs , des tours d'admirable structure ,
Mille détails où l'art éclipse la nature ;
Obélisques détruits , pyramides , tombeaux ,
Je vous les ai cachés ces monumens si beaux ,
Pourquoi ? pour vous surprendre un matin à mon aise ,
Et vous montrer le roi des jardins à l'anglaise.
Oni , d'un endroit désert mon homme a profité ,
Pour en faire à bas bruit un séjour enchanté.
Voilà le mot. Venez , milord. Ton bras , ma fille.
(*Fellamar va pour donner la main à madame Summer , qui la donne à son père. Il n'ose l'offrir à la jeune Sophie , qui le regarde timidement et prend celui que lui présente M. Alworthy.*)

SCENE VII.

LADI BELLASTON , *seule , les regardant aller.*

ALLEZ , allez sans moi , trop heureuse famille ;
Mais ne vous flattez pas de voir long-temps la paix
Dans un séjour rempli de tous ceux que je hais.
Le voile d'amitié dont ma haine est couverte.
Est tout prêt à tomber , et je tiens votre perte.

(*Elle tire des papiers.*)

O précieux papiers ! Leur sens est bien obscur ,
Je le sais , je le vois ; mais leur effet est sûr.

Il faudra qu'à mon gré sir Western les accueille.
 J'ai les papiers, Miller garde le porte-feuille.
 Mais l'héroïque Jone, et Sophie, et son lord,
 Après ce qu'ils m'ont fait, se sont donc crus au port ?
 Ils ont donc oublié l'excès de leur outrage ?
 Ils vont voir soulever le plus terrible orage.
 Par moi dans ce séjour tout sera confondu ;
 Ce n'est pas sans regret que j'ai tant attendu.
 Leur sort fut à mon gré trop long-temps sans mélange.
 Mais il faut tôt ou tard qu'une femme se venge.
 Si l'affront le plus simple en impose la loi,
 Quel être eut à venger autant d'affronts que moi !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I^{re}.

MADAME SUMMER, FELLAMAR.

Mad. SUMMER.

JE jouis comme vous des plaisirs de mon père ;
 Pour nous le conserver, c'est en eux que j'espère.
 Puissent-ils de l'ennui sauver ses derniers jours !
 Puissé-je, au prix des miens, en prolonger le cours !

FELLAMAR.

Dans le nombre des biens, appuis de sa vieillesse,
 Pouvez-vous de sa fille oublier la tendresse ?
 Quand mille maux sur lui viennent se réunir,
 N'est-ce pas votre amour qui le fait rajeunir ?
 Combien le rend heureux votre aimable présence !
 Que de soins délicats, d'ardeur, de complaisance !

Mad. SUMMER.

Comme il en eut pour moi ! Vous avez pu le voir.
 Ah ! milord, quel plaisir qu'un semblable devoir !

198 TOM JONES ET FELLAMAR.

Mais tandis qu'il s'occupe, au gré de son envie,
Quand par des riens heureux il amuse sa vie,
Moi, j'ai de vrais chagrins, et je ne vois que vous
Qui puissiez...

FELLAMAR.

Moi !

Mad. SUMMER.

Vos soins m'ont donné mon époux.
Le voilà couronné des mains de la victoire :
Il vous doit ses lauriers, et je vous dois sa gloire.
Enfin votre amitié fut notre seul trésor :
Et Sophie aujourd'hui la sollicite encor
Pour un objet bien cher à toute la famille,
Fait pour l'être à vous-même, en un mot, pour ma fille.

FELLAMAR, *à part.*

(*haut.*)

Dieu ! qu'entends-je ? Eh ! madame, est-il en mon pouvoir ?

Mad. SUMMER.

Oui, je le crois. Milord a pu s'apercevoir
Que, dans la sombre nuit de la mélancolie,
Ma fille depuis peu languit ensevelie :
De quelque mal secret elle sent la rigueur.
J'ai maternellement pressé son jeune cœur,
Je n'ai rien obtenu que soupirs et silence ;
Sa mère ne veut pas lui faire violence :
Mais voyez mon état. Absente d'un époux
Qui peut m'être enlevé par le destin jaloux ;
Souffrante à chaque instant des tourmens de mon père,
Je suis forcée encore à souffrir comme mère.
Milord, rendez le calme à mon cœur agité.

FELLAMAR.

Et comment ?

Mad. SUMMER.

Le voici : votre affabilité,
Votre douce raison, votre philosophie,
Je m'en suis aperçue, ont captivé Sophie.

FELLAMAR, *ému.*

Quoi, madame !

ACTE II, SCÈNE I.

199

Mad. SUMMER.

Oui, milord ; j'ai souvent observé
Que lorsque vous parlez , son œil froid , réservé ,
S'anime par degrés et devient moins sévère :
Elle a raison , en vous elle croit voir un père.

FELLAMAR , *à part , avec amertume.*

Un père !

Mad. SUMMER.

Vous m'avez immolé votre amour.
Elle sait que jamais elle n'eût vu le jour
Sans vos soins pour m'unir à l'époux que j'adore.

FELLAMAR.

J'ai fait ce que j'ai dû : je le ferais encore ,
Mais que puis-je de plus ?

Mad. SUMMER.

Avec un art discret ,
Descendre dans son cœur , y chercher son secret.

FELLAMAR.

Eh quoi ! vous supposez qu'une instance étrangère
Obtiendrait un aveu que n'a point eu sa mère ?

Mad. SUMMER , *douloureusement sensible.*

Le cœur de nos enfans n'est à nous qu'à demi ;
On redoute une mère , on craint moins un ami.
Le respect est le fruit du don de l'existence ;
Entre eux et nous , milord ; il met trop de distance ;
Il ferme tout accès à la sincérité.

Quelle fille à sa mère a dit la vérité ?

Au lieu qu'un tiers prudent , qu'elle sait estimable ,
Qui n'a nul droit sur elle , un ami respectable
Enfin , de ses secrets peut obtenir l'aveu.

Que dis-je ! et s'ils venaient de votre cher neveu ?

FELLAMAR , *très-ému.*

(*à part.*)

De sir Harris ? Ah , dieux !

Mad. SUMMER , *avec feu.*

Que milord se rappelle

Qu'il était l'an dernier très-assidu près d'elle :
A son âge , on est fait pour inspirer l'amour
Comme pour l'éprouver ; il se peut qu'à son tour
Sophie . . .

TOM JONES ET FELLAMAR.

FELLAMAR , à part.

Ah, quel tourment !

Mad. SUMMER.

Qu'avez-vous ?

FELLAMAR , se contraignant.

Rien, madame.

L'amour seul en effet peut tourmenter son ame ;
Et si c'est pour Harris, il fera des jaloux.

Mad. SUMMER.

N'importe ; en dépit d'eux , il sera son époux ;
A moins que vous , milord , vous n'y mettiez obstacle ;
Mais je ne le crois pas : c'est un si doux spectacle ,
Surtout pour votre cœur sensible et généreux ,
Que de voir des amans que l'on peut rendre heureux ;
Deux amans que le rang , l'âge , enfin tout rassemble :
N'est-il pas vrai , milord ?

FELLAMAR , toujours embarrassé.

Très-vrai ; mais il me semble

Que pour un tel hymen mon fortuné neveu
Va nécessairement se faire attendre un peu :
Il voyage à présent.

Mad. SUMMER.

Je sais qu'il est en France ;

Mais le trajet est court , et donne l'assurance
Que bientôt en ces lieux il serait de retour ,
Si d'un hymen si doux on lui fixait le jour.

FELLAMAR , à part.

Toujours réponse à tout.

Mad. SUMMER.

Et pour calmer ma fille ,

Vous , bienfaiteur constant de toute ma famille ,
Vous écririez sans doute avec bien du plaisir ?

FELLAMAR.

M'avez-vous jamais vu peu soigneux de saisir
La moindre occasion de vous prouver mon zèle ?
J'entretiendrai Sophie , et pour tout savoir d'elle
Je crois qu'il suffira de nommer mon neveu ;
Son trouble à ce nom seul deviendra son aven.

Mad. SUMMER.

Il aime, il est aimé, j'ose presque en répondre.

ACTE II , SCENE I.

201

FELLAMAR , *à part.*

(*haut.*)

Chaque mot me déchire. Eh bien, qu'il vienne à Londres ;
Pour vous , pour elle et lui je ferai mon devoir.

Mad. SUMMER.

Avec sa bonne ici bientôt vous l'allez voir.

(*Elle le salue et sort.*)

SCÈNE II.

FELLAMAR , *seul.*

ME voilà seul enfin. Sort ! grâce à tes caprices
Au moins j'aurai subi le plus grand des supplices.
Quelle épreuve , grand Dieu ! Cette enfant va venir ;
D'un autre que de moi je dois l'entretenir ,
Et chercher dans son cœur, bien loin de moi sans doute,
Un secret délicat, que tout le mien redoute.
Par quel trouble mortel je me sens combattu !
Insensé Fellemar ! rappelle ta vertu.
Que devient le secours de ta philosophie ?
N'est-ce plus qu'un vain mot ? Dans le cœur de Sophie ,
Si par le tendre amour ton nom n'est pas écrit ,
Qu'espères-tu ? Suivons ce que l'honneur prescrit :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pour ce que j'aime
Le courage effrayant de m'immoler moi-même :
Je sens le sacrifice : il est terrible , affreux.
Mais on est consolé quand on voit des heureux.
Elle vient. Calmons-nous.

SCÈNE III.

FELLAMAR , - SOPHIE , MADAME MILLER.

Mad. MILLER.

LADI Summer m'envoie

Avec ladi Sophie.

FELLAMAR.

(*à part.*)

Oui, je sais. Que de joie ,

Desforges.

18

Et que de peine ensemble ! Allons, préparons-nous.

Mad. MILLER, *bas*, à Fellamar.

Si vous la devinez, nous vous bénirons tous.

(Elle se retire au fond du théâtre ; Sophie et Fellamar se regardent timidement sans rien dire.)

FELLAMAR, *avec embarras*.

Sophie, à me parler votre bouche balance.

SOPHIE, *de même*.

Dois-je être la première à rompre le silence ?

FELLAMAR.

Vous avez droit au moins de demander pourquoi.

Votre mère a permis que vous vinssiez à moi.

SOPHIE.

Ma mère l'a permis : elle est bonne, elle est sage ;
Sa fille n'en doit pas demander davantage.

FELLAMAR.

Elle n'a donc rien dit ?

SOPHIE.

Rien que ce peu de mots :

« Un ami vrai, souvent, peut guérir bien des maux ;
» Allez près de milord ; il vous attend, ma chère. »
Et comme vous voyez, j'obéis à ma mère.

FELLAMAR, *à part*.

(*haut*.)

Je ne sais où j'en suis. Eh bien, aimable enfant !

SOPHIE, *à part, en soupirant*.

Enfant !

FELLAMAR.

Apprenez donc que son cœur se défend
De chercher désormais d'où naît cette tristesse,
Qui depuis quelque temps vous assiège sans cesse.

SOPHIE.

Je parais donc bien triste ?

FELLAMAR.

A ses regards du moins..

Hélas ! de son amour vous connaissez les soins ;
Le tendre empressement, la vive inquiétude :
Rendre heureux son enfant, d'une mère est l'étude,
L'étude la plus douce et le plus vrai plaisir.
Puisque votre bonheur est son premier désir,

Votre mélancolie a droit à ses alarmes.

« J'ai fait , m'a-t-elle dit , en répandant des larmes ,
» Pour lire dans son cœur des efforts superflus ;
» Son cœur ne répond pas , elle ne m'aime plus. »

SOPHIE.

Ne plus l'aimer ! grands dieux ! quelle est ma destinée !
Ah ! milord , jugez-moi : parce que je suis née
Avec un caractère un peu trop sérieux ,
Et que de la gaieté le charme impérieux
Sur mon âme pensive est resté sans puissance ,
Je ne l'aimerais plus ! Quand la reconnaissance
De l'amour filial , quand le juste pouvoir
Ne m'imposerait pas l'intéressant devoir
De verser tout mon cœur dans celui de ma mère ,
N'est-ce pas une amie ardente et peu sévère ,
Une amie adorable à qui ce faible cœur
Pourrait tout avouer sans craindre sa rigueur ?
Cependant , j'en conviens : j'ai des secrets peut-être ;
Mais il en est , milord , dont on doit rester maître ,
Quand rien au monde entier ne peut nous secourir.
Avec de tels secrets il faut vivre et mourir.

FELLAMAR , ému.

En me parlant ainsi , me peignez-vous les vôtres ?
Vous m'effrayez.

SOPHIE.

Pourquoi faire souffrir les autres ?
Eh ! n'a-t-on pas assez de ses propres malheurs ,
Sans faire à l'amitié partager ses douleurs ?

(à part.) (haut.)

Où vais-je m'égarer ! J'en dis trop ; mais j'espère
Que vous respecterez le repos de ma mère.

FELLAMAR.

Que lui dirai-je , hélas ! Elle craint que l'amour...

SOPHIE.

(à part.) (haut.)

L'amour ! Elle a raison. Eh ! qui dans ce séjour
Pourrait m'en inspirer ?

FELLAMAR , tremblant.

Ladi Summer suppose

Que de vos longs ennuis sir Harris est la cause.

SOPHIE.

Harris, votre neveu ? S'il vous eût ressemblé...

(à part.)

Qu'ai-je dit ! Ah ! grands dieux ! tout mon cœur a tremblé.

(haut.)

C'en est assez, milord ; daignez dire à ma mère
Que cette sombre humeur tient à mon caractère,
Que le mal est en moi, qu'il doit peu l'alarmer,
Et que je n'aime rien que je ne doive aimer.

(Elle le regarde, salue, et sort avec madame Miller.)

FELLAMAR, seul.

S'il vous eût ressemblé... Qu'a-t-elle voulu dire ?
Le mot est sur mon cœur. Laisse là ton délire,
Fellamar ; si tu veux retrouver ta raison,
Crois-moi, d'un fol espoir éloigne le poison.
Mais ladi Bellaston vient à moi, ce me semble ;
Nous n'avons rien, je pense, à démêler ensemble ;
Evitons-là.

SCÈNE IV.

FELLAMAR, LADI BELLASTON.

LADI BELLASTON.

COMMENT ! vous me fuyez, milord.

FELLAMAR.

Madame, point du tout.

LADI BELLASTON.

C'est que vous auriez tort,
Surtout dans un moment où je viens pour vous rendre
Un service réel.

FELLAMAR.

Daignerez-vous m'apprendre ?...

LADI BELLASTON.

(à part.)

Vous allez le savoir. Examinons ses yeux,

(haut.)

Et jugeons. Croiriez-vous, milord, que dans ces lieux
Vous êtes épié, soupçonné ?

FELLAMAR.

Moi , madame !

Et de quoi , s'il vous plaît ?

LADI BELLASTON.

D'aimer toujours la femme

De votre protégé... C'est une atrocité ,
Je le sens ; mais Western et sa rusticité
N'entendent pas raison.

FELLAMAR.

Une pareille histoire

Est trop peu vraisemblable , et je ne puis la croire.

LADI BELLASTON.

J'impose apparemment ?

FELLAMAR.

Je crains de le penser.

LADI BELLASTON.

Milord , votre dessein n'est pas de m'offenser ?

FELLAMAR.

Non , madame , à coup sûr ; mais j'ignore le vôtre.

LADI BELLASTON.

Le mien , le mien est clair ; je n'en puis avoir d'autre
Que de vous prévenir qu'on tient certains propos
Faits pour blesser l'honneur et troubler le repos.

FELLAMAR.

Mon repos , mon honneur sont tous deux hors d'atteintes.

LADI BELLASTON.

Bien ; mais du cher Western comment parer les craintes ?

FELLAMAR.

Hélas ! quelle pourrait en être la raison ?

LADI BELLASTON.

J'en soupçonne plusieurs : céder cette maison ,
Qui fut dans tous les temps votre lieu de plaisance :
D'abord on a causé sur cette complaisance ;
Ensuite on vous y voit peut-être un peu souvent.

FELLAMAR.

On veut bien m'y souffrir.

LADI BELLASTON.

Soit , allons en avant :

Tout en comblant d'honneur le mari de Sophie ,
Vous l'avez éloigné , même exposé sa vie.

FELLAMAR.

Même exposé sa vie ! Eh ! quel est le guerrier
 Qui d'un sang généreux ne teint pas son labrier ?
 Comment ! si des combats Jone était la victime ,
 Ici de son trépas on me ferait un crime !
 Je suis donc le vainqueur s'il revient triomphant ?
 Tous ces argumens faux , que la raison défend ,
 L'envie , et sans scrupule , ose se les permettre ;
 Ils ne sont rien pour moi. Rien ne peut compromettre ,
 Rien ne peut alarmer un cœur honnête et pur
 Qui suit de la vertu le sentier toujours sûr.

LADI BELLASTON.

D'accord. Mais les méchans ? Ce bas monde en fourmille.

FELLAMAR , *la regardant fixement.*

Je ne le sais que trop.

LADI BELLASTON.

Sur vous et sur sa fille

A Western on a pu donner quelques soupçons.

FELLAMAR , *de même.*

Cela pourrait bien être.

LADI BELLASTON.

Or , nous le connaissons ;

Depuis qu'il souffre , il est plus brusque , plus maussade ,

Et très-capable , au fait , d'une forte incartade.

N'est-il pas un moyen d'éviter tout cela ?

On est jeune , milord , à l'âge où vous voilà.

Vous avez quarante ans , au plus.

FELLAMAR.

Que signifie ?

LADI BELLASTON.

Que vous pourriez prétendre à la jeune Sophie.

FELLAMAR.

Qui ? moi !

LADI BELLASTON.

Pourquoi donc pas ? les méchans , les jaloux

Se tairont cette fois en vous voyant l'époux

De l'adorable enfant d'une adorable mère ,

Qu'on ose sans raison vous croire toujours chère.

Hein ? ne trouvez-vous pas ce parti très-prudent ?

ACTE II, SCÈNE IV.

207

FELLAMAR.

J'en conviens: Mais, madame, un funeste ascendant,
Malgré tous mes efforts, m'entraîne, me domine,
Et pour le célibat enfin me détermine.
Adieu, madame.

LADI BELLASTON.

Eh quoi, je ne dirai donc rien
D'un si joli projet ?

FELLAMAR.

Non, si vous voulez bien,
Agréez mon respect et ma reconnaissance...
(à part.)

Fuyons ; je n'y tiens plus.

LADI BELLASTON, seule.

Il est en ma puissance,
Lui, la mère, la fille et toute la maison.
Mais j'aperçois Western : de sa grande raison
Je n'aurai pas de peine à m'emparer, j'espère :
Je vais contre les lords rallumer sa colère ;
Comme il va les traiter ! O ciel ! l'oncle avec lui !
N'importe : un peu d'adresse, et j'en fais mon appui.

SCÈNE V.

LADI BELLASTON, WESTERN, ALWORTHY.

WESTERN.

Où diable est donc milord ? où diable est donc ma fille ?
Quoi ! jamais près de moi je n'aurai ma famille ?
Ici chacun s'en va, s'enfuit de son côté :
Il est temps cependant que nous prenions le thé.

ALWORTHY.

La même heure à peu près tous les jours nous rassemble.

WESTERN.

Oui, mais je voudrais bien que l'on vînt tous ensemble.
Pour décorer mon parc, faire, dans mon jardin,
Eclorre à chaque pas un prodige soudain,
Vous savez, Dieu merci, le mal que je me donne ;
Eh bien ! quand je suis là, je vois qu'on m'abandonne,
On me laisse tout seul, et Fellamar surtout :

Homme instruit , éclairé , plein de sens , plein de goût,
Dont l'idée à coup sûr embellirait les nôtres.

LADI BELLASTON , *malignement.*

Peut-être en ce moment Fellamar en a d'autres.

WESTERN.

Comment donc ?

LADI BELLASTON , *avec politique.*

Mais pourquoi désirez-vous si fort
L'éternelle présence et les avis du lord ?

WESTERN.

C'est que les uns sont bons et l'autre fort aimable.

LADI BELLASTON.

Je vois vos yeux couverts d'un bandeau respectable ;
L'amitié vainement voudrait le détacher :
Je me tais.

WESTERN.

Non , parlez , ou je vais me fâcher.

LADI BELLASTON.

Vous l'ordonnez , je parle : à titre de parente ,
Si sur vos intérêts j'étais indifférente ,
J'aurais tort , n'est-ce pas ?

WESTERN.

Sans doute , et très-grand tort.

LADI BELLASTON.

J'ai gardé le silence et bien long-temps.

WESTERN.

C'est fort.

LADI BELLASTON , *souriant amèrement.*

Quelque aimable épigramme ?

WESTERN.

Allons , pardon , j'écoute.

LADI BELLASTON.

De milord Fellamar vous ignorez sans doute
Le ténébreux espoir et les desseins secrets.

WESTERN.

Encor quelques propos.

LADI BELLASTON.

Malheureusement vrais.

Chaque jour en ces lieux , sans crainte , sans scrupule ,
Vous recevez milord ?

WESTERN.

Il serait ridicule,
 Contraire au sens commun, hors de toute raison,
 De fermer à quelqu'un l'accès de sa maison.

LADI BELLASTON.

Maison qu'il aimait tant ! pourquoi l'a-t-il cédée ?

WESTERN.

Pourquoi ? Sa complaisance, à toute heure obsédée,
 Contre mes vœux ardents a-t-elle pu tenir ?
 Ma maison est à lui, j'aime à l'y voir venir ;
 Et quand il n'y vient pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
 Moi, je sens qu'à mon cœur il manque quelque chose.

LADI BELLASTON.

Au sien aussi.

WESTERN.

Comment ?

LADI BELLASTON.

Comment ? peut-on parler ?

Vous avez une fougue, un ton qui fait trembler.

WESTERN.

Je suis doux.

LADI BELLASTON.

Si ce lord, dont la probité brille,
 Toujours dans le silence adorait votre fille ;
 De vous céder ces lieux s'étant fait un honneur,
 Si d'y revoir Sophie il faisait son bonheur,
 Que diriez-vous, monsieur ?

WESTERN.

Que c'est lui faire injure.

LADI BELLASTON.

Eh bien ! vous vous trompez : Fellamar, je le jure,
 Aime toujours Sophie ; et voilà la raison
 Qui vous rend aujourd'hui maître de sa maison.

WESTERN.

Comment donc, vous croyez ?...

ALWORTHY.

Malignes conjectures,
 Récits plus qu'indiscrets, vrai recueil d'impostures ;
 En un mot, mon voisin, ou je me trompe fort,
 Ou l'on veut près de vous perdre l'honnête lord.

LADI BELLASTON.

Avez-vous dit, monsieur ?

ALWORTHY.

J'ai dit assez, madame,
Pour vous prouver combien il répugne à mon ame
D'entendre...

LADI BELLASTON, *ironiquement.*

Calmez-vous, pacifique Alworthy.

ALWORTHY, *s'échauffant par degrés.*

L'éphitète est de trop.

WESTERN, *riant.*

Bon ! le voilà parti

Je verrai donc enfin la colère d'un sage.

ALWORTHY, *avec chaleur.*

Soyez-le ; et jusqu'à vous défendez tout passage
A ces propos obscurs, sans preuves, sans témoins,
Qui moins bien accueillis s'accréditeraient moins ;
Combinez leurs motifs, remontez à leur source ;
La sourde inimitié n'a pas d'autre ressource ;
La haine en vieillissant raffine son poison,
Et je ne vois qu'un pas d'elle à la trahison.

LADI BELLASTON.

Et c'est, dans tout ceci, moi qui suis la traîtresse ?

ALWORTHY, *sèchement.*

De l'application je vous laisse maîtresse,
Madame.

LADI BELLASTON, *souriant, à Western.*

Convenez que le trait est joli.

ALWORTHY.

C'est l'instant d'être juste et non d'être poli.
Rappelons-nous les faits et soyez votre juge,
Madame ; miss Western chez vous cherche un refuge,
Elle se livre à vous et vous la traîssez.

WESTERN.

Elle a parbleu bien fait.

ALWORTHY.

Pardon, voisin, laissez.

A Londres son amant bientôt vient à paraître,
Et pour le lui ravir vous voulez le connaître ?
Second crime : de Tom le cœur droit, sans détour,

Retourne de lui-même à son premier amour,
 A l'amour vertueux, digne enfant de Sophie ;
 La vengeance aussitôt par vous le sacrifie.
 Sans les soins généreux, sans la vertu du lord,
 Tom Jones vous devait l'infamie et la mort.
 Est-ce la vérité ?

WESTERN.

Parbleu, l'on peut m'en croire,
 C'est elle. Eh ! comment diable oublier cette histoire ?

ALWORTHY.

Il est clair aujourd'hui qu'on voudrait se venger,
 Mettre ceux que l'on hait dans un nouveau danger.
 On n'y parviendra pas : ce n'est point à mon âge
 Qu'on juge en indiscret tel ou tel personnage ;
 Je connais Fellamar, Sophie ; et leur vertu
 Bien mieux que moi pour eux a déjà combattu.

LADI BELLASTON.

Obligé Alworthy, je vous ai laissé dire ;
 C'est mon tour maintenant. Voudriez-vous bien lire
 Ce recueil imposteur jusqu'à moi parvenu ?
 La main, le style, tout doit vous être connu.

ALWORTHY, *parcourant les papiers.*

Ciel ! que vois-je ? ah, grands dieux ! serait-il bien possible ?

WESTERN, *parcourant les papiers.*

Voyons donc.

LADI BELLASTON.

C'est, je crois, une preuve sensible
 Qu'il faut se défier d'un fastueux dehors,
 D'une feinte vertu, des bienfaits.

WESTERN.

Et des lords.

Lisons, pour les juger, ces galantes sornettes ;
 (à Alworthy.)

Tenez, car je lis mal, même avec mes lunettes.

ALWORTHY, *lit.*

« Objet charmant, ô toi que j'aime,
 » Quand tout me défend de t'aimer ;
 » Sage beauté qu'à l'écho même
 » Il m'est interdit de nommer.

» Le funeste amour qui m'égare
 » Est sans espoir et sans secours :
 » Un obstacle invincible à jamais nous sépare ,
 » Mais malgré le destin barbare
 » Je t'aime et t'aimerai toujours. »

WESTERN , *reprenant les papiers.*

Est-ce clair ?

ALWORTHY.

Ah ! que trop. Je reste confondu ;
 Au péril de mes jours je l'aurais défendu :
 Ainsi donc des vertus le masque nous abuse !
 Me pardonneriez-vous madame ?

LADI BELLASTON.

Votre excuse

Est dans votre motif et respectable et pur :
 Laissons ce qu'il a pu vous dicter d'un peu dur.
 Tout ce que je demande aux yeux que je dessille ,
 C'est de ne voir en moi pour toute la famille ,
 Qu'une amitié sincère , un dévouement parfait.
 Eh ! quel autre intérêt puis-je avoir en effet ?
 Me venger ? j'eus ce droit : mais quinze ans d'indulgence
 N'annoncent guère un cœur ami de la vengeance.
 Maintenant que l'on sait ses projets dangereux ,
 On voit pourquoi milord devint si généreux ;
 On peut apprécier le motif des services
 Qu'il a rendus à Tom ; dans tant de sacrifices ,
 Qui souvent du courage en guerre sont le prix ,
 Votre gendre aisément pouvait être compris ;
 Et le chemin brillant , mais sanglant de la gloire ,
 Souvent mène à la mort plutôt qu'à la victoire.
 Vous m'entendez.

WESTERN.

Très-bien ; et je vois , mais trop tard ,
 Qu'à tout ce qu'il a fait l'amour seul avait part.
 Et quel indigne amour ! Enfin , quel parti prendre ?

LADI BELLASTON.

Par des égards glacés lui faire bien comprendre
 Qu'à vos yeux détrompés il est plus que suspect ,
 Et le congédier à force de respect.

ALWORTHY.

Oui, madame a raison : ce sera le plus sage.

LADI BELLASTON.

De cet écrit surtout calculez bien l'usage ;
Et comme je ne cherche ici que votre bien,
Il faut ne me mêler, ni me citer en rien.

WESTERN.

Soyez tranquille, allez ; ne craignez nul reproche.

LADI BELLASTON.

Avec vos chers enfans je le vois qui s'approche.
De la prudence au moins.

WESTERN.

Comment me contenir !

LADI BELLASTON.

Il le faut.

WESTERN.

J'essaierai. Le thé va-t-il venir,

Enfin ?

SCÈNE VI.

LADI BELLASTON, WESTERN, ALWORTHY,
MADAME SUMMER, SOPHIE, FELLAMAR,
MADAME MILLER, quelques VALETS qui apportent
le thé, ensuite PARTRIDGE.

Mad. MILLER.

Oui, le voici, monsieur.

WESTERN.

Parbleu, madame,
Nous vous en rendons grâce, et de toute notre ame ;
Que ne l'apportiez-vous à neuf heures du soir !
Et voilà comme ici l'on pense à son devoir.

Mad. MILLER.

Pardon, monsieur, j'ai cru...

WESTERN, brusquement.

C'est bon.

Mad. SUMMER, bas, à Alworthy.

Qu'a donc mon père ?

ALWORTHY, *de même.*

Depuis quelques instans il souffre ; mais j'espère
Que cela va passer.

Mad. SUMMER, *tendrement à Western.*

Quoi ! ce mal ennemi

Veut toujours...

WESTERN.

Ce mal-là vaut mieux qu'un faux ami.

Je ne t'en dis pas plus ; mais prends garde , Sophie.

Mad. SUMMER.

De quel ami faut-il qu'ici je me défie ?

WESTERN, *regardant le lord.*

Tu le sauras , ma fille. Allons prendre le thé.

(*Partridge arrive.*)

Ah ! te voilà pourtant ! J'en suis parbleu flatté.

Les papiers ?

PARTRIDGE.

Les voici.

WESTERN.

Mais donne-les donc vite.

PARTRIDGE.

Vous les tenez , monsieur.

ALWORTHY.

Souffrez qu'on vous évite

La peine.

WESTERN.

Eh ! mais parbleu , j'allais vous en prier.

SOPHIE, *avec grâce et intérêt.*

Monsieur , c'est mon emploi : j'ose vous supplier...

WESTERN.

Soit : lis , et finissons ; l'article de ton père :

Le reste m'est égal , tout autant qu'à ta mère ;

Allons au plus pressé.

SOPHIE.

J'y suis.

WESTERN.

Bon ; taisons-nous.

(*On fait cercle.*)

SOPHIE, *lit.*

« L'escadre du commodore Jones Summer , dont l'a

» mirauté avait ordonné le retour , vient d'être dispersée
 » par un ouragan terrible à l'embouchure de la Tamise.
 » Quelques vaisseaux ont eu le bonheur de rentrer dans
 » nos ports. On croit que celui du commodore a coulé
 » bas et qu'il a péri avec tout son équipage. »

(*cri général.*)

SOPHIE.

Mon père !

ALWORTHY.

Mon neveu !

WESTERN.

Mon gendre !

Mad. SUMMER.

Mon époux !

WESTERN , *après un court silence.*

C'est où vous l'attendiez ; cœur déloyal et traître !

FELLAMAR , *surpris.*

Est-ce à moi ?...

WESTERN.

C'est à vous , que j'ai mal su connaître ,

Vous qui m'avez trompé ; vous qui n'êtes qu'un lord.

Si ce papier dit vrai , si mon cher Jone est mort ,

Je ne m'en prends qu'à vous. Écoute-moi , ma fille :

Connais ce faux ami de ta triste famille ;

Cesse de lui payer un injuste tribut ;

Apprends par quels chemins il marchait à son but ;

Sache enfin qu'en servant ton époux et mon gendre ,

Il cherchait à le perdre , et qu'il osait s'attendre ,

Dans le cas du malheur qui nous frappe aujourd'hui ,

Que tu pourrais bientôt oublier Tom pour lui.

Mais j'exige de toi , de ton âme sensible ,

Un serment si sacré , qu'il te soit impossible

De le rompre jamais sans attirer sur toi

Tous les maux faits pour ceux qui trahissent leur foi :

Promets à la douleur de ton malheureux père ,

De ce père si tendre à qui tu fus si chère ,

Que si Jone en effet t'est ravi par le sort ,

Tu donneras ta vie aux regrets de sa mort :

Promets-moi , si le temps calmait enfin ton âme ,

De repousser toujours l'insidieuse flamme

D'un protecteur cruel qui, nous abusant tous ,
 Pour aller jusqu'à toi fit périr ton époux.
 Le promets-tu ?

Mad. SUMMER, *tout en pleurs.*

Mon père, en ce moment d'alarmes...

WESTERN.

Ah ! je t'entends. Revenons , allons mêler nos larmes ;
 Et s'il est vrai que Jone ait subi le trépas ,
 Son père , son ami ne lui survivra pas.

(*Tout le monde sort en donnant différens signes de
 douleur , excepté ladi qui triomphe ; la jeune So-
 phie s'arrête un moment , rencontre les yeux de Fel-
 lamar , lève douloureusement les siens au ciel , et se
 retire.)*

SCÈNE VII.

FELLAMAR , *seul.*

VEILLÉ-JE ? Cette horreur m'a si bien su confondre
 Que je n'ai pas trouvé la force de répondre.
 Quoi ! c'est moi qui , pour eux... Ne leur reprochons
 rien ,
 Je suis content de moi ; je n'ai fait que du bien.
 Je vois assez d'où part cet incroyable orage ;
 De ladi Bellaston je reconnais l'ouvrage :
 J'ai dérobé Tom Jone à ses transports jaloux ;
 Par moi de sa rivale il fut l'heureux époux :
 C'est moi qu'elle choisit aujourd'hui pour victime.
 Aux cœurs vindicatifs tout paraît légitime :
 Elle invente , elle impose , et son art dangereux
 A fait qu'en ce séjour il n'est plus un heureux.
 Adieu , charmant asyle ! adieu , jeune Sophie !
 J'ai bien droit à présent de détester la vie ;
 Mais je vivrai : le faible a recours au trépas ;
 Quand on est vraiment homme , on souffre , on ne meurt
 pas.
 Je vivrai pour l'ami dont la triste victoire
 A compromis la tête en le couvrant de gloire :
 Essayons sans délai de connaître son sort ;

Hélas ! il est perdu s'il paraît dans le port :
 Il a quitté son poste , et la loi de la guerre ,
 Effrayante en tout lieu , l'est plus en Angleterre.
 Courons , et si les flots ont respecté ses jours ,
 Oublions tous nos maux , volons à son secours.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

*Le théâtre représente un très-beau salon de la maison.
 On voit Western assis , madame Summer à sa
 droite , Alworthy à sa gauche , lui tenant les mains.
 Sophie sur le devant de la scène , madame Miller
 à côté d'elle à droite. Ladi Bellaston isolée à gauche.*

SCÈNE I^{re}.

MADAME MILLER , SOPHIE , MADAME SUMMER ,
 WESTERN , ALWORTHY , LADI BELLASTON.

WESTERN.

Ce détestable lord est-il enfin parti ?

Mad. MILLER.

Un instant après vous , monsieur , il est sorti.

WESTERN.

Il a bien fait.

SOPHIE.

Hélas !

Mad. SUMMER.

Calmez-vous , ô mon père.

ALWORTHY.

Calmez-vous , cher Western.

WESTERN.

C'est en vain qu'on l'espère ,

Desforges.

Le coup n'est pas de ceux qui frappent à demi :
 Voulez-vous me calmer, rendez-moi mon ami,
 Mon gendre, mon cher Tom ? rendez à sa famille
 Le père de Sophie, et l'époux de ma fille.

Mad. SUMMER.

De cette fille en pleurs, mon père, ayez pitié :
 Mon amour souffre-t-il moins que votre amitié ?
 Si vous écoutez trop votre douleur amère,
 J'ai perdu mon époux, perdrai-je aussi mon père ?

Mad. MILLER.

Spectacle déchirant !

Mad. SUMMER.

Ah ! pour vous consoler,
 Faut-il que je défende à mes pleurs de couler ?
 Faut-il d'un cœur brisé savoir être maîtresse ?
 J'y souscris, mais daignez promettre à ma tendresse
 Qu'enfin de la raison vous entendrez la voix.
 Grand Dieu ! tu ne veux pas m'ôter tout à la fois.

ALWORTHY.

A nos justes regrets faisons un moment trêve :
 Je ne sais quel espoir dans mon âme s'élève ;
 Quelque chose me dit que Jones n'est pas mort.

Mad. MILLER.

Et je sens avec vous que mon cœur est d'accord,
 Monsieur.

ALWORTHY.

D'où savons-nous l'événement funeste ?
 Quel est à nos douleurs le garant qui l'atteste ?
 La gazette, un écrit dont l'indiscret auteur
 Se rit du monde entier dans son papier menteur,
 Niant le lendemain ce qu'il jurait la veille :
 L'erreur, au nom de l'or, près de lui toujours veille.
 C'est là l'historien qui surprend notre foi ?
 D'honneur, j'en suis honteux et pour vous et pour moi.

Mad. SUMMER.

Puisse-t-il avoir fait un récit infidèle !

Mad. MILLER.

J'en répondrais : d'ailleurs que monsieur se rappelle
 Que sa défunte sœur, folle de ces journaux,
 Y trouvait très-souvent des articles très-faux :

ACTE III, SCENE I.

219

Au reste , nous allons tout savoir de Partridge
Qui vient d'aller au port.

WESTERN.

Ah ! si par un prodige
Que je n'ose espérer , Tom Jones m'est rendu...

SCÈNE II.

MADAME MILLER, SOPHIE, MADAME SUMMER,
WESTERN, ALWORTHY, LADI BELLASTON,
TOM JONES, PARTRIDGE.

PARTRIDGE , *criant de la coulisse.*

Le voilà, le voilà.

tous , *ensemble.*

Bonheur inattendu !

WESTERN , *se jetant dans ses bras.*

Mon gendre.

ALWORTHY.

Cher neveu.

Mad. SUMMER.

Mon digne époux.

SOPHIE ET TOM JONES.

Mon père.

TOM JONES.

De tant d'objets aimés que la présence est chère !
Qu'il m'est doux de me voir , à mon heureux retour ,
Reçu par l'amitié, la nature et l'amour !

WESTERN.

Est-ce bien toi , cher Tom ? que je t'embrasse encore !

LADI BELLASTON , *à part.*

Il faut donc le revoir l'ennemi que j'abhorre !

PARTRIDGE.

De tant se lamenter il n'était pas besoin ;
Je vous avais bien dit que je n'irais pas loin.

TOM JONES.

O mon oncle , ô mon père , et toi , ma tendre épouse ,
Etes-vous tous heureux ? La fortune jalouse
A-t-elle en mon absence épargné le repos
De tant d'objets chéris ?

Mad. SUMMER.

Le plus grand de nos maux ,
Tu le sais , mon ami , fut ton absence même ;
Combien on souffre , hélas ! loin de tout ce qu'on aime ,
Surtout quand les dangers l'environnent toujours ,
Et que l'on a sans cesse à trembler pour ses jours.

WESTERN.

Oui , père , femme , enfant , amis , ici tout pleure :
Or , devine pourquoi ? parce que tout à l'heure
Un damnable journal , décidant de ton sort ,
En termes très-exprès nous annonçait ta mort ;
Tiens , te voilà couché sur la perfide liste.

(à Sophie .)

Brûle-le , mon enfant , le traître nouvelliste ,
Qui si légèrement publiant une erreur ,
Nous avait tous remplis de trouble et de terreur.
Et toi , mon brave Tom , toi qui me fais renaître ,
Conte-nous tes exploits , je brûle de connaître
Jusqu'aux moindres détails.

Mad. SUMMER , *bas* , à *Western*.

Ah ! mon père.

WESTERN.

A propos ,

Elle a parleu raison , prends d'abord du repos ,
Après un long voyage , une fatigue extrême ,
C'est le premier besoin.

TOM JONES.

J'ai revu ce que j'aime ,
Des besoins de mon cœur c'était là le premier ,
Le premier et le seul.

WESTERN.

Je puis donc te prier
De nous conter en bref l'intéressante histoire
De ce dernier combat , fameux par ta victoire.
Peins-toi bien ressemblant , sans scrupule , sans fard ,
Et mets dans ton récit la modestie à part :
Car ce n'est à mes yeux qu'une vertu factice ;
Je prétends qu'entre nous tu te rendes justice ;
Je veux t'entendre dire avec sincérité :
On parle bien de moi ; mais je l'ai mérité.

Paix, écoutons.

TOM JONES.

Mon père, un tel désir me flatte,
 Mais mon âme toujours redouta d'être ingrate,
 Et votre gendre enfin ne sera satisfait
 Que lorsqu'au digne auteur de ce dernier bienfait
 Il aura pu parler de sa reconnaissance :
 Me présenter chez lui n'est pas en ma puissance ;
 Sachez que dans ces lieux je dois être inconnu.
 On ignore à mon bord qu'ici je suis venu ;
 J'en suis parti la nuit brûlant d'impatience ;
 Je dois y retourner en toute diligence,
 Et chez mon protecteur n'osant porter mes pas,
 Si je pouvais ici...

WESTERN, *d'un ton sombre.*

Tu ne l'y verras pas,

Du moins tant que le ciel me laissera la vie.

ALWORTHY, *bas, à Western.*

Grands dieux ! qu'allez-vous dire ?

WESTERN, *avec chaleur.*

Avez-vous donc envie

De laisser sur les yeux d'un trop crédule époux
 Le funeste bandeau ?

TOM JONES, *inquiet.*

Mon père ! Eh ! qu'avez-vous ?

WESTERN.

Rien. Je vais te l'apprendre... Ah ça, ma chère fille,
 Nous allons converser d'affaires de famille.

(*à madame Miller.*) (*à Partridge.*)

Laissez-nous. Suivez-la, madame, ainsi que toi.

(*ils sortent.*)

LADI BELLASTON.

Suis-je de trop ?

WESTERN, *bas et brusquement.*

Mais oui, vous savez bien pourquoi.

LADI BELLASTON.

Songez.

WESTERN.

Je songe à tout.

TOM JONES ET FELLAMAR.
LADI BELLASTON, à part, en sortant.
J'ai réussi.

SCÈNE III.

MADAME SUMMER, TOM JONES, WESTERN,
ALWORTHY.

Mad. SUMMER, à demi-voix.

JE tremble

De voir empoisonner l'instant qui nous rassemble ;
Et mon père, frappé d'une aveugle terreur,
Va faire à mon époux partager son erreur.

WESTERN.

Que parles-tu d'erreur ? Prends-y garde, Sophie,
Que ce ne soit jamais toi qui le justifie :
Le crime est avéré ; j'ai les preuves en main.

ALWORTHY.

Mais il serait, je crois, plus prudent, plus humain
De taire...

WESTERN.

Eh ! pourquoi donc ? non, je prétends qu'il sache
Sous quel masque imposant le séducteur se cache ;
L'en instruire à l'instant est le meilleur parti :
On évite un danger dont on est averti.

TOM JONES.

Et du lord Fellamar que puis-je avoir à craindre ?
Car enfin c'est de lui que vous semblez vous plaindre.

WESTERN.

De lui-même.

TOM JONES.

Pourquoi ?

WESTERN.

Parce que.

Mad. SUMMER, à part.

Je frémis.

WESTERN.

Ce lord, que tu croyais le meilleur des amis,
Ce fastueux appui de toute ta famille,
Aime toujours ta femme.

TOM JONES.

Ah ! grands dieux.

Mad. SUMMER.

Votre fille

Jure que ce secret jusqu'à vous parvenu ,
 D'elle jusqu'à ce jour n'a point été connu.
 J'atteste à mon époux , à son oncle , à mon père ,
 Que s'il a pu nourrir une absurde chimère ,
 S'il a gardé quinze ans un inutile espoir ,
 Du moins le lord discret ne m'en a rien fait voir.

TOM JONES.

Et moi , mon père , et moi , dont l'âme peu jalouse
 Sait en la chérissant respecter mon épouse ,
 Moi qui crois à l'amour autant qu'à l'amitié ,
 Pourvu que dans tous deux l'honneur soit de moitié.

WESTERN.

L'honneur d'un lord !

TOM JONES.

Souffrez que je le justifie ;

Le désaveu puissant de la sage Sophie
 Très-énergiquement déjà parle pour lui ;
 Ensuite , convenez qu'il fut seul mon appui ,
 Et que si quelque gloire aujourd'hui m'environne ,
 C'est à ce noble ami que je dois ma couronne.

WESTERN.

Ton père à tes lauriers ne pense qu'en tremblant.

TOM JONES.

Comme il s'agit pourtant d'un affront très-sanglant ,
 Il faut bien réfléchir. Fellamar pour ma femme
 Peut nourrir en silence une funeste flamme.
 Quand on aime Sophie , on doit l'aimer toujours.
 Mais pourquoi de sa main couronner nos amours ?
 Si ce n'était chez lui qu'un coupable artifice ,
 Que pouvait lui promettre un pareil sacrifice ?
 Osait-il se flatter de rencontrer en nous
 Une femme docile , un complaisant époux ?
 Il se serait trompé : de ses devoirs jalouse ,
 En tous temps , en tous lieux , ma respectable épouse
 Eût contre ses projets dignement combattu ,
 Et terrassé le vice à force de vertu.

Quant à moi... Mais au lord cessons de faire outrage.
 Songeons à notre hymen, c'est son plus bel ouvrage ;
 L'ami qui sut pour moi perdre un si grand bonheur,
 Vaut bien qu'aveuglément je croie à son honneur.

WESTERN, *haussant la voix.*

Fellamar est un traître. Hein ! l'on peut me comprendre ;
 Et tu me fais, je crois, la grâce de m'entendre.

TOM JONES.

En affligeant mon cœur, vous le glacez d'effroi.
 La preuve ?

WESTERN, *lui donnant les papiers.*

La voilà.

TOM JONES, *lit tout bas.*

Dieux ! je suis hors de moi.

Mad. SUMMER.

Qu'est-ce donc ?

TOM JONES.

C'est, madame, une preuve palpable
 Que vous êtes trop belle, et milord bien coupable :
 Si pourtant en effet l'écrit s'adresse à vous.

Mad. SUMMER, *avec dignité.*

Je ne sais ; mais je suis digne de mon époux :
 Lisez.

TOM JONES, *la regarde et continue.*

« Objet charmant... charmant, ô toi que j'aime... »

Mad. SUMMER, *avec douceur.*

Lisez tranquillement. Pourquoi ce trouble extrême ?

TOM JONES, *d'une voix altérée.*

Je suis calme. « Quand tout me défend de t'aimer... »

C'est vous. « Sage beauté ! » C'est vous. « qu'à l'écho même

« Il m'est interdit de nommer. »

WESTERN.

Oh ! parbleu, c'est bien elle, interdit de nommer

A l'écho.

TOM JONES.

« L'amour qui m'égare

« Est sans espoir et sans secours,

» Un obstacle invincible à jamais nous sépare... »

ALWORTHY

C'est ici que le lord s'explique sans détours.

TOM JONES.

» Mais, malgré le destin barbare ,
 » Je t'aime et t'aimerai toujours. »

(à madame Summer.)

Il est clair que c'est vous.

Mad. SUMMER.

Je conviens que j'en tremble ;
 Mais en conclurait-on que nous avons ensemble
 Des rapports dangereux faits pour vous alarmer ?
 Cet écrit imprudent suffit pour confirmer
 Ce que j'ai déjà dit, que si toujours il m'aime ,
 Il n'a jamais osé me le dire à moi-même.
 Et vous , mon père ?

WESTERN.

Eh bien ! quoi , tu vas me gronder ?

Je te vois venir.

Mad. SUMMER.

Non , mais puis-je demander
 De qui vient cet écrit ?

WESTERN.

De qui ? de ta cousine ,

De lady Bellaston.

Mad. SUMMER.

Et sa main assassine
 Sans cesse dans nos cœurs plongera le poignard ;
 A nous nuire sans cesse elle mettra son art ;
 Elle aime qu'on haïsse et souffre quand on s'aime.
 Vous le voyez , le but de son noir stratagème ,
 C'était de me ravir l'honneur et le repos.

WESTERN.

Des écrits cependant sont plus que des propos ,
 Ma fille ; et de ton lord voilà bien l'écriture.

Mad. SUMMER.

Je n'en disconviens pas. Mais je répète et jure ,
 Pour vous tranquilliser plus que pour mon honneur ,
 Qu'en lui , depuis le jour qu'il fit notre bonheur ,
 Je n'ai vu qu'un ami plus réservé que tendre ;
 Je jure que jamais il ne m'a fait entendre
 Même le nom d'amour. Si l'on osait penser ,
 Sait-on jusqu'à quel point on pourrait m'offenser ?

Desforges.

Qu'on suppose un instant que milord soit coupable ,
De trahir la vertu me juge-t-on capable ?
Et s'il est criminel, son crime est-il le mien ?

WESTERN.

Eh ! non , que diable ! non , nous te connaissons bien ;
Mais puisque Fellamar conserve la tendresse
Qu'il eut pour toi jadis , que tu n'es pas maîtresse
De l'empêcher , parbleu ! je crois avoir raison ,
Et droit de lui fermer l'accès de ma maison.
Hein ! qu'en dis-tu , mon gendre ?

TOM JONES.

Aussi franc que sensible ,
Je ne vous cache pas qu'il me paraît terrible ,
Après tant de bienfaits , de générosité ,
D'en venir brusquement à cette extrémité ;
Et je vois cependant qu'elle est trop nécessaire.
Où donc trouver , hélas ! cette amitié sincère ,
Cet attachement vrai , ce sentiment si pur
Que j'éprouve si bien ? où donc est l'ami sûr ?

WESTERN.

Je t'en vois trois ici , moi , ton oncle et ta femme :
C'est à ces amis seuls qu'il faut livrer ton âme ,
Crois-moi.

TOM JONES.

Je lui dois tout , Sophie et mon état.
Fellamar , devais-tu me forcer d'être ingrat !
N'est-ce pas un complot ? Je me perds quand j'y songe.

WESTERN.

Eh ! qui ne voudrait pas que ce fût un mensonge !
Mais ton oncle , tu sais comme il aimait ce lord ,
Tu vois bien qu'il se tait.

ALWORTHY.

Je me tais quand j'ai tort :
L'homme à tous les instans trompe l'expérience ;
Il faut être avec lui sans cesse en défiance ;
Généreux aujourd'hui , le contraire demain ,
Que faut-il donc , hélas ! penser du genre humain !

WESTERN.

Penser ! qu'il faut le fuir. Je vous offre un asile
Dans mon âme d'abord , puis dans ce lieu tranquille ,

Où du poids de nos jours prenant chacun moitié,
 Nous attendrons leur terme au sein de l'amitié.
 Tous quatre de grand cœur nous nous aimons, j'espère :

(à sa fille.)

Consolons-nous des lords. Ne quitte pas ton père.

(à Alworthy.)

Vous, n'abandonnez pas votre pauvre vieillard ;

(à Jones.)

Et toi, mon brave Tom.

PARTRIDGE, *apportant un billet à M. Alworthy,*

à part.

Un billet.

ALWORTHY.

De la part

De qui ?

PARTRIDGE, *toujours bas.*

Je n'en sais rien ; mais plein d'un trouble extrême,
 Le messager m'a dit : « A sir Alworthy même ;
 » Et si cela se peut, qu'il lise sans témoins,
 » Autres que son neveu. »

WESTERN.

Mais il fallait du moins,

Questionner, butor !

PARTRIDGE.

Ah ! oui, l'on questionne

Des gens qui n'ont le temps de boire avec personne,
 Et partent comme un trait.

WESTERN.

Songez à les imiter.

ALWORTHY.

Mes amis, le temps presse et je dois m'acquitter
 D'une commission. Tom, ceci vous regarde.

Mad. SUMMER, *inquiète.*

Qu'est-ce donc ?

ALWORTHY.

Ce n'est rien, mais pour peu que l'on tarde...

WESTERN.

Allons-nous-en.

TOM JONES ET ALWORTHY.

Pardou.

WESTERN.

Allons, vous moquez-vous ?
(Il sort avec madame Summer.)

SCÈNE IV.

ALWORTHY, TOM JONES.

ALWORTHY.

A PRÉSENT, MON AMI, nous sommes entre nous :
Cet écrit n'est-il pas de milord ?

TOM JONES.

De lui-même ;

Lisons.

ALWORTHY.

« Monsieur, une chaloupe dépêchée à l'instant et en
» secret au commodore Summer, dont l'escadre est en
» rade, lui portait l'avis de ne point se montrer de si
» tôt en Angleterre. Il doit savoir les motifs de ce sage
» conseil. Mais on vient de voir votre imprudent neveu
» dans Londres, tandis qu'il ne doit point quitter son
» bord. Son mérite et son avancement rapide lui ont fait
» beaucoup d'ennemis. Il sera sans doute auprès de
» vous, qu'il parte sur-le-champ : s'il tarde un instant,
» il est perdu. »

TOM JONES.

Il a raison, le péril est extrême ;
Vous voyez, par mon sort toujours plus désastreux,
Que j'étais vraiment né pour être malheureux.
Cher oncle, je vous dois toute ma confiance ;
Voici l'instant : j'ai dit que mon impatience,
Triomphant du devoir, m'amenait dans ces lieux :
Non, je venais, hélas ! vous faire mes adieux.
Ignorant de milord la flamme criminelle,
De son cœur mal connu l'espérance cruelle,
Je venais au moment qui menace mes jours,
Me jeter dans ses bras, réclamer son secours ;
Et de mon triste sort en secret vous instruire :
Cette lettre l'a fait. Un instant peut me nuire ;
Je pars. Daigne le ciel un jour nous réunir !

ACTE III, SCÈNE IV.

229

ALWORTHY.

Arrête... Eh! de quoi donc voudrait-on te punir?
D'avoir été vainqueur?

TOM JONES.

Ma victoire est un crime,
Duquel, si je ne fuis, je serai la victime...
O ciel!

SCÈNE V.

ALWORTHY, TOM JONES, UN OFFICIER de
l'amirauté avec DEUX GARDES.

L'OFFICIER.

L'AMIRAUTÉ s'assemble et vous attend,
Monsieur.

TOM JONES.

Cela suffit : je vous suis à l'instant.

(*L'officier se retire.*)

Mon oncle, c'en est fait!

ALWORTHY.

Ah! grands dieux!

TOM JONES.

On me cite

Pour rendre au tribunal compte de ma conduite :
Elle a blessé la loi, je vais subir mon sort.

ALWORTHY.

Que dis-tu, mon ami?

TOM JONES.

Que je vais à la mort :

Demeurez-en ces lieux, et du coup qui me frappe,
Que par vos soins prudents la connaissance échappe
A ce père si bon dont je crains la douleur,
Et qui n'a pas besoin de ce nouveau malheur.
Enfin daignez cacher à ma femme, à ma fille,
Ce qui si brusquement m'arrache à ma famille ;
Et quand viendra l'instant qui doit leur dévoiler
Le funeste secret du sang prêt à couler,
Dites bien à mon père, à ma fille, à Sophie,
Que pour vous seuls, hélas ! j'ai regretté la vie.
Adieu, cher oncle. (*Il se jette dans ses bras.*)

ALWORTHY.

Adieu. Je ne te quitte pas ,
 Je voulais dans ta fuite accompagner tes pas ;
 Je les suivrai partout ; s'il faut que tu succombes ,
 O mon ami , mon fils , nous n'aurons pas deux tombes ;
 Et si rien aujourd'hui ne peut te secourir ,
 Qui vécut pour t'aimer , avec toi doit mourir.
 (*Il sort avec Tom Jones , qu'il tient embrassé ; l'offi-
 cier et les gardes le suivent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

*Même décoration.***SCÈNE 1^{re}.**MADAME MILLER, *seule.*

DANS quel trouble effrayant ils sont sortis tous deux !
 J'ai fait des questions ; je n'ai pu tirer d'eux
 Que ces mots ambigus : « Nous sortons pour affaire ;
 » Nous allons revenir. » Hélas ! que dois-je faire ?
 Je suis bien inquiète , et je crains que ce jour ,
 Grâce aux lords , aux ladies... Attendons le retour
 De ces deux chers objets de ma reconnaissance ,
 Et comme ils l'ont prescrit , colorons leur absence.
 Justement j'aperçois...

SCÈNE II.

MADAME MILLER , MADAME SUMMER , SOPHIE.

Mad. SUMMER.

JE vous trouve à propos ;
 Mon père en ce moment goûte un peu de repos :

Le calme de ses sens ira jusqu'à son amé ;
 J'ose au moins l'espérer : veillez sur lui , madame.
 Je remets à vos soins ce père si chéri.
 Son sommeil me permet d'offrir à mon mari
 Sa femme impatiente et sa fille sensible.
 Où donc est-il ?

Mad. MILLER.

— Madame , il serait impossible
 De le voir à présent.

Mad. SUMMER.

Comment ! il est sorti ?

Mad. MILLER.

Oui , madame , à l'instant , avec sir Alworthy ,
 Et , si j'en puis juger , c'est l'effet de la lettre
 Que Partridge , à vos yeux , est venu lui remettre :
 Il est à présumer qu'en ce glorieux jour
 Quelqu'objet important les appelle à la cour.
 Moi , je vais obéir.

(elle sort.)

Mad. SUMMER.

Tu dois être contente :

Le retour de ton père a comblé ton attente ,
 Ma fille ?

SOPHIE , avec bien du sentiment.

Ah ! oui , mamère !

Mad. SUMMER.

Eh bien ! je vais donc voir

Le terme désiré de ce chagrin si noir
 Qui desséchait la fleur de ton adolescence ,
 Et dont la juste cause était sa longue absence...
 A ce que tu m'as dit.

SOPHIE.

J'ai dit la vérité :

Pouvais-je avoir , hélas ! quelque tranquillité ,
 Le sachant au milieu des dangers de la guerre ,
 Et craignant jour et nuit de n'avoir plus de père ?

Mad. SUMMER.

Le trouble que tu peins fut celui de mon cœur :
 Mais il nous est rendu , mais il revient vainqueur.
 Dans tous les yeux , ton père , en ce moment d'ivresse ,

232 TOM JONES ET FELLAMAR.

A droit de voir la joie unie à la tendresse ;
Et mon désir serait que ton riant accueil
Lui prouvât que ton ame enfin n'est plus en deuil :
Ce deuil à son départ fut pour toi bien sensible.

SOPHIE, *tristement.*

Pour le lui dérober, je ferai mon possible.

Mad. SUMMER.

Tu feras ton possible ! Est-ce un si grand effort ?

SOPHIE.

Vous ne savez donc pas ma réponse à milord ?

Mad. SUMMER.

Milord m'a dit en bref que l'absence d'un père
Se joignant aux effets d'un grave caractère,
Ton air sombre n'avait rien que de naturel ;
A d'autres yeux d'accord ; mais à l'œil maternel
Toujours fixé sur toi, qu'un amour vif attache
A l'endroit de ce cœur qui souffre et qu'on me cache,
Pouvais tu l'espérer ? tes tourmens sont les miens ;
Le repos d'une fille est le premier des biens
De celle qui naquit pour être vraiment mère.
Enfin jusqu'au moment où tu seras sincère,
Ma fille, il faut souffrir mon importunité.
Crains-tu ces droits de mère et cette autorité,
Que je ne cherchai point à te faire connaître ?
Au nom de l'amitié, je te vaincrai, peut-être,
Et j'espère...

SOPHIE.

Arrêtez, vous allez tout savoir :

Dire tout à ma mère est mon premier devoir.

Voulez-vous en deux mots que tout mon cœur s'exhale ?

(*à part, avec effort.*)

Comment lui dire, ô ciel ! que je suis sa rivale ?

Parlons... Il n'est plus temps de cacher un secret

Qui pèse sur mon cœur et qui l'écraserait.

(*haut.*)

Fellamar vous aime ; pour vous il est le même.

Mad. SUMMER.

Eh bien ! ma fille ?

SOPHIE.

Eh bien ! c'est Fellamar que j'aime ;

Plaignez-moi , plaignez-moi !

Mad. SUMMER.

Chère enfant ! que dis-tu ?

SOPHIE.

Je dis que ses bienfaits, sa bonté, sa vertu...
 J'y croyais... J'y voyais le bonheur de ma vie :
 Etre aimable à ses yeux fut ma plus chère envie ;
 Oui, c'est en empruntant les traits de la raison,
 Que l'amour dans mon cœur a versé son poison :
 Oui, je suis par le sort harbarement choisie
 Pour un exemple affreux d'amour, de jalousie ;
 Car, en vous l'avouant, je tombe à vos genoux,
 Ma mère, votre fille est jalouse de vous.

Mad. SUMMER, *avec dignité.*

Est-ce à titre de mère, est-ce à titre d'épouse,
 Que je rends aujourd'hui ma fille si jalouse ?
 Répondez-moi, Sophie.

SOPHIE.

Ah ! ne m'accablez pas,
 Je souffre tant !... Milord brûla pour vos appas ;
 Aura-t-il pu cesser de vous trouver aimable !
 Ah ! ce serait alors qu'il serait bien blâmable !
 Il n'a dû, je le sais, attendre aucun retour ;
 Mais s'il conserve enfin ce déplorable amour,
 Que ferai-je du mien ?

Mad. SUMMER.

Un noble sacrifice :

L'amour sans la vertu ne peut être qu'un vice ;
 Et, si depuis quinze ans il pense encore à moi,
 Ma fille, ce faux sage est indigne de toi.
 Contre le séducteur, contre son infamie,
 Viens te réfugier dans le sein d'une amie :
 Où pourrais-tu trouver un asile plus sûr ?
 Où voudrais-tu chercher un sentiment plus pur ?
 C'est là, c'est dans ce cœur partageant tes alarmes,
 Que tu déposeras tes innocentes larmes ;
 Là, dans tous tes chagrins tu verras de moitié
 La nature attentive et l'ardente amitié,
 Par degrés mettre un terme à ta douleur amère ;
 Tu verras ce que c'est que le cœur d'une mère ;

Et tu sauras enfin , moins malheureuse un jour ,
Si la nature a droit de consoler l'amour.
(Elle embrasse sa fille.)

SCÈNE III.

MADAME SUMMER, SOPHIE, WESTERN,
MADAME MILLER.

Mad. MILLER.

Vous avez eu , monsieur , moins de peine à descendre.

WESTERN.

Parbleu, je le crois bien, quand je viens voir mon gendre.
Sophie , où donc est-il ? J'ai cru de bonne foi
Qu'il fallait pour l'avoir le chercher près de toi :
C'était bien naturel ; qu'en penses-tu ?

Mad. SUMMER.

Mon père ;

Avant peu , mon époux va revénir . j'espère ;
Vous savez bien l'écrit à son oncle adressé :
C'était probablement quelque objet très-pressé ,
Car précipitamment ils sont sortis ensemble.

WESTERN.

Eh bien , puisqu'un instant leur départ nous rassemble ,
Écoutez le projet que je viens de former :
D'abord , mes chers enfans , on ne vit que d'aimer ;
C'est un fait : du bonheur c'est là l'unique source :
Or , vous voyez , je touche au terme de ma course ;
C'est pourquoi , près de moi , je veux vous avoir tous :
Ainsi tu vas , ma fille . engager ton époux
A laisser là sa gloire , et la mer et les armées
Pour ne plus nous quitter ; hein ! veux-tu ?

Mad. SUMMER.

Quelques charmes

Que ce plan séducteur à nos yeux puisse offrir ,

(*Western parait surpris.*)

Je dois le lui cacher. Eh ! pourriez-vous souffrir
Qu'entré dans la carrière avec tant d'avantage ,
Tout couvert de lauriers , à la fleur de son âge ,
Mon époux , votre gendre , et surtout votre ami ,

Dans le champ de l'honneur n'eût paru qu'à demi ?
 Si Jones , démentant son âme noble et fière ,
 Voulait s'en écarter , je serais la première
 A lui rendre sa force , à lui prendre la main
 Pour le faire rentrer dans un si beau chemin.

WESTERN.

Voilà bien le jargon de votre gloriole !
 Mais il m'approuvera. Cet espoir me console.

Mad. SUMMER.

Je tremble qu'à vos vœux il ne souscrive pas.

WESTERN.

Tant pis : c'est m'annoncer un bien fâcheux trépas.

Mad. SUMMER , *avec sentiment.*

O mon père ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

WESTERN.

Non. Pour ton vieil ami je connais ta tendresse.
 Je te juge , ma fille : à ton tour juge-moi :
 Ton brave époux m'est cher ; oui , presque autant qu'à toi.
 Tâche pour un instant d'oublier ta jeunesse ;
 Pense , ma chère enfant , pense à mon droit d'aïnesse ;
 Fais-toi vieille à tes yeux autant que je le suis ,
 Tu pourras calculer ce que je crains d'ennuis.
 Je vais mettre au grand jour mon ame toute nue ,
 Et vous faire en deux mots passer tous en revue.
 Je commence par l'oncle. Il est trop sérieux ,
 Il me prêche toujours , et je n'en vaux pas mieux ;
 Ta fille , enfant charmant , mais sombre , taciturne ,
 Du sépulcral Young elle a l'esprit nocturne :
 Aussi nous nous aimons , nous ne nous parlons pas.
 Ta compagnie , à toi , m'offre le plus d'appas ;
 Car je te vois toujours attentive , obligeante ,
 Pour mes brusques écarts plus qu'une autre indulgente.
 Bref , je vous aime tous ; mais , dans la vérité ,
 Vous ne composez pas une société
 Qui soit faite pour moi. Mon bâton de vieillesse
 Est donc vraiment l'ami qui vint dès sa jeunesse ,
 Ardemment sur mes pas franchir monts et forêts ,
 Et dans mes grands plaisirs trouver de grands attraits.
 Mon brave compagnon , il sait combien je l'aime ;

Pour moi je suis bien sûr qu'il est toujours le même ;
Voilà de mes vieux ans l'inséparable appui ;
Et ton père, en un mot, ne peut vivre sans lui.

SCÈNE IV.

MADAME SUMMER, SOPHIE, WESTERN, MADAME
MILLER, PARTRIDGE, *ensuite* ALWORTHY.

PARTRIDGE, *accourant.*

AH ! madame, ah ! monsieur, que mon âme est charmée !
Venez tous, venez tous.

TOUS, *ensemble.*

Où ?

PARTRIDGE.

C'est comme une armée

Qu'on voit en ce moment près de l'Amirauté.
Le triomphe, à coup sûr, sera d'une beauté
Bien rare !

WESTERN.

Quel triomphe ?

PARTRIDGE.

Eh ! celui de mon maître,

Il l'a, par tous les dieux, bien mérité, peut-être !

WESTERN, *les prenant par la main.*

Ah ! courons tous jouir d'un spectacle si doux !
Viens avec ton enfant, viens vite.

ALWORTHY, *les arrêtant.*

Où courez-vous,

Bon vicillard ? Où vas-tu, malheureuse famille ?

Sur la tête de tous le fer de la loi brille.

TOUS, *ensemble.*

Grands dieux !

ALWORTHY.

Il va périr.

Mad. MILLER, à madame Summer, qui tombe dans
ses bras.

Madame !

Mad. SUMMER.

Je me meurs.

ALWORTHY.

J'apporte, je le sens, la mort dans tous les cœurs :
 Mais cet affreux revers, vous l'auriez su d'un autre,
 La mort est dans mon âme autant que dans la vôtre.
 WESTERN, à sa fille, qui est presque sans connaissance.
 Ma fille !

Mad. SUMMER, égarée.

Mon époux va périr ! Eh ! pourquoi ?

ALWORTHY.

Il faut le demander à la sévère loi,
 Qui, frappant les guerriers au milieu de leur gloire,
 Les traîne à l'échafaud du sein de la victoire.

Mad. SUMMER.

A l'échafaud ! Tom Jones ! Ah, grands dieux !

TOUS, ensemble.

Quel effroi !

Mad. SUMMER.

Il ne périra point.

(Elle prend sa fille par la main et va pour sortir.)

WESTERN, l'arrêtant.

Où vas-tu ?

Mad. SUMMER, d'une voix concentrée.

Laissez-moi.

Viens, ma fille ; armons-nous d'un zèle magnanime ;
 Arrachons aux bourreaux cette auguste victime ;
 Viens : si quelqu'un de nous doit périr aujourd'hui,
 J'en atteste le ciel, ce ne sera pas lui.
 Courons au tribunal, et crions l'une et l'autre :
 Pour sa vie, à vos pieds, nous apportons la nôtre ;
 C'est sa femme, sa fille, en pleurs à vos genoux,
 Qui réclament les jours d'un père et d'un époux.
 Viens ; le terrible arrêt n'est pas irrévocable,
 Ou s'il était encor quelque juge implacable,
 Qui, dédaignant nos pleurs, voulût perdre un héros ;
 Tombons alors tous trois sous le fer des bourreaux.
 Partons.

ALWORTHY.

Non : à ce mal de plus en plus funeste,
 J'entrevois un remède, et le seul qui nous reste :
 Ne perdons pas le temps, ne perdons pas nos pleurs,

Et cherchons près du Roi la fin de nos malheurs.

Mad. SUMMER.

Oui, comme son pouvoir, sa clémence est extrême :

(*Jones paraît.*)

Courons tous l'implorer. Dieux ! mon époux lui-même !

SCÈNE V.

MADAME SUMMER, SOPHIE, WESTERN, MADAME MILLER, PARTRIDGE, ALWORTHY, TOM JONES, L'OFFICIER de l'Amirauté et DEUX GARDES.

WESTERN, *se jetant au cou de Jones.*

QUEL bonheur, cher enfant, te ramène en ce lieu ?

TOM JONES.

Ce bonheur sera court. Je viens vous dire adieu...

Un éternel adieu. Mais c'est un bien suprême,
Même en s'en séparant, d'embrasser ce qu'on aime.

(*il embrasse sa femme.*)

Mad. SUMMER, *avec force.*

Tu ne mourras pas seul.

TOM JONES.

Je ne dois plus mourir :

D'un supplice plus lent on me force à périr ;
On m'exile. O mon père ! Ô ma chère Sophie !
C'est dire assez qu'il faut m'exiler de la vie.
Encore est-ce une grâce ! et je suis trop heureux ;
Car le premier arrêt, cent fois plus rigoureux,
A l'échafaud sanglant faisant tomber la tête
D'un citoyen... Ici, souffrez que je m'arrête ;
Je sens le prix des pleurs que vous coûte mon sort ;
Mais il vaut mieux pleurer mon exil que ma mort.

WESTERN.

Quoi ! pas un défenseur dans ce péril extrême ?
Personne n'a parlé ?

TOM JONES.

Personne que moi-même ;

Et je vous dois à tous ces détails importants,
Qui me justifieront quand il en sera temps.
Aux juges assemblés j'ai demandé le crime
Dont ils se préparaient à me rendre victime ;

On me l'a dit. Alors , descendu dans mon cœur ,
 N'y trouvant que le tort d'avoir été vainqueur ,
 Sans effroi , sans fierté , faisant tête à l'orage ,
 Voici ce que j'ai dit : « D'un effort de courage
 » Tout m'impose aujourd'hui le pénible besoin.
 » De tout temps à moi seul j'ai confié le soin
 » De mon honneur , et seul j'en prendrai la défense.
 » D'abord envers la loi je connais mon offense ;
 » Oui , j'ai quitté mon poste et feint même de fuir
 » Devant des ennemis qui venaient envahir
 » Un immense pays , trésor de l'Angleterre.
 » La ruse ou la valeur sont les droits de la guerre ,
 » Je le croyais du moins : dans ce cas hasardeux ,
 » J'ai voulu , j'en conviens , les risquer tous les deux.
 » La ruse a commencé : par une adroite fuite ,
 » Je force l'ennemi de tenter ma poursuite ;
 » Le projet réussit , la nuit vient , et des lieux
 » Que seul je connaissais me cachent à ses yeux.
 » L'adversaire abusé court à la citadelle
 » Que l'on avait daigné confier à mon zèle ;
 » Il la trouve déserte et laisse à ses vaisseaux
 » Peu de soldats unis à quelques matelots.
 » Je reviens en silence , et , d'une main hardie ,
 » J'allume dans la flotte un immense incendie ;
 » Ensuite , vers mon fort précipitant mes pas ,
 » A tous vos ennemis j'ai donné le trépas :
 » J'ai fui , mais j'ai vaincu. Si c'est là tout mon crime ,
 » Je mourrai sans rougir. Prenez votre victime. »
 Je me tais , on opine : en paix j'attends mon sort ;
 D'une voix unanime on opine à la mort.
 Mon oncle pousse un cri , s'éloigne , et son absence
 M'a presque aux yeux de tous ravi la connaissance :
 J'ai parlé , j'ai cru voir en ce moment d'effroi
 L'abîme du néant s'entr'ouvrir devant moi.
 Qui croyez-vous alors qu'enfin j'ai vu paraître ?
 Fellamar ! J'en conviens , je n'ai pas été maître
 De pouvoir réprimer un mouvement d'horreur :
 « Venez-vous , ai-je dit , frémissant de fureur ,
 » Voir périr votre ami ? » Le lord , sans me répondre ,
 M'adressant un regard qui m'a pensé confondre ,

Monte à son tribunal. « Mourir est trop , dit-il ,
 » Le Roi , plus indulgent , n'ordonne que l'exil ,
 » Un exil éternel. » Et ce juge suprême ,
 Avec un noir sang-froid , dictant l'arrêt lui-même ,
 L'a signé le premier. Ensuite il m'a permis
 De revoir un instant mes malheureux amis.
 Voilà le triste prix d'une illustre victoire !
 Voilà ce que me vaut mon amour pour la gloire.
 Mais dût sur moi le sort épuiser tous ses coups ,
 Je vivrai , je mourrai , digne d'elle et de vous.

Mad. SUMMER , à Jones.

(à madame Miller.)

O mon unique ami !... Que tardons-nous , madame ?
 Je sais le zèle ardent qui pour nous vous enflamme :
 Réparons les momens déjà trop tôt passés ;
 Le temps presse , allez-vite ; entassez , ramassez
 Tout ce que vous savez qu'un prompt voyage exige.

TOM JONES.

Comment ? que veux-tu dire ?

Mad. SUMMER , à madame Miller.

Allez , courez , vous dis-je ;

Et toi , mon digne époux , crois que jusqu'au trépas
 Nous accompagnerons le dernier de tes pas.

WESTERN.

Oui , quittons-la , quittons cette injuste Angleterre :
 Tu lui donnes la paix , elle te fait la guerre.
 A la fuir pour jamais ton exil me résout ;
 Mon cher Jone , avec toi ma patrie est partout.
 Ne vas pas m'opposer mes tourmens , ni mon âge :
 Mon mal n'est rien , le tien m'en fait bien davantage.
 Je sens de mon printemps renaître la vigueur :
 Et mon corps a trouvé des forces dans mon cœur.

TOM JONES.

Vos bontés de parler m'arrachent la puissance ;
 Je tombe sous le poids de ma reconnaissance.
 Qui , vous ? vous , partager cet exil rigoureux !

ALWORTHY.

Loin de toi , mon cher Jone , où serions-nous heureux ?
 Ici , quand avec toi tout veut mourir et vivre ,
 Souffriras-tu qu'on dise : Ils n'ont osé le suivre ;

ACTE IV, SCENE V.

241

Heureux , de tous les siens il fut environné,
Malheureux , lâchement ils l'ont abandonné ?
Jamais.

WESTERN.

Non , non jamais.

Mad. SUMMER.

L'Angleterre t'exile ;

C'est nous exiler tous : il nous reste un asile ,
D'un favorable augure et d'un facile accès ;
Courons , mon digne ami , courons chez les Français.

L'OFFICIER, *qui a entendu ce projet.*

Je l'annonce à regret : perdez cette espérance ;
Il vous est défendu de partir pour la France.

WESTERN , *presque hors de lui.*

Par exemple , a-t-on vu rien d'égal à cela ?
Où donc doit-il aller ?

L'OFFICIER.

Partout , excepté là.

WESTERN.

C'est qu'on craint ta vengeance.

TOM JONES.

Ah ! mon âme est meurtrie.

O toi , qui me bannis , trop ingrate patrie ,
Calme-toi ; connais-moi : de lui-même vainqueur ,
Tom Jone en te fuyant t'emporte dans son cœur ;
Quand tu n'es plus pour lui qu'une mère cruelle ,
Il est toujours ton fils , ton fils toujours fidèle.
Crois que de tous les biens que tu m'as pu ravir ,
Le plus doux pour moi fut celui de te servir.

ALWORTHY , *à l'officier.*

Quoi ! rien ne peut changer ?...

L'OFFICIER.

Tel est l'ordre suprême.

Voici , milord , au reste : il le dira lui-même.

(*Il se retire à un geste que lui fait Fellamar.*)

SCÈNE VI.

MADAME SUMMER , SOPHIE , WESTERN , AL-
WORTHY , TOM JONES , FELLAMAR , MADAME
MILLER , PARTRIDGE , DEUX GARDES.

(*Fellamar entre avec dignité et fait retirer les gardes
au fond du théâtre.*)

TOUS , *ensemble.*

FELLAMAR ! en ces lieux , Fellamar !

FELLAMAR , *toujours noble et grave.*

Oui , c'est moi.

WESTERN , *impétueusement.*

Venez-vous aggraver la rigueur de la loi ?
Venez-vous abrèger , par un ordre funeste ,
Les instans fugitifs du bonheur qui nous reste ?

ALWORTHY.

Je l'avouerai , milord , je ne présuinais pas
Qu'en ces lieux Fellamar osât porter ses pas.
Est ce pour insulter à la triste victime
De votre arrêt barbare autant qu'illégitime ?

FELLAMAR , *même caractère.*

L'arrêt est juste.

ALWORTHY.

Non , c'est une atrocité
Dimmoler le courage au nom de l'équité ;
Et dans quelques périls que ma candeur m'engage ,
Je veux jusqu'au tombeau vous tenir ce langage.
Votre funeste loi de vous fait des bourreaux :
Vous ne proscririez pas la tête des héros ;
Vous la couronneriez si vous l'étiez vous-mêmes.
J'ai dit la vérité ; punissez mes plasphèmes.

FELLAMAR.

Les crimes de Tom Jone ont-ils rien de douteux ?
Ils sont sûrs ; le succès était-il sûr comme eux ?
Le courage sans frein dégénère en licence ;
La véritable gloire est dans l'obéissance :
L'arrêt est juste.

TOM JONES.

Eh bien ! qu'ai-je besoin de vous ?

Je le subirai seul. Que cherche parmi nous
 Celui que l'amitié n'orna de tous ses charmes
 Que pour nous condamner à d'éternelles larmes ?
 Envers vous , que j'ai cru le meilleur des amis ,
 Dites-moi , Fellamar , quel crime ai-je commis ?
 Chaque jour élevé par votre bienfaisance ,
 M'avez-vous vu manquer à la reconnaissance ?
 Si j'ai blessé vos lois , ai-je trahi l'honneur ?
 Je n'attaquerai point cet arrêt destructeur ,
 Que la raison proscriit , et que la politique
 Pour son intérêt seul a rendu juridique :
 Mais devait-ce être vous ? N'avez-vous pas frémi
 Quand vous avez signé l'arrêt de votre ami ?

Mad. SUMMER , *d'un ton concentré.*

Je ne sais quel motif en ce lieu vous attire ,
 Milord , mais je ne puis cacher ce que m'inspire
 Votre aspect imprévu dans ce moment cruel ,
 Où l'affreux désespoir est ici mutuel :
 Tom Jones va partir , puisqu'un arrêt barbare
 Des lieux qui l'ont vu naître à jamais le sépare ;
 Mais milord , avec lui nous nous exilons tous.
 Voyez , est-il encor quelque pouvoir jaloux
 Qui s'acharne à poursuivre une triste famille ?
 Qui venille séparer la mère de sa fille ,
 La fille de son père et l'oncle du neveu ?
 S'il en est , Fellamar , nous avons fait le vœu ,
 Le serment solennel de périr tous ensemble ;
 Moi la première.

FELLAMAR , *avec dignité.*

Ici contre moi tout s'assemble ;

Tout croit avoir ici le droit de m'accuser :
 J'aurais trop à rougir s'il fallait m'excuser ;
 Plus à rougir encor du moindre subterfuge.
 J'ai dû signer l'arrêt en qualité de juge
 Dans ses devoirs sacrés à jamais affermi ;
 Je l'ai fait : mais j'ai dû vous servir comme ami ;
 J'ai dû , près du monarque , implorer votre grace :
 La voilà.

TOUS, *se jetant à genoux avec un cri.*

Dieux ! grands dieux ! à vos pieds que j'embrasse.

FELLAMAR, *les relevant.*

Que faites-vous ? Courons, tombons aux pieds du Roi,
Et du moins, mes amis, enfin connaissez-moi.

(*Ils sortent tous avec Fellamar.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Même décoration.

SCÈNE I^{re}.

SOPHIE, *ensuite* LADI BELLASTON.

SOPHIE.

AU moins, si par l'amour il est sacrifié,
Voilà donc par l'honneur mon cœur justifié !
Et si ma mère encore à Fellamar est chère,
Il n'a donc pas voulu le trépas de mon père !
Mon père qu'à nos vœux il conserve aujourd'hui,
Qui ne doit et ses jours et son bonheur qu'à lui !
Je n'ai plus à rougir de toi ni de moi-même ;
Je puis dire tout haut : C'est Fellamar que j'aime ;
Et si je dois mourir sans espoir de retour,
Fellamar, je mourrai fière de mon amour.
Quelqu'un vient. Dieu, ladi ! qui toujours m'embarrasse.

LADI BELLASTON.

Quoi ! c'est vous, belle enfant ? Ah ! que je vous embrasse.
J'ai su l'affreux échec, et vous concevez bien
Qu'à la cour, dans ces cas, on ne néglige rien :
J'en sors... et calmez-vous, car tout va par merveille.

SOPHIE, *faisant sentir l'humeur et l'ironie.*

Quel bonheur ! quand pour nous la vraie amitié veille.

LADI BELLASTON, *politiquement affectueuse.*

La mienne...

SOPHIE.

Je parlais de celle de milord ,
Qui vient en un instant de changer notre sort.

LADI BELLASTON, *un peu interdite.*

Ah! ah! j'en suis charmée, et du fond de mon ame :
Qu'a donc tant fait milord ?

SOPHIE, *ingénuement.*

Ce qu'il a fait, madame ?

Vous venez de la cour, vous devez le savoir.

LADI BELLASTON, *se remettant.*

Je sais que sur le prince il a quelque pouvoir ;
Mais son crédit...

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Est tel que mon père a sa grace ,
Et la doit à lui seul.

LADI BELLASTON.

Eh bien, cela me passe :

Fellamar réussit; moi, j'ai perdu mes pas.
Bref, Tom Jone est heureux; mais vous ne l'êtes pas ,
Mon enfant.

SOPHIE.

Qui, moi ?

LADI BELLASTON.

Vous.

SOPHIE.

Pour le savoir, madame ,
Votre œil a donc percé jusqu'au fond de mon ame ?

LADI BELLASTON.

Oui, mon œil pénétrant, voyant qu'elle souffrait,
Dans votre œil expressif a trouvé son secret.
Quelque prudent qu'il soit, toujours l'amour éclate ;
Vous aimez Fellamar.

SOPHIE.

Moi ?

LADI BELLASTON.

Vous; petite ingrate ,
Pouvez-vous ignorer ce que j'ai fait pour vous ?

SOPHIE.

Quoi ! la reconnaissance est un plaisir si doux ,
Que si je le savais...

LADY BELLASTON.

Je dois donc vous l'apprendre.
Mon enfant , c'est encore un service à vous rendre.
Ce matin , Fellamar, rongé d'un sombre ennui ,
Errait dans le jardin. Je me présente à lui ;
Après les premiers mots , les complimens d'usage ,
Pleine d'un grand projet, que je croyais fort sage ,
J'entré en matière , et dis : « Vous êtes soupçonné
» D'un amour trop constant et très-désordonné :
» On vous hait sourdement dans toute la famille.
» Milord, laissez la mère , et demandez la fille ,
» Qui lui ressemble en tout , qui ne lui cède en rien ;
» Je réponds qu'à l'instant pour vous tout ira bien.
» De former ces doux nœuds , comme je serais fière !
» Consentez-vous , milord ? je parle la première ,
» Et promets le succès. » Interdit , confondu ,
Avec effort , voici ce qu'il a répondu :
« Un funeste ascendant m'entraîne , me domine ,
» Et pour le célibat enfin me détermine. »
« Comment ? (ai-je ajouté) je ne dirai donc rien
» D'un si joli projet ? — Non , si vous voulez bien. »
On peut d'après cela penser que votre mère
Est constamment l'objet de sa tendre chimère.
Oh ! oui , c'est pour jamais qu'elle a su l'asservir.
Je vous plains , mon enfant , n'ayant pu vous servir.

SOPHIE , *flegmatiquement.*

Sont-ce là tous vos droits à ma reconnaissance ,
Madame ? j'en conviens , je n'ai pas la puissance
De vous la témoigner par un bien grand transport.
Quoi ! votre œil pénétrant devine que milord
Toucha par ses vertus mon cœur jeune et sensible.
Vous voulez un hymen que vous croyez possible ;
Vous le lui proposez. Interdit et confus ,
Milord , par son silence , annonce son refus.
Vous venez m'en instruire en m'appelant ingrate !
On est reconnaissant d'un service qui flatte ;
Mais celui-ci , pardon , je crois que c'est un jeu

ACTE V, SCÈNE I.

217

Pour moi qui d'être franche ai fait le noble vœu :
Je vais vous contenter. C'est Fellamar que j'aime :
Vous l'avez deviné. Devinez-vous de même
Quel sacrifice un cœur, par l'amour combattu ,
Un cœur tel que le mien peut faire à la vertu ?
Le devinez-vous ?

LADI BELLASTON, *ironiquement.*

Non.

SOPHIE.

Vous le verrez, j'espère.

(grand bruit derrière le théâtre.)

Mais qu'entends-je ? Ah ! courons au-devant de mon père.
(Elle va pour sortir, et rencontre tous les acteurs qui entrent ; elle se jette dans les bras de son père.)

SCÈNE II.

LADI BELLASTON, SOPHIE, MADAME SUMMER,
WESTERN, FELLAMAR, TOM JONES, AL-
WORTHY, MADAME MILLER, PARTRIDGE.

(jeu de théâtre à cette entrée.)

WESTERN.

Mes amis, mes enfans, quel plaisir ! en honneur ,
Je n'aurais jamais cru que ce fût un bonheur
De voir de près la cour. Ah ! vous voilà, madame ?
Le Roi qui m'a parlé... Je me sens tout de flamme ,
D'y penser seulement.

FELLAMAR, *à tous.*

Vous êtes satisfaits.

TOM JONES.

Eh ! comment ne pas l'être après tant de bienfaits ?
Le Roi m'a daigné dire : « Approchez, commodore :
» Une loi vous condamne, un succès vous honore ;
» J'ai mis dans la balance et vos torts et vos droits :
» Je fais grâce. »

WESTERN.

Et voilà le langage des rois.

Aussi, cette parole à mon ame arrivée ,

En traits de feu toujours y restera gravée :
Je fais grace est sublime.

FELLAMAR.

Il me reste un devoir ,
Qu'il m'est doux de remplir ; mais il faudrait pouvoir
Être absolument seuls : car j'ai l'ordre suprême
De ne parler qu'à vous et dans ce moment même.

WESTERN.

Où peut-il désormais être mieux qu'avec vous ?
Allez, je suis votre homme envers et contre tous.
Ne soyez pas long-temps.

FELLAMAR.

Non.

WESTERN.

C'est bon.

(*Il sort et emmène tout le monde.*)

SCÈNE III.

FELLAMAR, TOM JONES.

FELLAMAR, *lui donnant un papier.*

MON cher Jone,

Recevez de ma main ce prix qu'un roi vous donne.

TOM JONES.

Eh ! quoi ?

FELLAMAR.

Par ce brevet il vous fait amiral ;
Mais il veut que le bruit n'en soit pas général ;
Et vous voyez pourquoi j'ai désiré l'absence
De nos amis communs. « Les lois ont leur puissance ,
» M'a dit le roi , jamais on ne doit la braver ;
» Mais au-dessus de tous quand on peut s'élever ,
» Par un rare courage , une prudence insigne ,
» Comme l'a fait Summer , c'est alors qu'on est digne
» De toutes les faveurs qui dépendent d'un roi.
» La plus chère à mon cœur est d'adoucir la loi ,
» Quand son glaive surtout pèse sur l'innocence.
» Le supplice est fini : voilà la récompense :
» Mais que Summer se taise encor quelques instans ;

C'est moi qui parlerai quand il en sera temps.

TOM JONES, *très-attendri.*

Ah ! je suis pénétré des bontés de mon maître :
 Mais les vôtres, milord, comment les reconnaître ?
 Pour le pouvoir, hélas ! je suis trop malheureux !
 Voilà ce bienfaiteur constamment généreux,
 Qui, pour moi, sur son cœur, fit un effort suprême ;
 Le voilà pour jamais infortuné lui-même.
 Je connais comme lui ce qui le fait souffrir ;
 Je connais le remède, et ne le puis offrir.

FELLAMAR, *à part.*

Dieux ! aurait-on parlé ? Raison, viens à mon aide !
 (*haut.*)

Vous connaissez mon mal et savez le remède ?

TOM JONES.

Oui. Vous me supposez un peu de bonne foi,
 Milord ?

FELLAMAR.

Je vous crois homme.

TOM JONES.

Eh bien ! écoutez-moi.

Abrégeons du passé les récits trop fertiles
 En détails affligeans devenus inutiles ;
 Gardons-en néanmoins un sage souvenir ;
 Le passé quelquefois commande à l'avenir :
 J'y vois que vous aimiez mon épouse adorable,
 Et qu'à mes vœux pourtant vous fîtes favorable.

FELLAMAR.

Quoi ! cela vous étonne ? Et vous, qu'auriez-vous fait ?
 Je n'étais point aimé, Summer, est-ce un bienfait !

TOM JONES, *avec ménagement.*

Vous n'étiez point aimé : mais est-on bien le maître
 De ne pas espérer qu'un jour on pourra l'être ?
 Sans quoi, comment céder un objet aussi cher ?
 Et comment expliquer ce sacrifice amer ?

FELLAMAR, *avec dignité.*

Pour vous ce sacrifice est incompréhensible ?
 Summer, je vous crus fait pour le trouver possible ;
 Serais-je dans l'erreur ? et partageriez-vous
 Des soupçons révoltans trop indignes de nous ?

Desforges.

Tom Jones, ouvrez les yeux ; ne blessez point mon ame ,
 Ménagez votre ami , respectez votre femme ;
 Croyez que sur la terre il n'est plus de bonheur ,
 Dès qu'on n'y veut plus voir l'amitié ni l'honneur .

TOM JONES , *lui présentant les papiers.*

Tenez , milord .

FELLAMAR , *reconnaissant son écriture.*

Grands dieux ! ô crime détestable !

Quoi ! mes papiers surpris !

TOM JONES .

Il est incontestable

Qu'ils sont vraiment tracés de votre propre main .

FELLAMAR , *avec fermeté.*

(*à part.*)

Oui , je l'avoue . Il faut être bien inhumain ,
 Et du malheur d'autrui bien connaître les sources ,
 Pour oser employer ces perfides ressources .

(*haut.*)

Quel monstre ?...

TOM JONES .

Du larcin l'auteur m'est inconnu :

Très-indirectement ceci m'est parvenu ;
 Mais j'y vois à regret qu'une funeste flamme
 D'un bienfaiteur chéri dévore toujours l'ame ,
 Et que de mon bonheur quinze ans il a gémi .

FELLAMAR , *avec une noble fierté.*

Je ne sais que jouir du bonheur d'un ami ,
 Surtout quand je l'ai fait . L'étonnement m'accable ;
 Mais n'en concluez pas que mon cœur soit coupable .

(*à part.*)

Je vois qu'il faut trahir le serment solennel
 Qui m'imposait la loi d'un silence éternel :
 Mon honneur , le repos de toute ma famille ,

(*haut.*)

Tout me force à parler . Vous avez une fille...
 Dont l'ingénuité... les appas... séduisants ,
 La raison... étonnante , à l'âge de quinze ans ...

(*à part.*)

Que vais-je dire ? ô ciel ! ah , mon trouble est extrême !

TOM JONES, *avec feu et impatience.*

Eh bien ! milord ?

FELLAMAR, *avec explosion.*

Eh bien ! c'est ta fille que j'aime...

TOM JONES, *surpris, avec joie.*

Ma fille !

FELLAMAR.

Oui, mon ami, je l'aime avec transport.

TOM JONES, *en délire.*

Grands dieux ! c'est à présent que je bénis mon sort.

Quoi ! ma fille envers vous peut acquitter son père ?

O toi, que j'aimais tant, tu m'en deviens plus chère !

Et je vais...

FELLAMAR.

Arrêtez, Summer, où courez-vous ?

TOM JONES.

Je cours les rassembler, leur annoncer à tous...

FELLAMAR.

Reste ; et que mon secret meure au fond de ton ame.

Si je t'ai dévoilé mon imprudente flamme,

Ton repos, ton honneur et le mien l'ont voulu ;

Mais j'exige avec elle un silence absolu.

TOM JONES, *avec feu.*

Eh ! peut-elle ignorer que ma famille entière

Vous doit tout ? pourrait-elle être ici la première

A nous contrarier dans nos vœux les plus doux,

Et dans mon bienfaiteur refuser un époux ?

FELLAMAR.

Moi ! la contraindre au nom de la reconnaissance !

Moi ! d'un père si bon profaner la puissance !

Non, Summer, non, jamais ; j'osai l'aimer, j'eus tort ;

L'âge m'avertissait ; l'amour fut le plus fort ;

Et je n'en rougis point ; Sophie a tant de charmes !

Mais ma raison me reste, et j'en attends des armes

Pour combattre mon cœur et triompher de lui.

Pourrait-il être heureux par le malheur d'autrui ?

Respecte ton enfant : son cœur simple et novice

En faisant pour te plaire un cruel sacrifice,

Formerait à regret un douloureux lien ;

Il ne peut pas avoir le courage du mien.

Laisse-moi souffrir seul : qu'à jamais elle ignore
 Mes tourmens, mes désirs, le feu qui me dévore ;
 En voulant trop pour moi, ne va pas me trahir,
 Et ne lui donne pas le droit de me haïr.

TOM JONES.

Avez-vous pu, milord, me croire assez injuste
 Pour contraindre ma fille à ce lien auguste,
 Que les cœurs vertueux destinés à s'aimer,
 Seuls peut-être ici-bas ont le droit de former ?
 Rassurez-vous : je crois que le plus grand des crimes
 Est d'oser immoler ces touchantes victimes,
 En vertu d'un pouvoir fait pour les protéger.
 Ma fille va venir : je dois l'interroger.

(*il lui montre un cabinet voisin.*)

D'ici vous m'entendrez, et vous verrez, j'espère ;
 Si je sais être ami sans cesser d'être père.
 Hola ! quelqu'un.

FELLAMAR, *entrant vite dans le cabinet.*
 Que vois-je ?

SCÈNE IV.

FELLAMAR *caché*, TOM JONES, MADAME
 SUMMER, SOPHIE, MADAME MILLER.

Mad. SUMMER, *avec émotion.*
 Es-tu seul ?

TOM JONES.

Oui.

Mad. SUMMER.

J'accours

Contre une enfant chérie implorer ton secours :
 Croirais-tu, mon ami, que ta pauvre Sophie,
 Supportant à regret le fardeau de la vie,
 Dans mes bras en pleurant vient de me déclarer
 Qu'elle abhorre le monde et veut s'en séparer ?

TOM JONES.

En ce moment, grands dieux ! eh ! pourquoi ?

SOPHIE.

D'un bon père,

De moi, veuille le ciel détourner la colère!
 Aveuglément soumise à son juste pouvoir,
 Je reste, s'il le veut: mais pourra-t-il me voir,
 A de sombres ennuis sans cesse abandonnée,
 Des plus tristes pensers toujours environnée,
 Et ne levant sur lui qu'un œil chargé de pleurs
 Qui tremblent de couler?

TOM JONES.

Quels sont donc tes malheurs ?

Livre, livre ton ame à l'ame de ton père;
 Ignores-tu, Sophie, à quel point tu m'es chère?
 Et veux-tu, mon enfant, te séparer de moi
 Dans l'instant précieux où j'attends tout de toi?
 Je renonce d'abord à toute la puissance
 Que me donnent sur toi mon titre et ta naissance;
 Je prétends que le père ici soit oublié,
 Et ne demande rien qu'au nom de l'amitié.

SOPHIE.

J'ai fait le serment d'être aveuglément soumise.

TOM JONES.

Laisse-là les sermens, fléaux de la franchise;
 D'ailleurs on n'en fait pas à qui n'exige rien.
 Dans ceci, mon enfant, je ne veux que ton bien,
 Si tu ne l'y vois pas, sois hardiment sincère:
 Ne crains pas de me voir injustement sévère,
 Abusant lâchement de mes droits paternels,
 T'enchaîner au malheur par des nœuds éternels.
 Que n'ai-je pu, grand Dieu! c'était ma seule envie,
 Te donner le bonheur en te donnant la vie?

SOPHIE, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!

TOM JONES.

O mon enfant! je te remets mon sort;
 Tu ne peux ignorer les bienfaits de milord;
 Ils furent de tous temps sans borne et sans mesure,
 Tu le sais.

Mad. SUMMER, *à part.*

Et son cœur les paye avec usure.

TOM JONES.

Fellamar fut toujours mon généreux soutien;

J'étais seul sur la terre et n'y tenais à rien :
 Il devint mon rival. J'allais perdre la vie :
 Il me dérobe au glaive et me cède Sophie,
 Sophie, objet sacré d'un immortel amour ;
 Cette mère adorable à qui tu dois le jour,
 Il en fait à ton père un noble sacrifice.
 De bienfaits en bienfaits, de service en service,
 Il me fait triompher dans le champ de l'honneur ;
 De toutes parts, enfin, je lui dois mon bonheur,
 Celui de ma famille et la fin de nos peines.
 Crois-tu que tout le sang qui coule dans mes veines,
 Ce sang que je lui dois, puisqu'il l'a conservé,
 Serait trop pour payer l'ami qui m'a sauvé ?
 Réponds, toi, que je sais sensible et délicate.

SOPHIE.

La fille de Summer pourrait-elle être ingrate ?

TOM JONES.

Eh bien ! puisque tu sens tout ce qu'il fit pour nous,
 Il ne tiendra qu'à toi de nous acquitter tous.
 Faussement soupçonné d'aimer toujours ma femme,
 Milord m'a découvert sa véritable flamme,
 Toi seule étais l'objet de ses papiers surpris.
 Son amour, ses bienfaits enfin veulent un prix ;
 Si ton cœur y consent, ma fille, tu peux l'être.

SOPHIE, à sa mère.

Fellamar m'aimerait !

TOM JONES.

Que ce cœur soit le maître :
 Lui seul, je le répète, a droit de se donner ;
 C'est à nous d'obéir, c'est à lui d'ordonner.

SOPHIE, avec sensibilité.

Fellamar m'aimerait ! grands dieux !

Mad. SUMMER, la pressant sur son cœur.

Eh bien ! ma chère !

Tu te tais et tu crains d'avouer...

SOPHIE.

O ma mère !

Mad. SUMMER, à sa fille.

Ton ame, pauvre enfant, m'appelle à son secours,
 Et j'y viens : il s'agit du destin de tes jours ;

Il ne promettait pas cette métamorphose.

(à Tom Jones.)

Des tourmens de ta fille enfin connais la cause ,
Cher Jone , et rends la paix à ton cœur alarmé :
L'époux offert par toi... Fellamar est aimé.

TOM JONES , avec transport.

Fellamar est aimé ! serait-il vrai , ma chère ?
Parle.

SOPHIE , baissant les yeux.

Je n'eus jamais de secret pour ma mère.

TOM JONES.

(à Fellamar.)

Jour mille fois heureux ! Venez , venez , milord.
(Madame Miller sort précipitamment , en indiquant
par un geste qu'elle va chercher M. Atworthy et les
autres.)

SOPHIE , avec effroi.

Grands dieux ! il était là.

TOM JONES , souriant.

Bien tremblant sur son sort ,
Car un seul mot de toi disposait de sa vie.

FELLAMAR.

Je n'ose encor le croire , adorable Sophie !
Quoi ! vous daignez m'aimer. Ah ! mon cœur éperdu...

SOPHIE.

On m'apprit dès l'enfance à chérir la vertu ;
J'avais fait le serment de n'aimer jamais qu'elle ;
Je ne la trahis pas en aimant son modèle.

FELLAMAR , à Sophie , en se jetant à genoux.

Bonheur inespéré ! souffrez qu'à vos genoux...

SCÈNE V.

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE , excepté LADY
BELLASTON.

WESTERN.

QUE diable vois-je là ?

TOM JONES , avec transport.

Vous voyez un époux.

WESTERN , *stupéfait.*

Un époux !

TOM JONES.

Que je donne en ce jour à ma fille ,
Et qui ne peut , je crois , qu'honorer la famille.

WESTERN.

Ah ça ! badinons-nous ?

TOM JONES

Je dis la vérité.

WESTERN , *bas à l'oreille de Jones.*

Et les papiers ?

TOM JONES.

Mon père , une infidélité

Les mit entre vos mains : quiconque en est capable
Mériterait...

PARTRIDGE, *se jetant à genoux.*

Eh bien ! vous voyez le coupable :

Oui , c'est moi qui , séduit par ladi Bellaston ,
Implore un châtement et non pas un pardon.

FELLAMAR.

(*montrant Sophie.*)

Je te pardonne. Vois ce qui te justifie !
Sans ton heureux larcin , j'ignorais que Sophie ,
L'adorable Sophie , à peine en son printemps...

Mad. SUMMER.

Le véritable sage est aimable en tout temps.

WESTERN.

Où donc est miladi ? Qu'elle sera surprise ,
Quand elle connaîtra vos feux et sa méprise !

Mad. MILLER.

Non , monsieur , ladi seule a causé votre erreur ;
Elle vient à l'instant de partir en fureur ,
Désirant que l'enfer...

WESTERN.

N'achevez pas , je trembl

PARTRIDGE.

Rassurez-vous , monsieur , ils sont partis ensemble.

WESTERN , *entre ses dents.*

Oh ! la méchante femme !

ALWORTHY.

Allons, n'y pensons plus.

Ses efforts pour nous nuire ont été superflus ;
 Elle voulait punir ; elle seule est punie :
 Voyez cette famille à vos yeux réunie ;
 L'amitié , la vertu , l'honneur sont triomphans ;
 Jouissez , père heureux : ce sont tous vos enfans.

WESTERN , *tendant les bras à Fellamar.*

Généreux Fellamar , vous croyez bien , j'espère ,
 Que je suis tout surpris d'être votre grand-père ;
 Mais j'en suis , sur mon ame , encor plus glorieux.
 Embrassons-nous.

TOM JONES.

La paix va régner en ces lieux ,
 Grace à ce bienfaiteur toujours grand , toujours tendre ,
 Que nous avons osé condamner sans l'entendre ,
 Qui nous pardonne eucor d'avoir pu l'offenser.

FELLAMAR , *baisant la main de Sophie.*

Laissez-moi , mes amis , laissez-moi ne penser
 Qu'au bonheur imprévu d'être aimé comme j'aime.

TOM JONES.

Ah ! qui fit tant d'heureux devait l'être lui-même !
 (*il prend la main de Fellamar et celle de Sophie , et
 les unit ensemble.*)

Allons : et consacrons la fin de ce grand jour
 Au juste soin d'unir les vertus à l'amour.

FIN DE TOM JONES ET FELLAMAR.

62632298

TABLE DES MATIÈRES.

LA FEMME JALOUSE.	I
TOM JONES A LONDRES.	101
TOM JONES ET FELLAMAR.	181

FIN DE DESFORGES.

